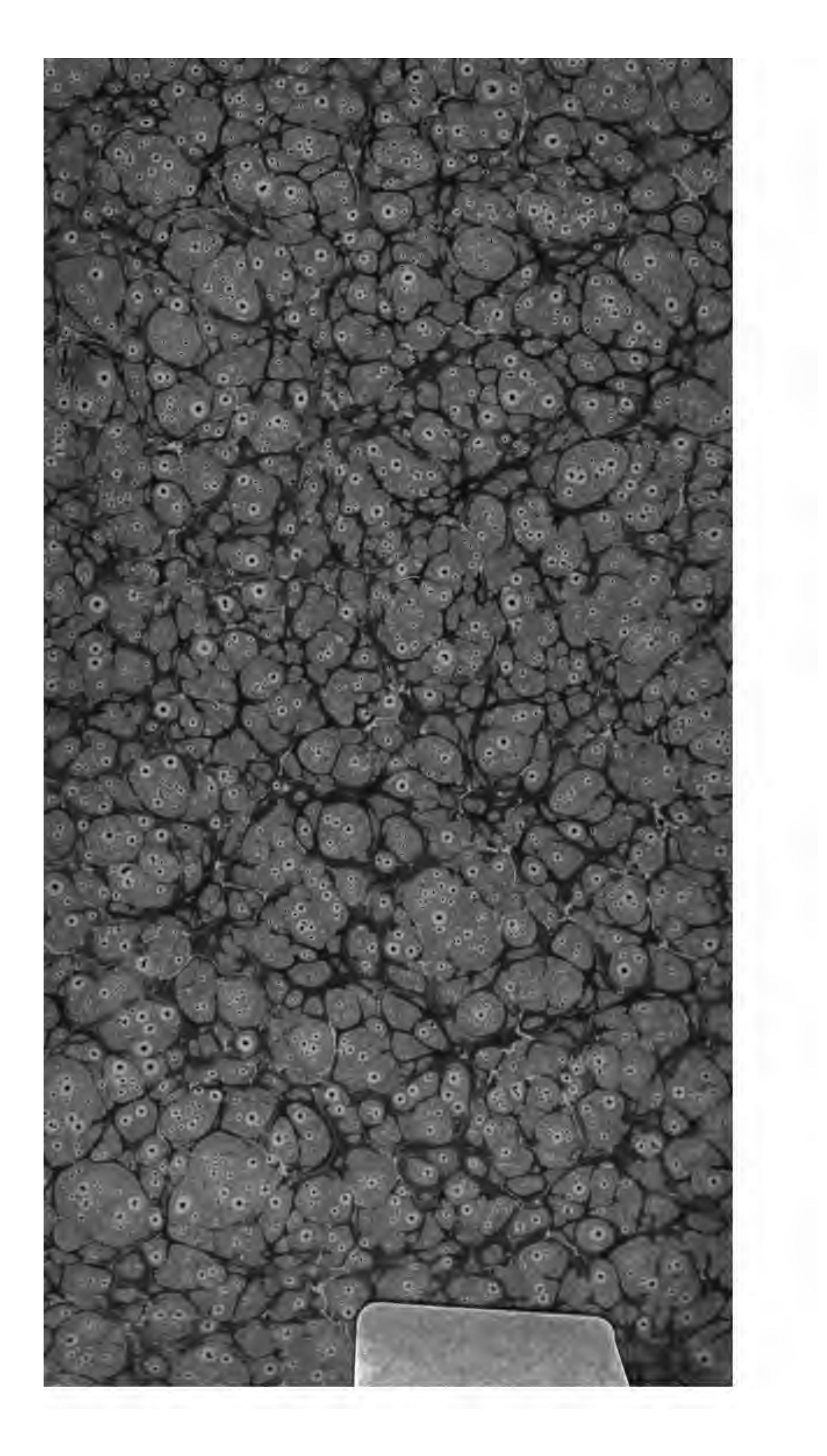
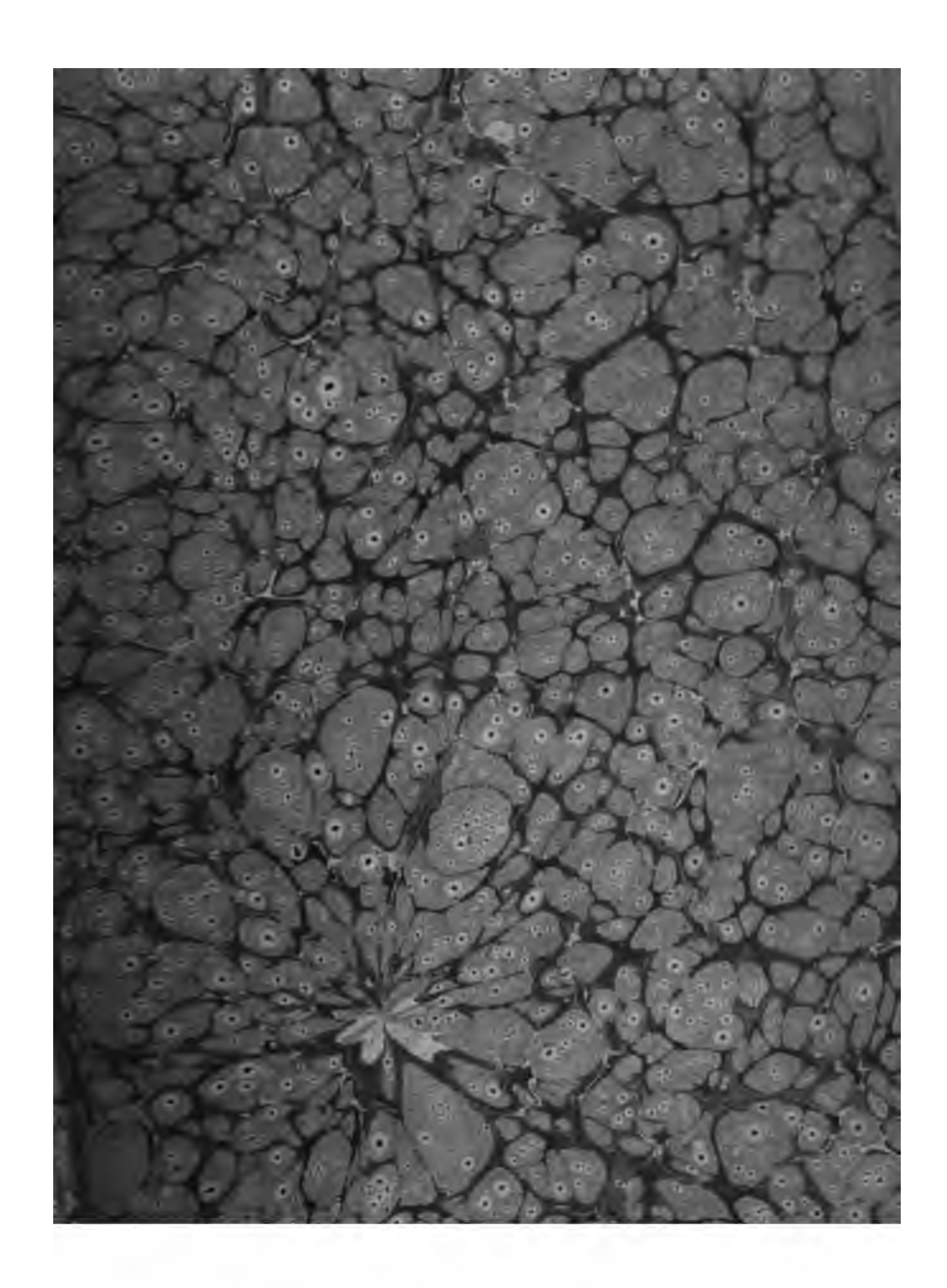








ŒUVRES

DE

JEAN ROTROU.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

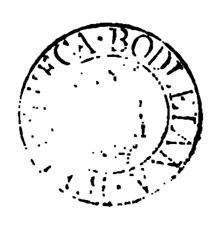
ŒUVRES

DE

EAN ROTROU.

TOME CINQUIÈME.





A PARIS,

Z TH. DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.

SAINT GENEST,

COMÉDIEN PAÏEN,

REPRÉSENTANT LE MARTYRE D'ADRIEN

TRAGÉDIE.

1646.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR SAINT GENEST.

L'EMPEREUR Dioclétien accorde sa fille à Maximin, revenu vainqueur de l'Inde. Des fêtes ont lieu à l'occasion de ce mariage, et une représentation théâtrale en fait partie. Le martyre d'Adrien, que Maximin avoit condamné à mort en haine de la foi, est le sujet d'une tragédie dont Genest, acteur célèbre, remplit le principal rôle. Un théâtre s'élève au fond de la scène, où, après une répétition et des préparatifs dans lesquels le machiniste et les décorateurs paroissent, la cour vient assister à la tragédie. Genest commence son rôle avec les applaudissemens des spectateurs; mais au moment où dans la pièce qu'il représente on lui promet des honneurs s'il veut renoncer au vrai Dieu, frappé tout à coup de la grâce,

ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui parle pour lui-même : il insulte aux dieux du Capitole; ses interlocuteurs troublés attendent en vain leur *réclame*, la pièce est interrompue : il déclare enfin qu'il adopte les sentimens qu'il n'avoit fait qu'exprimer. Dioclétien irrité le condamne au supplice, et Genest reçoit la couronne du martyre.

Le talent original de Rotrou se décèle tout entier dans la conception de cette singulière tragédie qui renferme, ce me semble, plusieurs des conditions de ce que l'on nomme aujourd'hui le *romantique*. A des événemens politiques, Rotrou a su joindre des peintures exactes et naïves d'intrigues de coulisses et des discussions littéraires dans lesquelles il a su faire entrer avec adresse l'éloge des ouvrages de Corneille, son élève et son ami : l'intérêt que l'on porte à son personnage principal n'est point affoibli par ces digressions, que l'on a reprochées à Rotrou comme étrangères à son sujet, mais qui cependant s'y rattachent naturellement. Il est peut-être digne de remarque que cette variété de tons employée par Rotrou, que la vérité des divers sentimens qu'il a décrits et mis en jeu, furent la cause principale de l'oubli dans lequel est tombée cette tragédie; cette même raison deviendroit aujourd'hui un

sujet d'éloges de la part des littérateurs qui cherchent à introduire une plus grande liberté dans notre système dramatique. Rotrou pourroit du moins les dispenser de chercher des exemples chez l'étranger.

Voltaire a comparé plusieurs endroits de Polyeucte avec quelques-uns de Saint Genest, et souvent à l'avantage de cette dernière tragédie.

ACTEURS.

DIOCLÉTIEN, empereur.
MAXIMIN, empereur.
VALÉRIE, fille de Dioclétien.
CAMILLE, suivante de Valérie.
PLANCIEN, préfet.
GENEST, comédien.
MARCELLE, comédienne.
OCTAVE, comédien.
SERGESTE, comédien.
LENTULE, comédien.
ALBIN, comédien.
UN DÉCORATEUR.
UN GEOLIER.

ADRIEN,	représenté	par Genest.
NATALIE,	—	par Marcelle.
FLAVIE,	—	par Sergeste.
MAXIMIN,	—	par Octave.
ANTHISME,	—	par Lentule.
UN GARDE,	—	par Albin.

UN PAGE.
SUITE DE SOLDATS ET GARDES.

SAINT GENEST,

COMÉDIEN PAÏEN,

REPRÉSENTANT LE MARTYRE D'ADRIEN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÉRIE, CAMILLE.

CAMILLE.

Quoi! vous ne sauriez vaincre une frayeur si vaine!
Un songe, une vapeur vous cause de la peine,
A vous sur qui le ciel déployant ses trésors,
Mit un insigne esprit dans un si digne corps!

VALÉRIE.

Le premier des Césars apprit bien que les songes
Ne sont pas toujours faux et toujours des mensonges;
Et la force d'esprit dont il fut tant vanté,
Pour l'avoir conseillé, lui coûta la clarté.

Le ciel comme il lui plaît nous parle sans obstacle;
S'il veut, la voix d'un songe est celle d'un oracle,
Et les songes, surtout tant de fois répétés,
Ou toujours, ou souvent, disent des vérités.
Déjà cinq ou six nuits à ma triste pensée
Ont de ce vil hymen la vision tracée,
M'ont fait voir un berger avoir assez d'orgueil
Pour prétendre à mon lit qui seroit mon cercueil;
Et l'empereur mon père, avec violence,
De ce présomptueux appuyer l'insolence.
Je puis, s'il m'est permis, et si la vérité
Dispense les enfans à quelque liberté,
De sa mauvaise humeur craindre un mauvais office;
Je connois son amour, mais je crains son caprice,
Et vois qu'en tout rencontre il suit aveuglément
La bouillante chaleur d'un premier mouvement.
Sut-il considérer, pour son propre hyménée,
Sous quel joug il baissoit sa tête couronnée,
Quand, empereur, il fit sa couche et son état
Le prix de quelques pains qu'il emprunta soldat,
Et, par une foiblesse à nulle autre seconde,
S'associa ma mère à l'empire du monde?
Depuis, Rome souffrit et ne réprouva pas
Qu'il commît un Alcide au fardeau d'un Atlas,
Qu'on vît sur l'univers deux têtes souveraines,
Et que Maximien en partageât les rênes.
Mais pourquoi pour un seul tant de maîtres divers,
Et pourquoi quatre chefs au corps de l'univers?
Le choix de Maximin et celui de Constance
Étoient-ils à l'état de si grande importance
Qu'il en dût recevoir beaucoup de fermeté,
Et ne pût subsister sans leur autorité?

Tous deux différemment altèrent sa mémoire;
L'un par sa nonchalance, et l'autre par sa gloire.
Maximin, achevant tant de gestes guerriers,
Semble au front de mon père en voler les lauriers;
Et Constance, souffrant qu'un ennemi l'affronte,
Dessus son même front en imprime la honte.
Ainsi, ni dans son bon, ni dans son mauvais choix,
D'un conseil raisonnable il n'a suivi les lois;
Et, déterminant tout au gré de son caprice,
N'en prévoit le succès ni craint le préjudice.

CAMILLE.

Vous prenez trop l'alarme, et ce raisonnement
N'est point à votre crainte un juste fondement.
Quand Dioclétien éleva votre mère
Au degré le plus haut que l'univers révère,
Son rang qu'il partageoit n'en devint point plus bas,
Et l'y faisant monter, il n'en descendit pas;
Il put concilier son honneur et sa flamme,
Et, choisi par les siens, se choisir une femme.
Quelques associés qui règnent avecque lui,
Il est de ses états le plus solide appui :
S'ils sont les matelots de cette grande flotte,
Il en tient le timon, il en est le pilote,
Et ne les associe à des emplois si hauts
Que pour voir des Césars au rang de ses vassaux.
Voyez comme un fantôme, un songe, une chimère,
Vous fait mal expliquer les mouvemens d'un père,
Et qu'un trouble importun vous naît mal à propos
D'où doit si justement naître votre repos.

VALÉRIE.

Je ne m'obstine point d'un effort volontaire
Contre tes sentimens en faveur de mon père;

SAINT GENEST,

COMÉDIEN PAÏEN,

REPRÉSENTANT LE MARTYRE D'ADRIEN

TRAGÉDIE.

1646.

Et faites sa prison le prix de ses conquêtes.
Déjà par ses exploits il avoit mérité
La part que je lui fis de mon autorité;
Et sa haute vertu, réparant sa naissance,
Lui fit sur mes sujets partager ma puissance.
Aujourd'hui que, pour prix des pertes de son sang,
Je ne puis l'honorer d'un plus illustre rang,
Je lui dois mon sang même; et, lui donnant ma fille,
Lui fais part de mes droits sur ma propre famille.

(A Maximin.)

Ce présent, Maximin, est encore au-dessous
Du service important que j'ai reçu de vous;
Mais, pour faire vos prix égaux à vos mérites,
La terre trouveroit ses bornes trop petites;
Et vous avez rendu mon pouvoir impuissant,
Et restreint envers vous ma force en l'accroissant.

MAXIMIN.

La part que vos bontés m'ont fait prendre en l'empire
N'égale point, seigneur, ces beaux fers où j'aspire.
Tous les arcs triomphants que Rome m'a dressés,
Cèdent à la prison que vous me bâtissez;
Et de victorieux des bords que l'Inde lave,
J'accepte plus content la qualité d'esclave,
Que dépouillant ce corps vous ne prendrez aux cieux
Le rang par vos vertus acquis entre les dieux:
Mais oser concevoir cette insolente audace,
Est plutôt mériter son mépris que sa grâce;
Et quoi qu'ait fait ce bras, il ne m'a point acquis
Ni ces titres fameux, ni ce renom exquis
Qui des extractions effacent la mémoire:
Quand à sa vertu seule il faut devoir sa gloire,
Quelque insigne avantage et quelque illustre rang

Dont vous ayez couvert le défaut de mon sang,
Quoi que l'on dissimule, on pourra toujours dire
Qu'un berger est assis au trône de l'empire,
Qu'autrefois mes palais ont été des hameaux,
Que qui gouverne Rome a conduit des troupeaux,
Que pour prendre le fer j'ai quitté la houlette,
Et qu'enfin votre ouvrage est un œuvre imparfaite.
Puis-je, avec ce défaut non encor réparé,
M'approcher d'un objet digne d'être adoré,
Espérer de ses vœux les glorieuses marques,
Prétendre d'étouffer l'espoir de cent monarques,
Passer ma propre attente, et me faire des dieux,
Sinon des ennemis, au moins des envieux?

DIOCLÉTIEN.

Suffit que c'est mon choix, et que j'ai connoissance
Et de votre personne et de votre naissance,
Et que si l'une enfin n'admet un rang si haut,
L'autre par sa vertu répare son défaut,
Supplée à la nature, élève sa bassesse,
Se reproduit soi-même et forme sa noblesse.
A combien de bergers les Grecs et les Romains
Ont-ils pour leur vertu vu des sceptres aux mains?
L'histoire, des grands cœurs la plus chère espérance,
Que le temps traite seule avecque révérence,
Qui ne redoutant rien ne peut rien respecter,
Qui se produit sans fard et parle sans flatter,
N'a-t-elle pas cent fois publié la louange
Des gens que leur mérite a tirés de la fange,
Qui par leur industrie ont leurs noms éclaircis,
Et sont montés au rang où nous sommes assis?
Cyrus, Sémiramis sa fameuse adversaire,
Noms qu'encore aujourd'hui la mémoire révère,

Ne désapprouvez pas, ô généreux monarques,
Que notre affection vous produise ses marques,
Et que mes compagnons vous offrent par ma voix,
Non des tableaux parlans de vos rares exploits,
Non cette si célèbre et si fameuse histoire
Que vos heureux succès laissent à la mémoire
(Puisque le peuple grec non plus que le romain
N'a point pour les tracer une assez docte main),
Mais quelque effort au moins par qui nous puissions dire
Vous avoir délassé du grand faix de l'empire,
Et, par ce que notre art aura de plus charmant,
Avoir à vos grands soins ravi quelque moment.

DIOCLÉTIEN.

Genest, ton soin m'oblige, et la cérémonie
Du beau jour où ma fille à ce prince est unie,
Et qui met notre joie en un degré si haut,
Sans un trait de ton art auroit quelque défaut.
Le théâtre aujourd'hui, fameux par ton mérite,
A ce noble plaisir puissamment sollicite,
Et dans l'état qu'il est ne peut, sans être ingrat,
Nier de lui devoir son plus brillant éclat :
Avec confusion j'ai vu cent fois tes feintes
Me livrer malgré moi de sensibles atteintes;
En cent sujets divers, suivant tes mouvemens,
J'ai reçu de tes feux de vrais ressentimens;
Et l'empire absolu que tu prends sur une âme
M'a fait cent fois de glace et cent autres de flamme.
Par ton art les héros, plutôt ressuscités
Qu'imités en effet et que représentés,
De cent et de mille ans après leurs funérailles,
Font encor des progrès et gagnent des batailles,
Et sous leurs noms fameux établissent des lois :

Tu me fais en toi seul maître de mille rois.
Le comique où ton art également succède,
Est contre la tristesse un si pressant remède,
Qu'un seul mot, quand tu veux, un pas, une action
Ne laisse plus de prise à cette passion,
Et, par une soudaine et sensible merveille,
Jette la joie au cœur par l'œil ou par l'oreille.

GENEST.

Cette gloire, seigneur, me confond à tel point.....

DIOCLÉTIEN.

Crois qu'elle est légitime, et ne t'en défends point.
Mais passons aux auteurs, et dis-nous quel ouvrage
Aujourd'hui dans la scène a le plus haut suffrage,
Quelle plume est en règne, et quel fameux esprit
S'est acquis dans le cirque un plus juste crédit.

GENEST.

Les goûts son différens, et souvent le caprice
Établit ce crédit bien plus que la justice.

DIOCLÉTIEN.

Mais entre autres encor, qui l'emporte en ton sens?

GENEST.

Mon goût, à dire vrai, n'est point pour les récens :
De trois ou quatre au plus, peut-être la mémoire
Jusqu'aux siècles futurs conservera la gloire;
Mais de les égaler à ces fameux auteurs
Dont les derniers des temps seront adorateurs,
Et de voir leurs travaux avec la révérence
Dont je vois les écrits d'un Plaute et d'un Térence,
Et de ces doctes Grecs, dont les rares brillans
Font qu'ils vivent encor si beaux après mille ans,

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(LE THÉATRE S'OUVRE.)

GENEST, *s'habillant, et tenant son rôle;*
LE DÉCORATEUR.

GENEST.

Il est beau; mais encore, avec peu de dépense,
Vous pouviez ajouter à la magnificence,
N'y laisser rien d'aveugle, y mettre plus de jour,
Donner plus de hauteur aux travaux d'alentour,
En marbrer les dehors, en jasper leurs colonnes,
Enrichir les tympans, leurs cimes, leurs couronnes,
Mettre en vos coloris plus de diversité,
En vos carnations plus de vivacité;
Draper mieux ces habits, reculer ces paysages;
Y faire des jets d'eau et marquer leurs ombrages;
Et surtout en la toile où vous peignez vos cieux
Faire un jour naturel au jugement des yeux;
Au lieu que la couleur m'en semble un peu meurtrie.

LE DÉCORATEUR.

Le temps nous a manqué plutôt que l'industrie;
Joint qu'on voit mieux de loin ces raccourcissemens,
Ces corps sortant du plan de ces refondremens;
L'approche à ces dessins ôte leurs perspectives,
En confond les faux jours, rend leurs couleurs moins vives,
Et, comme à la nature, est nuisible à notre art,
A qui l'éloignement semble apporter du fard:
La grâce une autre fois y sera plus entière.

GENEST.

Le temps nous presse; allez préparer la lumière.
(Il lit son rôle.) (Le décorateur sort.)
« Ne délibère plus, Adrien, il est temps
» De suivre avec ardeur ces fameux combattans:
» Si la gloire te plaît, l'occasion est belle;
» La querelle du ciel à ce combat t'appelle,
» La torture, le fer et la flamme t'attend:
» Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant;
» Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
» Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes;
» Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
» Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
(Il répète encore ces quatre derniers vers.)
» Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
» Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes;
» Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
» Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang. »

SCÈNE II.

MARCELLE, *achevant de s'habiller, et tenant son rôle;* GENEST.

MARCELLE.

Dieux! comment en ce lieu faire la comédie?
De combien d'importuns j'ai la tête étourdie!
Combien à les ouïr je fais de languissans!
Par combien d'attentats j'entreprends sur les sens!
Ma voix rendroit les bois et les rochers sensibles;
Mes plus simples regards sont des meurtres visibles;
Je foule autant de cœurs que je marche de pas;
La troupe, en me perdant, perdroit tous ses appas;
Enfin, s'ils disent vrai, j'ai lieu d'être bien vaine.
De ces faux courtisans toute ma loge est pleine;
Et, lasse au dernier point d'entendre leurs douceurs,
Je les en ai laissés absolus possesseurs.
Je crains plus que la mort cette engeance idolâtre
De lutins importuns qu'engendre le théâtre,
Et que la qualité de la profession
Nous oblige à souffrir avec discrétion.

GENEST.

Outre le vieil usage où nous trouvons le monde,
Les vanités encor dont votre sexe abonde
Vous font avec plaisir supporter cet ennui,
Par qui tout votre temps devient le temps d'autrui.
Avez-vous repassé cet endroit pathétique
Où Flavie en sortant vous donne la réplique,
Et vous souvenez-vous qu'il s'y faut exciter?

MARCELLE, *lui donnant son rôle.*

J'en prendrai votre avis, oyez-moi réciter.
(Elle répète.)
« J'ose à présent, ô ciel, d'une vue assurée,
» Contempler les brillans de ta voûte azurée,
» Et nier ces faux dieux qui n'ont jamais foulé
» De ce palais roulant le lambris étoilé.
» A ton pouvoir, seigneur, mon époux rend hommage;
» Il professe ta foi, ses fers t'en sont un gage;
» Ce redoutable fléau des dieux sur les chrétiens,
» Ce lion altéré du sacré sang des tiens,
» Qui de tant d'innocens crut la mort légitime,
» De ministre qu'il fut, s'offre enfin pour victime,
» Et, patient agneau, tend à ses ennemis
» Un col à ton saint joug heureusement soumis. »

GENEST.

Outre que dans la cour que vous avez charmée
On sait que votre estime est assez confirmée,
Ce récit me surprend, et vous peut acquérir
Un renom au théâtre à ne jamais mourir.

MARCELLE.

Vous m'en croyez bien plus que je ne m'en présume.

GENEST.

La cour viendra bientôt; commandez qu'on allume.
(Il repasse son rôle.) (Marcelle sort.)
« Il seroit, Adrien, honteux d'être vaincu;
» Si ton Dieu veut ta mort, c'est déjà trop vécu;
» J'ai vu, ciel, tu le sais par le nombre des âmes
» Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
» Dessus les grils ardens et dedans les taureaux,
» Chanter les condamnés et trembler les bourreaux.

(Il répète ces quatre derniers vers.)

» J'ai vu, ciel, tu le sais par le nombre des âmes
» Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
» Dessus les grils ardens et dedans les taureaux,
» Chanter les condamnés et trembler les bourreaux. »
Dieux, prenez contre moi ma défense et la vôtre;
D'effet comme de nom je me trouve être un autre;
Je feins moins Adrien que je ne le deviens,
Et prends avec son nom des sentimens chrétiens.
Je sais, pour l'éprouver, que par un long étude
L'art de nous transformer nous passe en habitude,
Mais il semble qu'ici des vérités sans fard
Passent et l'habitude et la force de l'art,
Et que Christ me propose une gloire éternelle
Contre qui ma défense est vaine et criminelle;
J'ai pour suspects vos noms de dieux et d'immortels,
Je répugne aux respects qu'on rend à vos autels;
Mon esprit, à vos lois secrètement rebelle,
En conçoit un mépris qui fait mourir son zèle;
Et, comme de profane enfin sanctifié,
Semble se déclarer pour un crucifié.
Mais où va ma pensée, et par quel privilége
Presque insensiblement passé-je-je au sacrilége,
Et du pouvoir des dieux perds-je le souvenir?
Il s'agit d'imiter, et non de devenir.

(Le ciel s'ouvre.)

UNE VOIX.

Poursuis, Genest, ton personnage;
Tu n'imiteras point en vain;
Ton salut ne dépend que d'un peu de courage,
Et Dieu t'y prêtera la main.

GENEST.

Qu'entends-je, juste ciel, et par quelle merveille,
Pour me toucher le cœur me frappes-tu l'oreille?
Souffle doux et sacré qui me viens enflammer,
Esprit saint et divin qui me viens animer,
Et qui me souhaitant m'inspire le courage,
Travaille à mon salut, achève ton ouvrage,
Guide mes pas douteux dans le chemin des cieux,
Et pour me les ouvrir dessille-moi les yeux.
Mais, ô vaine créance et frivole pensée,
Que du ciel cette voix me doive être adressée!
Quelqu'un s'apercevant du caprice où j'étois,
S'est voulu divertir par cette feinte voix,
Qui d'un si prompt effet m'excite tant de flamme,
Et qui m'a pénétré jusqu'au profond de l'âme.
Prenez, dieux, contre Christ, prenez votre parti,
Dont ce rebelle cœur s'est presque départi;
Et toi contre les dieux, ô Christ, prends ta défense,
Puisqu'à tes lois ce cœur fait encor résistance;
Et dans l'onde agitée où flottent mes esprits
Terminez votre guerre, et m'en faites le prix.
Rendez-moi le repos dont ce trouble me prive.

SCÈNE III.

LE DÉCORATEUR, GENEST.

LE DÉCORATEUR.

Hâtez-vous, il est temps; toute la cour arrive.

GENEST.

Allons, tu m'as distrait d'un rôle glorieux
Que je représentois devant la cour des cieux,

Et de qui l'action m'est d'importance extrême,
Et n'a pas un objet moindre que le ciel même.
Préparons la musique, et laissons-les placer.

LE DÉCORATEUR, *à part.*

Il repassoit son rôle et s'y veut surpasser.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE, PLANCIEN, SOLDATS, GARDES.

VALÉRIE.

Mon goût, quoi qu'il en soit, est pour la tragédie:
L'objet en est plus haut, l'action plus hardie;
Et les pensers pompeux et pleins de majesté
Lui donnent plus de poids et plus d'autorité.

MAXIMIN.

Elle l'emporte enfin par les illustres marques
D'exemple des héros, d'ornement des monarques,
De règle et de mesure à leurs affections,
Par ses événemens et par ses actions.

PLANCIEN.

Le théâtre aujourd'hui, superbe en sa structure,
Admirable en son art, et riche en sa peinture,
Promet pour le sujet de mêmes qualités.

MAXIMIN.

Les effets en sont beaux, s'ils sont bien imités.
Vous verrez un des miens, d'une insolente audace,
Au mépris de la part qu'il s'acquit en ma grâce,

Au mépris de ses jours, au mépris de nos dieux,
Affronter le pouvoir de la terre et des cieux;
Et faire à mon amour succéder tant de haine,
Que bien loin d'en souffrir le spectacle avec peine,
Je verrai d'un esprit tranquille et satisfait
De son zèle obstiné le déplorable effet,
Et remourir ce traître après sa sépulture,
Sinon en sa personne, au moins en sa figure.

DIOCLÉTIEN.

Pour le bien figurer, Genest n'oublîra rien :
Écoutons seulement et trêve à l'entretien.

(On entend une voix accompagnée d'un luth.)

(LA PIÈCE COMMENCE.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *assis;* ADRIEN, *sur un théâtre élevé, représenté par* GENEST.

ADRIEN.

Ne délibère plus, Adrien il est temps
De suivre avec ardeur ces fameux combattans :
Si la gloire te plaît l'occasion est belle;
La querelle du ciel à ce combat t'appelle;
La torture, le fer et la flamme t'attend;
Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant;
Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
Tendre aux tyrans les mains, et mettre bas les armes;
Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
La faveur de César, qu'un peuple entier t'envie,

Ne peut durer au plus que le cours de sa vie;
De celle de ton Dieu, non plus que de ses jours,
Jamais nul accident ne bornera le cours :
Déjà de ce tyran la puissance irritée,
Si ton zèle te dure, a ta perte arrêtée.
Il seroit, Adrien, honteux d'être vaincu;
Si ton Dieu veut ta mort, c'est déjà trop vécu.
J'ai vu, ciel, tu le sais par le nombre des âmes
Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
Dessus les grils ardens et dedans les taureaux,
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux;
J'ai vu tendre aux enfans une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils voyoient préparée,
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux,
Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux;
J'en ai vu que le temps prescrit par la nature
Étoit près de pousser dedans la sépulture,
Dessus les échafauds presser ce dernier pas,
Et d'un jeune courage affronter le trépas.
J'ai vu mille beautés en la fleur de leur âge,
A qui jusqu'aux tyrans chacun rendoit hommage,
Voir avecque plaisir meurtris et déchirés
Leurs membres précieux de tant d'yeux adorés.
Vous l'avez vu, mes yeux, et vous craindriez sans honte
Ce que tout sexe brave et que tout âge affronte!
Cette vigueur peut-être est un effort humain.
Non, non, cette vertu, Seigneur, vient de ta main;
L'âme la puise au lieu de sa propre origine,
Et, comme les effets, la source en est divine.
C'est du ciel que me vient cette noble vigueur
Qui me fait des tourmens mépriser la rigueur,
Qui me fait défier les puissances humaines,

Et qui fait que mon sang se déplaît dans mes veines,
Qu'il brûle d'arroser cet arbre précieux
Où pend pour nous le fruit le plus chéri des cieux.
J'ai peine à concevoir ce changement extrême,
Et sens que, différent et plus fort que moi-même,
J'ignore toute crainte, et puis voir sans terreur
La face de la mort en sa plus noire horreur.
Un seul bien que je perds, la seule Natalie,
Qu'à mon sort un saint joug heureusement allie,
Et qui de ce saint zèle ignore le secret,
Parmi tant de ferveur mêle quelque regret.
Mais que j'ai peu de cœur si ce penser me touche!
Si proche de la mort, j'ai l'amour en la bouche!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; FLAVIE, *représenté par* SERGESTE, *deux* GARDES.

FLAVIE.

Je crois, cher Adrien, que vous n'ignorez pas
Quel important sujet adresse ici mes pas;
Toute la cour en trouble attend d'être éclaircie
D'un bruit dont au palais votre estime est noircie,
Et que vous confirmez par votre éloignement :
Chacun selon son sens en croit diversement;
Les uns, que pour railler cette erreur s'est semée,
D'autres, que quelque sort a votre âme charmée,
D'autres, que le venin de ces lieux infectés
Contre votre raison a vos sens révoltés;
Mais surtout de César la croyance incertaine
Ne peut où s'arrêter, ni s'asseoir qu'avec peine.

FLAVIE.

Mais ce genre de mort ne pouvoit être pire.

ADRIEN.

Mais mourant, de la mort il détruisit l'empire.

FLAVIE.

L'auteur de l'univers entrer dans un cercueil!

ADRIEN.

Tout l'univers aussi s'en vit tendu de deuil;
Et le ciel effrayé nous cacha sa lumière.

FLAVIE.

Si vous vous repaissez de ces vaines chimères,
Ce mépris de nos dieux et de votre devoir
En l'esprit de César détruira votre espoir.

ADRIEN.

César m'abandonnant, Christ est mon assurance;
C'est l'espoir des mortels dépouillés d'espérance.

FLAVIE.

Il vous peut même ôter vos biens si précieux.

ADRIEN.

J'en serai plus léger pour monter dans les cieux.

FLAVIE.

L'indigence est à l'homme un monstre redoutable.

ADRIEN.

Christ qui fut homme et Dieu naquit dans un étable.
Je méprise vos biens et leur fausse douceur,
Dont on est possédé plutôt que possesseur.

FLAVIE.

Sa piété l'oblige, autant que sa justice,
A faire des chrétiens un égal sacrifice.

ADRIEN.

Qu'il fasse, il tarde trop.

FLAVIE.

Que votre repentir.....

ADRIEN.

Non, non, mon sang, Flavie, est tout prêt à sortir.

FLAVIE.

Si vous vous obstinez, votre perte est certaine.

ADRIEN.

L'attente m'en est douce, et la menace vaine.

FLAVIE.

Quoi! vous n'ouvrirez point l'oreille à mes avis,
Aux soupirs de la cour, aux vœux de vos amis,
A l'amour de César, aux cris de Natalie,
A qui si récemment un si beau nœud vous lie?
Voudriez-vous souffrir que dans cet accident
Ce soleil de beauté trouvât son occident?
A peine, depuis l'heure à ce nœud destinée,
A-t-elle vu flamber les torches d'hyménée :
Encor si quelque fruit de vos chastes amours
Devoit après la mort perpétuer vos jours!
Mais vous voulez mourir avecque la disgrâce
D'éteindre votre nom avecque votre race,
Et, suivant la fureur d'un aveugle transport,
Nous être tout ravi par une seule mort!
Si votre bon génie attend l'heure opportune,
Savez-vous les emplois dont vous courez fortune?
L'espoir vous manque-t-il? et n'osez-vous songer,
Qu'avant qu'être empereur Maximin fut berger?
Pour peu que sa faveur vous puisse être constante,

Quel défaut vous défend une pareille attente?
Quel mépris obstiné des hommes et des dieux
Vous rend indifférent et la terre et les cieux?
Et, comme si la mort vous étoit souhaitable,
Fait que pour l'obtenir vous vous rendez coupable,
Et vous faites César et les dieux ennemis?
Pesez-en le succès d'un esprit plus remis;
Celui n'a point péché qui dans la repentance
Témoigne la surprise et suit de près l'offense.

ADRIEN.

La grâce dont le ciel a touché mes esprits
M'a bien persuadé, mais ne m'a point surpris;
Et, me laissant toucher à cette repentance,
Bien loin de réparer je commettrois l'offense.
Allez : ni Maximin, courtois ou furieux,
Ni ce foudre qu'on peint en la main de vos dieux,
Ni la cour ni le trône, avecque tous leurs charmes,
Ni Natalie enfin avec toutes ses larmes,
Ni l'univers rentrant dans son premier chaos,
Ne divertiroient pas un si ferme propos.

FLAVIE.

Pensez bien aux effets qui suivront mes paroles.

ADRIEN.

Ils seront sans vertu, comme elles sont frivoles.

FLAVIE.

Si raison ni douceur ne vous peut émouvoir,
Mon ordre va plus loin.

ADRIEN.

Faites votre devoir.

FLAVIE.

C'est de vous arrêter et vous charger de chaînes,
Si, comme je vous dis, l'une et l'autre sont vaines.

(On enchaîne Adrien.)

ADRIEN.

Faites; je recevrai ces fardeaux précieux
Pour les premiers présens qui me viennent des cieux,
Pour de riches faveurs et de superbes marques
Du César des Césars et du roi des monarques;
Et j'irai sans contrainte où d'un illustre effort
Les soldats de Jésus triomphent de la mort.

(Ils sortent.)

DIOCLÉTIEN.

En cet acte Genest à mon gré se surpasse.

MAXIMIN.

Il ne se peut rien feindre avecque plus de grâce.

VALÉRIE, *se levant.*

L'intermède permet de l'en féliciter,
Et de voir les acteurs.

DIOCLÉTIEN.

Il se faut donc hâter.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE, PLANCIEN, GARDES, SOLDATS.

VALÉRIE.

QUEL trouble! quel désordre! et comment sans miracle
Nous peuvent-ils produire aucun plaisant spectacle?

CAMILLE.

Certes, à voir entre eux cette confusion,
L'ordre de leur récit semble une illusion.

MAXIMIN.

L'art en est merveilleux, il faut que je l'avoue;
Mais l'acteur qui paroît est celui qui me joue,
Et qu'avecque Genest j'ai vu se concerter.
Voyons de quelle grâce il saura m'imiter.

SCÈNE II.

LES MÊMES; MAXIMIN, *représenté par* OCTAVE; ADRIEN *chargé de fers*, *représenté par* GENEST; FLAVIE, *représenté par* SERGESTE, LE GEOLIER, GARDES; SOLDATS.

MAXIMIN.

Sont-ce là les faveurs, traître, sont-ce les gages,
De ce maître nouveau qui reçoit tes hommages,
Et qu'au mépris des droits et du culte des dieux
L'impiété chrétienne ose placer aux cieux?

ADRIEN.

La nouveauté, seigneur, de ce maître des maîtres
Est devant tous les temps et devant tous les êtres :
C'est lui qui du néant a tiré l'univers,
Lui qui dessus la terre a répandu les mers,
Qui de l'air étendit les humides contrées,
Qui sema de brillans les voûtes azurées,
Qui fit naître la guerre entre les élémens,
Et qui régla des cieux les divers mouvemens ;
La terre à son pouvoir rend un muet hommage,
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage ;
Si l'onde est agitée, il la peut affermir;
S'il querelle les vents, ils n'osent plus frémir;
S'il commande au soleil, il arrête sa course :
Il est maître de tout, comme il en est la source ;
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été;
De ce maître, seigneur, voilà la nouveauté.
Voyez si sans raison il reçoit mes hommages,
Et si sans vanité j'en puis porter les gages.

Oui, ces chaînes, César, ces fardeaux glorieux,
Sont aux bras d'un chrétien des présens précieux;
Devant nous ce cher maître en eut les mains chargées,
Au feu de son amour il nous les a forgées;
Loin de nous accabler, leur faix est notre appui,
Et c'est par ces chaînons qu'il nous attire à lui.

MAXIMIN.

Dieux! à qui pourrons-nous nous confier sans crainte,
Et de qui nous promettre une amitié sans feinte,
De ceux que la fortune attache à nos côtés,
De ceux que nous avons acquis moins qu'achetés,
Qui sous des fronts soumis cachent des cœurs rebelles,
Que par trop de crédit nous rendons infidèles?
O dure cruauté du destin de la cour,
De ne pouvoir souffrir d'inviolable amour,
De franchise sans fard, de vertu qu'offusquée,
De devoir que contraint, ni de foi que manquée!
Qu'entreprends-je, chétif, en ces lieux écartés,
Où, lieutenant des dieux justement irrités,
Je fais d'un bras vengeur éclater les tempêtes,
Et poursuis des chrétiens les sacriléges têtes,
Si, tandis que j'en prends un inutile soin,
Je vois naître chez moi ce que je fuis si loin?
Ce que j'extirpe ici dans ma cour prend racine,
J'élève auprès de moi ce qu'ailleurs j'extermine.
Ainsi notre fortune, avec tout son éclat,
Ne peut, quoi qu'elle fasse, acheter un ingrat.

ADRIEN.

Pour croire un Dieu, seigneur, la liberté de croire
Est-elle en votre estime une action si noire,
Si digne de l'excès où vous vous emportez,
Et se peut-il souffrir de moindres libertés?

Si jusques à ce jour vous avez cru ma vie
Inaccessible même aux assauts de l'envie,
Et si les plus censeurs ne me reprochent rien,
Qui m'a fait si coupable en me faisant chrétien?
Christ réprouve la fraude, ordonne la franchise,
Condamne la richesse injustement acquise,
D'une illicite amour défend l'acte indécent,
Et de tremper ses mains dans le sang innocent :
Trouvez-vous en ces lois aucune ombre de crime,
Rien de honteux aux siens, et rien d'illégitime?
J'ai contre eux éprouvé tout ce qu'eût pu l'enfer,
J'ai vu bouillir leur sang sous des ongles de fer,
J'ai vu couler leur corps dans la poix et les flammes,
J'ai vu leur chair tomber sous de flambantes lames,
Et n'ai rien obtenu de ces cœurs glorieux
Que de les avoir vus pousser des chants aux cieux,
Prier pour leurs bourreaux au fort de leur martyre,
Pour vos prospérités, et pour l'heur de l'empire.

MAXIMIN.

Insolent! est-ce à toi de te choisir des dieux?
Les miens, ceux de l'empire et ceux de tes aïeux,
Ont-ils trop foiblement établi leur puissance
Pour t'arrêter au joug de leur obéissance?

ADRIEN.

Je cherche le salut, qu'on ne peut esperer
De ces dieux de métal qu'on vous voit adorer.

MAXIMIN.

Le tien, si cette humeur s'obtine à me déplaire,
Te garantira mal des traits de ma colère,
Que tes impiétés attireront sur toi.

ADRIEN.

J'en parerai les coups du bouclier de la foi.

MAXIMIN.

Crains de voir, et bientôt, ma faveur négligée,
Et l'injure des dieux cruellement vengée.
De ceux que par ton ordre on a vu déchirés,
Que le fer a meurtris et le feu dévorés,
Si tu ne divertis la peine où tu t'exposes,
Les plus cruels tourmens n'auront été que roses.

ADRIEN.

Nos corps étant péris, nous espérons qu'ailleurs
Le Dieu que nous servons nous les rendra meilleurs.

MAXIMIN.

Traître! jamais sommeil n'enchantera mes peines
Que ton perfide sang, épuisé de tes veines,
Et ton cœur sacrilége, aux corbeaux exposé,
N'ait rendu de nos dieux le courroux apaisé.

ADRIEN.

La mort dont je mourrai sera digne d'envie,
Quand je perdrai le jour pour l'auteur de la vie.

MAXIMIN, *à Flavie.*

Allez; dans un cachot accablez-le de fers,
Rassemblez tous les maux que sa secte a soufferts,
Et faites à l'envi contre cet infidèle.....

ADRIEN.

Dites ce converti.

MAXIMIN.

Paroître votre zèle;
Imaginez, forgez; le plus industrieux
A le faire souffrir sera le plus pieux:

J'emploîrai ma justice où ma faveur est vaine;
Et qui fuit ma faveur éprouvera ma haine.

ADRIEN, *à part.*

Comme je te soutiens, Seigneur, sois mon soutien :
Qui commence à souffrir commence d'être tien.

MAXIMIN, *à part.*

Dieux, vous avez un foudre, et cette félonie
Ne le peut allumer et demeure impunie!
Vous conservez la vie et laissez la clarté
A qui vous veut ravir votre immortalité,
A qui contre le ciel soulève un peu de terre,
A qui veut de vos mains arracher le tonnerre,
A qui vous entreprend et vous veut détrôner
Pour un Dieu qu'il se forge et qu'il veut couronner!
Inspirez-moi, grands dieux, inspirez-moi des peines
Dignes de mon courroux et dignes de vos haines,
Puisqu'à des attentats de cette qualité,
Un supplice commun est une impunité.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FLAVIE, *ramenant Adrien à la prison;* ADRIEN, LE GEOLIER, GARDES.

FLAVIE, *au geôlier.*

L'ordre exprès de César le commet en ta garde.

LE GEOLIER.

Le votre me suffit, et ce soin me regarde.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; NATALIE, *représentée par* MARCELLE.

NATALIE.

O nouvelle trop vraie! est-ce là mon époux?

FLAVIE.

Notre dernier espoir ne consiste qu'en vous :
Rendez-le-nous à vous, à César, à lui-même.

NATALIE.

Si l'effet n'en dépend que d'un désir extrême....

FLAVIE.

Je vais faire espérer cet heureux changement.
Voyez-le.

(Il sort.)

ADRIEN, *à Natalie.*

Tais-toi, femme, et m'écoute un moment.
Par l'usage des gens et par les lois romaines,
La demeure, les biens, les délices, les peines,
Tout espoir, tout profit, tout humain intérêt,
Doivent être communs à qui la couche l'est.
Mais que, comme la vie et comme la fortune,
Leur créance toujours leur doive être commune,
D'étendre jusqu'aux dieux cette communauté,
Aucun droit n'établit cette nécessité.
Supposons toutefois que la loi le désire,
Il semble que l'époux, comme ayant plus d'empire,
Ait le droit le plus juste ou le plus spécieux,
De prescrire chez soi le culte de ses dieux.
Ce que tu vois enfin, ce corps chargé de chaînes,
N'est l'effet ni des lois ni des raisons humaines,

Mais de quoi des chrétiens j'ai reconnu le Dieu,
Et dit à vos autels un éternel adieu.
Je l'ai dit, je le dis, et trop tard pour ma gloire,
Puisqu'enfin je n'ai cru qu'étant forcé de croire;
Qu'après les avoir vus, d'un visage serein,
Pousser des chants aux cieux dans des taureaux d'airain;
D'un souffle, d'un regard jeter vos dieux par terre,
Et l'argile et le bois s'en briser comme verre.
Je les ai combattus : ces effets m'ont vaincu;
J'ai reconnu par eux l'erreur où j'ai vécu;
J'ai vu la vérité, je la suis, je l'embrasse;
Et si César prétend par force, par menace,
Par offres, par conseil, ou par allèchement,
Et toi ni par soupirs ni par embrassemens,
Ébranler une foi si ferme et si constante,
Tous deux vous vous flattez d'une inutile attente.
Reprends sur ta franchise un empire absolu;
Que le nœud qui nous joint demeure résolu;
Veuve dès à présent, par ma mort prononcée,
Sur un plus digne objet adresse ta pensée;
Ta jeunesse, tes biens, ta vertu, ta beauté,
Te feront mieux trouver que ce qui t'est ôté.
Adieu : pourquoi, cruelle à de si belles choses,
Noyes-tu de tes pleurs ces œillets et ces roses?
Bientôt, bientôt le sort, qui t'ôte ton époux,
Te fera respirer sous un hymen plus doux.
Que fais-tu? tu me suis! Quoi! tu m'aimes encore?
Oh! si de mon désir l'effet pouvoit éclore!
Ma sœur, c'est le seul nom dont je te puis nommer,
Que sous de douces lois nous nous pourrions aimer!
Tu saurois que la mort par qui l'âme est ravie
Est la fin de la mort plutôt que de la vie;

Qu'il n'est amour ni vie en ce terrestre lieu,
Et qu'on ne peut s'aimer ni vivre qu'avec Dieu.

NATALIE *l'embrassant.*

Oh! d'un Dieu tout-puissant merveilles souveraines!
Laisse-moi, cher époux, prendre part en tes chaînes;
Et, si ni notre hymen ni ma chaste amitié
Ne m'ont assez acquis le nom de ta moitié,
Permets que l'alliance enfin s'en accomplisse,
Et que Christ de ces fers aujourd'hui nous unisse;
Crois qu'ils seront pour moi d'indissolubles nœuds
Dont l'étreinte en toi seul saura borner mes vœux.

ADRIEN.

O ciel! ô Natalie, ah! douce et sainte flamme,
Je rallume mes feux et reconnois ma femme.
Puisqu'au chemin du ciel tu veux suivre mes pas,
Sois mienne, chère épouse, au delà du trépas;
Que mes vœux, que ta foi... Mais, tire-moi de peine :
Ne me flatté-je point d'une créance vaine?
D'où te vient le beau feu qui t'échauffe le sein?
Et quand as-tu conçu ce généreux dessein?
Par quel heureux motif.....

NATALIE.

Je te vais satisfaire :
Il me fut inspiré presque aux flancs de ma mère;
Et presque en même instant le ciel versa sur moi
La lumière du jour et celle de la foi.
Il fit qu'avec le lait, pendante à la mamelle,
Je suçai des chrétiens la créance et le zèle;
Et ce zèle avec moi crut jusqu'à l'heureux jour
Que mes yeux sans dessein m'acquirent ton amour.

Tu sais, s'il t'en souvient, de quelle résistance
Ma mère en cet amour combattit ta constance;
Non qu'un si cher parti ne nous fût glorieux,
Mais pour sa répugnance au culte de tes dieux.
De César toutefois la suprême puissance
Obtint ce triste aveu de son obéissance;
Ses larmes seulement marquèrent ses douleurs;
Car qu'est-ce qu'une esclave a de plus que des pleurs?
Enfin le jour venu que je te fus donnée :
« Va, me dit-elle à part, va, fille infortunée,
Puisqu'il plaît à César; mais surtout souviens-toi
D'être fidèle au Dieu dont nous suivons la loi,
De n'adresser qu'à lui tes vœux et tes prières,
De renoncer au jour plutôt qu'à ses lumières,
Et détester autant les dieux de ton époux
Que ses chastes baisers te doivent être doux. »
Au défaut de ma voix mes pleurs lui répondirent.
Tes gens dedans ton char aussitôt me rendirent,
Mais l'esprit si rempli de cette impression
Qu'à peine eus-je des yeux pour voir ta passion;
Et qu'il fallut du temps pour ranger ma franchise
Au point où ton mérite à la fin l'a soumise.
L'œil qui voit dans les cœurs clair comme dans les cieux
Sait quelle aversion j'ai depuis pour tes dieux;
Et depuis notre hymen jamais leur culte impie,
Si tu l'as observé, ne m'a coûté d'hostie;
Jamais sur leurs autels mes encens n'ont fumé;
Et lorsque je t'ai vu, de fureur enflammé,
Y faire tant offrir d'innocentes victimes,
J'ai souhaité cent fois de mourir pour tes crimes,
Et cent fois vers le ciel, témoin de mes douleurs,
Poussé pour toi des vœux accompagnés de pleurs.

ADRIEN.

Enfin je reconnois, ma chère Natalie,
Que je dois mon salut au saint nœud qui nous lie.
Permets-moi toutefois de me plaindre à mon tour :
Me voyant te chérir d'une si tendre amour,
Y pouvois-tu répondre et me tenir cachée
Cette céleste ardeur dont Dieu t'avoit touchée?
Peux-tu sans t'émouvoir avoir vu ton époux
Contre tant d'innocens exercer son courroux?

NATALIE.

Sans m'émouvoir! Hélas! le ciel sait si tes armes
Versoient jamais de sang sans me tirer des larmes.
Je m'en émus assez ; mais eussé-je espéré
De réprimer la soif d'un lion altéré,
De contenir un fleuve inondant une terre,
Et d'arrêter dans l'air la chute d'un tonnerre?
J'ai failli toutefois, j'ai dû parer tes coups;
Ma crainte fut coupable autant que ton courroux.
Partageons donc la peine aussi-bien que les crimes:
Si ces fers te sont dus, ils me sont légitimes;
Tous deux dignes de mort, et tous deux résolus,
Puisque nous voici joints, ne nous séparons plus;
Qu'aucun temps, qu'aucun lieu, jamais ne nous divisent:
Un supplice, un cachot, un juge, nous suffisent.

ADRIEN.

Par un ordre céleste, aux mortels inconnu,
Chacun part de ce lieu quand son temps est venu:
Sur cet ordre sacré que rien ne doit confondre;
Lorsque Dieu nous appelle, il est temps de répondre;
Ne pouvant avoir part à ce combat fameux,
Si mon cœur au besoin ne répond à mes vœux,

Mérite, en m'animant, ta part de la couronne
Qu'en l'empire éternel le martyre nous donne :
Au défaut du premier obtiens le second rang;
Acquiers par tes souhaits ce qu'on nie à ton sang,
Et dedans le péril m'assiste en cette guerre.

NATALIE.

Bien donc, choisis le ciel et me laisse la terre.
Pour aider ta constance en ce pas périlleux,
Je te suivrai partout et jusque dans les feux;
Heureuse si la loi qui m'ordonne de vivre
Jusques au ciel enfin me permet de te suivre,
Et si de ton tyran le funeste courroux
Passe jusqu'à l'épouse ayant meurtri l'époux.
Tes gens me rendront bien ce favorable office
De garder qu'à mes soins César ne te ravisse
Sans en apprendre l'heure et m'en donner avis,
Et bientôt de mes pas les tiens seront suivis;
Bientôt.....

ADRIEN.

Épargne-leur cette inutile peine ;
Laisse-m'en le souci, leur veille seroit vaine.
Je ne partirai point de ce funeste lieu
Sans ton dernier baiser et ton dernier adieu :
Laisses-en sur mon soin reposer ton attente.

SCÈNE V.

ADRIEN, NATALIE, FLAVIE, GARDES.

FLAVIE.

Aux desseins importans, qui craint, impatiente.
Eh bien, qu'obtiendrons-nous? vos soins officieux
A votre époux aveugle ont-ils ouvert les yeux?

NATALIE.

Nul intérêt humain, nul respect ne le touche;
Quand j'ai voulu parler il m'a fermé la bouche,
Et détestant les dieux, par un long entretien,
A voulu m'engager dans le culte du sien.
Enfin ne tentez plus un dessein impossible,
Et gardez que, heurtant ce cœur inacessible,
Vous ne vous y blessiez pensant le secourir,
Et ne gagniez le mal que vous voulez guérir;
Ne veuillez point son bien à votre préjudice;
Souffrez, souffrez plutôt que l'obstiné périsse;
Rapportez à César notre inutile effort;
Et si la loi des dieux fait conclure à sa mort,
Que l'effet prompt et court en suive la menace:
J'implore seulement cette dernière grâce.
Si de plus doux succès n'ont suivi mon espoir,
J'ai l'ava[illegible] moins d'avoir fait mon devoir.

FLAVIE.

O vertu sans égale, et sur toutes insigne!
O d'une digne épouse époux sans doute indigne!
Avec quelle pitié le peut-on secourir,
Si, sans pitié de soi, lui-même il veut périr?

NATALIE.

Allez; n'espérez pas que ni force ni crainte
Puissent rien où mes pleurs n'ont fait aucune atteinte;
Je connois trop son cœur, j'en sais la fermeté,
Incapable de crainte et de légèreté.
A regret contre lui je rends ce témoignage,
Mais l'intérêt du ciel à ce devoir m'engage.
Encore un coup, cruel, au nom de notre amour,
Au nom saint et sacré de la céleste cour,
Reçois de ton épouse un conseil salutaire:
Déteste ton erreur, rends-toi le ciel prospère;
Songe et propose-toi que tes travaux présens,
Comparés aux futurs, sont doux ou peu cuisans.
Vois combien cette mort importe à ton estime,
D'où tu sors, où tu vas, et quel objet t'anime.

ADRIEN.

Mais toi, contiens ton zèle, il m'est assez connu,
Et songe que ton temps n'est pas encor venu;
Que je te vais attendre à ce port désirable.
(A Flavie.)
Allons, exécutez le décret favorable
Dont j'attends mon salut plutôt que le trépas.

FLAVIE.

Vous en êtes coupable, en ne l'évitant pas.
(Il sort. Le geôlier et les gardes emmènent Adrien.)

NATALIE *seule.*

J'ose à présent, ô ciel, d'une vue assurée
Contempler les brillans de ta voûte azurée,
Et nier ces faux dieux qui n'ont jamais foulé
De ce palais roulant le lambris étoilé.

A ton pouvoir, Seigneur, mon époux rend hommage;
Il professe ta foi, ses fers t'en sont un gage;
Ce redoutable fléau des dieux sur les chrétiens,
Ce lion altéré du sacré sang des tiens,
Qui de tant d'innocens crut la mort légitime,
De ministre qu'il fut s'offre enfin pour victime;
Et, patient agneau, tend à ses ennemis
Un col à ton saint joug heureusement soumis.
Rompons après sa mort notre honteux silence,
De ce lâche respect forçons la violence;
Et disons aux tyrans, d'une constante voix,
Ce qu'à Dieu du penser nous avons dit cent fois.
Donnons air au beau feu dont notre âme est pressée;
En cette illustre ardeur mille m'ont devancée;
D'obstacles infinis mille ont su triompher,
Cécile des tranchans, Prisque des dents de fer,
Fauste des plombs bouillans, Dipne de sa noblesse,
Agathe de son sexe, Agnès de sa jeunesse,
Tècle de son amant, et toutes du trépas;
Et je répugnérois à marcher sur leur pas!

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

GENEST, DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE, PLANCIEN, GARDES.

GENEST, *à Dioclétien.*

Seigneur, le bruit confus d'une foule importune,
De gens qu'à votre suite attache la fortune,
Par le trouble où nous met cette incommodité,

Altère les plaisirs de votre majesté;
Et nos acteurs, confus de ce désordre extrême......

DIOCLÉTIEN.

Il y faut donner ordre, et l'y porter nous-même.
De vos dames la jeune et courtoise beauté
Vous attire toujours cette importunité.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE, PLANCIEN, GARDES.

VALÉRIE, *à Dioclétien.*

VOTRE ordre a mis le calme, et dedans le silence
De ces irrévérens contiendra l'insolence.

DIOCLÉTIEN.

Écoutons, car Genest dedans cette action
Passe aux derniers efforts de sa profession.

SCÈNE II.

ADRIEN, *représenté par* GENEST, FLAVIE, *représenté par* SERGESTE; GARDES.

FLAVIE.

Si le ciel, Adrien, ne t'est bientôt propice,
D'un infaillible pas tu cours au précipice.
J'avois vu, par l'espoir d'un proche repentir,
De César irrité le courroux s'alentir;

Mais quand il a connu nos prières, nos peines,
Les larmes de ta femme et son attente vaines,
L'œil ardent de colère et le teint pâlissant :
« Amenez, a-t-il dit d'un redoutable accent,
» Amenez ce perfide en qui mes bons offices
» Rencontrent aujourd'hui le plus lâche des vices;
» Et que l'ingrat apprenne à quelle extrémité
» Peut aller la fureur d'un monarque irrité. ».
Passant de ce discours s'il faut dire à la rage,
Il invente, il ordonne, il met tout en usage,
Et si le repentir de ton aveugle erreur
N'en détourne l'effet et n'éteint sa fureur.....

ADRIEN.

Que tout l'effort, tout l'art, toute l'adresse humaine
S'unisse pour ma perte et conspire à ma peine :
Celui qui d'un seul mot créa chaque élément,
Leur donnant l'action, le poids, le mouvement,
Et prêtant son concours à ce fameux ouvrage,
Se retint le pouvoir d'en suspendre l'usage;
Le feu ne peut brûler, l'air ne sauroit mouvoir,
Ni l'eau ne peut couler qu'au gré de son pouvoir;
Le fer, solide sang des veines de la terre,
Et fatal instrument des fureurs de la guerre,
S'émousse s'il l'ordonne, et ne peut pénétrer
Où son pouvoir s'oppose et lui défend d'entrer.
Si César m'est cruel, il me sera prospère;
C'est lui que je soutiens, c'est en lui que j'espère;
Par son soin tous les jours la rage des tyrans
Croit faire des vaincus et fait des conquérans.

FLAVIE.

Souvent en ces ardeurs la mort qu'on se propose
Ne semble qu'un ébat, qu'un souffle, qu'une rose;

Mais quand ce spectre affreux sous un front inhumain,
Les tenailles, les feux, les haches à la main,
Commence à nous paroître et faire ses approches,
Pour ne s'effrayer pas il faut être des roches;
Et notre repentir, en cette occasion,
S'il n'est vain, pour le moins tourne à confusion.

ADRIEN.

J'ai contre les chrétiens servi long-temps vos haines,
Et j'appris leur constance en ordonnant leurs peines.
Mais, avant que César ait prononcé l'arrêt
Dont l'exécution me trouvera tout prêt,
Souffrez que d'un adieu j'acquitte ma promesse
A la chère moitié que Dieu veut que je laisse:
Et que, pour dernier fruit de notre chaste amour,
Je prenne congé d'elle en le prenant du jour.

FLAVIE.

Allons, la pitié m'oblige à te complaire;
Mais ce retardement aigrira sa colère.

ADRIEN.

Le temps en sera court, devancez-moi d'un pas.

FLAVIE.

Marchons, le zèle ardent qu'il porte à son trépas
Nous est de sa personne une assez sûre garde.

UN GARDE.

Qui croit un prisonnier toutefois le hasarde.

ADRIEN.

Mon ardeur et ma foi me gardent sûrement;
N'avancez rien qu'un pas, je ne veux qu'un moment.

(Flavie et les gardes sortent.)

Ma chère Natalie, avec quelle allégresse
Verras-tu ma visite acquitter ma promesse!

Combien de saints baisers, combien d'embrassemens
Produiront de ton cœur les secrets mouvemens!
Prends, ma sensible ardeur, prends conseil de ma flamme;
Marchons assurément sur les pas d'une femme :
Ce sexe qui ferma rouvrit depuis les cieux;
Les fruits de la vertu sont partout précieux,
Je ne puis souhaiter de guide plus fidèle;
J'approche de la porte, et l'on ouvre. C'est elle.
Enfin, chère moitié...

SCÈNE III.

NATALIE, ADRIEN.

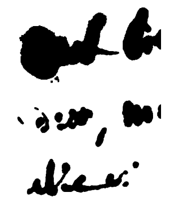
NATALIE, *se retirant.*

Comment! seul et sans fers?
Est-ce là ce martyr, ce vainqueur des enfers,
Dont l'illustre courage et la force infinie
De ses persécuteurs bravoient la tyrannie?

ADRIEN.

Ce soupçon, ma chère âme.....

NATALIE.



Après ta lâcheté,
Va, ne me tiens plus, traître, en cette qualité :
Du Dieu que tu trahis je partage l'injure;
Moi l'âme d'un païen, moi l'âme d'un parjure!
Moi l'âme d'un chrétien qui renonce à sa loi!
D'un homme enfin sans cœur et sans âme et sans foi!

ADRIEN.

Daigne m'entendre un mot.

NATALIE.

Je n'entends plus un lâche
Qui dès le premier pas chancelle et se relâche,
Dont la seule menace ébranle la vertu,
Qui met les armes bas sans avoir combattu,
Et qui s'étant fait croire une invincible roche,
Au seul bruit de l'assaut se rend avant l'approche.
Va, perfide, aux tyrans à qui tu t'es rendu
Demander lâchement le prix qui t'en est dû;
Que l'épargne romaine en tes mains se desserre;
Exclu des biens du ciel, songe à ceux de la terre;
Mais parmi ses honneurs et ses rangs superflus
Compte-moi pour un bien qui ne t'appartient plus.

ADRIEN.

Je ne te veux qu'un mot : accorde ma prière.

NATALIE.

Ah! que de ta prison n'ai-je été la geôlière!
J'aurois souffert la mort avant ta liberté.
Traître, qu'espères-tu de cette lâcheté?
La cour s'en raillera; ton tyran, quoi qu'il die,
Ne sauroit en ton cœur priser ta perfidie.
Les martyrs, animés d'une sainte fureur,
En rougiront de honte et frémiront d'horreur;
Contre toi dans le ciel Christ arme sa justice;
Les ministres d'enfer préparent ton supplice;
Et tu viens, rejeté de la terre et des cieux,
Pour me perdre avec toi, chercher grâce en ces lieux?
(A part.)
Que ferai-je, ô Seigneur! puis-je souffrir sans peine
L'ennemi de ta gloire et l'objet de ta haine?
Puis-je vivre et me voir en ce confus état

De la sœur d'un martyr, femme d'un apostat,
D'un ennemi de Dieu, d'un lâche, d'un infâme?

ADRIEN.

Je te vais détromper. Où cours-tu, ma chère âme?

NATALIE.

Ravir dans ta prison, d'une mâle vigueur,
La palme qu'aujourd'hui tu perds faute de cœur;
Y joindre les martyrs, et d'une sainte audace
Remplir chez eux ton rang et combattre en ta place;
Y cueillir les lauriers dont Dieu t'eût couronné,
Et prendre au ciel le lieu qui t'étoit destiné.

ADRIEN.

Pour quelle défiance altères-tu ma gloire!
Dieu toujours en mon cœur conserve sa victoire;
Il a reçu ma foi, rien ne peut l'ébranler,
Et je cours au trépas bien loin d'en reculer.
Seul, sans fers, mais armé d'un invincible zèle,
Je me rends au combat où l'empereur m'appelle;
Mes gardes vont devant, et je passe en ce lieu
Pour te tenir parole et pour te dire adieu.
M'avoir ôté mes fers n'est qu'une vaine adresse
Pour me les faire craindre et tenter ma faiblesse;
Et moi, pour tout effet de ce soulagement,
J'attends le seul bonheur de ton embrassement.
Adieu, ma chère sœur, illustre et digne femme;
Je vais par un chemin d'épines et de flamme,
Mais qu'auparavant moi Dieu lui-même a battu,
Te retenir un lieu digne de ta vertu.
Adieu : quand mes bourreaux exerceront leur rage,
Implore-moi du ciel la grâce et le courage
De vaincre la nature en cet heureux malheur,
Avec une constance égale à ma douleur.

NATALIE *l'embrassant.*

Pardonne à mon ardeur, cher et généreux frère,
L'injuste impression d'un soupçon téméraire,
Qu'en l'apparent état de cette liberté,
Sans gardes et sans fers, tu m'avois suscité :
Va, ne relâche rien de cette sainte audace
Qui te fait des tyrans mépriser la menace.
Quoiqu'un grand t'entreprenne, un plus grand est pour toi.
Un Dieu te soutiendra, si tu soutiens sa foi.
Cours, généreux athlète, en l'illustre carrière
Où de la nuit du monde on passe à la lumière;
Cours, puisqu'un Dieu t'appelle aux pieds de son autel,
Dépouiller sans regret l'homme infirme et mortel;
N'épargne point ton sang en cette sainte guerre;
Prodigues-y ton corps, rends la terre à la terre;
Et redonnes à Dieu, qui sera ton appui,
La part qu'il te demande et que tu tiens de lui;
Fuis sans regret le monde et ses fausses délices,
Où les plus innocens ne sont point sans supplices,
Dont le plus ferme état est toujours inconstant,
Dont l'être et le non-être ont presque un même instant,
Et pour qui toutefois la nature aveuglée
Inspire à ses enfans une ardeur déréglée,
Qui les fait si souvent au péril du trépas
Suivre la vanité de ses trompeurs appas.
Ce qu'un siècle y produit un moment le consomme.
Porte les yeux plus haut, Adrien; parois homme :
Combats, souffre et t'acquiers, en mourant en chrétien,
Par un moment de mal l'éternité d'un bien.

ADRIEN.

Adieu, je cours, je vole au bonheur qui m'arrive;
L'effet en est trop lent, l'heure en est trop tardive!

L'ennui seul que j'emporte, ô généreuse sœur,
Et qui de mon attente altère la douceur,
Est que la loi contraire au Dieu que je professe
Te prive par ma mort du bien que je te laisse,
Et, l'acquérant au fisc, ôte à ton noble sang
Le soutien de sa gloire et l'appui de son rang.

NATALIE.

Quoi! le vol que tu prends vers les célestes plaines
Souffre encor tes regards sur les choses humaines?
Si dépouillé du monde et si près d'en partir,
Tu peux parler en homme et non pas en martyr?
Qu'un si foible intérêt ne te soit point sensible;
Tiens au ciel, tiens à Dieu d'une force invincible;
Conserve-moi ta gloire, et je me puis vanter
D'un trésor précieux que rien ne peut m'ôter.
Une femme possède une richesse extrême,
Qui possède un époux possesseur de Dieu même.
Toi qui de ta doctrine assiste les chrétiens,
Approche, cher Anthisme, et joins tes vœux aux miens.

SCÈNE IV.

ANTHISME, ADRIEN, NATALIE.

ANTHISME.

Un bruit qui par la ville a frappé mon oreille,
De ta conversion m'apprenant la merveille,
Et le noble mépris que tu fais de tes jours,
M'amène à ton combat plutôt qu'à ton secours.
Je sais combien César t'est un noble adversaire;
Je sais ce qu'un chrétien doit et souffrir et faire

Et je sais que jamais, pour la peur du trépas,
Un cœur touché de Christ n'a rebroussé ses pas.
Va donc, heureux ami, va présenter ta tête
Moins au coup qui t'attend qu'au laurier qu'on t'apprête;
Va de tes saints propos éclore les effets,
De tous les chœurs des cieux va remplir les souhaits.
Et vous, hôtes du ciel, saintes légions d'anges,
Qui du nom trois fois saint célébrez les louanges,
Sans interruption de vos sacrés concerts,
A son aveuglement tenez les cieux ouverts.

ADRIEN.

Mes vœux arriveront à leur comble suprême,
Si, lavant mes péchés de l'eau du saint baptême,
Tu m'enrôles au rang de tant d'heureux soldats
Qui sous même étendard ont rendu des combats.
Confirme, cher Anthisme, avec cette eau sacrée
Par qui presque en tous lieux la croix est arborée,
En ce fragile sein le projet glorieux
De combattre la terre et conquérir les cieux.

ANTHISME.

Sans besoin, Adrien, de cette eau salutaire,
Ton sang t'imprimera ce sacré caractère:
Conserve seulement une invincible foi,
Et combattant pour Dieu, Dieu combattra pour toi.

ADRIEN, *après un moment de réflexion.*

Ah! Lentule! en l'ardeur dont mon âme est pressée,
Il faut lever le masque et t'ouvrir ma pensée:
Le Dieu que j'ai haï m'inspire son amour;
Adrien a parlé, Genest parle à son tour.
Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui respire
La grâce du baptême et l'honneur du martyre,

Mais Christ n'a point commis à vos profanes mains
Ce sceau mystérieux dont il marque ses saints.
Un ministre céleste, avec une eau sacrée,
Pour laver mes forfaits fend la voûte azurée;
Sa clarté m'environne, et l'air de toutes parts
Résonne de concerts, et brille à mes regards.
Descends, céleste acteur; tu m'attends, tu m'appelles.
Attends, mon zèle ardent me fournira des ailes;
Du Dieu qui t'a commis départs-moi les bontés.

(Il sort.)

MARCELLE, *qui représentoit Natalie.*

Ma replique a manqué; ces vers sont ajoutés.

LENTULE, *qui représentoit Anthisme.*

Il les fait sur-le-champ, et, sans suivre l'histoire,
Croit couvrir en rentrant son défaut de mémoire.

DIOCLÉTIEN.

Voyez avec quel art Genest sait aujourd'hui
Passer de la figure aux sentimens d'autrui.

VALÉRIE.

Pour tromper l'auditeur, abuser l'acteur même,
De son métier, sans doute, est l'adresse suprême.

SCÈNE V.

LES MÊMES; FLAVIE, GARDES.

FLAVIE.

Ce moment dure trop, trouvons-le promptement;
César nous voudra mal de ce retardement;
Je sais sa violence et redoute sa haine.

UN SOLDAT.

Ceux qu'on mande à la mort ne marchent pas sans peine.

MARCELLE.

Cet homme si célèbre en sa profession,
Genest que vous cherchez, a troublé l'action,
Et, confus qu'il s'est vu, nous a quitté la place.

FLAVIE.

Le plus heureux parfois tombe en cette disgrâce;
L'ardeur de réussir doit le faire excuser.

CAMILLE *à Valérie.*

Comme son art, madame, a su les abuser!

SCÈNE VI.

GENEST, SERGESTE, LENTULE, MARCELLE, GARDES, DIOCLÉTIEN, VALÉRIE, etc.

GENEST, *regardant le ciel.*

Suprême majesté, qui jettes dans les âmes
Avec des gouttes d'eau de si sensibles flammes,
Achève tes bontés, représente avec moi
Les saints progrès des cœurs convertis à ta foi;
Faisons voir dans l'amour dont le feu nous consomme,
Toi le pouvoir d'un Dieu, moi le devoir d'un homme;
Toi l'accueil d'un vainqueur sensible au repentir,
Et moi, Seigneur, la force et l'ardeur d'un martyr.

MAXIMIN.

Il feint comme animé des grâces du baptême.

VALÉRIE.

Sa feinte passeroit pour la vérité même.

PLANTIEN.

Certes, ou ce spectacle est une vérité,
Ou jamais rien de faux ne fut mieux imité.

GENEST.

Et vous, chers compagnons de la basse fortune
Qui m'a rendu la vie avecque vous commune.
Marcelle, et vous, Sergeste, avec qui tant de fois
J'ai du Dieu des chrétiens scandalisé les lois,
Si je puis vous prescrire un avis salutaire,
Cruels, adorez-en jusqu'au moindre mystère,
Et cessez d'attacher avec de nouveaux clous
Un Dieu qui sur la croix daigna mourir pour nous.
Mon cœur illuminé d'une grâce céleste....

MARCELLE.

Il ne dit pas un mot du couplet qui lui reste.

SERGESTE.

Comment, se préparant avecque tant de soin....

LENTULE, *regardant derrière la tapisserie.*

Holà, qui tient la pièce?

GENEST.

Il n'en est plus besoin.
Dedans cette action, où le ciel s'intéresse,
Un ange tient la place, un ange me redresse;
Un ange par son ordre a comblé mes souhaits,
Et de l'eau du baptême effacé mes forfaits.
Ce monde périssable et sa gloire frivole
Est une comédie où j'ignorois mon rôle;
J'ignorois de quel feu mon cœur devoit brûler;
Le démon me dictoit quand Dieu vouloit parler;
Mais depuis que le soin d'un esprit angélique
Me conduit, me redresse et m'apprend ma réplique,
J'ai corrigé mon rôle, et le démon confus,
M'en voyant mieux instruit, ne me suggère plus.

J'ai pleuré mes péchés, le ciel a vu mes larmes;
Dedans cette action il a trouvé des charmes,
M'a départi sa grâce, est mon approbateur,
Me propose des prix, et m'a fait son acteur.

LENTULE.

Quoiqu'il manque au sujet, jamais il ne hésite.

GENEST.

Dieu m'apprend sur-le-champ ce que je vous récite,
Et vous m'entendez mal si dans cette action
Mon rôle passe encor pour une fiction.

DIOCLÉTIEN.

Votre désordre enfin force ma patience :
Songez-vous que ce jeu se passe en ma présence?
Et puis-je rien comprendre au trouble où je vous voi?

GENEST.

Excusez-les, seigneur, la faute en est à moi;
Mais mon salut dépend de cet illustre crime :
Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui s'exprime;
Ce jeu n'est plus un jeu, mais une vérité
Où par mon action je suis représenté,
Où moi-même l'objet et l'acteur de moi-même,
Purgé de mes forfaits par l'eau du saint baptême,
Qu'une céleste main m'a daigné conférer,
Je professe une loi que je dois déclarer.
Écoutez donc, Césars, et vous troupes romaines,
La gloire et la terreur des puissances humaines,
Mais foibles ennemis d'un pouvoir souverain,
Qui foule aux pieds l'orgueil et le sceptre romain:
Aveuglé de l'erreur dont l'enfer vous infecte,
Comme vous des chrétiens j'ai détesté la secte,
Et si peu que mon art pouvoit exécuter,

Mon bonheur consistoit à les persécuter :
Pour les fuir et chez vous suivre l'idolâtrie,
J'ai laissé mes parens, j'ai quitté ma patrie,
Et fait choix à dessein d'un art peu glorieux,
Pour mieux les diffamer et les rendre odieux :
Mais par une bonté qui n'a point de pareille,
Et par une incroyable et soudaine merveille
Dont le pouvoir d'un Dieu peut seul être l'auteur,
Je deviens leur rival de leur persécuteur,
Et soumets à la loi que j'ai tant réprouvée,
Une âme heureusement de tant d'écueils sauvée :
Au milieu de l'orage où m'exposoit le sort,
Un ange par la main m'a conduit dans le port,
M'a fait sur un papier voir mes fautes passées
Par l'eau qu'il me versoit à l'instant effacées;
Et cette salutaire et céleste liqueur,
Loin de me refroidir m'a consumé le cœur.
Je renonce à la haine et déteste l'envie
Qui m'a fait des chrétiens persécuter la vie;
Leur créance est ma foi, leur espoir est le mien;
C'est leur Dieu que j'adore; enfin je suis chrétien.
Quelque effort qui s'oppose à l'ardeur qui m'enflamme,
Les intérêts du corps cèdent à ceux de l'âme.
Déployez vos rigueurs, brûlez, coupez, tranchez,
Mes maux seront encor moindres que mes péchés.
Je sais de quel repos cette peine est suivie,
Et ne crains point la mort qui conduit à la vie.
J'ai souhaité long-temps d'agréer à vos yeux;
Aujourd'hui je veux plaire à l'empereur des cieux;
Je vous ai divertis, j'ai chanté vos louanges;
Il est temps maintenant de réjouir les anges,
Il est temps de prétendre à des prix immortels,

Il est temps de passer du théâtre aux autels.
Si je l'ai mérité, qu'on me mène au martyre :
Mon rôle est achevé, je n'ai plus rien à dire.

DIOCLÉTIEN.

Ta feinte passe enfin pour importunité.

GENEST.

Elle vous doit passer pour une vérité.

VALÉRIE.

Parle-t-il de bon sens?

MAXIMIN.

Croirai-je mes oreilles?

GENEST.

Le bras qui m'a touché fait bien d'autres merveilles.

DIOCLÉTIEN.

Quoi! tu renonces, traître, au culte de nos dieux?

GENEST.

Et les tiens aussi faux qu'ils me sont odieux.
Sept d'entre eux ne sont plus que des lumières sombres
Dont la foible clarté perce à peine les ombres,
Quoiqu'ils trompent encor votre crédulité;
Et des autres le nom à peine en est resté.

DIOCLÉTIEN *se levant.*

O blasphème exécrable! ô sacrilége impie,
Et dont nous répondrons si son sang ne l'expie!
Préfet, prenez ce soin, et de cet insolent
Fermez les actions par un acte sanglant
Qui des dieux irrités satisfasse la haine :
Qui vécut au théâtre expire dans la scène;
Et si quelqu'autre, atteint du même aveuglement,
A part en son forfait, qu'il l'ait en son tourment.

MARCELLE *à genoux*.

Si la pitié, seigneur....

DIOCLÉTIEN.

La piété plus forte
Réprimera l'audace où son erreur l'emporte.

PLANCIEN.

Repassant cette erreur d'un esprit plus remis....

DIOCLÉTIEN.

Acquittez-vous du soin que je vous ai commis.

CAMILLE, *à Genest*.

Simple, ainsi de César tu méprises la grâce!

GENEST.

J'acquiers celle de Dieu.

(Dioclétien, Maximim, Valérie et Camille, sortent.)

SCÈNE VII.

OCTAVE, LE DÉCORATEUR, MARCELLE, PLANCIEN, GARDES.

OCTAVE.

Quel mystère se passe?

MARCELLE.

L'empereur abandonne aux rigueurs de la loi
Genest, qui des chrétiens a professé la foi.

OCTAVE.

Nos prières peut-être....

MARCELLE.

Elles ont été vaines.

PLANCIEN.

Gardes !

UN GARDE.

Seigneur?

PLANCIEN.

Menez Genest, chargé de chaînes,
Dans le fond d'un cachot attendre son arrêt.

GENEST.

Je t'en rends grâce, ô ciel! allons, me voilà prêt :
Les anges, quelque jour des fers que tu m'ordonnes
Dans ce palais d'azur me feront des couronnes.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; SERGESTE, LENTULE, ALBIN, GARDES.

PLANCIEN *assis.*

Son audace est coupable autant que son erreur,
D'en oser faire gloire aux yeux de l'empereur.
Et vous qui sous même art courez même fortune,
Sa foi, comme son art, vous est-elle commune?
Et comme un mal souvent devient contagieux....

MARCELLE.

Le ciel m'en garde, hélas!

OCTAVE.

M'en préservent les dieux!

SERGESTE.

Que plutôt mille morts....

LENTULE.

Que plutôt mille flammes....

PLANCIEN, *à Marcelle.*

Que représentiez-vous?

MARCELLE.

Vous l'avez vu, les femmes,
Si, selon le sujet, quelque déguisement,
Ne m'obligeoit parfois au travestissement.

PLANCIEN, *à Octave.*

Et vous?

OCTAVE.

Parfois les rois, et parfois les esclaves.

PLANCIEN, *à Sergeste.*

Vous?

SERGESTE.

Les extravagans, les furieux, les braves.

PLANCIEN, *à Lentule.*

Ce vieillard?

LENTULE.

Les docteurs sans lettres ni sans lois;
Parfois les confidens, et les traîtres parfois.

PLANCIEN, *à Albin.*

Et toi?

ALBIN.

Les assistans.

PLANCIEN *se levant.*

Leur franchise ingénue
Et leur naïveté se produit assez nue.
Je plains votre malheur, mais l'intérêt des dieux
A tout respect humain nous doit fermer les yeux.
A des crimes parfois la grâce est légitime;
Mais à ceux de ce genre elle seroit un crime,

Et si Genest persiste en son aveuglement,
C'est lui qui veut sa mort et rend son jugement.
Voyez-le toutefois, et si ce bon office
Le peut rendre lui-même à lui-même propice,
Croyez qu'avec plaisir je verrai refleurir
Les membres ralliés d'un corps prêt à périr.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(UNE PRISON.)

GENEST *seul et enchaîné.*

PAR quelle divine aventure,
Sensible et sainte volupté,
Essai de la gloire future,
Incroyable félicité;
Par quelles bontés souveraines,
Pour confirmer nos saints propos,
Et nous conserver le repos,
Sous le lourd fardeau de nos chaînes,
Descends-tu des célestes plaines
Dedans l'horreur de nos cachots?

O fausse volupté du monde,
Vaine promesse d'un trompeur!
Ta bonace la plus profonde
N'est jamais sans quelque vapeur;
Et mon Dieu, dans la peine même
Qu'il veut que l'on souffre pour lui,

Quand il daigne être notre appui,
Et qu'il reconnoît que l'on l'aime,
Influe une douceur suprême
Sans mélange d'aucun ennui.

Pour lui la mort est salutaire,
Et par cet acte de valeur
On fait un bonheur volontaire
D'un inévitable malheur.
Nos jours n'ont pas une heure sûre;
Chaque instant use leur flambeau;
Et l'art, imitant la nature,
Bâtit d'une même figure
Notre bière et notre berceau.

Mourons donc, la cause y convie:
Il doit être doux de mourir
Quand se dépouiller de la vie
Est travailler pour l'acquérir.
Puisque la céleste lumière
Ne se trouve qu'en la quittant
Et qu'on ne vainc qu'en combattant,
D'une vigueur mâle et guerrière
Courons au bout de la carrière
Où la couronne nous attend.

SCÈNE II.

LE MÊME; MARCELLE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, *à Marcelle.*

Entrez.

(Le geôlier sort.)

MARCELLE.

Eh bien, Genest, cette ardeur insensée
Te dure-t-elle encore, ou t'est-elle passée?
Si tu ne fais pour toi, si le jour ne t'est cher,
Si ton propre intérêt ne te sauroit toucher,
Nous osons espérer que le nôtre possible
En cette extrémité te sera plus sensible,
Que t'étant si cruel tu nous seras plus doux,
Et qu'obstiné pour toi tu fléchiras pour nous :
Si tu nous dois chérir, c'est en cette occurence;
Car, séparés de toi, quelle est notre espérance?
Par quel sort pouvons-nous survivre ton trépas?
Et que peut plus un corps dont le chef est à bas?
Ce n'est que de tes jours que dépend notre vie;
Nous mourrons tous du coup qui te l'aura ravie;
Tu seras seul coupable, et nous tous en effet,
Serons punis d'un mal que nous n'aurons point fait.

GENEST.

Si d'un heureux avis vos esprits sont capables,
Partagez ce forfait, rendez-vous-en coupables,
Et vous reconnoîtrez s'il est un heur plus doux
Que la mort qu'en effet je vous souhaite à tous.
Vous mourriez pour un Dieu dont la bonté suprême,
Vous faisant en mourant détruire la mort même,

Feroit l'éternité le prix de ce moment,
Que j'appelle une grâce et vous un châtiment.

MARCELLE.

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un Dieu qui donne aux siens la mort pour récompense!
D'un imposteur, d'un fourbe et d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un nombre d'ignorans et de gens inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;
De femmes et d'enfans dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité;
De gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas,
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas,
Perdent l'ambition en perdant l'espérance,
Et souffrent tout du sort avec indifférence!
De là naît le désordre épars en tant de lieux;
De là naît le mépris et des rois et des dieux,
Que César irrité réprime avec justice
Et qu'il ne peut punir d'un trop rude supplice.
Si je t'ose parler d'un esprit ingénu,
Et si le tien, Genest, ne m'est point inconnu,
D'un abus si grossier tes sens sont incapables;
Tu te ris du vulgaire et lui laisse ses fables,
Et pour quelque sujet, mais qui nous est caché,
A ce culte nouveau tu te feins attaché.
Peut-être que tu plains ta jeunesse passée,
Par une ingrate cour si mal récompensée :
Si César, en effet, étoit plus généreux,
Tu l'as assez suivi pour être plus heureux :

Mais dans toutes les cours cette plainte est commune,
Le mérite bien tard y trouve la fortune;
Les rois ont ce penser inique et rigoureux,
Que sans nous rien devoir nous devons tout pour eux,
Et que nos vœux, nos soins, nos loisirs, nos personnes,
Sont de légers tributs qui suivent leurs couronnes.
Notre métier surtout, quoique tant admiré,
Est l'art où le mérite est moins considéré.
Mais peut-on qu'en souffrant vaincre un mal sans remède?
Qui sait se modérer, s'il veut tout lui succède.
Pour obtenir nos fins n'aspirons point si haut;
A qui le désir manque aucun bien ne défaut.
Si de quelque besoin ta vie est traversée,
Ne nous épargne point, ouvre-nous ta pensée;
Parle, demande, ordonne, et tous nos biens sont tiens.
Mais quel secours, hélas! attends-tu des chrétiens?
Le rigoureux trépas dont César te menace,
Et notre inévitable et commune disgrâce.

GENEST.

Marcelle, avec regret j'espère vainement
De répandre le jour sur votre aveuglement,
Puisque vous me croyez l'âme assez ravalée,
Dans les biens infinis dont le ciel l'a comblée,
Pour tendre à d'autres biens, et pour s'embarrasser
D'un si peu raisonnable et si lâche penser.
Non, Marcelle, notre art n'est pas d'une importance
A m'en être promis beaucoup de récompense;
La faveur d'avoir eu des Césars pour témoins
M'a trop acquis de gloire et trop payé mes soins.
Nos vœux, nos passions, nos veilles et nos peines,
Et tout le sang enfin qui coule dans nos veines,

Sont pour eux des tributs de devoir et d'amour,
Où le ciel nous oblige en nous donnant le jour;
Comme aussi j'ai toujours, depuis que je respire,
Fait des vœux pour leur gloire et pour l'heur de l'empire
Mais où je vois s'agir de l'intérêt d'un Dieu
Bien plus grand dans le ciel qu'ils ne sont en ce lieu,
De tous les empereurs l'empereur et le maître,
Qui seul me peut sauver comme il m'a donné l'être,
Je soumets justement leur trône à ses autels,
Et contre son bonheur ne dois rien aux mortels.
Si mépriser leurs dieux est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidèle,
Et que, loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si des dieux de métal et de pierre
Seront puissans au ciel comme on le croit en terre,
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un Dieu dont la créance y passe pour erreur :
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfans et ces gens inutiles,
Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.
Ta grâce peut, Seigneur, détourner ce présage.
Mais, hélas! tous l'ayant, tous n'en ont pas l'usage;
De tant de conviés bien peu suivent tes pas,
Et, pour être appelés, tous ne répondent pas.

MARCELLE.

Cruel, puisqu'à ce point cette erreur te possède,
Que ton aveuglement est un mal sans remède,
Trompant au moins César, apaise son courroux,
Et, si ce n'est pour toi, conserve-toi pour nous.

Sur la foi de ton Dieu fondant ton espérance,
A celle de nos dieux donne au moins l'apparence,
Et, sinon sous un cœur, sous un front plus soumis,
Obtiens pour nous ta grâce, et vis pour tes amis.

GENEST.

Notre foi n'admet point cet acte de foiblesse;
Je la dois publier, puisque je la professe.
Puis-je désavouer le maître que je sui?
Aussi-bien que nos cœurs nos bouches sont à lui.
Les plus cruels tourmens n'ont point de violence
Qui puisse m'obliger à ce honteux silence.
Pourrois-je encor, hélas! après la liberté
Dont cette ingrate voix l'a tant persécuté,
Et dont j'ai fait un Dieu le jouet d'un théâtre,
Aux oreilles d'un prince et d'un peuple idolâtre,
D'un silence coupable, aussi-bien que la voix,
Devant ses ennemis méconnoître ses lois!

MARCELLE.

César n'obtenant rien, ta mort sera cruelle.

GENEST.

Mes tourmens seront courts, et ma gloire éternelle.

MARCELLE.

Quand la flamme et le fer paroîtront à tes yeux....

GENEST.

M'ouvrant la sépulture, ils m'ouvriront les cieux.

MARCELLE.

O dur courage d'homme!

GENEST.

O foible cœur de femme!

MARCELLE.

Cruel! sauve tes jours.

GENEST.

Lâche! sauve ton âme.

MARCELLE.

Un erreur, un caprice, une légèreté,
Au plus beau de tes ans te coûter la clarté!

GENEST.

J'aurai bien peu vécu si l'âge se mesure
Au seul nombre des ans prescrit par la nature;
Mais l'âme qu'au martyre un tyran nous ravit,
Au séjour de la gloire à jamais se survit.
Se plaindre de mourir c'est se plaindre d'être homme;
Chaque jour le détruit, chaque instant le consomme;
Au moment qu'il arrive il part pour le retour,
Et commence de perdre en recevant le jour.

MARCELLE.

Ainsi rien ne te touche, et tu nous abandonnes?

GENEST.

Ainsi je quitterois un trône et des couronnes:
Toute perte est légère à qui s'acquiert un Dieu.

SCÈNE III.

LE GEOLIER, MARCELLE, GENEST.

LE GEOLIER.

Le préfet vous demande.

MARCELLE.

Adieu, cruel.

GENEST.

Adieu.

(Marcelle sort.)

LE GEOLIER.

Si bientôt à nos dieux vous ne rendez hommage,
Vous vous acquittez mal de votre personnage,
Et je crains en cet acte un tragique succès.

GENEST.

Un favorable juge assiste à mon procès;
Sur ses soins éternels mon esprit se repose,
Je m'assure sur lui du succès de ma cause,
De mes chaînes par lui je serai déchargé,
Et par lui-même un jour César sera jugé.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, GARDES.

DIOCLÉTIEN.

Puisse par cet hymen votre couche féconde
Jusques aux derniers temps donner des rois au monde,
Et par leurs actions ces surgeons glorieux
Mériter comme vous un rang entre les dieux!
En ce commun bonheur l'allégresse commune
Marque votre vertu plus que votre fortune,
Et fait voir qu'en l'honneur que je vous ai rendu,
Je vous ai moins payé qu'il ne vous étoit dû.
Les dieux, premiers auteurs des fortunes des hommes,
Qui dedans nos états nous font ce que nous sommes,
Et dont le plus grand roi n'est qu'un simple sujet,
Y doivent être aussi notre premier objet;
Et sachant qu'en effet ils nous ont mis sur terre
Pour conserver leurs droits, pour régir leurs tonnerres,
Et pour laisser enfin leur vengeance en nos mains,

Nous devons sous leurs lois contenir les huma
Et notre autorité, qu'ils veulent qu'on révère,
A maintenir la leur n'est jamais trop sévère;
J'espérois cet effet, et que tant de trépas
Du reste des chrétiens redresseroient les pas:
Mais j'ai beau leur offrir de sanglantes hosties,
Et laver leurs autels du sang de ces impies;
En vain j'en ai voulu purger ces régions,
Je vois du sang d'un seul naître des légions.
Mon soin nuit plus aux dieux qu'il ne leur est util
Un ennemi défait leur en reproduit mille;
Et le caprice est tel de ces extravagans,
Que la mort les anime et les rend arrogans.
Genest, dont cette secte aussi folle que vaine,
A si long-temps été la risée et la haine,
Embrasse enfin leur loi contre celle des dieux,
Et l'ose insolemment professer à nos yeux;
Outre l'impiété, ce mépris manifeste
Mêle notre intérêt à l'intérêt céleste:
En ce double attentat, que sa mort doit purger,
Nous avons et les dieux et nous-même à venger.

MAXIMIN.

Je crois que le préfet, commis à cet office,
S'attend aussi d'en faire un public sacrifice,
D'exécuter votre ordre, et de cet insolent
Donner ce soir au peuple un spectacle sanglant,
Si déjà sur le bois d'un théâtre funeste
Il n'a représenté l'action qui lui reste.

SCÈNE V.

…ILLE, MARCELLE, OCTAVE,
…GESTE, LENTULE, ALBIN, GARDES.

(Tous les comédiens se mettent à genoux.)

VALÉRIE, *à Dioclétien.*

Si, quand pour moi le ciel épuise ses bienfaits,
Quand son œil provident rit à tous nos souhaits,
J'ose encore espérer que dans cette allégresse
Vous souffriez à mon sexe un acte de foiblesse,
Permettez-moi, seigneur, de rendre à vos genoux
Ces gens qu'en Genest seul vous sacrifiez tous :
Tous ont aversion pour la loi qu'il embrasse,
Tous savent que son crime est indigne de grâce;
Mais il est à leur vie un si puissant secours,
Qu'ils la perdront du coup qui tranchera ses jours.
M'exauçant, de leur chef vous détournez vos armes;
Je n'ai pu dénier cet office à leurs larmes,
Où je n'ose insister si ma témérité
Demande une injustice à votre majesté.

DIOCLÉTIEN.

Je sais que la pitié plutôt que l'injustice
Vous a fait embrasser ce pitoyable office,
Et dans tout cœur bien né tiens la compassion
Pour les ennemis même une juste action;
Mais où l'irrévérence et l'orgueil manifeste
Joint l'intérêt d'état à l'intérêt céleste,
Le plaindre est, au mépris de notre autorité,
Exercer la pitié contre la pitié;

Nous devons sous leurs lois contenir les humains,
Et notre autorité, qu'ils veulent qu'on révère,
A maintenir la leur n'est jamais trop sévère;
J'espérois cet effet, et que tant de trépas
Du reste des chrétiens redresseroient les pas:
Mais j'ai beau leur offrir de sanglantes hosties,
Et laver leurs autels du sang de ces impies;
En vain j'en ai voulu purger ces régions,
Je vois du sang d'un seul naître des légions.
Mon soin nuit plus aux dieux qu'il ne leur est utile;
Un ennemi défait leur en reproduit mille;
Et le caprice est tel de ces extravagans,
Que la mort les anime et les rend arrogans.
Genest, dont cette secte aussi folle que vaine,
A si long-temps été la risée et la haine,
Embrasse enfin leur loi contre celle des dieux,
Et l'ose insolemment professer à nos yeux;
Outre l'impiété, ce mépris manifeste
Mêle notre intérêt à l'intérêt céleste:
En ce double attentat, que sa mort doit purger,
Nous avons et les dieux et nous-même à venger.

MAXIMIN.

Je crois que le préfet, commis à cet office,
S'attend aussi d'en faire un public sacrifice,
D'exécuter votre ordre, et de cet insolent
Donner ce soir au peuple un spectacle sanglant,
Si déjà sur le bois d'un théâtre funeste
Il n'a représenté l'action qui lui reste.

SCÈNE V.

VALÉRIE, CAMILLE, MARCELLE, OCTAVE, SERGESTE, LENTULE, ALBIN, GARDES.

(Tous les comédiens se mettent à genoux.)

VALÉRIE, *à Dioclétien.*

Si, quand pour moi le ciel épuise ses bienfaits,
Quand son œil provident rit à tous nos souhaits,
J'ose encore espérer que dans cette allégresse
Vous souffriez à mon sexe un acte de foiblesse,
Permettez-moi, seigneur, de rendre à vos genoux
Ces gens qu'en Genest seul vous sacrifiez tous :
Tous ont aversion pour la loi qu'il embrasse,
Tous savent que son crime est indigne de grâce;
Mais il est à leur vie un si puissant secours,
Qu'ils la perdront du coup qui tranchera ses jours.
M'exauçant, de leur chef vous détournez vos armes;
Je n'ai pu dénier cet office à leurs larmes,
Où je n'ose insister si ma témérité
Demande une injustice à votre majesté.

DIOCLÉTIEN.

Je sais que la pitié plutôt que l'injustice
Vous a fait embrasser ce pitoyable office,
Et dans tout cœur bien né tiens la compassion
Pour les ennemis même une juste action;
Mais où l'irrévérence et l'orgueil manifeste
Joint l'intérêt d'état à l'intérêt céleste,
Le plaindre est, au mépris de notre autorité,
Exercer la pitié contre la pitié;

C'est du bras qui l'irrite arrêter la tempête
Que son propre dessein attire sur sa tête,
Et d'un soin importun arracher de sa main
Le couteau dont lui-même il se perce le sein.

MARCELLE.

Ah! seigneur, il est vrai; mais de cette tempête
Le coup frappe sur nous s'il tombe sur sa tête,
Et le couteau fatal que l'on laisse en sa main
Nous assassine tous en lui perçant le sein.

OCTAVE.

Si la grâce, seigneur, n'est due à son offense,
Quelque compassion l'est à notre innocence.

DIOCLÉTIEN.

Le fer qui de ses ans doit terminer le cours
Retranche vos plaisirs en retranchant ses jours :
Je connois son mérite et plains votre infortune;
Mais, outre que l'injure avec les dieux commune,
Intéresse l'état à punir son erreur,
J'ai pour toute sa secte une si forte horreur,
Que je tiens tous les maux qu'ont soufferts ses complices,
Ou qu'ils doivent souffrir, pour de trop doux supplices.
En faveur toutefois de l'hymen fortuné
Par qui tant de bonheur à Rome est destiné,
Si par son repentir, favorable à soi-même,
De sa voix sacrilége il purge le blasphème,
Et reconnoît les dieux auteurs de l'univers,
Les bras de ma pitié vous sont encore ouverts.
Mais voici le préfet : je crains que son supplice
N'ait prévenu l'effet de votre bon office.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; PLANCIEN.

PLANCIEN.

Par votre ordre, seigneur, ce glorieux acteur,
Des plus fameux héros fameux imitateur,
Du théâtre romain la splendeur et la gloire,
Mais si mauvais acteur dedans sa propre histoire,
Plus entier que jamais en son impiété,
Et par tous mes efforts en vain sollicité,
A du courroux des dieux contre sa perfidie
Par un acte sanglant fermé la tragédie....

MARCELLE *pleurant.*

Que nous achèverons par la fin de nos jours.

OCTAVE.

O fatale nouvelle!

SERGESTE.

O funeste discours!

PLANCIEN.

J'ai joint à la douceur, aux offres, aux prières,
A si peu que les dieux m'ont donné de lumières,
(Voyant que je tentois d'inutiles efforts)
Tout l'art dont la rigueur peut tourmenter les corps :
Mais ni les chevalets, ni les lames flambantes,
Ni les ongles de fer, ni les torches ardentes,
N'ont contre ce rocher été qu'un doux zéphyr
Et n'ont pu de son sein arracher un soupir.
Sa force en ce tourment a paru plus qu'humaine;
Nous souffrions plus que lui par l'horreur de sa peine;

Et nos cœurs, détestant ses sentimens chrétiens,
Nos yeux ont malgré nous fait l'office des siens :
Voyant la force enfin comme l'adresse vaine,
J'ai mis la tragédie à sa dernière scène,
Et fait avec sa tête ensemble séparer
Le cher nom de son Dieu qu'il vouloit proférer.

DIOCLÉTIEN.

Ainsi reçoive un prompt et sévère supplice
Quiconque ose des dieux irriter la justice!

(Il sort.)

VALÉRIE, *à Marcelle.*

Vous voyez de quel soin je vous prêtois les mains;
Mais sa grâce n'est plus au pouvoir des humains.

MAXIMIN, *à Valérie.*

Ne plaignez point, madame, un malheur volontaire,
Puisqu'il a pu franchir et s'être salutaire,
Et qu'il a bien voulu par son impiété
D'une feinte en mourant faire une vérité.

FIN DE SAINT GENEST.

DON BERNARD

DE CABRÈRE,

TRAGI-COMÉDIE.

1647.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR DON BERNARD DE CABRÈRE.

Don Lope de Lune, véritable héros de cette tragi-comédie, est ami de don Bernard de Cabrère, général des armées et favori du roi d'Aragon don Pèdre. Don Bernard, dans l'espoir d'être utile à son ami, le charge d'aller rendre compte au roi des victoires qu'il a gagnées, et de remettre à son souverain une lettre par laquelle il attribue à la valeur de don Lope les avantages qu'il vient de remporter sur les ennemis. Don Lope perd la lettre, mais il ne se présente pas moins au roi, qui, distrait en ce moment par une intrigue amoureuse, ne prête aucune attention au rapport que lui fait un officier sans mission. Don Lope, sans se rebuter, fait parvenir au roi un mémoire qui n'obtient pas un résultat plus heureux, ayant à son tour

été perdu par le roi lui-même qui le laisse échapper pour retenir sa maîtresse qui fait un faux pas. Don Bernard, en arrivant à la cour, relève les espérances de son ami fort découragé du mauvais succès de ses démarches; il le présente au roi qui demande à don Bernard la relation de sa dernière campagne : celui-ci, ravi de l'occasion de servir son ami, entreprend son récit, mais le roi s'endort précisément quand don Bernard fait l'éloge de don Lope, et il ne se réveille que pour entendre les noms des autres officiers qui se sont distingués et qu'il récompense. Bientôt, par suite d'un quiproquo, don Bernard se persuade que don Lope s'est attiré la défaveur du roi; il l'engage cependant à venir l'aider à repousser l'ennemi qui s'est approché de la ville. Don Lope, à son ordinaire, fait merveilles dans cette action : don Bernard pour le faire rentrer en grâce, mais n'osant pas le nommer, fait au roi les plus grandes louanges des talens et du courage d'un soldat à qui cette victoire est encore due; et le roi, s'imaginant que don Bernard parle ainsi de lui-même par modestie, ne demande point le nom de ce soldat. Enfin l'infortuné don Lope, toujours et par mille moyens accablé par sa mauvaise fortune, se détermine à s'y abandonner entièrement : il quitte la cour,

et alors seulement le roi, instruit de son mérite par don Bernard, promet de lui accorder ses faveurs; mais la pièce se termine avant qu'on ait vu l'effet de ces promesses.

Cette tragi-comédie a été conçue par Rotrou pour montrer que tous les efforts humains ne peuvent changer la fortune d'un homme que le malheur poursuit : il eût été possible de trouver une action plus heureuse; mais l'idée principale de Rotrou, mise en œuvre avec adresse, pourroit, ce me semble, prêter à des développemens d'un haut comique; elle a même su répandre un grand intérêt dans quelques scènes de cette pièce, malgré la médiocrité de son intrigue.

Nous devons sous leurs lois contenir les humains,
Et notre autorité, qu'ils veulent qu'on révère,
A maintenir la leur n'est jamais trop sévère;
J'espérois cet effet, et que tant de trépas
Du reste des chrétiens redresseroient les pas :
Mais j'ai beau leur offrir de sanglantes hosties,
Et laver leurs autels du sang de ces impies;
En vain j'en ai voulu purger ces régions,
Je vois du sang d'un seul naître des légions.
Mon soin nuit plus aux dieux qu'il ne leur est utile;
Un ennemi défait leur en reproduit mille;
Et le caprice est tel de ces extravagans,
Que la mort les anime et les rend arrogans.
Genest, dont cette secte aussi folle que vaine,
A si long-temps été la risée et la haine,
Embrasse enfin leur loi contre celle des dieux,
Et l'ose insolemment professer à nos yeux;
Outre l'impiété, ce mépris manifeste
Mêle notre intérêt à l'intérêt céleste :
En ce double attentat, que sa mort doit purger,
Nous avons et les dieux et nous-même à venger.

MAXIMIN.

Je crois que le préfet, commis à cet office,
S'attend aussi d'en faire un public sacrifice,
D'exécuter votre ordre, et de cet insolent
Donner ce soir au peuple un spectacle sanglant,
Si déjà sur le bois d'un théâtre funeste
Il n'a représenté l'action qui lui reste.

SCÈNE V.

VALÉRIE, CAMILLE, MARCELLE, OCTAVE, SERGESTE, LENTULE, ALBIN, GARDES.

(Tous les comédiens se mettent à genoux.)

VALÉRIE, *à Dioclétien.*

Si, quand pour moi le ciel épuise ses bienfaits,
Quand son œil provident rit à tous nos souhaits,
J'ose encore espérer que dans cette allégresse
Vous souffriez à mon sexe un acte de foiblesse,
Permettez-moi, seigneur, de rendre à vos genoux
Ces gens qu'en Genest seul vous sacrifiez tous :
Tous ont aversion pour la loi qu'il embrasse,
Tous savent que son crime est indigne de grâce;
Mais il est à leur vie un si puissant secours,
Qu'ils la perdront du coup qui tranchera ses jours.
M'exauçant, de leur chef vous détournez vos armes;
Je n'ai pu dénier cet office à leurs larmes,
Où je n'ose insister si ma témérité
Demande une injustice à votre majesté.

DIOCLÉTIEN.

Je sais que la pitié plutôt que l'injustice
Vous a fait embrasser ce pitoyable office,
Et dans tout cœur bien né tiens la compassion
Pour les ennemis même une juste action;
Mais où l'irrévérence et l'orgueil manifeste
Joint l'intérêt d'état à l'intérêt céleste,
Le plaindre est, au mépris de notre autorité,
Exercer la pitié contre la pitié;

Oui, j'ose, sur l'espoir que don Bernard me donne,
Prétendre à des degrés proches de la couronne;
Et, si l'âme est prophète en ses pressentimens,
De grands effets suivront ces nobles mouvemens
Qui ne me flattent pas d'une faveur commune,
Et me font défier l'orgueil de la fortune.

LAZARILLE.

Le fatal ascendant qui gouverne vos jours
Sera donc bien changé de ce qu'il fut toujours?
Car, depuis qu'à vos pas mon mauvais sort m'attache,
Le malheur qui vous suit n'a guère eu de relâche.

DON LOPE.

Il est vrai que jamais les destins rigoureux
N'ont rendu sous le ciel de jours plus malheureux,
Et que tous les revers du sort et de l'envie
Semblent pour seul objet avoir choisi ma vie.
Mes plus heureux succès n'ont jamais vu ce bras,
Sans me coûter du sang, achever de combats;
Mes plus justes desseins n'ont jamais eu d'issue
Qui remplît mon attente ou qui ne l'ait déçue.
Je suis encore à voir le seul et premier fruit
Que jamais ou l'amour ou le jeu m'ait produit.
J'espérois à la cour vaincre par ma constance
De cet astre inclément la maligne influence,
Quand avec don Bernard, Catalan comme moi,
Je vins avec mes vœux offrir mon bras au roi,
Et comme à la valeur, qui m'est héréditaire,
Chercher à succéder aux emplois de mon père.
Mais toujours quelque obstacle, arrêtant mes desseins
Pour moi fermoit au prince et l'oreille et les mains;
Au lieu qu'une fortune à nulle autre seconde,

Mais à qui don Bernard n'a rien qui ne réponde,
D'abord l'insinuant en l'estime du roi,
Ouvroit toujours pour lui ce qu'il fermoit pour moi,
Mit bientôt ce grand homme au plus haut de sa roue,
Et l'élevant si haut me laissa dans la boue.
Enfin ayant acquis par nos communs tributs,
Lui de telles faveurs, moi de si long rebuts,
Les Sardes révoltés nous ont ouvert la lice
Où je pouvois du sort affronter l'injustice,
Et, me le soumettant, arracher de ce bras
Les faveurs qu'il me doit et ne me donne pas.

LAZARILLE.

A voir de quels dédains la fortune me traite,
Nous devons être nés dessous même planète;
Jamais occasion d'intérêt ou d'honneur
Par son événement n'a marqué mon bonheur;
Mais surtout qu'en mon choix le sort me fut contraire,
Quand, me donnant à vous, Ursin suivit Cabrère!
Son maître auprès du roi possède un rang si haut
Que tout rit à ses vœux, que rien ne lui défaut;
Et, dans le triste cours du malheur qui vous presse,
Cette lame enrouillée est toute ma richesse.

DON LOPE.

Le service important qu'a rendu ma valeur
Fera bientôt cesser ta plainte et mon malheur :
Les fruits de l'amitié dont Cabrère m'honore
Ne peuvent plus tarder et sont tout près d'éclore :
J'attends de son paquet, que je viens rendre au roi,
L'infaillible faveur d'un honorable emploi,
(Il cherche dans sa poche.)
Et puis.... Mais quelle peine est celle où je me treuve ?

SCÈNE III.

LES MÊMES; DON SANCHE.

DON SANCHE.

Sire, un bruit populaire
Jette ici la terreur : de l'infant votre frère
L'armée est décampée et s'avance à grands pas;
L'avantage consiste à ne l'attendre pas,
Et, le mal nous pressant, empêcher qu'il n'empire
Et ne vienne attaquer le cœur de votre empire.
Vous risquez un grand siége en attendant plus tard.
Saragosse est au trône un important rempart.

DON PÈDRE.

Mes ordres pourvoiront contre cette disgrâce.
Cependant travaillez à bien munir la place,
Et pourvoir de défense aux endroits importans,
Sans semer la frayeur parmi les habitans.
Allez, qu'un autre approche.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; PÉRÈS.

DON LOPE.

O sort, sois-moi propice!
Ne voilà pas encore un trait de son caprice!
Vois combien de hasards m'ôtent l'occasion.

LAZARILLE.

Je forcène de rage et de confusion.

PÉRÈS, *au roi, en lui donnant une lettre.*

Sire, aux moindres faveurs qu'une maîtresse envoie
C'est trop faire acheter qu'en retarder la joie.

DON PÈDRE.

Cher gage d'une main pleine de tant d'appas,
Me viens-tu prononcer l'arrêt de mon trépas?
Ou fléchirai-je enfin la fierté qui rejette
Une âme assujettie au joug de sa sujette?

LAZARILLE.

Quelqu'un profitera du temps que vous perdez.

DON LOPE.

Prince, rare ornement....

LE COMTE, *le faisant retirer.*

Le roi lit; attendez.

DON PÈDRE *lit.*

« Ne souillez point, grand roi, les glorieuses marques,
» Qui sur le reste des monarques
» Font briller votre majesté,
» Par une passion à son repos fatale,
» D'un indigne attentat de votre âme royale,
» Sur mon honnêteté.
» J'ai trop long-temps souffert à vos ardeurs passées
» Ces frivoles écrits porteurs de vos pensées;
» Ne m'en honorez plus;
» Ou, me continuant cet honneur qui m'offense,
» Ne vous offensez pas ou d'un juste silence
» Ou d'un libre refus. »

O rigueur inhumaine! ô beauté tyrannique,
Qui, causant mon amour, défends qu'elle s'explique!
Beau mais funeste écueil, insensible rocher!

SCÈNE V.

DON PÈDRE, LE COMTE, PÉRÈS.

DON PÈDRE.

Quoi! je règne, et régnant n'ose dire que j'aime!
Je sers, et ne puis plaire avec un diadème!
(A Pérès.)
Toi de ce triste écrit funeste messager,
Auteur de mon ennui, travaille à l'alléger,
Et si tu veux qu'encor quelque attente me flatte,
Va m'obtenir, Pérès, de cette belle ingrate
La faveur de passer en son appartement,
Et sans l'incommoder lui parler un moment.
(Pérès sort.) (Au comte.)
Va, j'attends sa réponse. Ah! comte, est-il possible
Que ce front couronné cache un cœur si sensible,
Et qu'une dépendante et sujette beauté
A de si longs efforts en cache un indompté?
Par quel droit vantons-nous, malheureux que nous somme
L'avantage des rois sur le reste des hommes,
Si, sujets comme vous à notre passion,
Nous soutenons si mal cette présomption,
Que d'un simple regard qu'un bel œil nous envoie
Nos libertés souvent sont la honteuse proie?

LE COMTE.

Le malheur de souffrir pour d'aimables objets
Est le sort aussi-bien des rois que des sujets.

DON PÈDRE.

Ma plus sensible peine, en ce que je propose,
Est que mon dessein même à mon dessein s'oppose,

Et que, pouvant user d'un pouvoir absolu,
Je cesse de vouloir sitôt que j'ai voulu;
Que dans la même cause, et criminel et juge,
De l'objet offensé je deviens le refuge,
Et, de quelques efforts que je sois combattu,
N'ai pas assez d'amour pour manquer de vertu.
Ainsi mon cœur pressé par l'un et l'autre extrême,
Est le champ d'un combat de moi contre moi-même,
Qui lâche ou généreux, foible ou fort que je suis,
Protége en même temps l'honneur que je poursuis.

LE COMTE.

C'est par ce beau combat que vous rendez des marques
Du plus considérable et plus grand des monarques.
L'amour est un doux mal commun à tous les rois,
Mais peu de la raison lui font suivre les lois,
Peu savent avec lui modérer leur puissance,
Et quand il ose trop, réprimer sa licence.
Ces qualités aussi vous attirent nos vœux;
De Pèdre, et non du roi, le monde est amoureux;
Et le surnom de Grand que l'Aragon vous donne,
Vient plus de vos vertus que de votre couronne.
C'est un malheur d'un trône où l'on est élevé,
Qu'être toujours en butte et toujours observé;
Qu'il ne soit mur si fort dans les palais des princes
Que ne puissent percer les yeux de leurs provinces :
Toutes les actions regardant leurs sujets,
De leurs sujets aussi sont toujours les objets;
Avec le peuple enfin ils partagent un titre,
Et juges de l'état, l'état est leur arbitre.
Pour votre majesté c'est un repos bien doux
De pouvoir sans rien craindre être jugé de tous;

Et c'est pour un monarque une vertu sublime
De haïr comme vous jusqu'à l'ombre du crime;
D'être un si saint exemple aux yeux de votre cour,
Et pouvoir accorder l'innocence et l'amour.

DON PÈDRE.

L'intérêt qui m'allie avecque la Navarre
Pouvoit seul me priver d'une beauté si rare;
Et toute autre raison moins utile à l'état,
La splendeur de mon rang, le nom de potentat,
Ni tous les fondemens d'une haute espérance,
Ne me pourroient ravir l'heur de son alliance.

SCÈNE VI.

DON LOPE, LAZARILLE, DON PÈDRE, LE COMTE, GARDES.

LAZARILLE, *à don Lope.*

L'occasion vous rit, mais ne la manquez pas.

DON LOPE.

Elle est trop favorable. O sort! guide mes pas.

DON PÈDRE, *prenant la requête.*

Donnez.

DON LOPE.

Ce mot, grand roi, s'il ne vous importune,
Vous fera souvenir de don Lope de Lune,
Autrefois par sa charge illustre en cette cour,
Sous l'heureux souverain dont vous tenez le jour;
Qui jusques à la mort paya de sa personne,
Et fit de tout son sang hommage à la couronne.

DON PÈDRE, *lisant.*

« Don Lope de.... »

SCÈNE VII.

LES MÊMES; PÉRÈS.

PÉRÈS.

Seigneur, Léonor passe ici
Pour aller chez l'infante. Avancez, la voici.

LE COMTE, *à don Lope.*

Hors.

DON LOPE.

Oh! de mon malheur cruelle expérience.

(Il sort.)

LAZARILLE.

O la dure vertu que tant de patience!

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LÉONOR, DON PÈDRE, LE COMTE, PÉRÈS, GARDES.

DON PÈDRE, *relevant Léonor, qui, en entrant, fait un faux pas.*

Hé, madame!

(Il laisse tomber la requête.)

LÉONOR.

Seigneur, c'est un bonheur pour moi
Qu'ayant à choir, ma chute arrive aux pieds du roi
Dont le rang me prescrit l'état où je me treuve.

DON PÈDRE.

C'est de votre mérite une infaillible preuve,
Que, pour vous relever et servir au besoin,

A mes mains la fortune en ait commis le soin.
Oui, madame, ce soin tombe en des mains puissantes,
Capables de remplir et passer vos attentes,
Qui vous peuvent donner un rang qui vous défaut,
Et ne relèvent point sans élever bien haut.

LÉONOR.

Que puis-je désormais craindre de la fortune,
Si me terrassant même elle m'est opportune;
Si ma chute m'élève, et si choir est un saut
Pour me rendre plus ferme et m'élever plus haut?
C'est d'un bonheur insigne une preuve constante.

DON PÈDRE.

Où s'adressent vos pas?

LÉONOR.

Je passois chez l'infante.

DON PÈDRE.

Je vous y rends.

LÉONOR.

Seigneur!

DON PÈDRE.

Accordez-moi ce point.
Mandez des cruautés, mais n'en exercez point.
Rebutez, méprisez, tuez dans une lettre;
Mais présente, souffrez ce qui se peut permettre,
Et ne refusez pas une civilité.

LÉONOR.

Si j'osois remontrer à votre majesté,
Qu'à quelque si haut point que sa bonté m'oblige,
Il m'est de conséquence étant....

DON PÈDRE.

Allons, vous dis-je,
Souffrez que je vous rende en son appartement,
Et là nous en viendrons sur l'éclaircissement.

(Il sort avec Léonor, le comte et ses gardes.)

LAZARILLE, *à don Lope.*

Qu'attendons-nous encor, malheureux que nous sommes?
J'ai bien vu du pays, j'ai bien connu des hommes,
Mais je n'en ai point vu que le ciel en courroux
Rende par leur malheur si célèbres que nous;
Et vous deviendriez grand, (vanité ridicule!)
Vous pourriez être un Mars, un César, un Hercule,
Que le sort enragé qui talonne vos pas
Vous heurteroit encore et ne vous riroit pas.

DON LOPE.

Sa rigueur en effet m'oppose tant d'obstacles,
Que pour les vaincre tous il faudroit des miracles.
Mais le roi peut entrer, attendons son retour.

LAZARILLE.

Oh! l'importun métier que celui de la cour!

(Il trouve la requête, et la ramasse.)

Qu'est-ce ci? quelque trait encor de la fortune!

DON LOPE.

Qu'est-ce?

LAZARILLE, *lisant.*

« Requête au roi de don Lope de Lune;.... »
Et votre âme est prophète en ses pressentimens,
De grands effets suivront vos nobles mouvemens.
Vous pouvez, sur l'espoir que don Bernard vous donne.
Prétendre à des degrés proches de la couronne,
Vous êtes fort avant dedans l'esprit du roi,

Vous ne pouvez manquer d'un honorable emploi :
Pour vous seul désormais les astres s'intéressent.
Oh! de combien de vent les hommes se repaissent!
Tenez, votre requête a fait un grand effet;
Et vous avez raison d'être fort satisfait :
Elle a des pieds du prince essuyé la poussière.

DON LOPE.

Dieu! jamais désespoir eut-il tant de matière!
Don Bernard, qui peut tout, en vain me veut du bien;
Ma valeur sert l'état, et ne me produit rien;
Ma parole est soufferte et n'est point écoutée;
Ma requête est reçue, et puis est rejetée;
J'ai toujours lieu d'espoir, jamais d'événement;
Tout me rit, tout me flatte, et toujours vainement.
La fortune nous traite avec trop d'injustice,
Pour nous promettre plus de vaincre son caprice.
Ne nous obstinons plus en une ingrate cour;
Puisque Cabrère arrive, attendons son retour.
Mais, sans plus nous flatter d'une espérance vaine,
Sans que mes intérêts lui coûtent plus de peine,
(Déchirant la requête.)
Payons son amitié seulement d'un adieu,
Et fuyons pour jamais de ce funeste lieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON BERNARD, DON LOPE, LAZARILLE.

DON BERNARD.

Quoi, ce grand cœur s'ébranle, et don Lope de Lune
Veut tourner lâchement le dos à la fortune,
Et parmi ses exploits laissera raconter
Qu'il est un ennemi qu'il a pu redouter!

DON LOPE.

Après une si longue et si triste aventure,
Après tant de malheurs et de cette nature,
Après tant de revers, de rebuts, de mépris,
Capables de lasser les plus fermes esprits,
Quand je ne croirois pas mon malheur invincible,
Je serois insensé si j'étois insensible.

DON BERNARD.

Comme les souverains n'ont pas des droits communs,
Ils veulent quelquefois des devoirs importuns,
Et, moins par nos effets que par notre constance,
De nos affections éprouvent l'importance:

Tel que la cour rebute ou ne caresse pas,
Souvent mal à propos se lasse au dernier pas;
Et sans la lâcheté de retourner arrière,
Trouvoit une couronne au bout de sa carrière.
Je sais que le destin, qui dispense les rangs,
Tient pour nous les donner des moyens différens;
Par des chemins divers élève aux grandes choses,
Et les sème à son gré d'épines ou de roses;
Je sais que, par un heur qui ne se conçoit pas,
Pour arriver si haut je n'ai pas fait un pas,
Et que tout mon crédit et toute ma puissance
Ne sont qu'un simple effet de mon obéissance;
Que je méritois moins que vous ne méritez,
Et qu'on m'a tout donné ce que vous achetez.
Mais ce même destin dont l'aveugle caprice
Me fait tant de faveur, à vous tant d'injustice,
Peut, de la même main dont il m'a fait monter,
Et vous mettre en ma place et m'en précipiter.
De ma part soyez sûr d'une ardeur sans pareille,
Et qu'au point où du roi je possède l'oreille,
Pour peu que sa bonté réponde à mes souhaits,
Mes soins vous produiront d'infaillibles succès.

DON LOPE.

Quelques traits si perçans dont la douleur me touche,
Avec cette bonté vous me fermez la bouche,
Et je tiendrai l'honneur de votre affection
Pour le plus digne objet de mon ambition.

DON BERNARD.

Au reste, de quel œil voyez-vous Violante?

DON LOPE.

Ce nom m'est inconnu.

DON BERNARD.

Quoi! le nom de l'infante,
Ce nom par qui le ciel nous voulut exprimer
L'invincible pouvoir qui force de l'aimer,
Et trouve tous les cœurs sans défense et sans armes!

DON LOPE.

J'en confondois le nom, mais j'en connois les charmes;
Et, si mon mauvais sort me permet d'en parler,
N'ai rien vu sous le ciel qu'on lui puisse égaler,
Ni qui soumette une âme avecque plus d'empire.
Mais, quelque haut dessein que l'amour vous inspire,
Votre heur et vos vertus vous la peuvent donner,
Et ce leur seroit peu que de vous couronner.

DON BERNARD.

Traitons avec respect les dignités suprêmes,
Et ne touchons jamais jusques aux diadèmes :
Le ciel, qui les sacra, veut qu'ils soient révérés,
Et n'ouvre point l'oreille aux vœux immodérés.
Allons de nos lauriers faire hommage à ses charmes,
Et rendre compte au roi du succès de ses armes.
Venez; les vérités que j'y dirai de vous
Feront de ce récit les brillans les plus doux.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

DON PÈDRE, LE COMTE, GARDES.

LE COMTE.

Quel travail, altérant l'air de votre visage,
Presque du mouvement vous dérobe l'usage,
Et vous cause, seigneur, cet assoupissement?

DON PÈDRE.

Le sommeil nous pressant se vainc malaisément;
La musique, le jeu, cent tours à la fenêtre,
De cet astre inhumain qui n'a daigné paroître,
Cent plaintes à sa porte et cent soupirs sans fruit,
M'ont ôté le repos de l'âme et de la nuit;
Tant que, m'ayant des sens presque interdit l'usage,
Le jour veut de la nuit me réparer l'outrage.
Mais don Bernard arrive, et vient d'un doux réveil
Guérir ma lassitude et charmer mon sommeil :
Il a tant fait pour moi que pour sa récompense
Mon pouvoir aujourd'hui connoît son impuissance.

LE COMTE.

Les prix qui d'un grand cœur suivent les grands exploits
Sont les plus clairs brillans des couronnes des rois :
Aux grandes actions leur charme nous invite;
Par eux l'âme s'élève et la vertu s'excite;
Par eux il n'est dessein dont on ne vienne à bout,
Et ne rien épargner est l'art d'acquérir tout.
Mais si pour un sujet jamais vos mains royales
Ont eu lieu de s'ouvrir et d'être libérales,
Don Bernard, si fameux par tant d'occasions,
Est le plus digne objet de vos profusions,
Puisqu'aux nobles travaux de ce courage illustre,
Les armes d'Aragon doivent leur plus beau lustre,
Et qu'enfin, quelque éclat dont il soit revêtu,
Son rang sera toujours moindre que sa vertu.

DON PÈDRE.

Il connoît ma foiblesse à le bien reconnoître;
Il épuise ma force à force de l'accroître :
Par nos communs bienfaits il l'emporte sur moi;

Je lui donne en vassal, et lui me donne en roi :
Mais l'amitié, qui rend toute chose commune,
Lui va comme mon cœur partager ma fortune,
Et sur son seul mérite appuyer mon pouvoir.
Il arrive; avançons, allons le recevoir,
Et bâtir aujourd'hui le plus haut édifice
Qu'aient jamais élevé le sort et la justice.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DON BERNARD, DON LOPE, LAZARILLE, SOLDATS

DON BERNARD, *aux pieds de don Pèdre.*
Seigneur!

DON PÈDRE.
Vous à mes pieds! gloire de cet état,
Vous de ma dignité le plus brillant éclat!
Heureux restaurateur et soutien de mon trône,
Je vous fais amiral.

DON BERNARD.
Moi, sire?

DON PÈDRE, *le relevant.*
Et duc d'Ossone.

DON BERNARD.
O ciel!

DON PÈDRE.
Joignez aux miens ces invincibles bras,
Qui par tant de travaux et par tant de combats
Ont si bien soutenu le faix de mon empire.

DON BERNARD.
A ma confusion ils sont plus chargés, sire,
Du faix de vos bienfaits que du faix des lauriers

Que vous ont moissonnés vos illustres guerriers :
Bien plus qu'eux et que moi votre nom est la foudre
Qui tonne, étonne, frappe et réduit tout en poudre :
Don Pèdre seul, absent, porte plus de terreur
Que de nos bras présens la plus chaude fureur ;
Et par votre faveur, tant de fois confirmée,
Vous me payez les prix de votre renommée ;
Et me reconnoissez de vos propres exploits,
Puisque votre seul bruit range tout sous vos lois.

DON PÈDRE.

Faisons qu'avec le temps l'Aragon puisse apprendre
Qui de nous saura mieux ou recevoir ou rendre,
Et qui d'affection aura mieux combattu :
Je ne me lasserai qu'après votre vertu,
Et de ce seul combat vous envîrai la gloire :
De celui de Sardaigne apprenez-moi l'histoire.
Donnez un siége au comte.

DON BERNARD.

A peine vos vaisseaux,
Déradés, traversoient le vaste champ des eaux,
Que les vents ennemis de cette humide plaine,
Selon notre besoin mesurant leur haleine,
D'irrités qu'ils étoient aussitôt apaisés,
Firent voir le respect que vous leur imposez.
Cette sèche forêt eut enfin de Neptune
L'inconstante faveur à tel point opportune,
Qu'avec un seul soleil, une nuit seulement
Vit et notre arrivée et notre embarquement :
L'aurore alloit sortir quand je fis prendre terre
A ces Mars espagnols, ces démons de la guerre,
Fléaux des attentats et des rébellions,
Que l'honneur d'être à vous rend autant de lions.

Comme l'ardeur peut tout, jointe à l'intelligence,
Le temps fut ménagé par tant de diligence,
Qu'on découvrit le camp et les murs ennemis,
Avant qu'un vent de flamme en eût porté l'avis,
Et que de notre abord Calaris avertie
Pût où nous prîmes port faire aucune sortie.
Nul ne gardoit l'accès de ces perfides murs;
Mais pour être déserts les champs n'étaient pas sûrs;
Car cette ingrate ville, en ruses trop experte,
Avoit d'arbres couchés la campagne couverte,
Et parsemé de clous les chemins d'alentour,
Qui nous firent besoin et d'adresse et de jour.
L'un et l'autre à la fin nous aidant le passage,
Après un long travail du piége nous dégage,
Et, suivant un sentier qui descend d'un coteau,
A son pied verdissant nous trouvons un ruisseau
Dont le trouble cristal, qui sortoit d'une roche,
De gens qui le fouloient nous fit juger l'approche:
Là chacun attentif considérant les lieux,
Un brillant escadron se présente à nos yeux,
Dont le maintien superbe et le riche équipage,
Loin de nous étonner, nous enfle le courage,
Nous fait sauter de joie, et nous promet le fruit
Du pénible travail de l'onde et de la nuit:
Il n'est soldat si las à qui le cœur ne vole,
Et qui n'ait la vigueur comme l'âme espagnole;
Et presque en un instant tous nos rangs disposés,
Séparent les trois corps dont ils sont composés.

DON PÈDRE, *à part.*

En vain dans cet excès de gloire et d'allégresse
Je tâche à résister au sommeil qui me presse.

(Il s'endort.)

DON BERNARD.

L'escadron reconnu, lorsque pour l'investir,
Notre avant-garde enfin commença de partir,
Au même instant des arcs de ce peuple rebelle
Nous vîmes dessus nous fondre une épaisse grêle,
Qui, tant que put durer un choc si violent,
A leur témérité fut un rempart volant :
Il semble à cet effort que nos rangs se séparent;
Mais leurs traits épuisés, nos forces se déclarent,
Et nous fondons sur eux plus prompts que les éclair
Ne nous frappent la vue et ne percent les airs :
Le plus hardi s'effraie à ces vives alarmes;
Rien ne résiste plus au torrent de nos armes,
Et nous pavons le champ d'un mélange confus
De bras, de pieds, de corps, d'arcs, de traits et d'éc
Ceux enfin que la fuite a sauvés de l'orage
A leur ville alarmée annoncent ce naufrage :
On s'y prépare au siége, on en munit le fort,
Et la rébellion tente un dernier effort.
Mais, sire, ce héros, ce prodige incroyable,
(Montrant don Lope.)
Admirable aux vainqueurs, aux vaincus effroyable,
Des siècles à venir futur étonnement,
Et de celui qui court la gloire et l'ornement;
Pour tout comprendre enfin, le grand Lope de Lun
Par une invention fameuse et non commune,
Qu'un Grec tenta jadis sur l'empire latin,
A rendu vain l'effort de ce peuple mutin :
Il se tire du camp, s'étant avec courage
Découpé d'un poignard le sein et le visage,
Et, dessus un coureur qu'il rend presque aux abois
A leurs murs arrivé s'écrie à haute voix :

« Si chez vous la vertu peut trouver quelque asile,
» O Sardes généreux! ouvrez-moi votre ville.
» Si l'homme encor pour l'homme a quelque humanité,
» Sauvez-moi d'un tyran et de sa cruauté. »
On ouvre à sa requête; il obtient audience,
Et sur l'esprit de tous gagne tant de créance,
Qu'à la tête souvent de cinq ou six d'entre eux,
Nous venant faire au camp des défis généreux,
En différentes fois il se fit des plus braves,
Par notre intelligence, un tel nombre d'esclaves,
Qu'enfin tous joints ensemble, et s'étant par moyens
Pratiqué le secours de quelques citoyens
Par qui de ce secret je reçus le message,
Dans les murs ennemis ils se firent passage;
Et don Lope s'acquit un renom glorieux
Qui fait revivre en lui l'éclat de ses aïeux.

DON PÈDRE, *à part, en s'éveillant.*

Que dira don Bernard d'un si profond silence?
De ce fâcheux sommeil forçons la violence,
Et prêtons mieux l'oreille au récit des combats
De qui si dignement nous a prêté le bras.

DON BERNARD.

Don Raimond de Moncade a dans cette victoire
Par des fait inouïs éternisé sa gloire,
Et mérite....

DON PÈDRE.

Oristan est son gouvernement.

DON BERNARD.

Le duc de Ribagorce a servi dignement,
Et d'un cœur indompté signalé sa vaillance.

DON PÈDRE.

Sassaris et Sora seront sa récompense.

DON BERNARD.

Don Nugne à notre espoir fut un notable appui,
Et d'un bras généreux....

DON PÈDRE.

Calaris est pour lui.
Et vous, restaurateur de la gloire publique,
Je vous fais duc de Vas et comte de Modique.

DON BERNARD.

De si hauts rangs, seigneur, pour un sujet si bas!
Semez avec les mains, et ne répandez pas :
Votre profusion en me chargeant m'accable,
Et d'un si lourd fardeau ma force est incapable.

DON PÈDRE.

Ce prix me laisse encor la qualité d'ingrat,
Et charge peu le bras qui soutient tout l'état.
Achevons votre cour et passons chez l'infante,
Où nous consulterons d'une affaire importante
Pour qui votre retour nous arrive à propos,
Et qui ne peut encor vous souffrir de repos.

(Ils sortent tous, excepté Don Lope et Lazarille.)

LAZARILLE, *à don Lope.*

Vous aviez bien raison d'attendre sa venue :
Voilà votre vertu dignement reconnue.
Votre crédit est grand, on vous voit de bon œil,
Et le roi vous a fait un favorable accueil.
Don Bernard....

DON LOPE.

Que veux-tu? ma raison elle-même
S'égare et m'abandonne en ce malheur extrême.

Non, tu n'es point pour moi, dure fatalité,
Fille comme on te croit de la nécessité :
Elle n'établit point ton ordre inévitable;
Par ton propre dessein tu nous es redoutable;
Ma disgrâce n'est plus un caprice du sort;
Tu ne me heurtes point par un aveugle effort;
Une haine immortelle, une invincible rage,
Un dessein déclaré t'obstine à cet outrage :
En vain par tant d'exploits je m'acquiers tant de bruit :
A qui tu veux du mal tout travail est sans fruit.
Après tant de soucis j'espérerois des roses,
Si tu suivois pour moi l'ordre commun des choses;
Mais tu l'enfreins, barbare, et pour moi seulement
Ton aveugle conduite est sans aveuglement;
Pour moi seul un prodigue, un généreux monarque
Jette sur son renom une honteuse marque,
Et ta rigueur en fait, par une injuste loi,
D'un Auguste pour tous un Tibère pour moi.
Quoi! tant de grands effets, tant d'illustres offices,
Perdent donc en mon bras le titre de services!

LAZARILLE.

Un malheureux enfin a beau se désoler,
Beau se plaindre des cieux, et beau les quereller :
Ils versent sans dessein les plaisirs et les peines,
Ils ne sont point garans des affaires humaines,
Et toute la nature en vain leur veut aider :
A qui naît sans bonheur rien ne peut succéder.

SCÈNE IV.

DON BERNARD, LE COMTE, DON LOPE, LAZARILLE.

DON BERNARD, *embrassant don Lope.*

Plût au ciel, cher de Lune, et je le dis sans feinte,
Que le sort qui vous livre une si rude atteinte,
Et contre qui pour vous tous mes souhaits sont vains,
Suivît son inconstance et nous changeât de mains!
La disgrâce du roi me seroit moins sensible
Que le mépris qu'il fait de ce bras invincible,
Qui seul dans la Sardaigne a rétabli ses lois,
Et dont un sceptre seul peut payer les exploits.

DON LOPE.

Votre heur, parfait ami, vous dure autant d'années
Que m'ont duré d'instans mes tristes destinées!
Le roi, vous déposant les charges de l'état,
Me fait justice en vous et ne m'est plus ingrat.
Quoiqu'une même main vous élève et m'abaisse,
Le rebut m'en est doux puisqu'elle vous caresse;
Et la moitié de moi qu'elle laisse si bas
Éclate en la moitié qui régit ses états :
Vivez donc d'Aragon et l'amour et la gloire,
Des plus chers favoris effacez la mémoire,
Qu'aucun soin ne vous trouble en vos emplois nouveaux,
Et souverain des mers, donnez des freins aux eaux;
Tandis que de fortune éprouvant l'autre face,
Chétif et triste objet d'opprobre et de disgrâce,
Je goûterai chez moi pour le moins le bonheur
De savoir mon ami dans ce haut rang d'honneur,

Et pouvoir opposer à sa rigueur extrême
Le bien qu'elle me fait en un autre moi-même.

DON BERNARD.

Avec plus d'espérance épargnez ma douleur,
Et croyez que je tiens à sensible malheur
De pouvoir opposer à sa faveur extrême
Le mal qu'elle me fait en un autre moi-même.

LE COMTE.

Il est vrai que jamais vertu n'avoit produit
De si fameux succès avec si peu de fruit,
Et que d'un art savant et d'un pinceau fidèle
Don Bernard en a fait la peinture si belle,
Qu'enfin, sans vous flatter, il faut qu'à ce récit
Quelque grand soin du prince ait diverti l'esprit,
Pour en avoir laissé la gloire sans seconde
Si stérile pour vous, et pour lui si féconde.

DON LOPE.

Le favorable accès qu'elle a dans vos esprits
Me la rend trop fertile et m'est un prix sans prix.

DON BERNARD.

Nous reverrons le roi : la prière obstinée
Succède quelquefois et vainc la destinée :
Ce vous sera du moins un fruit de son refus,
Si nous n'obtenons rien, que de n'espérer plus.
Mais il repose; adieu.

DON LOPE.

Le ciel vous soit propice,
Et me fasse acquitter de cet heureux office!

(Don Bernard sort.)

O foiblesse! ô contrainte indigne d'un grand cœur,
D'avoir pour la vertu recours à la faveur!
Lâche, devrois-je encor....

SCÈNE V.

DOROTHÉE, *à la fenêtre;* DON LOPE, LAZARILLE.

DOROTHÉE, *jetant une lettre à don Lope.*

Don Lope, cette lettre,
Qu'en votre propre main j'ai charge de remettre,
Vous invite à mêler du myrte à vos lauriers,
Et des succès d'amour à vos succès guerriers.
Soyez discret, adieu; l'objet qui vous l'adresse
Est d'un rang et d'un sang digne d'une maîtresse.

(Elle se retire.)

DON LOPE, *ramassant la lettre.*

Veillons-nous? rêvons-nous? Puis-je être en même jour
Si mal avec le sort et bien avec l'amour?

LAZARILLE.

Non, non; cet enragé vous étant si contraire,
Quelle est la malheureuse à qui vous pourriez plaire?

DON LOPE *ouvre la lettre et lit.*

« *A don Lope de Lune.*

» Au voyage de Vas, où nous suivions le roi,
» Une secrète ardeur vous engagea ma foi;
» Et vous ayant depuis conservé mon hommage,
» Vous en veux aujourd'hui confier le secret.
» Venez ce soir au parc, seul, fidèle et discret,
» En savoir davantage.

» VIOLANTE. »

Violante! est-ce un songe! est-ce une illusion?
De quoi me flattes-tu, chère confusion?

Violante! l'infante à mon sujet atteinte!
O glorieux mélange et d'espoir et de crainte!
Beau songe, qui promets plus que je ne prétends,
Dissipe-toi bien tard et dure-moi long-temps.
Je vis l'infante à Vas, ma doute n'est point vaine :
Des appas innocens n'accusons plus la haine;
Si de cette princesse ils m'ont acquis les vœux,
L'heur qu'ils m'ont procuré m'élève au-dessus d'eux.
Mais tirons-nous d'ici, que mon transport n'évente
Les secrets mouvemens d'une ardeur imprudente,
Qui pourroit ruiner le plus heureux espoir
Que l'Amour à mortel fit jamais concevoir.

LAZARILLE, *à part.*

L'infante! Oh! qu'il est vain! oh! quelle extravagance!
Tant de malheur lui souffre encor tant d'arrogance!
Lui l'infante! Un moment l'auroit bien relevé!
Cherchons, cherchons parti; mon maître est achevé.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIOLANTE, LÉONOR.

VIOLANTE.

Comtesse, votre esprit trop aisément s'altère :
La plus belle vertu n'est pas la plus austère;
Les regards, l'entretien, de modestes ébats,
Exercent sa candeur et ne l'offensent pas.
Si vous n'aimez l'amant, souffrez-en la personne.

LÉONOR.

L'approche en est suspecte avec une couronne :
Tout honnête qu'elle est, elle fait murmurer,
Et souvent déshonore à force d'honorer.
Le roi ne peut déplaire avec toutes les marques
Qui font considérer les plus parfaits monarques;
Mais d'autant plus l'honneur qu'il me fait de ses vœux
En jette dans les cœurs des sentimens douteux.

VIOLANTE.

Fonder sur des soupçons cette rigueur extrême
Est bien mal ménager l'espoir d'un diadème :

Il en peut faire un jour tribut à vos appas,
Ses secrets sentimens ne s'en éloignent pas;
De moindres passions ont fait des souveraines,
Et vous êtes d'un sang qui peut donner des reines.

LÉONOR.

Quelques si doux attraits dont on puisse éclater,
Des trônes ne sont pas des prix à mériter.
Le ridicule espoir de cet honneur insigne
Le devroit rebuter et m'en rendroit indigne :
Mais vous sur qui le ciel répand à pleines mains
Les trésors qu'il départ aux plus heureux humains,
Et dont les ornemens et du corps et de l'âme
Jettent dans tous les cœurs le respect et la flamme;
Vous dont tout le sang règne et fait partout des lois,
C'est pour vous que l'amour a destiné des rois.
La Murcie et Léon pressent avec instance
Par leurs ambassadeurs votre illustre alliance,
Et quelque si haut trône où vous veuillez monter,
Il sera glorieux de l'heur de vous porter.

VIOLANTE.

Indifférente encor, je n'épouse personne;
Je laisse au roi mon frère à choisir ma couronne;
Et, quoi que de mon sort aient ordonné les cieux,
Ne prends que par ses mains, ni vois que par ses yeux.

LÉONOR.

Il m'est donc libre enfin de vous ouvrir mon âme,
Puisque votre froideur autorise ma flamme,
Et qu'encor sans dessein et sans élection
Vous pouvez approuver mon inclination.
Je ne le puis nier, j'ai cru qu'en votre grâce,
Don Bernard que j'adore occupoit quelque place,

Et dans ce sentiment tâchois de réprimer
Le mouvement secret qui me force à l'aimer.
Je sais votre naissance, et qu'en ce rang suprême
On ne vous peut prétendre à moins d'un diadème;
Mais d'ailleurs son bonheur, à son mérite égal,
Fait, comme par un charme aux libertés fatal,
Presque de tous les cœurs des conquêtes secrètes
Qui me rendoient suspect l'état que vous en faites.
Jalouse, je tenois pour un tribut d'amour
Le favorable accueil qu'a trouvé son retour,
Et, quoique tant d'honneur lui soit trop légitime,
Ai cru qu'il procédoit d'ailleurs que de l'estime:
Mais grâce à vos froideurs mes vœux sont accomplis,
Mes doutes résolus, mes maux ensevelis;
J'ose même espérer que par votre assistance
Le roi me permettant l'heur de cette alliance,
Et perdant un espoir qui ne lui produit rien,
Avecque mon repos rétablira le sien.

VIOLANTE.

Quoiqu'au choix d'un amant mon âme irrésolue,
Sur cette passion soit encore absolue,
Et que ce don Bernard de qui les qualités
Triomphent, dites-vous, de tant de libertés,
Quelques myrtes nouveaux qui lui couvrent la tête,
N'ait pas sujet encor de vanter ma conquête,
Je ne puis toutefois sitôt déterminer
Sur le consentement de vous l'abandonner;
Et sur votre créance, ou fausse ou légitime,
Que l'état que j'en fais doive passer l'estime,
Et le peu de respect que vous me faites voir,
D'avoir eu du dessein où j'en pouvois avoir,

Mon cœur, déjà touché de ses vertus insignes,
Conçoit en sa faveur des sentimens si dignes,
Qu'avant que d'en résoudre et d'en rien ordonner,
Avec plus de loisir je veux l'examiner.
Qui peut faire d'un roi négliger le servage
Se pourra bien trouver digne de mon hommage,
Et m'est autant qu'à vous préférable à des rois,
S'il est assez puissant pour me donner des lois.
C'étoit manquer à vous d'adresse et de prudence
Que de mettre à mes yeux vos feux en évidence,
Sans savoir si mon cœur y pourroit consentir,
Puisque si peu de cœurs s'en peuvent garantir.
Vous avez dû savoir qu'à l'humeur de la femme
C'étoit persuader que défendre une flamme,
Et que la jalousie, et surtout dans la cour,
Est mère aussi souvent que fille de l'amour.
Le temps me donnera l'avis que je dois prendre
Sur ce que je vous dois ou permettre ou défendre;
Cependant délivrez votre esprit d'un tourment
Qui lui pourroit durer peut-être vainement.

(Elle sort.)

LÉONOR *seule.*

Non, non, je n'ai manqué ni d'art ni de prudence
Quand j'ai mis à vos yeux mes feux en évidence;
J'en obtiens les effets que j'en ai souhaités,
Puisque j'ai par les miens les vôtres éventés.
Jusqu'ici l'abusée auroit cru me le taire,
Mais l'œil est aux amans un mauvais secrétaire;
Et l'on voit aisément un feu bien embrasé
Au travers du cristal dont il est composé:
Cent fois de leurs regards la rencontre fatale
M'a fait voir cette flamme et montré ma rivale;

PÉRÈS.

Cent dépêches au roi, que j'ai de don Bernard,
Me feront imiter sa lettre avec tant d'art,
Et si bien succéder le glorieux office
Que je me rends moi-même en vous rendant service,
Que don Bernard lui-même hésiteroit en vain,
Et dedans mon écrit reconnoîtroit sa main.

LÉONOR.

Je l'attends; mais surtout sois discret et fidèle.

PÉRÈS.

Ce service à l'instant, aussi prompt que mon zèle,
Dedans ce cabinet vous va prouver ma foi,
Puis sur votre santé je reverrai le roi.

(Léonor sort.)

SCÈNE III.

PÉRÈS *seul entrant dans un cabinet, où il trouve une écritoire, du papier et des lettres de don Bernard.*

Ma promesse m'engage en un péril extrême;
Je trahis don Bernard, l'infante, et le roi même.
Mais quel aveugle soin ne dois-je à qui je doi
Ce que j'ai dans la cour de crédit et d'emploi?
Et pour qui puis-je mieux (ô frayeur inportune!)
Que pour qui la soutient hasarder ma fortune?

(Il lit une des lettres de don Bernard.)

« Sire, par le paquet qu'on me rend aujourd'hui,
» J'apprends trop... Don Bernard. » Cette lettre est de lui

(Il en lit une autre.)

« Notre entreprise, sire, est si prête d'éclore,
» Qu'avant que le courrier... » Cette séconde encore...

(Il en lit une troisième.)

« Sire, avant mon départ, j'aurois exécuté
» Les ordres que j'avois de votre majesté,
» Sans l'avis important que je ne vous puis taire... »
Sur celle-ci, ma main, forme ton caractère;
Ce genre d'écriture, à qui tu peux vanter
La tienne assez conforme, est aisé d'imiter.

(Il écrit, en regardant la lettre de don Bernard.)

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, PÉRÈS.

DON PÈDRE, *à part.*

N'aurai-je point de trêve, aimable Violante,
Soupirs désavoués qui troublez mon silence,
Que ma raison condamne et ne peut étouffer?
Et d'un ingrate, enfin, ne puis-je triompher?
Dois-je long-temps encore, insupportables flammes,
Sans espoir d'allégeance....

PÉRÈS, *écrivant.*

« Exercent sur les âmes »

DON PÈDRE, *à part.*

Mais que fait là Pérès? il sait ma passion,
Et s'acquitte si mal de sa commission!
Différant sa réponse il prolonge mes peines.
Qu'écrit-il? approchons.

PÉRÈS *écrivant.*

« Des têtes souveraines. »

DON PÈDRE, *à part.*

M'ourdit-il quelque trame, et sa fidélité
Se relâcheroit-elle à quelque fausseté?

PÉRÈS, *écrivant.*

« Mais, belle Léonor, si mon amour extrême.... »

DON PÈDRE, *à part.*

Dans un propos d'amour mêler l'objet que j'aime!

PÉRÈS, *écrivant.*

« Et les fers glorieux... »

DON PÈDRE, *à part.*

A celle que je sers
Parler insolemment et de feux et de fers!

PÉRÈS, *écrivant.*

« L'éclat... »

DON PÈDRE, *à part.*

Oseroit-il, sachant que je l'adore,
Prétendre, l'arrogant, aux faveurs que j'implore?
Auroit-il l'insolence et la témérité
De former un dessein ..

PÉRÈS.

« Et par sa pureté. »

DON PÈDRE, *entrant dans le cabinet.*

Mais en puis-je être en doute, et si long-temps attend

PÉRÈS, *écrivant.*

« Je prétends... »

DON PÈDRE, *lui arrachant l'écrit.*

Voyons, traître, à quoi tu peux préten

PÉRÈS.

A rien, sire; j'écris...

DON PÈDRE.

Donne-moi cet écrit.

PÉRÈS.

Dieux!

DON PÈDRE.

Que dois-je inférer de ce trouble d'esprit?
Perfide! quelle foi veux-tu que j'en présume?

PÉRÈS.

J'écrivois sans dessein que d'éprouver ma plume.

DON PÈDRE *lit.*

« Je ne demande pas, vive source de flammes,
» Que vous me permettiez une nécessité;
» Le pouvoir que vos yeux exercent sur les âmes
» Doit répondre pour moi de ma captivité.

» Je sais bien que mon rang déshonore vos chaînes,
» Et que votre beau joug, aux libertés fatal,
» Semble, faisant ployer des têtes souveraines,
» Tomber indignement sur le cou d'un vassal.

» Mais, belle Léonor, si mon amour extrême,
» Et les fers glorieux où je suis arrêté,
» Ne brillent par l'éclat que jette un diadème,
» Ils brillent par ma flamme et par sa pureté.

(A Pérès.)

» L'hymen où je prétends... » Et cette audace, traître!

PÉRÈS.

Seigneur!

DON PÈDRE.

Est le respect d'un vassal à son maître!
J'ai fait un digne choix, et versois mon secret
Dans une âme loyale et dans un sein discret.
Quoi! perfide, une ardeur de sens si dépourvue,
Te fait lever les yeux où je porte la vue,

Et tes feux insolens me donnent pour rival
L'indigne agent des miens, un ministre, un vassal!
C'est avec juste droit, traître, que je te fie
Les secrets concernant mon honneur et ma vie,
Si tu me peux tramer ce détestable tour,
Et si tu m'es perfide en un crime d'amour.
C'est là ce zèle ardent que tu faisois paroître?
Holà, gardes!

SCÈNE V.

LES MÊMES; GARDES.

PREMIER GARDE.

Seigneur!

DON PÈDRE.

Arrêtez-moi ce traître.

PÉRÈS.

O ciel!

DON PÈDRE.

Et dans l'horreur d'une affreuse prison,
Qui ne le sera pas comme sa trahison,
Menez-le de son crime attendre le supplice.

PÉRÈS.

Faites-moi grâce, sire.

DON PÈDRE.

On te fera justice.

(Les gardes emmènent Pérès.)

En ne réprimant pas cette témérité,
J'admets des attentats sur mon autorité:
L'offense négligée à la fin devient nôtre;
Qui souffre une licence en autorise une autre;

Et qui peut sur ses vœux permettre un attentat,
A la même insolence expose son état.
L'amiral et le comte, ignorans de son crime,
Tenteront de fléchir mon courroux légitime,
Et priés de sa part, viennent prier pour lui,
Mais...

SCÈNE VI.

DON PÈDRE, LE COMTE, DON BERNARD.

DON BERNARD.

Grand roi, du mérite et l'espoir et l'appui,
Dont l'âme généreuse à chaque instant convie
Les cœurs les moins zélés au mépris de la vie,
Un devoir d'amitié, d'honneur, de piété,
Nous rend solliciteurs vers votre majesté,
Pour...

DON PÈDRE.

Si vous ignorez le sujet de ma haine,
Vous venez mal instruits du sujet qui vous mène.
Que l'intérêt d'un homme indigne de pitié,
N'entre point en commerce avec notre amitié :
Voùs plaignez son malheur, moi je sais son audace;
Son nom seul vous feroit encourir ma disgrâce;
S'il a lieu de vanter ses services passés,
Sa dernière action les a tous effacés,
Et jette sur sa foi des taches éternelles.

LE COMTE.

Peut-être un faux rapport...

DON PÈDRE.

Mes yeux me sont fidèles,
Et, juge de soi-même, il sait si j'ai raison.

Cent soupirs étouffés et cent gestes confus
M'avoient dit le secret qu'elle ne cache plus;
J'ai mieux lu qu'elle enfin dans sa propre pensée :
Sa bonté pour le prince étoit intéressée,
Et, pensant m'éblouir, vouloit moins par tant d'art
Le placer dans mon cœur qu'en chasser don Bernard.
Mais en vain elle attend l'avis qu'elle doit prendre
Sur ce qu'elle me doit ou permettre ou défendre :
Où le dessein est pris son ordre est superflu;
Elle n'entreprend pas un cœur irrésolu;
Et, quoi qu'elle présume avecque sa puissance,
Doit craindre mon amour plus que moi sa défense.

SCÈNE II.

PÉRÈS, LÉONOR.

LÉONOR.

Qu'est-ce, Pérès?

PÉRÈS.

Le roi, toujours inquiété,
S'informe à tous momens quelle est votre santé.

LÉONOR.

Ses soins m'honorent trop.

PÉRÈS.

Il se plaint, il soupire;
Et vous le possédez avecque tant d'empire,
Que toute sa splendeur n'a rien de précieux
A l'égal d'un regard qu'il reçoit de vos yeux.
Ce trône qu'aujourd'hui tout l'univers révère
Est un siége où déjà chacun vous considère,

Et tous ses entretiens font aisément juger
Des passions qu'il a de vous le partager.

LÉONOR.

Outre que de l'état les raisons importantes
Au parti de Navarre attachent ses attentes,
Je ne sais quel mépris stupide ou généreux,
Quelque éclat qu'ait un trône, en détourne mes vœux.
Je t'ai mis à la cour, et crois sans imprudence
Pouvoir sur un secret prendre ta confidence,
Et, m'osant reposer sur ta discrétion,
Intéresser tes soins dedans ma passion.

PÉRÈS.

Si vous m'honorez tant, je chéris moins la vie
Que je ne ferai l'heur de vous avoir servie.

LÉONOR.

Pour Cabrère, en un mot, mon cœur brûle d'amour :
Mais comme ses vertus charment toute la cour,
Et qu'il trouve partout des vœux si légitimes,
Il compte encor l'infante au rang de ses victimes,
Dont le dessein du mien traversera le cours,
Si ma flamme en ton art ne trouve un prompt secours.
Tu peux de don Bernard imiter l'écriture :
Fais-moi de son amour une vive peinture,
Couches-y tous les traits dont la main d'un amant
Nous peut représenter un sensible tourment,
Et dont on peut toucher le cœur d'une maîtresse;
Souscris-la de son nom, la ferme et me l'adresse.
Prépare à mon espoir cet heureux fondement;
Le reste, par mes soins concerté dextrement,
Si beaucoup de malheur n'évente l'artifice,
De ses prétentions détruira l'édifice.

Aux champs de ses combats de sanglantes fontaines,
Et, plus mon ennemi que tous ses ennemis,
M'être mis en l'état où mon zèle m'a mis;
M'être, par une ardeur illustre et non commune,
Livré seul en otage aux mains de la fortune,
Et contre mon visage, à moi-même inhumain,
Avoir en sa faveur armé sa propre main;
Si pour ces actions sa haine est légitime,
J'en souffre le reproche et confesse mon crime;
Mais ailleurs des bienfaits et des vœux éternels
Seroient le châtiment de pareils criminels.

DON BERNARD.

Quelque ressort du ciel où nous ne voyons goutte
Fait prendre à nos destins cette diverse route,
Fait que par des nœuds d'or le roi m'attache à lui,
Et, parsemant de fleurs le chemin que je sui,
Semble, épuisé pour moi d'influences bénignes,
Ne pouvoir sur vos pas semer que des épines;
Mais ses décrets, sans doute aussi sages que saints,
Sous un si grand malheur cachent de grands desseins;
J'en présume pour vous quelque grande aventure,
Et doute avec raison si ma route est plus sûre.
Au premier mot enfin que j'ai parlé pour vous,
Le roi s'est emporté d'un si bouillant courroux,
Et, pâlissant, m'a vu d'un regard si farouche,
Qu'à peine avois-je ouvert qu'il m'a fermé la bouche,
Ne se plaint pas de moins que d'une trahison,
Et nous a défendu jusques à votre nom.
Mais pendant que le temps essuîra sa colère,
Cher de Lune, et de grâce, acceptez ma prière;
Comptez tout mon crédit, mes biens, mes qualités,
Moins au rang de mes biens que de vos dignités.

Tenez, malgré le sort, dans ce malheur extrême,
Tous les bienfaits du roi comme faits à vous-même.
L'heur le mieux établi n'est assuré de rien,
Et peut-être qu'un jour vous me le rendrez bien.
Nul bien n'est immortel qu'après que nous le sommes;
L'homme est mal assuré quand il se fie aux hommes.
Ce qu'on gagne bientôt se peut perdre dans peu;
Tout dépend du hasard, et la vie est un jeu.

DON LOPE.

Las! plutôt mon malheur dure autant que ma vie,
Que jamais aucun trait ou de haine ou d'envie,
Attaque la plus noble et plus rare vertu
Dont jamais conquérant ait été revêtu!
Quelque important dessein qu'eût pour moi la fortune,
Je tiendrois sa faveur à ce prix importune.
Le roi vous fait justice, et parmi ses sujets
N'a point pour ses faveurs de si dignes objets;
Il ne peut plus sans vous régner qu'il ne succombe,
Et vous ne pouvez choir que son trône ne tombe.

DON BERNARD.

Au reste, don Carlos, prêt de nous investir,
Sans perdre un seul moment nous presse de partir,
Et de faire marcher nos troupes ramassées
Contre ses légions déjà trop avancées.
Votre bras peut du prince y vaincre le courroux,
Et certain du succès, si je le suis de vous,
J'ose espérer de voir, au retour de l'armée,
Votre malheur céder à votre renommée;
Mais le temps presse.

DON LOPE.

Hélas! cette nécessité
De mon destin encor marque la dureté,

Et, suivant de l'honneur l'ordonnance importune,
Je manque un rendez-vous d'où dépend ma fortune.
Mais, ô puissans motifs des esprits généreux!
Gloire, devoir, honneur, triomphez de mes vœux :
Pour servir qui nous hait négligeons qui nous aime,
Et suivons la vertu pour l'amour d'elle-même.

DON BERNARD.

Mais si ce rendez-vous vous importe si fort....

DON LOPE.

Laissons-en l'importance au caprice du sort,
Et formons-nous plutôt à souffrir ses outrages
Qu'à laisser de son gré dépendre nos courages.
Faisons tant qu'à la fin, de ma gloire confus,
Il se laisse compter au rang de mes vaincus.
L'adorable beauté qui flatte mon attente
Vaut bien de mon courage une preuve importante,
Et me priver un soir du beau jour de ses yeux,
Pour une occasion de l'en mériter mieux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON PÈDRE, LE COMTE, LÉONOR, Gardes.

LÉONOR.

Sire, si cette amour dont vous m'avez flattée,
Qu'à ma confusion j'ai si peu méritée,
Quoique sans intérêt, a quelque vérité,
J'en demande une preuve à votre majesté.

DON PÈDRE.

D'un droit plus absolu sur moi que sur vous-même,
Sans réserve exercez votre pouvoir suprême;
N'employez à votre aide autre que votre soin,
Et faites-vous le bien dont vous avez besoin.
Vous verrez en effet si cette amour vous flatte;
Je ferai vanité d'obliger une ingrate,
Et de persuader un insensible objet
Qu'encor que souverain je l'adore en sujet,
N'ose nourrir pour lui de flamme intéressée,
Ni jusqu'à vos faveurs élever ma pensée.
D'un souverain empire accomplissez vos vœux,
Et dites seulement : Je commande et je veux.
Vous-même exaucez-vous.

LÉONOR.

Vous agrérez donc, sire,
Qu'en faveur de Pérès j'exerce cet empire.
(Au comte.)
Comte, du secrétaire allez briser les fers:
C'est par mon ordre, allez.

LE COMTE.

Madame, je vous sers.
(Il sort.)

DON PÈDRE.

J'ai peine à concevoir quelle humeur inégale,
Vous faisant maltraiter une flamme royale,
Vous fait prendre intérêt en l'amour d'un vassal.

LÉONOR.

Je comprends beaucoup moins votre esprit inégal,
Qui, ne vous souffrant point de flamme intéressée,
Et dans ce grand respect restreignant sa pensée,
S'ombrage toutefois d'un acte de pitié,
Non pas de mon amour, mais de mon amitié.

DON PÈDRE.

Par quel orgueil peut-on mériter votre haine,
Si l'amitié vous fait lui remettre sa peine,
A lui que j'ai surpris vous traçant son amour,
Que sa main insolente osoit bien mettre au jour?
Et votre autorité protége son audace,
Après qu'à don Bernard j'ai refusé sa grâce!

LÉONOR.

Sa naissance, seigneur, et sa condition
Justifiront toujours mon inclination;
Et, croyant proposer un soupçon légitime,
Vous auriez mal assis l'honneur de votre estime.

C'est une peur aussi qui ne me peut frapper,
Et je prends peu de peine à vous en détromper.

DON PÈDRE.

Ce n'est pas d'à présent, insensible, inhumaine,
Que pour mes intérêts vous prenez peu de peine,
Et que de vos rigueurs mon esprit combattu
Est forcé d'exercer une austère vertu.

LÉONOR.

Qui peut impunément prendre toute licence,
Doit d'autant moins vouloir qu'il a plus de puissance,
Et n'acquiert tous les vœux qu'en modérant les siens :
Se posséder soi-même est le plus grand des biens.
Aux rois non plus qu'à nous tout n'est pas légitime.

DON PÈDRE, *à part*.

O raison incommode, importune maxime,
Qui, disposant de nous, faites d'un potentat
Moins un prince absolu qu'un serf de son état;
Si vous ne permettez à des mains souveraines
Un libre attachement et le choix de leurs chaînes,
Quel est donc notre empire, et par quelles rigueurs
Faut-il former des vœux où répugnent nos cœurs?

LÉONOR.

Aussi-bien que l'état l'honneur a ses maximes,
Qui font sans notre hymen nos vœux illégitimes;
Et l'inégalité de nos conditions
N'admet ni notre hymen, ni nos affections.

DON PÈDRE.

Ainsi donc que le mal donnez la médecine,
Pour en couper le cours, coupez-en la racine;
Et dans l'inquiétude où je languis pour vous,

Réprimez mes souhaits par le choix d'un époux :
Pour m'ôter tout l'espoir pour qui mon cœur soupire;
Faites un possesseur des faveurs où j'aspire;
Faites un homme heureux : si quelqu'un dans ma cour,
A des conditions dignes de votre amour,
Quelque haute splendeur dont l'éclat l'environne,
En quelque illustre emploi qu'il serve ma couronne,
Quoi qu'il possède enfin capable de charmer,
Il ne vous coûtera qu'un souhait à former,
Et mon mal de son bien tirera son remède.

LÉONOR.

Il n'est point de faveur que cette offre n'excède;
Et, puisqu'il m'est permis de choisir mon vainqueur,
J'ose me déclarer et vous ouvrir mon cœur :
Le vol, quoiqu'élevé, que mon amour se donne
N'a point pour but un front chargé d'une couronne,
Mais un bras qui vous sert et qui s'en peut donner,
Quand son ambition le voudra couronner;
Un qui veut bien dépendre, et, vassal volontaire,
Sous le joug de vos lois tient le sort tributaire :
Lui seul, si quelque objet peut sur ma liberté
Prétendre quelque atteinte ou quelque autorité,
De ce léger honneur peut flatter son attente.

DON PÈDRE.

Nommez-le donc.

LÉONOR.

Son nom est... Mais voici l'infante.

SCÈNE II.

VIOLANTE, LE COMTE, PÉRÈS, DON PÈDRE, LÉONOR, GARDES.

PÉRÈS, *à genoux.*

Sire, quels vœux rendrai-je à votre majesté?

DON PÈDRE.

Je n'ai pas ordonné de votre liberté.

LÉONOR.

C'est moi qui vous la rends pour vous l'avoir ravie,
Et sa perte sans moi vous eût coûté la vie :
Soyez-en moins prodigue, et ménagez-la mieux.

VIOLANTE.

Seigneur, ce don Bernard, ce vainqueur glorieux,
Qui de tant de héros efface les histoires,
Et qui peut moins compter de jours que de victoires,
Dont presque les succès précèdent les souhaits,
Suivi de tout le peuple entre dans le palais.
A sa réception sa vertu vous invite.

DON PÈDRE.

Allons, et rendons-lui l'accueil qu'elle mérite;
Faisons-en un exemple illustre à nos yeux,
Et comme ses travaux rendons ses prix fameux.

LÉONOR, *à part.*

Tu m'opposes, Amour, une forte adversaire;
Mais j'ai contre la sœur la promesse du frère,
Et ce gage royal assure mon espoir
Contre tout ce qu'elle a de charme et de pouvoir.

SCÈNE III.

LES MÊMES; DON BERNARD *avec le bâton de général*, DON LOPE, LAZARILLE, SOLDATS.

DON LOPE, *bas à don Bernard.*

Quelque part que mon bras ait en votre victoire,
Des menaces du roi conservez la mémoire,
Et taisez-lui mon nom au récit du combat.

DON BERNARD.

Je parlerai de vous sous le nom de soldat.

DON PÈDRE, *l'embrassant.*

Quoi! c'est vous, duc d'Alcale, honneur de ma province,
Glorieux compagnon des soins de votre prince!
Votre retour surprend, et pour vous les instans,
En gloire si féconds, font l'office des ans.
Je dois aux actions dont votre histoire est pleine
Un triomphe au-dessus de la pompe romaine :
Mais, attendant ce prix de vos exploits vainqueurs,
Commencez par celui des esprits et des cœurs,
Et lisez sur les fronts l'allégresse publique
Dont en votre faveur toute la cour s'explique.
Possédez votre gloire, et cependant comptez
Albe, Urgel et Vénosque entre vos qualités.

DON BERNARD.

Ah! sire, à vos bienfaits imposez des limites.

DON PÈDRE.

Ils n'en auront jamais non plus que vos mérites.
Apprenez-nous enfin le plus grand des exploits
Qui me font le plus grand et le plus craint des rois.

DON BERNARD.

Sitôt que j'eus rejoint vos légions fidèles,
Dégouttantes encor du sang de vos rebelles,
Et les cœurs encor pleins des nobles sentimens
Qui portent aux progrès des grands événemens,
Ce grand corps pour son chef au travail insensible,
Cet invincible bras d'un monarque invincible,
Marche sous le pouvoir que vous m'aviez commis,
Et brûle de se rendre au camp des ennemis :
Nous marchons jusqu'au point que de ses voiles sombres,
La nuit sur l'univers vient étendre les ombres,
Et que deux espions, surpris à Laugarès,
M'apprirent effrayés que l'armée étoit près.
A ce bruit épandu le sang bout, le cœur vole;
Nous trouvons en la nuit un obstacle frivole;
Nous marchons sans broncher dans les plus sombres lieux;
Pour y guider nos pas nos cœurs nous servent d'yeux,
Et l'ardeur qui conduit nos armes invincibles
Craint d'autant moins les coups qu'ils seront moins visibles :
Enfin dans le silence et l'ombre de la nuit,
Par un taillis épais nos rangs filant sans bruit,
Et de tous les côtés chacun prêtant l'oreille,
Dans ce calme profond un bruit sourd nous réveille,
Que du commencement nous ne distinguons pas,
Mais qui s'élève enfin et croît à chaque pas.
On fait halte, et la doute est bientôt confirmée :
Nous discernons au bruit la marche de l'armée;
Je cueille les avis en ce besoin instant,
Autant à notre honneur qu'à l'état important,
Et, le dessein formé, fais donner les alarmes,
Par un son de tambours, de trompettes et d'armes,
Capable par son bruit d'exciter tant d'horreur

Que parmi tout le camp il jette la terreur :
Pendant qu'il délibère au coup de ce tonnerre,
Dans un canton du bois le nôtre se resserre;
Et chacun, mais toujours par le soin que j'en prends
En état de donner, s'y couche dans ses rangs :
Sur ce temps un soldat de mérite et de marque,
Pour qui j'aurois besoin, ô généreux monarque,
De toute l'éloquence et de toutes les voix
Dont le sénat romain retentit autrefois,
Et que l'antiquité donne à la renommée,
Tirant un camp volant du gros de notre armée,
Descend une colline, et d'un cœur indompté,
Favorisé des lieux et de l'obscurité,
Par un sentier secret se jette où l'adversaire
Dessus cette surprise, effrayé, délibère :
Il lâche après le pied, recule en combattant,
Feint de faire retraite, et retourne à l'instant;
Suit enfin si long-temps ce généreux caprice,
Et donne aux ennemis un si long exercice,
Que les plus aguerris et les plus gens de cœur
Perdent en ce travail leur plus mâle vigueur,
Pendant que dans le bois, à l'abri de l'orage,
Des nôtres reposans la force se ménage.

DON PÈDRE, *à part.*

Sous ce nom de soldat il parle de ses faits,
Et veut, taisant le sien, s'épargner mes bienfaits.

DON BERNARD.

A peine de la nuit le jour tiroit les voiles,
Et de ses traits dorés faisoit fuir les étoiles,
Que nos gens rejoignant ce généreux soldat,
Délassés, frais, dispos et brûlant du combat,

Ont paru dans la plaine et fait voir sur leur face
Aux ennemis tremblans leur martiale audace.
Les deux camps approchés, enfin ce jeune Mars
S'étant saisi d'ardeur d'un de nos étendards,
Pour exciter encor nos vigueurs raffermies,
Le lançant dans les rangs des troupes ennemies :
« Retirons, a-t-il dit, cœurs nobles et vaillans,
» Les drapeaux d'Aragon des mains des Castillans;
» Donnons, mes compagnons. » A ce mot il s'avance;
Le cimeterre en main comme un foudre s'élance,
Et, sans rien redouter, passant de rang en rang,
A tout le camp qui suit fraie un chemin de sang :
Tout l'obstacle où nos bras lancent notre tonnerre,
Contre notre valeur ne semble que du verre.
A ce choc, l'ennemi, déjà demi-détruit
Par l'incommodité du travail de la nuit,
Défend si foiblement et sa vie et sa gloire,
Qu'il semble, hors d'espoir, négliger la victoire,
Et nous vouloir ôter, prévoyant son malheur,
La gloire que l'obstacle apporte à la valeur.
Ce noble cœur enfin, pour presser sa conquête,
Du premier qu'il rencontre ayant tranché la tête,
Et l'exposant en vue à tous les deux partis :
« Le ciel, dit-il, est juste et nous a garantis;
» Ce bras de don Carlos vient d'expier l'audace. »
Le sang des ennemis à ce discours se glace,
Et les plus fiers, du sort détestant la rigueur,
A peine pour la fuite ont assez de vigueur.
Tout nous fait jour, tout ploie, et par ce stratagème,
Notre victoire arrive à sa gloire suprême.
Je n'ose vous nommer ce démon des combats;
Mais je le nomme assez en ne le nommant pas,

Et n'en puis mieux parler que par la violence
Qui me ferme la bouche et m'oblige au silence.

DON PÈDRE, *à Violante.*

C'est assez le nommer que de taire son nom.

VIOLANTE.

Certes, sa modestie est sans comparaison.

LÉONOR, *à part.*

O vainqueur fortuné que le ciel me destine,
Que ne peut point ton bras, si ton œil assassine!

DON PÈDRE.

Ce que vous avez dit, et que vous avez tu,
M'apprend de ce soldat le nom et la vertu;
Et mon foible pouvoir sait trop à quoi l'invite
L'inestimable excès d'un si rare mérite.

VIOLANTE, *à part.*

Mon cœur est le seul prix digne de sa valeur.

DON LOPE, *à Lazarille.*

Ma patience enfin lassera mon malheur.

LAZARILLE.

Ménagez donc le temps et vous faites connoître.

DON LOPE.

Attendons que le roi m'ordonne de paroître.

DON BERNARD.

Don Nugne et don Bernard, en ce dernier combat,
De leur zèle ordinaire ont servi votre état;
Et peu dans cette histoire ont mieux gagné leur place.

DON PÈDRE.

Deux comtés leur seront des arrhes de ma grâce.
Mais je cherche, amiral, et ne vois point de quoi
M'acquitter envers vous de ce que je vous doi.

DON BERNARD.

Sans plus rêver, seigneur, ce penser vous acquitte,
Que de l'heur d'être à vous dépend tout mon mérite;
Que c'est de vos bontés que je tiens tout mon bien;
Que je suis aujourd'hui, qu'hier je n'étois rien;
Que mon destin sans vous n'a que l'éclat du verre;
Et qu'ayant comme Dieu fait un homme de terre,
Comme Dieu quelque jour vous le pourrez chasser
Et de votre présence et de votre penser.

DON PÈDRE.

Puissé-je à son courroux être à jamais en butte,
Et mon trône tomber le jour de votre chute!
Je connois ma foiblesse, et sais que je ne puis
Faire rien d'immortel, mortel comme je suis;
Mais je mettrai mon heur et ma gloire suprême
A me faire un vassal plus puissant que moi-même,
Et voir, par l'union que produiront nos vœux,
Douter à l'Aragon qui régnera des deux,
Puisque ma passion, après tant d'aventures,
Comme votre vertu doit être sans mesures.

VIOLANTE, *à part.*

Sans moi je le crois pauvre avecque tant de bien,
Et ne me donner pas c'est ne me donner rien.

LÉONOR, *à part.*

Ses bienfaits sont trop peu pour son mérite extrême,
S'il ne lui fait encore un présent de moi-même.

(Ils sortent tous, excepté don Lope et Lazarille.)

DON LOPE, *à part.*

Quoi! de tant de fumée il flatte mon espoir,
Et plein de mon estime il s'en va sans me voir?

Quoi! d'une telle amour j'ose nourrir l'attente,
Et ne me puis vanter d'un regard de l'infante,
Moi qui des mains du frère et des yeux de la sœur
M'étois, à ce retour, promis tant de douceur!
Est-ce que l'un diffère et l'autre dissimule?
Mais, ô frivole espoir! vanité ridicule!
L'un avec tant d'estime, et l'autre tant d'amour,
N'auroient pas d'un regard honoré mon retour.
Mais voici....

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, DON LOPE, LAZARILLE.

DOROTHÉE.

Quoi! don Lope, une ardeur si sensible
Rencontre-t-elle en vous une âme inaccessible?
Je croyois qu'en amour traiter si froidement
Ne fût une vertu que pour nous seulement.
Quel rôle joûrons nous, chétives que nous sommes,
Si la rigueur devient la qualité des hommes,
S'ils refusent des vœux à des vœux mutuels?
Vraiment il vous sied bien de faire les cruels,
Et vouloir vous mêler de notre personnage,
Vous que le ciel n'a faits que pour nous rendre hommage
Que pour ployer le cou sous notre autorité,
Et nous faire tribut de votre liberté!

DON LOPE.

Il paroît, par l'accueil que m'a fait Violante,
Que cette qualité me seroit messéante,
Et l'on redoute peu la rigueur d'un amant
Qu'on ne daigne honorer d'un regard seulement.

DOROTHÉE.

Qui manque un rendez-vous fait bien voir qu'il néglige
Les plus chères faveurs dont une amante oblige.

DON LOPE.

J'ai différé d'un soir les offres de mes vœux,
Pour l'aller mériter par un exploit fameux;
Et, signalant mon nom en ce combat insigne,
N'ai manqué de la voir que pour m'en rendre digne.

DOROTHÉE.

Je sais bien que l'amour marche après le devoir :
Votre excuse est de mise et se peut recevoir;
Mais, pour tout réparer et voir si l'on vous aime,
Venez ce soir au parc la proposer vous-même.
Est-ce vous témoigner un cœur assez épris,
Qu'avec une faveur châtier un mépris?
Au reste, cette amour tendant à l'hyménée,
Jugez de la grandeur qui vous est destinée.

DON LOPE.

Puis-je, si malheureux, n'avoir pas pour suspect
D'un astre si malin ce favorable aspect?

DOROTHÉE.

Elle a ce seul regret de n'être pas pourvue
De toute la beauté qui peut charmer la vue.

DON LOPE.

Quel plus divin objet peut enchanter les sens?

DOROTHÉE.

Et de voir que déjà l'avare faux du temps
Ait de ses plus beaux jours ravi quelque partie.

DON LOPE.

Je ne puis que répondre à tant de modestie,
Que par tout le respect et la confusion
Dont un cœur est capable en cette occasion.

DOROTHÉE.

Elle prétend de plus, avant que le jour passe,
Par un gage amoureux vous confirmer sa grâce.
Lazarille avec moi viendra le recevoir.

DON LOPE.

O caprices du sort, qui vous peut concevoir?
Contraire il assassine, et favorable accable :
D'un heur si surprenant un homme est-il capable?

LAZARILLE.

Avec la vanité dont vous vous paissez tous,
Vous tiendrez pour affront que le ciel pleut sur vous.
De plus puissans que vous acceptez tout sans honte.

DOROTHÉE, *à Lazarille.*

Viens.

LAZARILLE.

Seigneur, je reviens, et vous en rends bon compte
(Il sort avec Dorothée.)

SCÈNE V.

DON BERNARD, DON LOPE.

DON BERNARD.

J'admire, mon cher Lope (et cet étonnement
Me laisse sans discouss et sans raisonnement),
Le courroux obstiné dont le ciel vous outrage,
Et sa lenteur extrême à vous tourner visage.
Le roi....

DON LOPE.

Quelque malheur dont je sois combattu,
ɔrt espoir renaît à ma foible vertu :
ite de mes maux dont le torrent s'écoule,
ɔiens semblent comme eux me venir tout en foule :
el, qui me sembloit même plaindre le jour,
ıise en ma faveur par les mains de l'amour.
ɔnnez, amiral, si mon trop long silence
a de ce beau mal caché la violence,
ue je croyois moins, par ma discrétion,
taire un juste espoir qu'une présomption :
pouvant aujourd'hui fonder cette espérance
ıne trop solide et trop claire apparence,
ıus dois révéler cet important secret
je ne puis verser dans un sein plus discret.
, craignant d'éventer une si belle flamme,
chons un lieu plus propre à vous ouvrir mon âme,
ouvoir modérer par vos sages avis
ransport surprenant dont mes sens sont ravis.

DON BERNARD.

bien cru que du ciel la justice future
s devroit réserver quelque haute aventure,
ue ses jugemens, aussi sages que saints,
ı de si grands malheurs cachoient de grands desseins.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON BERNARD, *seul.*

Jalouse passion, dangereuse couleuvre,
Qui, pour nuire ou crever, mets tout poison en œuvi
Fille à qui te fait naître ingrate et sans pitié,
Au moins, tuant l'amour, épargne l'amitié,
Et ne m'engendre pas, d'une rage commune,
Et l'oubli de l'infante et la haine de Lune;
De Lune, dont les faits m'ont servi de degrés
A monter à des rangs de tant d'yeux révérés;
Ce de Lune invaincu dont la valeur extrême
A tant fait pour ma gloire et si peu pour lui-même.
Laissons libres ses vœux à de libres appas,
Et, complices du sort, ne l'entreprenons pas.
Sa rage, assez long-temps contre lui mutinée,
A sous un mauvais astre ourdi sa destinée.
Souffrons-lui les aspects de douceur et d'amour
Dont l'honore aujourd'hui l'astre de cette cour.
La voici; cachons-nous, et détournons la vue
De ce beau basilic qui charme, mais qui tue.

SCÈNE II.

VIOLANTE, DON BERNARD.

VIOLANTE.

Quoi! me fuir, amiral! Quoi! vouloir m'éviter!
Ai-je des qualités à tant épouvanter?

DON BERNARD.

Vous rêviez, et j'ai cru que quelque inquiétude
Vous obligeoit, madame, à cette solitude.

VIOLANTE.

Il est vrai, mais vous seul me pouvez relever
Du soin qui m'inquiète et qui me fait rêver.
Aujourd'hui, don Bernard, que la cour vous contemple,
Dans le plus haut éclat d'un héros sans exemple;
Qu'on vous voit avec joie autant et plus puissant
Que fut jamais vassal d'un roi reconnoissant;
Que l'un et l'autre sexe en votre heur s'intéressent,
Les dames sont en peine à qui vos vœux s'adressent,
Et quels heureux appas, en la guerre des cœurs,
Remporteront sur vous le titre de vainqueurs;
Car ne voudriez pas qu'on vous crût invincible
A la force d'un sexe à qui tout est possible,
Qui se peut tout soumettre, et de qui les regards
Forçoient les Scipions et domptoient les Césars.
Cet honneur s'étant donc fait tant d'ambitieuses,
Moi, comme la plus jeune et des plus curieuses,
J'ai voulu me charger de la commission
De leur faire savoir votre inclination;
Et c'étoit le sujet de mon inquiétude.

N'y rencontrera point un cœur plus débonnaire :
La vertu rebutée, après tant de mépris,
Sans ternir son éclat peut demander son prix.
Je pourrois, il est vrai, passer pour téméraire
Si je vous proposois une vertu vulgaire :
Mais la mienne est célèbre, et peu, sans vanité,
Ont fait ce que j'ai fait pour votre majesté ;
Et j'apprends toutefois, pour tout fruit de mon zèle,
Que vous me soupçonnez du titre d'infidèle.
Moi traître ! moi perfide ! En quoi, roi d'Aragon,
D'une tache si noire ai-je souillé mon nom,
Et mérité de vous l'injuste violence
Qui veut l'ensevelir dans la nuit du silence ?

DON PÈDRE.

Que veut cet homme ? O ciel !

DON LOPE.

Homme ! oui, sans me flatt
C'est une qualité dont je me puis vanter :
Oui, seigneur, je suis homme, et quelquefois plus qu'homı
Quand je crois trop l'ardeur qui pour vous me consomı
Et quand dans les dangers où l'on me voit courir
Je crois être immortel, et ne pouvoir périr.

VIOLANTE.

Jugez quel embarras me causoit sa rencontre ?

DON LOPE.

Juste ciel !

DON PÈDRE.

Est-il fou ?

VIOLANTE.

Son geste vous le montre.

DON LOPE, *s'approchant de don Pèdre.*

Mon mauvais sort, grand roi....

DON PÈDRE, *se retirant.*

Passe. Que me veux-tu?

DON LOPE, *à part.*

A quelle épreuve, ô cieux, mettez-vous ma vertu!
(A don Pèdre.)
Si de l'abord des rois le mérite est indigne....

DON PÈDRE.

Gardes, mettez-le hors! O la folie insigne!

PREMIER GARDE, *le tirant par les épaules.*

Tôt dehors.

DON LOPE, *à part.*

O mon cœur, ô mes bras indomptés,
Vous m'avez procuré de belles qualités!
Pour avoir si bien fait notre fortune est grande!
Quand on sert on est sage, et fou quand on demande.

(Ils sortent tous, excepté don Pèdre et Violante.)

DON PÈDRE.

Ce fou peint par ces mots mon destin rigoureux,
Et me fait le portrait de moi-même amoureux.
Je brûle sans espoir, je sers sans récompense;
Mon service est souffert, et ma prière offense;
L'état, ma chère sœur, où Dieu m'a destiné,
Comme je le régis, m'a toujours gouverné;
En régnant, j'ai suivi les lois qu'il m'a données,
'ai dans ses intérêts mes passions bornées :
e les épousois seuls; mais aujourd'hui l'amour,
lus absolu que lui, veut régner à son tour;
ne peut plus souffrir qu'en l'ardeur qui me presse

Il contraigne son maître au choix de sa maîtresse,
Et, disposant de moi, fasse d'un potentat
Moins un prince en effet qu'un serf de son état.
En cette passion l'intérêt de Cabrère,
Seul préférable au mien, pourroit m'être contraire.
A quoi que Léonor me réduise aujourd'hui,
Ses mépris me plairoient, ses vœux étant pour lui,
Et mon respect iroit jusqu'à la déférence,
De pouvoir en amour souffrir sa préférence.

VIOLANTE.

Ah! vous pouvez, seigneur, élever un vassal
Au rang d'un favori, mais non pas d'un rival:
Si ce respect en vous trouvoit tant de foiblesse,
S'il étoit si puissant près de votre maîtresse,
A quel point son pouvoir ne s'étendroit-il pas
Et dessus vos sujets et dessus vos états?

DON PÈDRE.

Dedans les sentimens que sa vertu m'inspire,
Lui pouvant aussi-bien déposer mon empire,
Que la prétention d'un objet amoureux,
Je voudrois couronner son front comme ses yeux.
Sondons de qui son cœur reconnoît la puissance,
Pour m'en faire une loi d'espoir ou de défense.

(Il sort.)

VIOLANTE, *seule*.

Enfant père des arts, ingénieux tourment,
Fais régner ma rivale et m'acquiers mon amant.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

DON BERNARD, DON LOPE.

DON BERNARD.

! rien ne vous succède et le prince et l'infante
et indigne accueil ont traité votre attente?

DON LOPE.

ı'ont traité d'un nom que j'ai bien mérité,
ıelque espoir encor flatte ma vanité,
crifiant plus à mes erreurs passées,
fais le fondement de mes folles pensées,
dans les périls d'une fameuse mort
: vais contenter la cruauté du sort!
ru cent fois le port, et la vague plus forte,
ıd j'y pense arriver, à l'instant me remporte;
'ait tout ce que peut pour preuve de sa foi
:aptif pour son maître, un sujet pour son roi;
nille occasions j'ai la parque affrontée;
ıe par les mépris ma foi s'est excitée;
lus j'ai pour l'état achevé de travaux,
il me fait d'injure et se rit de mes maux.
erre ainsi de fleurs et de moissons parée,
prodigue à la main dont elle est déchirée,
d'un servile effort ranimant sa vigueur,
ne à qui plus contre elle exerce de rigueur.
s le plus rude affront dont je ressens l'atteinte
ce fatal appas, cette mortelle feinte,
ıt la superbe infante a voulu colorer
spoir qu'elle semoit pour me désespérer :

Quand je n'ose être amant on m'ordonne de l'être;
Pour me traiter de fol on me le fait paroître;
Et le frère et la sœur, tous deux également,
Font de mes passions leur divertissement.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LAZARILLE, *apportant une écharpe de toile d'or et une lettre.*

LAZARILLE, *à don Lope.*

Tenez, votre fortune est en haute posture.
O le divin objet! l'aimable créature!
Ses charmes m'ont surpris, et jamais le soleil
En son oblique tour n'a rien vu de pareil.
Ces gages vous font foi de son amour extrême.

DON LOPE.

Qui te les a donnés?

LAZARILLE.

Violante elle-même.

DON LOPE.

Croirai-je à ses écrits, quand ses yeux inhumains
Par un si froid accueil ont démenti ses mains?

LAZARILLE.

Mais quelle, à votre avis, est cette Violante?

DON LOPE.

J'ai pensé sous ce nom rendre hommage à l'infante.

LAZARILLE.

A l'infante! Écoutez : d'un fidèle pinceau
Je vais de sa beauté vous faire le tableau.

Sous ce nom captieux je préparois ma vue
Aux célestes attraits dont l'infante est pourvue;
Mais pour toute merveille Inès ne m'a fait voir
Qu'un spectre et qu'un fantôme horrible à concevoir;
La plus belle moitié de ce mouvant squelette,
Étant dessous son lit et dessous sa toilette.
D'abord que j'ai monté, s'ajustant avec soin,
Elle a pris ses patins pour me voir de plus loin;
Pour second ornement j'ai vu sur ses épaules
Un abrégé des monts qui séparent les Gaules;
Son front, où l'on dirait que le soc a passé,
S'élève à hauts sillons sur un œil enfoncé,
Qu'on peut dire un soleil, non parce qu'il éclaire,
Mais parce qu'il est seul et qu'il n'a point de frère.
Le temps a pris plaisir, par de longs accidens,
A ronger et pourir l'ivoire de ses dents:
D'un art mal agencé le plâtre et la peinture
Sur sa pendante joue ont caché la nature:
Rien ne la pare enfin qui ne soit emprunté.
Pour son poil il est sien, pour l'avoir acheté;
Mais il fut autrefois celui d'une autre tête.
Faites-en bien le vain : voilà votre conquête,
Qui chez l'infante, au reste, a quelque autorité;
Mais je ne vous puis dire en quelle qualité,
Sinon qu'elle a son nom, mais non pas son mérite.

DON BERNARD.

C'est une vieille fille, et presque décrépite,
Qui la sert à la chambre et dans quelque crédit.

DON LOPE, *jetant la lettre et l'écharpe.*

Quel mortel à ce point fut jamais interdit?

DON BERNARD.

Moi, certes: comme après leur longue expérience
Vos maux viennent à bout de votre patience :
J'en demeure confus, et pour leur appareil
Me trouve à bout aussi d'adresse et de conseil.

DON LOPE.

Et pour ton faste encor j'exercerois mes armes,
Et dans ta vanité je trouverois des charmes,
Et je voudrois encor mordre à tes hameçons,
Cour ingrate, où l'art seul étale ses leçons,
Et qui, hors un ami dont la bonté sincère
Lui fait avoir pour moi des sentimens de frère,
N'offres dans les malheurs dont je suis combattu
Ni secours ni soutien à ma foible vertu;
Cour où la valeur même est trop favorisée,
Alors qu'elle est soufferte ou n'est que méprisée;
Cour, fantôme pompeux de qui les vanités
Engagent la prudence à tant de lâchetés;
Cour où la vérité passe pour un beau songe,
Où le plus haut crédit est le prix du mensonge;
Qui n'es, à bien parler, qu'un servage doré,
Un supplice agréable, un enfer adoré!
Dans tes piéges encor ma raison retenue
Me pourroit arrêter quand tu m'es si connue!
Je serois insensible, et mes lâches tributs
Justifieroient enfin ma honte et tes rebuts!
(Il embrasse don Bernard.)
Adieu, parfait ami, seul à qui sans caprice
La cour est généreuse et le sort rend justice.
Un mortel malheureux au point où je le suis
Par une illustre mort doit borner ses ennuis;

Ou, s'il ne perd, au moins doit cacher une vie
A tant d'indignités et d'affronts asservie;
(Voyant Lazarille paré de l'echarpe.)
Lâche, de mon affront veux-tu porter les marques?

LAZARILLE.

Si vous n'en espérez que de sœurs de monarques,
Et si jamais d'ailleurs nous n'en devons porter,
Nous avons tout loisir d'aller les mériter.

DON BERNARD, *voulant retenir don Lope.*

Le temps peut tout changer; cependant, cher de Lune,
En ma protection bornez votre fortune;
Si vous vous éloignez, vous ôtez à l'état
Sa plus noble défense et son meilleur soldat.
Écoutez, attendez. O fatale aventure!
(Don Lope sort avec Lazarille.)
De la haine du sort effroyable peinture!
Et leçon importante à ceux qu'il fait puissans,
De se bien soutenir en des pas si glissans!

SCÈNE VII.

DON BERNARD, DON PÈDRE, LE COMTE, PÉRÈS, GARDES.

DON PÈDRE, *à part.*

Le voici: prévenons ou sondons son attente.
(A Pérès.)
Amenez Léonor; et vous, comte, l'infante.
(Pérès et le comte sortent.)
Approchez, don Bernard, de ce fameux état
Première créature et second potentat.
Le ciel, qui pour mouvoir a besoin des deux pôles,

Veut que pour bien régner j'emprunte vos épaules,
Et que le lourd fardeau de mon gouvernement
Sur vous comme sur moi trouve son mouvement.

DON BERNARD.

Sans réserve, seigneur, je dois tout à l'empire;
Mais sous l'autorité du jour où je respire,
Sous vos droits absolus mes ordres sont soufferts,
Mais bien différemment : vous régnez et je sers.
Un vassal peut d'un roi soutenir la puissance;
Mais, s'il se la partage, il prend trop de licence;
Et quand de tant d'honneurs il se laisse combler,
Il se charge d'un faix qui le doit accabler.
Quand d'un œil trop ardent le soleil voit la terre,
Le ciel s'en obscurcit, il s'en forme un tonnerre,
Et par l'excès d'ardeur qu'il a mal employé,
L'objet qu'il caressoit est souvent foudroyé.
Peu de pluie en saison rend la terre fertile,
Ou trop d'eau la submerge et la rend inutile.
Dans vos faveurs enfin laissez-moi souvenir
Que, sorti du néant, je puis y revenir.

DON PÈDRE.

Si je ne vous chéris d'un amour ordinaire,
Je n'aime pas en vous une vertu vulgaire,
Et la veux couronner par un hymen fameux,
Où même votre choix n'épargne pas mes vœux.
Sans réserve voyez pour cet hymen insigne
Tout ce qu'à vos regards la cour a de plus digne,
Tout ce que l'Aragon a de plus éclatant;
Le présent n'en suivra vos vœux que d'un instant.

DON BERNARD.

Leur vol trop orgueilleux m'oblige à les restreindre.

DON PÈDRE.

A quoi, m'étant égal, ne pouvez-vous atteindre ?
Vous pouvez, amiral, je vous le dis encor,
A mon exclusion prétendre à Léonor,
Puisqu'à mon propre bien votre heur m'est préférable,
Et que vous m'êtes cher autant qu'elle adorable.

DON BERNARD.

Mon cœur, quelque respect qu'il vous ait conservé,
Ose tenter un vol encor plus élevé ;
Mais, taisant cette ardeur qui me fait méconnaître,
J'aime mieux me punir que mériter de l'être.

DON PÈDRE.

Ce vol est trop borné s'il ne va qu'à ma sœur,
Et cette même nuit vous en rend possesseur :
Ne me célez donc point si cet amour vous touche.

DON BERNARD.

Sire, au crime du cœur n'engagez point la bouche,
Puisque tous mes travaux et futurs et passés.....

SCÈNE VIII.

VIOLANTE, LE COMTE, LÉONOR, PÉRÈS, DON PÈDRE, DON BERNARD.

DON PÈDRE *à don Bernard.*

Votre silence parle et me la nomme assez.
Oui, mon frère, en son nom je reçois votre hommage.
(A Violante.)
Un amant se déclare à qui je vous engage :
Ses vœux, ma chère sœur, seront-ils rejetés ?

VENCESLAS,

TRAGEDIE.

1647.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR VENCESLAS.

Nous ne croyons pas devoir donner une analyse de ce chef-d'œuvre de Rotrou, qui est en même temps un de ceux de la scène française, et qui par conséquent est suffisamment connu. Cette seule tragédie a placé Rotrou au niveau des plus grands tragiques dont notre théâtre s'honore; son succès ne s'est démenti à aucune de ses nombreuses reprises; il fut tel lors de sa première représentation que Rotrou, menacé d'être mis en prison pour dettes lorsque sa pièce étoit à l'étude, et l'ayant abandonnée aux comédiens pour deux cents francs, reçut après la réussite de l'ouvrage un présent considérable des acteurs,

honteux du prix modique qu'ils lui en avoient donné.

Rotrou a puisé son sujet dans la pièce espagnole intitulée, *On ne peut être Père et Roi*, de Roxas. Il est plus que probable qu'elle n'a rien perdu en passant par les mains de Rotrou, car la tragédie originale est tombée dans une parfaite obscurité même en Espagne, et les beautés du premier ordre que renferme Venceslas sauveront encore long-temps cet ouvrage de l'oubli. Le style suranné de Rotrou peut seul aujourd'hui choquer les oreilles délicates habituées à la pompe harmonieuse de Racine. Ce fut pour faire disparoître ce défaut, qui ne peut être reproché à son auteur, que Marmontel, sur la demande de madame de Pompadour, fit des corrections au langage et même à la conduite de quelques scènes de cette pièce : il se plaint amèrement dans ses mémoires de ce que Le Kain, au moment de la représentation, jugea à propos de rétablir le texte de Rotrou, ce qui étonna les autres acteurs non prévenus et fit manquer les repliques du dialogue. Depuis, une partie seulement des corrections de Marmontel ont été

admises au théâtre, mais d'une manière non uniforme, ce qui nous impose la nécessité de donner les deux versions afin de procurer à chacun la facilité de choisir les changemens qui paroîtroient convenables.

ACTEURS.

VENCESLAS, roi de Pologne.
LADISLAS, son fils, prince.
ALEXANDRE, infant.
FÉDERIC, duc de Curlande et favori.
OCTAVE, gouverneur de Varsovie.
CASSANDRE, duchesse de Cunisberg.
THÉODORE, infante.
LÉONOR, suivante de Théodore.
GARDES.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, GARDES.

VENCESLAS.

Prenez un siége, prince; et vous, infant, sortez.

ALEXANDRE.

J'aurai le tort, seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-je; et vous, gardes, qu'on se retire.
(Alexandre et les gardes sortent.)

LADISLAS.

Que vous plaît-il, seigneur?

VENCESLAS.

J'ai beaucoup à vous dire.
(A part.)
Ciel, prépare son cœur, et le touche aujourd'hui.

LADISLAS, *à part.*

Que la vieillesse souffre et fait souffrir autrui!
Oyons les beaux avis qu'un flatteur lui conseille.

VENCESLAS.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille.
J'attends toujours du temps qu'il mûrisse le fruit
Que pour me succéder ma couche m'a produit;
Et je croyois, mon fils, votre mère immortelle,
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.
Mais, hélas! ce portrait qu'elle s'étoit tracé,
Perd beaucoup de son lustre et s'est bien effacé;
Et vous considérant, moins je la vois paroître,
Plus l'ennui de sa mort commence à me renaître.
Toutes vos actions démentent votre rang,
Je n'y vois rien d'auguste et digne de mon sang,
J'y cherche Ladislas et ne le puis connoître;
Vous n'avez rien de roi que le désir de l'être;
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front;
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage,
Et n'osant m'attaquer vous attaquez mon âge;
Je suis vieil, mais un fruit de ma vieille saison,
Est d'en posséder mieux la parfaite raison:
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition;
Il dispose à son gré des fortunes humaines;
Mais, comme les douceurs, en savez-vous les peines?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets,

Il passe pour cruel s'il garde la justice,
S'il est doux pour timide et partisan du vice;
S'il se porte à la guerre il fait des malheureux;
S'il entretient la paix il n'est pas généreux;
S'il pardonne il est mou, s'il se venge, barbare;
S'il donne il est prodigue, et s'il épargne, avare;
Ses desseins les plus purs et les plus innocens
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens,
Et jamais sa vertu, tant soit-elle connue,
En l'estime des siens ne passe toute nue:
Si donc pour mériter de régir des états,
La plus pure vertu même ne suffit pas,
Par quel heur voulez-vous que le règne succède

(Ladislas témoigne de l'impatience.)

A des esprits oisifs que le vice possède,
Hors de leurs voluptés incapables d'agir,
Et qui serfs de leurs sens ne se sauroient régir?
Ici mon seul respect contient votre caprice:
Mais examinez-vous et rendez-vous justice;
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix,
Pour soutenir mon trône et dispenser mes lois,
Sans blesser les respects dus à mon diadème,
Et sans en même temps attenter sur moi-même?
Le duc par sa faveur vous a blessé les yeux,
Et parce qu'il m'est cher il vous est odieux:
Mais voyant d'un côté sa splendeur non commune,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune;
Songez combien son bras a mon trône affermi:
Et mon affection vous fait son ennemi!
Encore est-ce trop peu: votre aveugle colère
Le hait en autrui même et passe à votre frère;
Votre jalouse humeur ne lui sauroit souffrir

La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir;
Son amour pour le duc a produit votre haine;
Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine,
Employez, employez ces bouillans mouvemens
A combattre l'orgueil des peuples ottomans,
Renouvelez contre eux nos haines immortelles,
Et soyez généreux en de justes querelles:
Mais contre votre frère et contre un favori
Nécessaire à son roi plus qu'il n'en est chéri,
Et qui de tant de bras qu'armoit la Moscovie
Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie,
C'est un emploi célèbre et digne d'un grand cœur!...
Votre caprice enfin veut régler ma faveur:
Je sais mal appliquer mon amour et ma haine,
Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne,
J'aurois mal profité de l'usage et du temps!

LADISLAS.

Souffrez.....

VENCESLAS.

Encore un mot, et puis je vous entends:
S'il faut qu'à cent rapports ma créance réponde,
Rarement le soleil rend la lumière au monde,
Que le premier rayon qu'il répand ici-bas
N'y découvre quelqu'un de vos assassinats;
Ou du moins on vous tient en si mauvaise estime,
Qu'innocent ou coupable on vous charge du crime,
Et que, vous offensant d'un soupçon éternel,
Aux bras du sommeil même on vous fait criminel.
Sous ce fatal soupçon qui défend qu'on me craigne,
On se venge, on s'égorge, et l'impunité règne;
Et ce juste mépris de mon autorité

Est la punition de cette impunité;
Votre valeur enfin, naguère si vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchantée,
Et par cette langueur dedans tous les esprits
Efface son estime et s'acquiert des mépris:
Et je vois toutefois qu'un heur inconcevable,
Malgré tous ces défauts vous rend encore aimable,
Et que votre bon astre en ces mêmes esprits
Souffre ensemble pour vous l'amour et le mépris.
Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime on vous chérit encore;
Vicieux on vous craint, mais vous plaisez heureux,
Et pour vous l'on confond le murmure et les vœux.
Ah! méritez, mon fils, que cet amour vous dure,
Pour conserver les vœux étouffez le murmure,
Et régnez dans les cœurs par un sort dépendant
Plus de votre vertu que de votre ascendant:
Par elle rendez-vous digne d'un diadème:
Né pour donner des lois commencez par vous-même,
Et que vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur soient les premiers objets;
Par ce genre de règne il faut mériter l'autre:
Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre:
Mes états, mes sujets, tout fléchira sous vous,
Et, sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.
Mais si toujours vous-même et toujours serf du vice,
Vous ne prenez des lois que de votre caprice;
Et si pour encourir votre indignation,
Il ne faut qu'avoir part en mon affection;
Si votre humeur hautaine enfin ne considère
Ni les profonds respects dont le duc vous révère,
Ni l'étroite amitié dont l'infant vous chérit,

Tomber le ministère en de fidèles mains;
Élever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire,
Être lent à former aussi-bien qu'à détruire,
Des bonnes actions garder le souvenir,
Être prompt à payer et tardif à punir.
N'est-ce pas sur cet art, leur dis-je, et ces maximes,
Que se maintient le cours des règnes légitimes?
Voilà la vérité touchant le premier point:
J'apprends qu'on vous l'a dite et ne m'en défend point.

VENCESLAS.

Poursuivez.

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colère
Où vous meut le parti du duc et de mon frère,
Dont l'un est votre cœur, si l'autre est votre bras,
Dont l'un règne en votre âme et l'autre en vos états,
J'en hais l'un, il est vrai, cet insolent ministre,
Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre;
Vaillant, j'en suis d'accord, mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir secret us urpateur:
Ce duc à qui votre âme, à tous autres obscure,
Sans crainte s'abandonne et produit toute pure,
Et qui, sous votre nom beaucoup plus roi que vous,
Met à me desservir ses plaisirs les plus doux,
Vous fait mes actions pleines de tant de vices,
Et me rend près de vous tant de mauvais offices,
Que vos yeux prévenus ne trouvent plus en moi
Rien qui vous représente et qui promette un roi.
Je feindrois d'être aveugle et d'ignorer l'envie
Dont en toute rencontre il vous noircit ma vie,
S'il ne s'en usurpoit et m'ôtoit les emplois,

Qui si jeune m'ont fait l'effroi de tant de rois,
Et dont ces derniers jours il a des Moscovites
Arrêté les progrès et restreint les limites.
Partant pour cette grande et fameuse action,
Vous en mîtes le prix à sa discrétion;
Mais s'il n'est trop puissant pour craindre ma colère,
Qu'il pense mûrement au choix de son salaire,
Et que ce grand crédit qu'il possède à la cour,
S'il méconnoît mon rang, respecte mon amour,
Ou tout brillant qu'il est il lui sera frivole.
Je n'ai point sans sujet lâché cette parole;
Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses desseins,
Et c'est un des sujets, seigneur, dont je me plains.

VENCESLAS.

Achevez.

LADISLAS.

Pour mon frère, après son insolence,
Je ne puis m'emporter à trop de violence,
Et de tous vos tourmens la plus affreuse horreur
Ne le sauroit soustraire à ma juste fureur.
Quoi! quand le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au duc le sujet de mes plaintes,
Et, de ses procédés justement irrité,
Veux mettre quelque frein à sa témérité,
Étourdi, furieux, et poussé d'un faux zèle,
Mon frère contre moi vient prendre la querelle,
Et, bien plus, sur l'épée ose porter la main.
Ah! j'atteste du ciel le pouvoir souverain,
Qu'avant que le soleil sortant du sein de l'onde,
Ote et rende le jour aux deux moitiés du monde,
Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,

Ou me fera raison de cette indignité.
Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime,
Il la faut mériter du moins par un grand crime,
Et de vos châtimens menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des lois.

VENCESLAS, *à part.*

Que puis-je plus tenter sur cette âme hautaine?
Essayons l'artifice où la rigueur est vaine,
Puisque plainte, froideur, menace ni prison,
Ne l'ont pu jusqu'ici réduire à la raison.
(A Ladislas.)
Ma créance, mon fils, sans doute un peu légère,
N'est pas sans quelque erreur, et cette erreur m'est chè
Étouffons nos discords dans nos embrassemens;
Je ne puis de mon sang forcer les mouvemens.
Je lui veux bien céder, et, malgré ma colère,
Me confesser vaincu, parce que je suis père:
Prince, il est temps qu'enfin sur un trône commun
Nous ne fassions qu'un règne et ne soyons plus qu'u
Si proche du cercueil où je me vois descendre,
Je me veux voir en vous renaître de ma cendre,
Et par vous à couvert des outrages du temps,
Commencer à mon âge un règne de cent ans.

LADISLAS.

De votre seul repos dépend toute ma joie,
Et si votre faveur jusque-là se déploie,
Je ne l'accepterai que comme un noble emploi
Qui parmi vos sujets fera compter un roi.

SCÈNE II.

Les mêmes; ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Seigneur?

VENCESLAS.

Que voulez-vous? sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire.

Mais si vous.....

VENCESLAS.

Qu'est-ce encor, que vouliez-vous dire?

(A part.)

A quel étrange office, Amour, me réduis-tu
De faire accueil au vice et chasser la vertu!

ALEXANDRE.

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,
Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense;
Le prince est mon aîné, je respecte son rang,
Mais nous ne différons ni de cœur ni de sang;
Et pour un démenti, j'ai trop.....

VENCESLAS.

Vous, téméraire,
Vous la main sur l'épée, et contre votre frère!
Contre mon successeur et mon autorité!
Implorez, insolent, implorez sa bonté:
Et, par un repentir digne de votre grâce,
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse.
Allez, demandez-lui. Vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE.

Considérez, seigneur.....

VENCESLAS.

Ne me répliquez pas.

ALEXANDRE, *à part.*

Fléchirons-nous, mon cœur, sous cette humeur hautaine
Oui, du degré de l'âge il faut porter la peine.
Que j'ai de répugnance à cette lâcheté!
O ciel! pardonne donc à ma témérité.
(A Ladislas.)
Mon frère, un père enjoint que je vous satisfasse;
J'obéis à son ordre et vous demande grâce:
Mais par cet ordre il faut me tendre aussi les bras.

VENCESLAS.

Dieux! le cruel encor ne le regarde pas!

LADISLAS.

Sans eux suffit-il pas que le roi vous pardonne?

VENCESLAS.

Prince, encore une fois, donnez-les, je l'ordonne.
Laissez à mon respect vaincre votre courroux.

LADISLAS, *embrassant Alexandre.*

A quelle lâcheté, seigneur, m'obligez-vous!
Allez, et n'imputez cet excès d'indulgence
Qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE, *à part.*

O nature! ô respect! que vous m'êtes cruels!

VENCESLAS.

Changez ces différens en des vœux mutuels;
Et quand je suis en paix avec toute la terre,

Dans ma maison, mes fils, ne mettez point la guerre.
(A Ladislas.)
Faites venir le duc, infant. Prince, arrêtez.
(Alexandre sort.)

LADISLAS.

Vous voulez m'ordonner encor des lâchetés,
Et pour ce traître encor solliciter ma grâce!
Mais pour des ennemis ce cœur n'a plus de place :
Votre sang, qui l'anime, y répugne à vos lois.
Aimez cet insolent, conservez votre choix,
Et du bandeau royal qui vous couvre la tête
Payez, si vous voulez, sa dernière conquête :
Mais souffrez-m'en, seigneur, un mépris généreux;
Laissez ma haine libre aussi-bien que vos vœux;
Souffrez ma dureté, gardant votre tendresse,
Et ne m'ordonnez point un acte de foiblesse.

VENCESLAS.

Mon fils, si près du trône où vous allez monter,
Près d'y remplir ma place et m'y représenter,
Aussi-bien souverain sur vous que sur les autres,
Prenez mes sentimens, et dépouillez les vôtres.
Donnez à mes souhaits, de vous-même vainqueur,
Cette noble foiblesse et digne d'un grand cœur,
Qui vous fera priser de toute la province,
Et, monarque, oubliez les différens du prince.

LADISLAS.

Je préfère ma haine à cette qualité.
Dispensez-moi, seigneur, de cette indignité.

SCÈNE III.

FÉDÉRIC, VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, OCTAVE.

VENCESLAS.

Étouffez cette haine, ou je prends sa querelle.
Duc, saluez le prince.

LADISLAS, *à part.*

O contrainte cruelle!

(Ils s'embrassent.)

VENCESLAS.

Et d'une étroite ardeur unis à l'avenir,
De vos discords passés perdez le souvenir.

FÉDÉRIC.

Pour lui prouver à quoi mon zèle me convie,
Je voudrois perdre encore et le sang et la vie.

VENCESLAS.

Assez d'occasions, de sang et de combats,
Ont signalé pour nous et ce cœur et ce bras,
Et vous ont trop acquis, par cet illustre zèle,
Tout ce qui d'un mortel rend la gloire immortelle;
Mais vos derniers progrès, qui certes m'ont surpris,
Passent toute créance et demandent leur prix.
Avec si peu de gens avoir fait nos frontières
D'un si puissant parti les sanglans cimetières,
Et dans si peu de jours par d'incroyables faits
Réduit le Moscovite à demander la paix,
Ce sont des actions dont la reconnoissance
Du plus riche monarque excède la puissance :

N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois,
Demandez; j'en ai mis le prix à votre choix:
Envers votre valeur acquittez ma parole.

FÉDERIC.

Je vous dois tout, grand roi.

VENCESLAS.

Ce respect est frivole:
La parole des rois est un gage important,
Qu'ils doivent, le pouvant, retirer à l'instant.
Il est d'un prix trop cher pour en laisser la garde;
Par le dépôt, la perte ou l'oubli s'en hasarde.

FÉDERIC.

Puisque votre bonté me force à recevoir
Le loyer d'un tribut et le prix d'un devoir,
Un servage, seigneur, plus doux que votre empire,
Des flammes et des fers sont le prix où j'aspire;
Si d'un cœur consumé d'un amour violent,
La bouche ose exprimer.....

LADISLAS.

Arrêtez, insolent;
Au vol de vos désirs imposez des limites,
Et proportionnez vos vœux à vos mérites:
Autrement, au mépris et du trône et du jour,
Dans votre infâme sang j'éteindrai votre amour:
Où mon respect s'oppose, apprenez, téméraire,
A servir sans espoir, et souffrir et vous taire;
Ou.....

FÉDERIC.

Je me tais, seigneur, et puisque mon espoir
Blesse votre respect, il blesse mon devoir.

(Il sort avec Alexandre.)

SCÈNE IV.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE.

VENCESLAS.

Prince, vous emportant à ce caprice extrême,
Vous ménagez fort mal l'espoir d'un diadème,
Et votre tête encor qui le prétend porter.

LADISLAS.

Vous êtes roi, seigneur, vous pouvez me l'ôter;
Mais j'ai lieu de me plaindre, et ma juste colère
Ne peut prendre de lois ni d'un roi ni d'un père.

VENCESLAS.

Je dois bien moins en prendre et d'un fol et d'un fils.
Pensez à votre tête, et prenez-en avis.

(Il sort.)

OCTAVE.

O dieux! ne sauriez-vous cacher mieux votre haine?

LADISLAS.

Veux-tu que, la cachant, mon attente soit vaine,
Qu'il vole à mon espoir ce trésor amoureux,
Et qu'il fasse son prix de l'objet de mes vœux?
Quoi! Cassandre sera le prix d'une victoire
Qu'usurpant mes emplois il dérobe à ma gloire!
Et l'état qu'il gouverne à ma confusion,
L'épargne qu'il manie avec profusion,
Les siens qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,
Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense,
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et si, m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour!

N'est-ce pas de tes soins et de ta diligence
Que je tiens le secret de cette intelligence?

OCTAVE.

Oui, seigneur; mais l'hymen qu'on lui va proposer
Au succès de vos vœux la pourra disposer :
L'infante l'a mandée, et par son entremise
J'espère à vos souhaits la voir bientôt soumise :
Cependant feignez mieux, et d'un père irrité
Et d'un roi méprisé craignez l'autorité :
Reposez sur nos soins l'ardeur qui vous transporte.

LADISLAS.

C'est mon roi, c'est mon père : il est vrai, je m'emporte;
Mais je trouve en deux yeux deux rois plus absolus,
Et, n'étant plus à moi, ne me possède plus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, CASSANDRE.

THÉODORE.

Enfin si son respect ni le mien ne vous touche,
Cassandre, tout l'état vous parle par ma bouche,
Le refus de l'hymen qui vous soumet sa foi
Lui refuse une reine et veut ôter un roi :
L'objet de vos mépris attend une couronne,
Que déjà d'une voix tout le peuple lui donne,
Et de plus ne l'attend qu'afin de vous l'offrir.

CASSANDRE.

Non, je ne puis souffrir, en quelque rang qu'il mon
L'ennemi de ma gloire et l'amant de ma honte,
Et ne puis pour époux vouloir d'un suborneur
Qui voit qu'il a sans fruit poursuivi mon honneur;
Qui tant que sa poursuite a cru m'avoir infâme
Ne m'a point souhaitée en qualité de femme;
Et qui, n'ayant pour but que ses sales plaisirs,
En mon seul déshonneur bornoit tous ses désirs.

elque objet qu'il soit à toute la province,
regarde en lui ni monarque ni prince,
vois sous l'éclat dont il est revêtu
le traîtres appâts qu'il tend à ma vertu.
ses sentimens à mon honneur sinistres,
i de ses présens, l'effort de ses ministres,
aintes, ses écrits, et la corruption
ux qu'il crut pouvoir servir sa passion,
oyens vicieux aidant mal sa poursuite,
ertueux enfin son amour est réduite;
ur venir à bout de mon honnêteté,
tout en usage, et crime et piété.
m vain il consent que l'amour nous unisse:
ippeler l'honneur au secours de son vice;
'étant satisfait, on sait qu'un souverain
hymen qui déplaît a le remède en main:
en rompre les nœuds et colorer ses crimes,
ne manque pas de plausibles maximes.
fidélité suivroit de près la foi:
se considère; il s'aime, et non pas moi.

THÉODORE.

ux un peu bouillans vous font beaucoup d'ombrage.

CASSANDRE.

t mieux faillir moins et craindre davantage.

THÉODORE.

tune vous rit et ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

ins son inconstance et ses courtes amours;
is, qu'est un palais, qu'une maison pompeuse
notre ambition bâtit cette trompeuse,

Où l'âme dans les fers gémit à tout propos,
Et ne rencontre pas le solide repos?

THÉODORE.

Je ne vous puis qu'offrir après un diadème.

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus me laissant à moi-même.

THÉODORE.

Seriez-vous moins à vous ayant moins de rigueur?

CASSANDRE.

N'appelleriez-vous rien la perte de mon cœur?

THÉODORE.

Vous feriez un échange et non pas une perte.

CASSANDRE.

Et j'aurois cette injure impunément soufferte!
Et ce que vous nommez des vœux un peu bouillans,
Ces desseins criminels, ces efforts insolens,
Ces libres entretiens, ces messages infâmes,
L'espérance du rapt dont il flattoit ses flammes,
Et tant d'offres enfin dont il me crut toucher,
Au sang de Cunisberg se pourroient reprocher!

THÉODORE.

Ils ont votre vertu vainement combattue.

CASSANDRE.

On en pourroit douter si je m'en étois tue,
Et si, sous cet hymen me laissant asservir,
Je lui donnois un bien qu'il m'a voulu ravir.
Excusez ma douleur; je sais, sage princesse,
Quelles soumissions je dois à votre altesse;
Mais au choix que mon cœur doit faire d'un époux,
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vou

SCÈNE II.

LES MÊMES; LADISLAS.

LADISLAS, *à part.*

Cède, cruel tyran d'une amitié si forte,
Respect qui me retiens, à l'ardeur qui m'emporte :
Sachons si mon hymen ou mon cercueil est prêt;
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt!
(A Cassandre.)
Parlez, belle ennemie : il est temps de résoudre
Si vous devez lancer ou retenir la foudre;
Il s'agit de me perdre ou de me secourir.
Qu'en avez-vous conclu? faut-il vivre ou mourir?
Quel des deux voulez-vous, ou mon cœur ou ma cendre?
Quelle des deux aurai-je, ou la mort ou Cassandre?
L'hymen à vos beaux jours joindra-t-il mon destin,
Ou si votre refus sera mon assassin?

CASSANDRE.

Me parlez-vous d'hymen? voudriez-vous pour femme
L'indigne et vil objet d'une impudique flamme?
Moi, dieux! moi la moitié d'un roi, d'un potentat!
Ah! prince! quel présent feriez-vous à l'état,
De lui donner pour reine une femme suspecte;
Et quelle qualité voulez-vous qu'il respecte
En un objet infâme et si peu respecté,
Que vos sales désirs ont tant sollicité?

LADISLAS.

Il respectera donc la vertu la plus digne
Dont l'épreuve ait jamais fait une femme insigne,
Et le plus adorable et plus divin objet
Qui de son souverain fit jamais son sujet.
Je sais trop (et jamais ce cœur ne vous approche,

Que confus de ce crime il ne se le reproche)
A quel point d'insolence et d'indiscrétion
Ma jeunesse d'abord porta ma passion ;
Il est vrai qu'ébloui de ces yeux adorables
Qui font tant de captifs et tant de misérables,
Forcé par des attraits si dignes de mes vœux,
Je les contemplai seuls et ne recherchai qu'eux.
Mon respect s'oublia dedans cette poursuite.
Mais un amour enfant put manquer de conduite :
Il portoit son excuse en son aveuglement,
Et c'est trop le punir que du bannissement.
Sitôt que le respect m'a désillé la vue,
Et qu'outre les attraits dont vous êtes pourvue,
Votre soin, votre sang, vos illustres aïeux,
Et vos rares vertus m'ont arrêté les yeux,
De mes vœux aussitôt réprimant l'insolence,
J'ai réduit sous vos lois toute leur violence,
Et, restreinte à l'espoir de notre hymen futur,
Ma flamme a consumé ce qu'elle avoit d'impur :
Le flambeau qui me guide et l'ardeur qui me presse
Cherche en vous une épouse et non une maîtresse :
Accordez-la, madame, au repentir profond
Qui détestant mon crime à vos pieds me confond :
Sous cette qualité souffrez que je vous aime,
Et privez-moi du jour plutôt que de vous-même ;
Car enfin si l'on pèche adorant vos appas,
Et si l'on ne vous plaît qu'en ne vous aimant pas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE.

Et mon mérite, prince, et ma condition,
Sont d'indignes objets de votre passion :

Mais quand j'estimerois vos ardeurs véritables,
Et quand on nous verroit des qualités sortables,
On ne verra jamais l'hymen nous assortir,
Et je perdrai le jour avant qu'y consentir.
D'abord que votre amour fit voir dans sa poursuite
Et si peu de respect et si peu de conduite,
Et que le seul objet d'un dessein vicieux
Sur ma possession vous fit jeter les yeux,
Je ne vous regardai que par l'ardeur infâme
Qui ne m'appeloit point au rang de votre femme,
Et que par cet effort brutal et suborneur
Dont votre passion attaquoit mon honneur;
Et, ne considérant en vous que votre vice,
Je pris en telle horreur vous et votre service,
Que si je vous offense en ne vous aimant pas,
Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

LADISLAS.

Eh bien! contre un objet qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur;
Armez-vous contre moi de glaçons et de flammes;
Inventez des secrets de tourmenter les âmes;
Suscitez terre et ciel contre ma passion;
Intéressez l'état dans votre aversion;
Du trône où je prétends détournez son suffrage,
Et pour me perdre enfin mettez tout en usage:
Avec tous vos efforts et tout votre courroux
Vous ne m'ôterez pas l'amour que j'ai pour vous:
Dans vos plus grands mépris je vous serai fidèle;
Je vous adorerai, furieuse et cruelle;

Et, pour vous conserver ma flamme et mon amour,
Malgré mon désespoir conserverai le jour.

THÉODORE.

Quoi! nous n'obtiendrons rien de cette humeur altière

CASSANDRE.

Il m'a dû, m'attaquant, connoître toute entière,
Et savoir que l'honneur m'étoit sensible au point
D'en conserver l'injure et ne pardonner point.

THÉODORE.

Mais vous venger ainsi c'est vous punir vous-même;
Vous perdez avec lui l'espoir d'un diadème.

CASSANDRE.

Pour moi le diadème auroit de vains appas
Sur un front que j'ai craint et que je n'aime pas.

THÉODORE.

Régner ne peut déplaire aux âmes généreuses.

CASSANDRE.

Les trônes bien souvent portent des malheureuses
Qui, sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets et peu de liberté.

THÉODORE.

Redoutez-vous un joug qui vous fait souveraine?

CASSANDRE.

Je ne veux point dépendre et veux être ma reine;
Ou ma franchise enfin, si jamais je la perds,
Veut choisir son vainqueur et connoître ses fers.

THÉODORE.

Servir un sceptre en main vaut bien votre franchise.

CASSANDRE.

Savez-vous si déjà je ne l'ai point soumise?

LADISLAS.

Oui, je le sais, cruelle, et connois mon rival;
Mais j'ai cru que son sort m'étoit trop inégal
Pour me persuader qu'on dût mettre en balance
Le choix de mon amour ou de son insolence.

CASSANDRE.

Votre rang n'entre pas dedans ses qualités,
Mais son sang ne doit rien au sang dont vous sortez,
Ni lui n'a pas grand lieu de vous porter envie.

LADISLAS.

Insolente, ce mot lui coûtera la vie,
Et ce fer, en son sang si noble et si vanté,
Me va faire raison de votre vanité.
Violons, violons des lois trop respectées.
O sagesse! ô raison! que j'ai tant consultées,
Ne nous obstinons point à des vœux superflus;
Laissons mourir l'amour où l'espoir ne vit plus.
Allez, indigne objet de mon inquiétude,
J'ai trop long-temps souffert de votre ingratitude;
Je vous devois connoître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas,
Ou, m'étant engagé, n'implorer point votre aide,
Et sans vous demander vous ravir mon remède.
Mais contre mon pouvoir mon cœur a combattu;
Je ne me repens pas d'un acte de vertu.
De vos superbes lois ma raison dégagée
A guéri mon amour et croit l'avoir songée;
De l'indigne brasier qui consumoit mon cœur

Il ne me reste plus que la seule rougeur
Que la honte et l'horreur de vous avoir aimée
Laisseront à jamais sur ce front imprimée :
Oui, j'en rougis, ingrate, et mon propre courroux
Ne me peut pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Je veux que la mémoire efface de ma vie
Le souvenir du temps que je vous ai servie :
J'étois mort pour ma gloire, et je n'ai pas vécu
Tant que ce lâche cœur s'est dit votre vaincu ;
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit et qu'il respire,
D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'avec ma raison mes yeux et lui d'accord
Détestent votre vue à l'égard de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en guérir, prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose moi-même un exil volontaire,
Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
A ne vous plus montrer ce que vous détestez.
Adieu.

(Elle sort.)

LADISLAS, *interdit.*

Que faites-vous, ô mes lâches pensées ?
Suivez-vous cette ingrate ? êtes-vous insensées ?
Mais plutôt qu'as-tu fait, mon aveugle courroux ?
Adorable inhumaine, hélas ! où fuyez-vous ?
Ma sœur, au nom d'Amour, et par pitié des larmes
Que ce cœur enchanté donne encore à ses charmes,
Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas,
Suivez cette insensible et retenez ses pas.

THÉODORE.

La retenir, mon frère, après l'avoir bannie !

LADISLAS.

Ah! contre ma raison servez sa tyrannie;
Je veux désavouer ce cœur séditieux,
La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Privé de son amour je chérirai sa haine,
J'aimerai ses mépris, je bénirai ma peine:
Se plaindre des ennuis que causent ses appas,
C'est se plaindre d'un mal qu'on ne mérite pas.
Que je la voie au moins si je ne la possède;
Mon mal chérit sa cause, et croît par son remède.
Quand mon cœur à ma voix a feint de consentir,
Il en étoit charmé, je l'en veux démentir;
Je mourois, je brûlois, je l'adorois dans l'âme,
Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme.

(A part.)

Allez..... Mais que fais-tu, stupide et lâche amant?
Quel caprice t'aveugle? as-tu du sentiment?
Rentre, prince sans cœur, un moment en toi-même.

(A Théodore.)

Me laissez-vous, ma sœur, en ce désordre extrême?

THÉODORE.

J'allois la retenir.

LADISLAS.

Eh! ne voyez-vous pas
Quel arrogant mépris précipite ses pas?
Avec combien d'orgueil elle s'est retirée,
Quelle implacable haine elle m'a déclarée,
Et que m'exposer plus aux foudres de ses yeux,
C'est dans sa frénésie armer un furieux?
De mon esprit plutôt chassez cette cruelle;
Condamnez les pensers qui me parleront d'elle;

Feignez-moi sa conquête indigne de mon rang,
Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

THÉODORE.

Je ne vous puis céler que le trait qui vous blesse
Dedans un sang royal trouve trop de foiblesse.
Je vois de quels efforts vos sens sont combattus,
Mais les difficultés sont le champ des vertus;
Avec un peu de peine on achète la gloire :
Qui veut vaincre est déjà bien près de la victoire;
Se faisant violence, on s'est bientôt dompté;
Et rien n'est tant à nous que notre volonté.

LADISLAS.

Hélas! il est aisé de juger de ma peine
Par l'effort qui d'un temps m'emporte et me ramène,
Et par ces mouvemens si prompts et si puissans,
Tantôt sur ma raison, et tantôt sur mes sens.
Mais quelque trouble enfin qu'ils vous fassent paroître,
Je vous croirai, ma sœur, et je serai mon maître :
Je lui laisserai libre et l'espoir et la foi
Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi;
Lui souffrant le mépris du rang qu'elle rejette,
Je la perds pour maîtresse et l'acquiers pour sujette:
Sur qui régnoit sur moi j'ai des droits absolus,
Et la punis assez par son propre refus.
Ne renaissez donc plus, mes flammes étouffées,
Et du duc de Curlande augmentez les trophées.
Sa victoire m'honore, et m'ôte seulement
Un caprice obstiné d'aimer trop bassement.

THÉODORE.

Quoi! mon frère, le duc auroit dessein pour elle!

LADISLAS.

`e mystère, ma sœur, n'est plus une nouvelle,
Et mille observateurs que j'ai commis exprès
Ont si bien vu leurs feux qu'ils ne sont plus secrets.

THÉODORE.

h!

LADISLAS.

C'est de cet amour que procède ma haine;
: non de sa faveur quoique si souveraine,
ue j'ai sujet de dire avec confusion
ue presque auprès de lui le roi n'a point de nom.
ais puisque j'ai dessein d'oublier cette ingrate,
faut en le servant que mon mépris éclate,
t, pour avec éclat en retirer ma foi,
: vais de leur hymen solliciter le roi:
: mettrai de ma main mon rival en ma place,
t je verrai leur flamme avec autant de glace
u'en ma plus violente et plus sensible ardeur
et insensible objet eut pour moi de froideur.

(Il sort.)

THÉODORE *seule.*

) raison égarée! ô raison suspendue!
amais trouble pareil t'avoit-il confondue?
otte présomption, grandeurs qui nous flattez,
Est-il rien de menteur comme vos vanités?
Le duc aime Cassandre! et j'étois assez vaine
Pour réputer mes yeux les auteurs de sa peine!
Et bien plus, pour m'en plaindre et les en accuser,
Estimant sa conquête un heur à mépriser!
Le duc aime Cassandre! Eh quoi! tant d'apparences,
Tant de subjections, d'honneurs, de déférences,
D'ardeurs, d'attachemens, de craintes, de tributs,

N'offroient-ils à mes lois qu'un cœur qu'il n'avoit plus?
Ces soupirs dont cent fois la douce violence
Sortant désavouée a trahi son silence,
Ces regards par les miens tant de fois rencontrés,
Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montrés,
Provenoient-ils d'un cœur qu'un autre objet engage?
Sais-je si mal d'amour expliquer le langage?
Fais-je d'un simple hommage une inclination?
Et formé-je un fantôme à ma présomption?
Mais, insensiblement, renonçant à moi-même,
J'avoûrai ma défaite, et je croirai que j'aime.
Quand j'en serois capable, aimerois-je où je veux?
Aux raisons de l'état ne dois-je pas mes vœux?
Et ne sommes-nous pas d'innocentes victimes
Que le gouvernement immole à ses maximes?
Mes vœux en un vassal, honteusement bornés,
Laisseroient-ils pour lui des rivaux couronnés?
Mais ne me flatte point, orgueilleuse naissance:
L'Amour sait bien sans sceptre établir sa puissance,
Et, soumettant nos cœurs par de secrets appas,
Fait les égalités et ne les cherche pas.
Si le duc n'a le front chargé d'une couronne,
C'est lui qui les protége, et c'est lui qui les donne.
Par quelles actions se peut-on signaler
Que.....

SCÈNE III.

LÉONOR, THÉODORE.

LÉONOR.

Madame, le duc demande à vous parler.

THÉODORE.

l entre. Mais après ce que je viens d'apprendre,
frir un libre accès à l'amant de Cassandre,
ıer ses devoirs et le revoir encor,
ıe, le dois-je faire? Attendez, Léonor.
douleur légère à l'instant survenue
ne peut aujourd'hui souffrir l'heur de sa vue:
es-lui mon excuse. O ciel! de quel poison
-je inopinément attaquer ma raison?
oudrois à l'amour paroître inaccessible,
'un indifférent la perte m'est sensible!
e puis être sienne, et, sans dessein pour lui,
e puis consentir ses desseins pour autrui.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

ment! du duc, ma sœur, refuser la visite!
ı vous vient ce chagrin, et quel mal vous l'excite?

THÉODORE.

léger mal de cœur qui ne durera pas.

ALEXANDRE.

avis de ma part portoit ici ses pas.

THÉODORE.

Quel?

ALEXANDRE.

Croyant que Cassandre étoit de la partie.

THÉODORE.

A peine deux momens ont suivi sa sortie.

ALEXANDRE.

Et sachant à quel point ses charmes lui sont doux,
Je l'avois averti de se rendre chez vous,
Pour vous solliciter vers l'objet qu'il adore
D'un secours que je sais que Ladislas implore.
Vous connoissez le prince, et vous pouvez juger
Si sous d'honnêtes lois Amour le peut ranger :
Ses mauvais procédés ont trop dit ses pensées;
On peut voir l'avenir dans les choses passées,
Et juger aisément qu'il tend à son honneur,
Sous ces offres d'hymen, un appas suborneur.
Mais, parlons pour le duc : si je vous sollicite
De la protection d'une ardeur illicite,
N'en accusez que moi; demandez-moi raison
Ou de son insolence ou de sa trahison.
C'est moi, ma chère sœur, qui réponds à Cassandre
D'un brasier dont jamais on ne verra la cendre,
Et du plus pur amour de qui jamais mortel
Dans le temple d'hymen ait encensé l'autel.
Servez contre une impure une ardeur si parfaite.

THÉODORE, *s'appuyant sur Léonor.*

Mon mal s'accroît, mon frère; agréez ma retraite.....

(Elle sort avec Léonor.)

ALEXANDRE.

O sensible contrainte! ô rigoureux ennui!
D'être obligé d'aimer dessous le nom d'autrui!

[q]ue je pratique une âme prévenue,
[N]uit peut tirer d'elle une flamme inconnue?
[Et] puis-je espérer sous cet aspect fatal
[Ca]che le malade en découvrant le mal?
[Q]uoi que sur mes vœux mon frère ose entreprendre,
[E]t de craindre rien sous la foi de Cassandre,
[Cert]ain du secours et d'un cœur et d'un bras
[Po]ur la conserver ne s'épargneroient pas.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉDERIC *seul.*

Que m'avez-vous produit, indiscrètes pensées,
Téméraires désirs, passions insensées,
Efforts d'un cœur mortel pour d'immortels appas,
Qu'on a d'un vol si haut précipités si bas?
Espoirs qui jusqu'au ciel souleviez de la terre,
Deviez-vous pas savoir que jamais le tonnerre,
Qui dessus votre orgueil enfin vient d'éclater,
Ne pardonne aux desseins que vous osiez tenter?
Quelque profond respect qu'ait eu votre poursuite,
Vous voyez qu'un refus vous ordonne la fuite.
Évitez les combats que vous vous préparez;
Jugez-en le péril et vous en retirez.
Qu'ai-je droit d'espérer, si l'ardeur qui me presse
Irrite également le prince et la princesse;
Si, voulant hasarder ou ma bouche ou mes yeux,
Je fais l'une malade et l'autre furieux?
Apprenons l'art, mon cœur, d'aimer sans espérance
Et souffrir des mépris avecque révérence;
Résolvons-nous sans honte aux belles lâchetés

Que ne rebutent pas des devoirs rebutés;
Portons sans intérêt un joug si légitime;
N'en osant être amant, soyons-en la victime,
Exposant une esclave à toutes les rigueurs
Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, FÉDERIC.

ALEXANDRE.

Duc, un trop long respect me tait votre pensée;
Notre amitié s'en plaint et s'en trouve offensée;
Elle vous est suspecte, ou vous la violez;
Et vous me dérobez ce que vous me célez.
Qui donne toute une âme en veut aussi d'entières;
Et quand vos intérêts m'ont fourni des matières
Pour les bien embrasser, ce cœur vraiement ami
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi;
Et j'ai, d'une chaleur généreuse et sincère,
Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire.
Cependant vous semblez, encor mal assuré,
Mettre en doute un serment si saintement juré;
Je lis sur votre front des passions secrètes,
Des sentimens cachés, des atteintes muettes;
Et, d'un œil qui vous plaint, et toutefois jaloux,
Vois que vous réservez un secret tout à vous.

FÉDERIC.

Quand j'ai cru mes ennuis capables de remède,
Je vous en ai fait part, j'ai réclamé votre aide,
Et j'en ai vu l'effet si bouillant et si prompt,

Que le seul souvenir m'en charge et me confond.
Mais quand je crois mon mal de secours incapable,
Sans vous le partager il suffit qu'il m'accable :
Et c'est assez et trop qu'il fasse un malheureux,
Sans passer jusqu'à vous, et sans en faire deux.

ALEXANDRE.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre;
Ma part de votre ennui diminûra la vôtre.
Parlez, duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets:
Hors de votre parti je n'ai plus d'intérêts;
J'ai su que votre grande et dernière journée
Par la main de l'Amour veut être couronnée;
Et que voulant au roi, qui vous en doit le prix,
Déclarer la beauté qui charme vos esprits,
D'un frère impétueux l'ordinaire insolence
Vous a fermé la bouche et contraint au silence.
Souffrez, sans expliquer l'intérêt qu'il y prend,
Que j'en aille pour vous vider le différend,
Et ne m'en faites point craindre les conséquences:
Il faut qu'enfin quelqu'un réprime ses licences;
Et le roi ne pouvant nous en faire raison,
Je me trouve et le cœur et le bras assez bon.
Mais m'offrant à servir les ardeurs qui vous pressent,
Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

FÉDERIC.

J'ai vu de vos bontés des effets assez grands
Sans vous faire avec lui de nouveaux différends;
Sans irriter sa haine elle est assez aigrie;
Il est prince, seigneur, respectons sa furie:
A ma mauvaise étoile imputons mon ennui,
Et croyons-en le sort plus coupable que lui.

Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense,
Que des respects encor plus forts que sa défense,
Et qui plus qu'aucun autre ont droit de me lier,
Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier :
Laissez-moi retirer d'un champ d'où ma retraite
Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

ALEXANDRE.

Ce silence obstiné m'apprend votre secret,
Mais il tombe en un sein généreux et discret.
Ne me le célez plus, duc, vous aimez Cassandre :
C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre,
Et celui dont le prince, adorant son pouvoir,
A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir.
Traitant l'amour pour moi, votre propre franchise
A donné dans ses rets et s'y trouve surprise;
Et mes desseins pour elle, aux vôtres préférés,
Sont ces puissans respects à qui vous déférez.
Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse
D'un crime dont Cassandre est la cause et l'excuse :
Quelque auguste ascendant qu'aient sur moi ses appas..

FÉDERIC.

Ne vous étonnez point si je ne réponds pas.
Ce discours me surprend ; et cette indigne plainte
Me livre une si rude et si sensible atteinte,
Qu'égaré je me cherche et demeure en suspens
Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous entends.
Moi vous trahir, seigneur! moi, sur cette Cassandre
Près de qui je vous sers pour moi-même entreprendre,
Sur un amour si stable et si bien affermi!
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

ALEXANDRE.

Croiriez-vous, l'adorant, m'altérer votre estime?

FÉDERIC.

Me pourriez-vous aimer coupable de ce crime?

ALEXANDRE.

Confident ou rival, je ne vous puis haïr.

FÉDÉRIC.

Sincère et généreux, je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE.

L'amour surprend les cœurs, et s'en rend bientôt maître.

FÉDERIC.

La surprise ne peut justifier un traître;
Et tout homme de cœur, pouvant perdre le jour,
A le remède en main des surprises d'amour.

ALEXANDRE.

Pardonnez un soupçon, non pas une créance,
Qui naissoit du défaut de votre confiance.

FÉDERIC.

Je veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce même défaut soit sa punition,
Et qu'il me soit permis une fois de me taire
Sans que votre amitié s'en plaigne ou s'en altère.
Au reste, et cet avis, s'il vous étoit suspect,
Vous peut justifier mes soins et mon respect,
Cassandre par le prince est si persécutée,
Et d'agens si puissans pour lui sollicitée,
Que si vous lui voulez sauver sa liberté,
Il n'est plus temps d'aimer sous un non emprunté:
Assez et trop long-temps, sous ma feinte poursuite,
J'ai de votre dessein ménagé la conduite;
Et vos vœux, sous couleur de servir mon amour,

Ont assez ébloui tous les yeux de la cour.
De l'artifice enfin il faut bannir l'usage;
Il faut lever le masque et montrer le visage :
Vous devez de Cassandre établir le repos,
Qu'un rival persécute et trouble à tout propos.
Son amour en sa foi vous a donné des gages;
Il est temps que l'hymen règle vos avantages,
Et, faisant l'un heureux, en laisse un mécontent.
L'avis vient de sa part, il vous est important.
Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait entendre,
Arrivant chez l'infante où je viens de la rendre,
Qui hautement du prince embrassant le parti,
La mande, s'il est vrai ce qu'elle a pressenti,
Pour d'un nouvel effort en faveur de sa peine
Mettre encore une fois son esprit à la gêne.
Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux :
L'espérance d'un sceptre est brillante à ses yeux,
Et de ce soin enfin un hymen vous libère.

ALEXANDRE.

Mais me libère-t-il du pouvoir de mon père,
Qui peut.....

FÉDERIC.

Si votre amour défère à son pouvoir,
Et si vous vous réglez par la loi du devoir,
Ne précipitez rien qui ne vous soit funeste.
Mais vous souffrez bien peu d'un transport si modeste;
Et l'ardent procédé d'un frère impétueux
Marque bien plus d'amour qu'un si respectueux.

ALEXANDRE.

Non, non, je laisse à part les droits de la nature,
Et commets à l'Amour toute mon aventure :
Puisqu'il fait mon destin, qu'il règle mon devoir;

Je prends loi de Cassandre; épousons dès ce soir.
Mais, duc, gardons encor d'éventer nos pratiques;
Trompons pour quelques jours jusqu'à ses domestiques,
Et, hors de ses plus chers, dont le zèle est pour nous,
Aveuglons leur créance et passons pour l'époux;
Puis l'hymen accompli sous un heureux auspice,
Que le temps parle après et fasse son office,
Il n'existera plus qu'un impuissant courroux
Ou d'un père surpris, ou d'un frère jaloux.

FÉDERIC.

Quoique visiblement mon crédit se hasarde,
Je veux bien l'exposer pour ce qui vous regarde,
Et, plus vôtre que mien, ne puis avec raison,
Avoir donné mon cœur et refuser mon nom;
Le vôtre.....

SCÈNE III.

LES MÊMES; CASSANDRE, *sortant de l'appartement de Théodore.*

CASSANDRE, *à Théodore.*

Eh bien, madame, il faudra se résoudre
A voir sur notre sort tomber ce coup de foudre.
Un fruit de votre avis, s'il nous jette si bas,
Est que la chute au moins ne nous surprendra pas.
(A Alexandre.)
Ah! seigneur, mettez fin en ma triste aventure.
Mettra-t-on tous les jours mon âme à la torture?
Souffrirai-je long-temps un si cruel tourment?
Et ne vous puis-je enfin aimer impunément?

ALEXANDRE.

Quel outrage, madame, émeut votre colère?

CASSANDRE.

La faveur d'une sœur pour l'intérêt d'un frère :
Son tyrannique effort veut éblouir mes vœux
Par le lustre d'un joug éclatant et pompeux.
On prétend m'aveugler avec un diadème,
Et l'on veut malgré moi que je règne et que j'aime :
C'est l'ordre qu'on m'impose, ou le prince irrité,
Abandonnant sa haine à son autorité,
Doit laisser aux neveux le plus tragique exemple,
Et d'un mépris vengé la marque la plus ample
Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé,
Et dont jusques-ici les siècles aient parlé.
Voilà les complimens que l'amour leur suscite,
Et les tendres motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE.

Rendez, rendez le calme à ces charmans appas;
Laissez grender le foudre, il ne tombera pas;
Ou l'artisan des maux que le sort vous destine
Tombera le premier dessous votre ruine.
Fondez votre repos en me faisant heureux;
Coupons dès cette nuit tout accès à ses vœux,
Et voyez sans frayeur quoi qu'il ose entreprendre,
Quand vous m'aurez commis une femme à défendre,
Et quand ouvertement en qualité d'époux
Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous.

FÉDERIC.

Prévenez dès ce soir l'ardeur qui le transporte :
Aux desseins importans la diligence importe.

L'ordre seul de l'affaire est à considérer;
Mais tirons-nous d'ici pour en délibérer.

CASSANDRE.

Quel trouble, quelle alarme, et quels soins me possèdent!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LADISLAS.

LADISLAS.

Madame, il ne se peut que mes vœux ne succèdent;
J'aurois tort d'en douter, et de redouter rien
Avec deux confidens qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'âme:
Ils vous parloient sans doute en faveur de ma flamme?

CASSANDRE.

Vous les désavoûriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie
La mémoire du temps que vous m'avez servie,
Et qu'avec lui vos yeux et votre cœur d'accord
Détestent ma présence à l'égard de la mort.

LADISLAS.

Vous en faites la vaine, et tenez ces paroles
Pour des propos en l'air et des contes frivoles:
L'amour me les dictoit, et j'étois transporté,
S'il s'en faut rapporter à votre vanité:
Mais si j'en suis bon juge, et si je m'en dois croire,
Je vois peu de matière à tant de vaine gloire;
Je ne vois point en vous d'appas si surprenans

Qu'ils vous doivent donner des titres éminens;
Rien ne relève tant l'éclat de ce visage,
Ou vous n'en mettez pas tous les traits en usage.
Vos yeux, ces beaux charmeurs, avec tous leurs appas,
Ne sont point accusés de tant d'assassinats;
Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes
Ne porte point si loin le bruit de vos conquêtes:
Hors un seul, dont le cœur se donne à trop bon prix,
Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.
Pour moi qui suis facile, et qui bientôt me blesse,
Votre beauté m'a plu, j'avoûrai ma foiblesse,
Et m'a couté des soins, des devoirs et des pas;
Mais du dessein, je crois que vous n'en doutez pas.
Vous avez eu raison de ne vous pas promettre
Un hymen que mon rang ne me pouvoit permettre.
L'intérêt de l'état qui doit régler mon sort,
Avecque mon amour n'en étoit pas d'accord:
Avec tous mes efforts j'ai manqué de fortune;
Vous m'avez résisté, la gloire en est commune:
Si contre vos refus j'eusse cru mon pouvoir,
Un facile succès eût suivi mon espoir:
Dérobant ma conquête elle m'étoit certaine;
Mais je n'ai pas trouvé qu'elle en valût la peine,
Et bien moins de vous mettre au rang où je prétends,
Et de vous partager le sceptre que j'attends.
Voilà toute l'amour que vous m'avez causée:
Si vous en croyez plus, soyez désabusée.
Votre mépris enfin m'en produit un commun;
Je n'ai plus résolu de vous être importun;
J'ai perdu le désir avecque l'espérance;
Et, pour vous témoigner de quelle indifférence
J'abandonne un plaisir que j'ai tant poursuivi,

Je veux rendre un service à qui m'a desservi.
Je ne vous retiens plus; conduisez-la, mon frère;
Et vous, duc, demeurez.

CASSANDRE.

Oh! la noble colère!
Conservez-moi long-temps ce généreux mépris,
Et que bientôt, seigneur, un trône en soit le prix!

(Elle sort avec Alexandre.)

LADISLAS, *à part.*

Dieux! avec quel effort et quelle peine extrême
Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même,
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi!
Duc, j'allois pour vous voir, et de la part du roi.

FÉDERIC.

Quelque loi qu'il m'impose, elle me sera chère.

LADISLAS.

Vous savez s'il vous aime et s'il vous considère:
Il vous fait droit aussi quand il vous agrandit,
Et sur votre vertu fonde votre crédit.
Cette même vertu, condamnant mon caprice,
Veut qu'en votre faveur je souffre sa justice,
Et le laisse acquitter à vos derniers exploits
Du prix que sa parole a mis à votre voix.
Usez donc pour ce choix du pouvoir qu'il vous donr
Venez choisir vos fers, qui sont votre couronne;
Déclarez-lui l'objet que vous considérez,
Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez,
Et de votre valeur verrai la récompense,
Comme sans intérêt, aussi sans répugnance.

FÉDERIC.

Mon espoir, avoué par ma témérité,
Du succès de mes vœux autrefois m'a flatté;

Mais depuis mon malheur d'être en votre disgrâce,
Un visible mépris a détruit cette audace;
Et qui se voit des yeux le commerce interdit
Est bien vain s'il espère et vante son crédit.

LADISLAS.

Loin de vous desservir et vous être contraire,
Je vais de votre hymen solliciter mon père.
J'ai déjà sa parole, et, s'il en est besoin,
Près de cette beauté vous offre encor mon soin.

FÉDERIC.

En vain je l'obtiendrai de son pouvoir suprême,
Si je ne puis encor l'obtenir d'elle-même.

LADISLAS.

Je crois que les moyens vous en seront aisés.

FÉDERIC.

Vos soins en ma faveur les ont mal disposés.

LADISLAS.

Avec votre vertu ma faveur étoit vaine.

FÉDERIC.

Mes efforts étoit vains avecque votre haine.

LADISLAS.

Mes intérêts cessés relèvent votre espoir.

FÉDERIC.

Mes vœux humiliés révèrent mon devoir;
Et l'âme qu'une fois on a persuadée
A trop d'attachement à sa première idée,
Pour reprendre bientôt l'estime ou le mépris,
Et guérir aisément d'un dégoût qu'elle a pris.

SCÈNE V.

VENCESLAS, LADISLAS, FÉDERIC, GARDES.

VENCESLAS, *à Féderic.*

Venez, heureux appui que le ciel me suscite,
Dégager ma promesse envers votre mérite.
D'un cœur si généreux ayant servi l'état,
Vous desservez son prince en le laissant ingrat:
J'engage mon honneur engageant ma parole;
Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous vole:
Ne me le laissez plus, puisque je vous le dois,
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix;
En votre récompense éprouvez ma justice;
Du prince la raison a guéri le caprice;
Il prend vos intérêts, votre heur lui sera doux,
Et qui vous desservoit parle à présent pour vous.

LADISLAS, *à part.*

Contre moi mon rival obtient mon assistance!
A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu ma constance!

FÉDERIC.

Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir.
Ne faites pas, seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire une œuvre mercenaire.
Pouvoir dire: « Ce bras a servi Venceslas, »
N'est-ce pas un loyer digne de cent combats?

VENCESLAS.

Non, non, quoi que je doive à ce bras indomptable,
C'est trop que votre roi soit votre redevable.

Ce grand cœur refusant intéresse le mien,
Et me demande trop en ne demandant rien.
Faisons par vos travaux et ma reconnoissance
Du maître et du sujet discerner la puissance :
Mon renom ne vous peut souffrir, sans se souiller,
La générosité qui m'en veut dépouiller.

FÉDERIC.

N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre.
J'aime en un lieu, seigneur, où je ne puis atteindre :
Je m'en connois indigne; et l'objet que je sers,
Dédaignant son tribut, désavoûroit mes fers.

VENCESLAS.

Les plus puissans états n'ont point de souveraines
Dont ce bras ne mérite et n'honorât les chaînes;
Et mon pouvoir enfin ou sera sans effet,
Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

LADISLAS, *à part.*

Quoi! l'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse
Au lit de mon rival va mettre ma maîtresse!

FÉDERIC.

Ma défense à vos lois n'ose plus repartir.

LADISLAS, *à part.*

Non, non, lâche rival, je n'y puis consentir.

FÉDERIC.

Et forcé par votre ordre à rompre mon silence,
Je vous obéirai, mais avec violence,
Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus que n'observant point un ordre si pressant:
J'avoûrai donc, grand roi, que l'objet qui me touche....

LADISLAS.

Duc, encore une fois, je vous ferme la bouche,
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

VENCESLAS.

Insolent!

LADISLAS.

J'ai sans fruit vaincu ma passion:
Pour souffrir son orgueil, seigneur, et vous complaire
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire;
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir.
Je suis ma passion, suivez votre colère:
Pour un fils sans respect perdez l'amour d'un père;
Tranchez le cours du temps à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné;
Ou si votre justice épargne encor ma tête,
De ce présomptueux rejetez la requête,
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

(Il sort.)

VENCESLAS.

Gardes, qu'on le saisisse.

FÉDERIC, *les arrêtant.*

Ah! seigneur, quel asile
A conserver mes jours ne seroit inutile,
Et me garantiroit contre un soulèvement?
Accordez-moi sa grâce ou mon éloignement.

VENCESLAS.

Qu'aucun soin ne vous trouble et ne vous importune.
Duc, je ferai si haut monter votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,

séditieux vous verra de si bas,
amais d'aucun trait de haine ni d'envie
pourra livrér d'atteinte à votre vie;
'instinct enragé qui meut ses passions
ettra plus de borne à vos prétentions;
ne pourra heurter votre pouvoir suprême,
e tous vos souhaits dépendront de vous-même.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

Ah, Dieu! que cet effroi me trouble et me confond!
Tu vois que ton rapport à mon songe répond,
Et sur cette frayeur tu condamnes mes larmes?
Je me mets trop en peine, et je prends trop d'alarmes?

LÉONOR.

Vous en prenez sans doute un peu légèrement.
Pour n'avoir pas couché dans son appartement,
Est-ce un si grand sujet d'en prendre l'épouvante,
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente?
Croyez-vous que le prince en cet âge de feu,
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu,
Où l'âme sur les sens n'a point encor d'empire,
Où toujours le plus froid pour quelque objet soupire,
Vive avecque tout l'ordre et toute la pudeur
D'où dépend notre gloire et notre bonne odeur?
Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme
Que le repos tourmente et que l'amour consomme?

C'est les examiner d'un soin trop curieux :
Sur leurs déportemens il faut fermer les yeux;
Pour n'en point être en peine il n'en faut rien apprendre,
Et ne connoître point ce qu'il faudroit reprendre.

THÉODORE.

Un songe interrompu, sans suite, obscur, confus,
Qui passe en un instant et puis ne revient plus,
Fait dessus notre esprit une légère atteinte,
Et nous laisse imprimée ou point ou peu de crainte;
Mais les songes suivis, ou dont à tout propos
L'horreur se remontrant interrompt le repos,
Et qui distinctement marquent les aventures,
Sont les avis du ciel pour les choses futures.
Hélas! j'ai vu la main qui lui perçoit le flanc;
J'ai vu porter le coup, j'ai vu couler son sang;
Du coup d'un autre main j'ai vu voler sa tête;
Pour recevoir son corps j'ai vu la tombe prête;
Et m'écriant d'un ton qui t'auroit fait horreur,
J'ai dissipé mon songe et non pas ma terreur.
Cet effroi de mon lit aussitôt m'a tirée;
Et, comme tu m'as vue, interdite, égarée,
Sans toi je me rendois en son appartement,
D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fondement,
Puisque ses gens t'ont dit.... Mais que vois-je?

SCÈNE II.

LES MÊMES; OCTAVE, LADISLAS.

OCTAVE.

Ah! madame!

THÉODORE, *à Léonor.*

Eh bien?

OCTAVE.

Sans mon secours le prince rendoit l'âme.

THÉODORE.

Prenois-je, Léonor, l'alarme hors de propos?

LADISLAS.

Souffrez-moi sur ce siége un moment de repos;
Débile, et mal remis encor de la foiblesse,
Où ma perte de sang et ma chute me laisse,
Je me traîne avec peine, et j'ignore où je suis.

THÉODORE.

Ah! mon frère!

LADISLAS.

Ah! ma sœur! savez-vous mes ennuis!

THÉODORE.

O songe, avant-coureur d'aventure tragique,
Combien sensiblement cet accident s'explique!
Par quel malheur, mon frère, ou par quel attentat
Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état?

LADISLAS.

Vous voyez ce qu'Amour et Cassandre me coûte.
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

THÉODORE.

Soignez-y, Léonor.

LADISLAS.

Vous avez vu, ma sœur,
Mes plus secrets pensers jusqu'au fond de mon cœur;
Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même
Pour secouer le joug de cet amour extrême,
Et retirer d'un cœur indignement blessé
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé.
Mais, quoi que j'entreprenne, à moi-même infidèle,
Contre mon jugement mon esprit se rebelle;
Mon cœur de son service à peine est diverti
Qu'au premier souvenir il reprend son parti,
Tant a de droit sur nous, malheureux que nous sommes,
Cet amour, non amour, mais ennemi des hommes.
J'ai, pour aucunement couvrir ma lâcheté,
Quand je souffrois le plus, j'ai feint plus de santé;
Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,
J'ai fait du souverain et j'ai tranché du brave;
Bien plus, j'ai, furieux, inégal, interdit,
Voulu pour mon rival employer mon crédit:
Mais au moindre penser mon âme transportée
Contre mon propre effort s'est toujours révoltée;
Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris
Peut plus que ma colère et plus que ses mépris:
Sur ce qu'Octave enfin hier me fit entendre
L'hymen qui se traitoit du duc et de Cassandre,
Et que ce couple heureux consommoit cette nuit.....

OCTAVE.

Pernicieux avis, hélas! qu'as-tu produit?

LADISLAS.

Succombant tout d'un coup à ce coup qui m'accable,
De tout raisonnement je deviens incapable,

Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
Et ne prends plus avis que de mon désespoir.
Par une fausse porte, enfin, la nuit venue,
Je me dérobe aux miens et je gagne la rue,
D'où, tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
Au palais de Cassandre en même temps rendu,
J'escalade les murs, gagne une galerie,
Et, cherchant un endroit commode à ma furie,
Descends sur l'escalier, et dans l'obscurité
Prépare à tout succès mon courage irrité.
Au nom du duc enfin j'entends ouvrir la porte,
Et, suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,
Cours, éteins la lumière, et d'un aveugle effort
De trois coups de poignard blesse le duc à mort.

THÉODORE, *effrayée, s'appuyant sur Léonor.*

Le duc! qu'entends-je, hélas?

LADISLAS.

A cette rude atteinte,
Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
Lui m'entendant tomber le poignard sous ses pas,
S'en saisit, me poursuit et m'en atteint au bras.
Son âme à cet effort de son corps se sépare;
Il tombe mort.

THÉODORE.

O rage inhumaine et barbare!

LADISLAS.

Et moi par cent détours que je ne connois pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace,
Je tombe, et hors de moi demeure sur la place;
Tant qu'Octave passant s'est donné le souci

bander ma blessure et de me rendre ici,
, non sans peine encor, je reviens en moi-même.

THÉODORE, *appuyée sur Léonor.*

uccombe, mon frère, à ma douleur extrême.
foiblesse me chasse et peut rendre évident
ntérêt que je prends dedans votre accident.

(A part.)

tiens-moi, Léonor. Mon cœur, es-tu si tendre,
: de donner des pleurs à l'époux de Cassandre,
vouloir mal au bras qui t'en a dégagé?
hymen t'offensoit, et sa mort t'a vengé.

(Elle sort.)

OCTAVE.

à du jour, seigneur, la lumière naissante
t voir par son retour la lune pâlissante.

LADISLAS.

va produire aux yeux les crimes de la nuit.

OCTAVE.

me aux quartiers du roi j'entends déjà du bruit.
ez vous rendre au lit, que quelqu'un ne survienne.

LADISLAS.

ii souhaite la mort craint peu quoi qu'il avienne.
ais allons, conduis-moi.

SCÈNE III.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE, GARDES.

VENCESLAS.

Mon fils!

LADISLAS.

Seigneur?

VENCESLAS.

Hélas!

OCTAVE.

O fatale rencontre!

VENCESLAS.

Es-ce vous, Ladislas,
Dont la couleur éteinte et la vue égarée
Ne marquent plus qu'un corps dont l'âme est séparée?
En quel lieu, si saisi, si froid et si sanglant,
Adressez-vous ce pas incertain et tremblant?
Qui vous a si matin tiré de votre couche?
Quel trouble vous possède et vous ferme la bouche?

LADISLAS, *se remettant sur sa chaise.*

Que lui dirai-je, hélas?

VENCESLAS.

Répondez-moi, mon fils;
Quel fatal accident.......

LADISLAS.

Seigneur, je vous le dis:
J'allois... j'étois... l'Amour a sur moi tant d'empire.....
Je me confonds, seigneur, et ne vous puis rien dire.

VENCESLAS.

D'un trouble si confus un esprit assailli
Se confesse coupable, et qui craint a failli.
N'avez-vous point eu prise avecque votre frère?
Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire,
Et si pour l'en garder mes soins n'avoient pourvu.....

LADISLAS.

M'a-t-il pas satisfait? Non, je ne l'ai point vu.

VENCESLAS.

Qui vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière?

LADISLAS.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil?

VENCESLAS.

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie,
Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort :
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instans dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours.
Sur mon couchant, enfin, ma débile paupière
Me ménage avecque soin ce reste de lumière;
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin?

LADISLAS.

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche son précipice :

Ce bras, puisqu'il est vain de vous déguiser rien,
A de votre couronne abattu le soutien :
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide;
Mais j'ai dû l'être.

VENCESLAS.

O dieu! le duc est mort, perfide!
Le duc est mort, barbare! et pour excuse enfin
Vous avez eu raison d'être son assassin!
A cette épreuve, ô ciel, mets-tu ma patience?

SCÈNE IV.

LES MÊMES; FÉDERIC.

FÉDERIC.

La duchesse, seigneur, vous demande audience.

LADISLAS.

Que vois-je? quel fantôme et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion?

VENCESLAS.

Que m'avez-vous dit, prince, et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille?

LADISLAS.

Ne vous ai-je pas dit qu'interdit et confus,
Je ne pouvois rien dire et ne raisonnois plus?

VENCESLAS.

Ah, duc! il étoit temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée :
Différant d'un instant le soin de l'en guérir,
Le bruit de votre mort m'alloit faire mourir.
Jamais cœur ne conçut une douleur si forte.
Mais que me dites-vous?

FÉDERIC.

Que Cassandre à la porte
Demandoit à vous voir.

VENCESLAS.

Qu'elle entre.

LADISLAS, *à part.*

O justes cieux!
M'as-tu trompé, ma main? me trompez-vous, mes yeux?
Si le duc est vivant quelle vie ai-je éteinte?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte?

SCÈNE V.

LES MÊMES; CASSANDRE.

CASSANDRE *au roi.*

Grand roi, de l'innocence auguste protecteur,
Des peines et des prix juste dispensateur,
Exemple de justice inviolable et pure,
Admirable à la race et présente et future,
Prince et père à la fois, vengez-moi, vengez-vous,
Avec votre pitié mêlez votre courroux,
Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable
Une marque aux neveux à jamais mémorable.

VENCESLAS.

Faites trêve, madame, avecque les douleurs
Qui vous coupent la voix et font parler vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre majesté, sire, a connu ma famille.

VENCESLAS.

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes fille,
Est descendu d'aïeux issus du sang royal,
Et me fut un voisin généreux et loyal.

CASSANDRE.

Vous savez si prétendre un de vos fils pour gendre,
Eût au rang qu'il tenoit été trop entreprendre.

VENCESLAS.

L'amour n'offense point dedans l'égalité.

CASSANDRE.

Tous deux ont eu dessein dessus ma liberté :
Mais avec différence et d'objet et d'estime;
L'un qui me crut honnête eut un but légitime,
Et l'autre dont l'amour fol et capricieux
Doutta de ma sagesse, en eut un vicieux.
J'eus bientôt d'eux aussi des sentimens contraires,
Et, quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point frères
Je ne les pus aimer ni haïr à demi;
Je tins l'un pour amant, l'autre pour ennemi;
L'infant par sa vertu s'est soumis ma franchise,
Le prince par son vice en a manqué la prise;
Et par deux différens mais louables effets,
J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais;
Alexandre, qui vit son rival en son frère,
Et qui craignit d'ailleurs l'autorité d'un père,
Fit, quoiqu'autant ardent que prudent et discret,
De notre passion un commerce secret,
Et sous le nom du duc déguisant sa poursuite,
Ménagea votre vue avec tant de conduite,
Qu'enfin toute personne a cru jusqu'aujourd'hui
Qu'il parloit pour le duc quand il parloit pour lui.

Cette adresse a trompé jusqu'à nos domestiques;
Mais craignant que le prince, à bout de ses pratiques,
Comme il croit tout pouvoir avec impunité,
Ne suivît la fureur d'un amour irrité,
Et dessus mon honneur osât trop entreprendre;
Nous crûmes que l'hymen pouvoit seul m'en défendre;
Et l'heure prise enfin pour nous donner les mains,
Et, bornant son espoir, détruire ses desseins,
Hier déjà le sommeil, semant par tout ses charmes....
(En cet endroit, seigneur, laissez couler mes larmes,
Leur cours vient d'une source à ne tarir jamais.)
L'infant, de cet hymen espérant le succès,
Et de peur de soupçon arrivant sans escorte,
A peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,
Qu'il sent pour tout accueil une barbare main
De trois coups de poignard lui traverser le sein.

VENCESLAS.

O Dieu! l'infant est mort!

LADISLAS, *à part.*

O mon aveugle rage,
Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage!

(Le roi s'assied et met son mouchoir sur son visage.)

CASSANDRE.

Oui, seigneur, il est mort, et je suivrai ses pas
A l'instant que j'aurai vu venger son trépas.
J'en connois le meurtrier, et j'attends son supplice
De vos ressentimens et de votre justice:
C'est votre propre sang, seigneur, qu'on a versé,
Votre vivant portrait qui se trouve effacé.
J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre:
Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre;

Vengez-moi, vengez-vous, et vengez un époux
Que, veuve avant l'hymen, je pleure à vos genoux.
Mais apprenant, grand roi, cet accident sinistre,
Hélas! en pourriez-vous soupçonner le ministre?
Oui, votre sang suffit pour vous en faire foi:
(Montrant Ladislas.)
Il s'émeut, il vous parle et pour et contre soi:
Et, par un sentiment ensemble horrible et tendre,
Vous dit que Ladislas est meurtrier d'Alexandre.
Ce geste encor, seigneur, ce maintien interdit,
Ce visage effrayé, ce silence le dit;
Et, plus que tout enfin, cette main encor teinte
De ce sang précieux qui fait naître ma plainte.
Quel des deux sur vos sens fera le plus d'effort,
De votre fils meurtrier ou de votre fils mort?
Si vous étiez si foible, et votre sang si tendre,
Qu'on l'eût impunément commencé de répandre,
Peut-être verriez-vous la main qui l'a versé
Attenter sur celui qu'elle vous a laissé:
D'assassin de son frère il peut être le vôtre;
Un crime pourroit bien être un essai de l'autre:
Ainsi que les vertus, les crimes enchaînés,
Sont toujours ou souvent l'un par l'autre traînés.
Craignez de hasarder, pour être trop auguste,
Et le trône et la vie, et le titre de juste.
Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher,
Ni la perte d'un fils qui vous étoit si cher,
Ni l'horrible penser du coup qui vous la coûte,
Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoutte;
(Elle tire un poignard de sa manche.)
Et, s'il ne ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris:
Votre fils l'a tiré du sein de votre fils;

Oui, de ce coup, seigneur, un frère fut capable;
Ce fer porte le chiffre et le nom du coupable,
Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,
Et complice du meurtre en déclare l'auteur:
Ce fer qui, chaud encor, par un énorme crime
A traversé d'amour la plus noble victime,
L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé,
Et le plus digne cœur dont vous fussiez aimé;
Ce cœur enfin, ce sang, ce fils, cette victime,
Demandent par ma bouche un arrêt légitime.
Roi, vous vous feriez tort par cette impunité,
Et père, à votre fils vous devez l'équité.
J'attends de voir pousser votre main vengeresse
Ou par votre justice ou par votre tendresse;
Ou, si je n'obtiens rien de la part des humains,
La justice du ciel me prêtera les mains:
Ce forfait contre lui cherche en vain du refuge;
Il en fut le témoin, il en sera le juge;
Et pour punir un bras d'un tel crime noirci,
Le sien saura s'étendre et n'est pas raccourci,
Si vous lui remettez à venger nos offenses.

VENCESLAS.

Contre ces charges, prince, avez-vous des défenses?

LADISLAS.

Non, je suis criminel: abandonnez, grand roi,
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi;
Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère;
Supprimons les doux noms et de fils et de père,
Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter.
Cassandre veut ma mort, il la faut contenter;
Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taise;

Et j'estimerai plus une mort qui lui plaise,
Qu'un destin qui pourroit m'affranchir du trépas,
Et qu'une éternité qui ne lui plairoit pas.
J'ai beau dissimuler ma passion extrême,
Jusqu'après le trépas mon sort veut que je l'aime;
Et pour dire à quel point mon cœur est embrasé,
Jusqu'après le trépas qu'elle m'aura causé,
Le coup qui me tûra pour venger son injure,
Ne sera qu'une heureuse et légère blessure,
Au prix du coup fatal qui me perça le cœur,
Quand de ma liberté son bel œil fut vainqueur:
J'en fus désespéré jusqu'à tout entreprendre;
Il m'ôta le repos que l'autre me doit rendre:
Puisqu'être sa victime est un décret des cieux,
Qu'importe qui me tue, ou sa bouche ou ses yeux?
Souscrivez à l'arrêt dont elle me menace;
Privé de sa faveur je ne veux point de grâce:
Mettez à bout l'effet qu'amour a commencé,
Achevez un trépas déjà bien avancé;
Et si d'autre intérêt n'émeut votre colère,
Craignez tout d'une main qui peut tuer un frère.

VENCESLAS.

Madame, modérez vos sensibles regrets,
Et laissez à mes soins nos communs intérêts;
Mes ordres aujourd'hui feront voir une marque
Et d'un juge équitable et d'un digne monarque;
Je me dépouillerai de toute passion,
Et je lui ferai droit par sa confession.

CASSANDRE.

Mon attente, grand roi, n'a point été trompée,
Et.....

VENCESLAS.

Prince, levez-vous, donnez-moi votre épée.

LADISLAS, *se levant.*

Mon épée! Ah! mon crime est-il énorme au point
De me.....

VENCESLAS.

Donnez, vous dis-je, et ne répliquez point.

LADISLAS.

La voilà!

VENCESLAS, *la donnant à Féderic.*

Tenez, duc.

OCTAVE.

O disgrâce inhumaine!

VENCESLAS.

Et faites-le garder en la chambre prochaine.
Allez.

LADISLAS.

Presse la fin où tu m'as destiné,
Sort! voilà de tes jeux, et ta roue a tourné.

(Il sort.)

VENCESLAS.

Duc?

FÉDERIC.

Seigneur?

VENCESLAS.

De ma part donnez avis au prince
Que sa tête, autrefois si chère à la province,
Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux
Qui fera détester son crime à nos neveux.
(A Octave.)
Vous, conduisez madame, et la rendez chez elle.

CASSANDRE.

Grand roi, des plus grands rois le plus parfait modèle
Conservez invaincu cet invincible sein,
Poussez jusques au bout ce généreux dessein,
Et constant écoutez contre votre indulgence
Le sang d'un fils qui crie et demande vengeance.

VENCESLAS.

Ce coup n'est pas, madame, un crime à protéger :
J'aurai soin de punir, et non pas de venger.

(Cassandre sort avec Octave.)

O ciel! ta providence, apparemment prospère,
Au gré de mes soupirs de deux fils m'a fait père,
Et l'un d'eux qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

De quel air, Léonor, a-t-il reçu ma lettre?

LÉONOR.

D'un air et d'un visage à vous en tout promettre :
En vain sa modestie a voulu déguiser;
Venant à votre nom il l'a fallu baiser,
Comme à force, imprimant sur ce cher caractère
Une marque d'un feu qu'il sent, mais qu'il veut taire.

THÉODORE.

Que tu prends mal ton temps pour éprouver un cœur
Que la douleur éprouve avec tant de rigueur!
J'ai plaint la mort du duc comme d'une personne
Nécessaire à mon père et qui sert sa couronne;
Et quand on me guérit de ce fâcheux rapport,
Et quand j'apprends qu'il vit, j'apprends qu'un frère est mort.
Encor, quoique nos cœurs fussent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort souhaiter la vengeance.
J'aimois également le mort et l'assassin,

Je plains également l'un et l'autre destin;
Pour un frère meurtri ma douleur a des larmes,
Pour un frère meurtrier ma fureur n'a point d'armes;
Et si le sang de l'un excite mon courroux,
Celui..... Mais le duc vient : Léonor, laissez-nous.

(Léonor sort.)

SCÈNE II.

FÉDERIC, THÉODORE.

FÉDERIC.

Brûlant de vous servir, adorable princesse,
Je me rends par votre ordre aux pieds de votre altesse.

THÉODORE.

Ne me flattez-vous point, et m'en puis-je vanter?

FÉDERIC.

Cette épreuve, madame, est facile à tenter :
J'ai du sang à répandre et je porte une épée,
Et ma main pour vos lois brûle d'être occupée.

THÉODORE.

Je n'exige pas tant de votre affection,
Et je ne veux de vous qu'une confession.

FÉDERIC.

Quelle? ordonnez-le moi.

THÉODORE.

Savoir de votre bouche,
De quel heureux objet le mérite vous touche,
Et doit être le prix de ces fameux exploits
Qui jusqu'en Moscovie ont étendu nos lois.

'imputois votre prise aux charmes de Cassandre;
Iais l'infant l'adorant, vous n'y pouviez prétendre.

FÉDERIC.

Ies vœux ont pris, madame, un vol plus élevé,
ussi par ma raison n'est-il pas approuvé.

THÉODORE.

Ie cherchez point d'excuse en votre modestie:
Iommez-la, je le veux.

FÉDERIC.

Je suis sans repartie,
Iais ma voix cédera cet office à vos yeux:
'ous-même nommez-vous cet objet glorieux;
'os doigts ont mis son nom au bas de cette lettre.

(Lui donnant sa lettre ouverte.)

THÉODORE, *ayant lu son nom.*

'otre mérite, duc, vous peut beaucoup permettre,
Iais.... .

FÉDERIC.

Osant vous aimer, j'ai condamné mes vœux,
e me suis voulu mal du bien que je vous veux;
Iais, madame, accusez une étoile fatale,
)'élever un espoir que la raison ravale,
)e faire à vos sujets encenser vos autels,
ït de vous procurer des hommages mortels.

THÉODORE.

ïi j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zèle
Ie promettre à l'instant une preuve fidèle?

FÉDERIC.

Le beau feu dont pour vous ce cœur est embrasé
Trouvera tout possible, et l'impossible aisé.

THÉODORE.

L'effort vous en sera pénible, mais illustre.

FÉDERIC.

D'une si noble ardeur il accroîtra le lustre.

THÉODORE.

Tant s'en faut : cette épreuve est de tenir caché
Un espoir dont l'orgueil vous seroit reproché,
De vous taire et n'admettre en votre confidence
Que votre seul respect avec votre prudence;
Et pour le prix enfin du service important
Qui rend sur tant de noms votre nom éclatant,
Aller en ma faveur demander à mon père,
Au lieu de notre hymen, la grâce de mon frère,
Prévenir son arrêt, et par votre secours
Faire tomber l'acier prêt à trancher ses jours.
De cette épreuve, duc, vos vœux sont-ils capables?

FÉDERIC.

Oui, madame, et de plus, puisqu'ils sont si coupable
Ils vous sauront encor venger de leur orgueil,
Et tomber avec moi dans la nuit du cercueil.

THÉODORE.

Non, je vous le défends, laissez-moi mes vengeances,
Et, si j'ai droit sur vous, observez mes défenses.
Adieu, duc.

(Elle sort.)

FÉDERIC *seul.*

Quel orage agite mon espoir!
Et quelle loi, mon cœur, viens-tu de recevoir!
Si j'ose l'adorer, je prends trop de licence;

Si je m'en veux punir, j'en reçois la défense.
Me défendre la mort sans me vouloir guérir,
N'est-ce pas m'ordonner de vivre et de mourir?
Mais.....

SCÈNE III.

VENCESLAS, FÉDERIC, GARDES.

VENCESLAS.

O jour à jamais funèbre à la province!
Féderic?

FÉDERIC.

Quoi, seigneur?

VENCESLAS.

Faites venir le prince.

FÉDERIC, *à part.*

Il sera superflu de tenter mon crédit:
Le sang fait son office, et le roi s'attendrit.

VENCESLAS, *à part.*

Trêve, trêve, nature, aux sanglantes batailles
Qui si cruellement déchirent mes entrailles,
Et, me perçant le cœur, le veulent partager
Entre mon fils à perdre et mon fils à venger :
A ma justice en vain ta tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'un roi cherche celui d'un père :
Je me suis dépouillé de cette qualité,
Et n'entends plus d'avis que ceux de l'équité.
Mais, ô vaine constance! ô force imaginaire!
A cette vue encor je sens que je suis père,
Et n'ai pas dépouillé tout humain sentiment.
Sortez, gardes. Vous, duc, laissez-nous un moment.

(Féderic et les gardes sortent.)

SCÈNE IV.

VENCESLAS, LADISLAS.

LADISLAS.

Venez-vous conserver ou venger votre race ?
M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort ou ma grâce

VENCESLAS.

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS.

Seigneur, quelle bonté,
Quel effet de tendresse et quelle nouveauté!
Voulez-vous ou marquer ou remettre mes peines?
Et vos bras me sont-ils des faveurs ou des chaînes?

VENCESLAS.

Avecque le dernier de leurs embrassemens,
Recevez de mon cœur les derniers sentimens.
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LADISLAS.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

VENCESLAS.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvemens?

LADISLAS.

Si je ne les produits, j'en ai les sentimens.

VENCESLAS.

Enfin d'un grand effort vous trouvez-vous capable?

LADISLAS.

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

VENCESLAS.

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LADISLAS.

S'il est temps de partir, mon âme est toute prête.

VENCESLAS.

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête.
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra;
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tûra;
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample;
Mais à l'état enfin je dois ce grand exemple,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort:
J'ai craint de prononcer autant que vous d'entendre
L'arrêt qu'ils demandoient et que j'ai dû leur rendre.
Pour ne vous perdre pas j'ai long-temps combattu,
Mais, ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice,
Ou régnant, à l'état je dois ce sacrifice.

LADISLAS.

Eh bien, achevez-le, voilà ce cou tout prêt.
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt;
Je ne m'en défends point, et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui s'est mépris et crut trop ma fureur:
Ma haine, et mon amour qu'il vouloit satisfaire,
Portoient le coup au duc et non pas à mon frère:
J'alléguerois encor que ce coup part d'un bras
Dont les premiers efforts ont servi vos états,
Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place
Pour vous devoir parler en faveur de ma grâce:

Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort;
J'ai mon objet à part à qui je dois ma mort:
Vous la devez au peuple, à mon frère, à vous-même;
Moi je la dois, seigneur, à l'ingrate que j'aime;
Je la dois à sa haine, et m'en veux acquitter:
C'est un léger tribut qu'une vie à quitter;
C'est peu pour satisfaire et pour plaire à Cassandre,
Qu'une tête à donner et du sang à répandre;
Et, forcé de l'aimer jusqu'au dernier soupir,
Sans avoir pu vivant répondre à son désir,
Suis ravi de savoir que ma mort y réponde,
Et que mourant je plaise aux plus beaux yeux du monde.

VENCESLAS.

A quoi que votre cœur destine votre mort,
Allez vous préparer à cet illustre effort;
Et pour les intérêts d'une mortelle flamme,
Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'âme.
Tout obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
Et n'a pas pu cacher votre forfait aux cieux,

(Il l'embrasse.)

Adieu, sur l'échafaud portez le cœur du prince,
Et faites-y douter à toute la province
Si, né pour commander et destiné si haut,

(Le roi frappe du pied pour faire venir le duc.)

Vous mourez sur un trône ou sur un échafaud.

(Féderic entre avec les gardes.)

Duc, remmenez le prince.

LADISLAS.

O vertu trop sévère,
Venceslas vit encor, et je n'ai plus de père!

(Il sort.)

SCÈNE V.

VENCESLAS, GARDES.

VENCESLAS.

stice inhumaine et devoirs ennemis,
conserver mon sceptre il faut perdre mon fils!
laisse-les agir, importune tendresse;
ous, cachez, mes yeux, vos pleurs et ma faiblesse.
e puis rien pour lui, le sang cède à la loi,
e ne lui puis être et bon père et bon roi.
, Pologne, en l'horreur que le vice m'imprime,
ion élection fut un choix légitime;
i je puis donner aux devoirs de mon rang
que mon propre fils et que mon propre sang.

SCÈNE VI.

MÊMES; THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR.

THÉODORE.

quelle loi, seigneur, si barbare et si dure,
vez-vous renverser celle de la nature?
prends qu'au prince, hélas! l'arrêt est prononcé,
de son châtiment l'appareil est dressé.
i! nous demeurerons par des lois si sévères,
at sans héritiers, vous sans fils, moi sans frère!
sultez-vous un peu contre votre fureur:
t trop qu'en votre fils condamner un erreur;
carnage d'un frère un frère est incapable;
cet assassinat la nuit seule est coupable;

Il plaint autant que nous le sort qu'il a fini
Et par son propre crime il est assez puni.
La pitié, qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un roi que la justice.
Avec moins de fureur vous lui serez plus doux:
La justice est souvent le masque du courroux;
Et l'on imputera cet arrêt si sévère
Moins au devoir d'un roi qu'à la faveur d'un père.
Un murmure public condamne cet arrêt:
La nature vous parle, et Cassandre se tait;
La rencontre du prince en ce lieu non prévue,
L'intérêt de l'état, et mes pleurs l'ont vaincue;
Son ennui si profond n'a su nous résister:
Un fils enfin n'a plus qu'un père à surmonter.

CASSANDRE.

Je revenois, seigneur, demander son supplice,
Et de ce noble effort presser votre justice;
Mon cœur, impatient d'attendre son trépas,
Accusoit chaque instant qui ne me vengeoit pas;
Mais je ne puis juger par quel effet contraire
Sa rencontre en ce cœur a fait taire son frère!
Ses fers ont combattu le vif ressentiment
Que je dois, malheureuse, au sang de mon amant;
Et, quoique tout meurtri, mon âme encore l'adore.
Les plaintes, les raisons, les pleurs de Théodore,
Le murmure du peuple et de l'état entier,
Qui contre mon parti soutient son héritier
Et condamne l'arrêt dont la douleur vous presse,
Suspendent en mon sein cette ardeur vengeresse,
Et me la font enfin passer pour attentat
Contre le bien public et le chef de l'état.
Je me tais donc, seigneur; disposez de la vie

Que vous m'avez promise et que j'ai poursuivie.
(A part.)
Au défaut de celui qu'on te refusera,
J'ai du sang, cher amant, qui te satisfera.

VENCESLAS.

Vous ne pouvez douter, duchesse, et vous, infante,
Que, père, je voudrois répondre à votre attente :
Je suis par son arrêt plus condamné que lui,
Et je préférerois la mort à mon ennui :
Mais d'autre part je règne, et, si je lui pardonne,
D'un opprobre éternel je souille ma couronne;
Au lieu que, résistant, à cette dureté
Ma vie et votre honneur devront leur sûreté.
Ce lion est dompté : mais peut-être, madame,
Celui qui, si soumis, vous déguise sa flamme,
Plus fier et violent qu'il n'a jamais été,
Demain attenteroit sur votre honnêteté;
Peut-être qu'à mon sang sa main accoutumée,
Contre mon propre sein demain seroit armée.
La pitié qu'il vous cause est digne d'un grand cœur;
Mais, si je veux régner, il l'est de ma rigueur :
Je vous dois malgré vous raison de votre offense,
Et, quand vous vous rendez, prendre votre défense.
Mon courroux résistant, et le vôtre abattu,
Sont d'illustres effets d'une même vertu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; FÉDERIC.

VENCESLAS.

Que fait le prince, duc?

FÉDERIC.

C'est en ce moment, sire,
Qu'il est prince en effet et qu'il peut se le dire:
Il semble, aux yeux de tous, d'un héroïque effort,
Se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort.
Et puisque, si remis de tant de violence,
Il n'est plus en état de m'imposer silence,
Et m'envier un bien que ce bras m'a produit,
De mes travaux, grand roi, je demande le fruit.

VENCESLAS.

Il est juste, et fût-il de toute ma province....

FÉDÉRIC.

Je le restreins, seigneur, à la grâce du prince.

VENCESLAS.

Quoi!

FÉDÉRIC.

J'ai votre parole, et ce dépôt sacré
Contre votre refus m'est un gage assuré.
J'ai payé de mon sang l'heur que j'ose prétendre.

VENCESLAS.

Quoi! Féderic aussi conspire à me surprendre!
Quel charme contre un père, en faveur de son fils,
Suscite et fait parler ses propres ennemis?

FÉDERIC.

C'est peu que pour un prince une faute s'efface,
L'état qu'il doit régir lui doit bien une grâce :
Le seul sang de l'infant par son crime est versé,
Mais par son châtiment tout l'état est blessé :
Sa cause, quoique injuste, est la cause publique :
Il n'est pas toujours bon d'être trop politique.
Ce que veut tout l'état se peut-il denier?
Et, père, devez-vous vous rendre le dernier?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; OCTAVE.

OCTAVE.

Seigneur, d'un cri commun toute la populace
Parle en faveur du prince et demande sa grâce,
Et surtout un grand nombre, en la place amassé,
A d'un zèle indiscret l'échafaud renversé,
Et, les larmes aux yeux, d'une commune envie
Proteste de périr ou lui sauver la vie,
D'un même mouvement et d'une même voix
Tous le disent exempt de la rigueur des lois,
Et si cette chaleur n'est bientôt apaisée,
Jamais sédition ne fut mieux disposée.
En vain pour y mettre ordre et pour les contenir,
J'ai voulu.....

VENCESLAS.

C'est assez, faites-le-moi venir.

(Octave sort.)

LÉONOR, *à part.*

Ciel, seconde nos vœux.

THÉODORE, *à part.*

Voyons cette aventure.

VENCESLAS, *se promenant à grand pas.*

Oui, ma fille; oui, Cassandre; oui, parole; oui, nature;
Oui, peuple, il faut vouloir ce que vous souhaitez,
Et par vos sentimens régler mes volontés.

SCÈNE IX.

LADISLAS, OCTAVE, VENCESLAS, FÉDERIC
THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

LADISLAS, *aux pieds du roi.*

Par quel heur.....

VENCESLAS, *le relevant.*

Levez-vous : une couronne, prince,
Sous qui j'ai quarante ans régi cette province,
Qui passera sans tache en un règne futur,
Et dont tous les brillans ont un éclat si pur,
En qui la voix des grands et le commun suffrage
M'ont d'un nombre d'aïeux conservé l'héritage,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir
Pour en votre faveur désarmer mon pouvoir.
Je ne vous puis sauver tant qu'elle sera mienne:
Il faut que votre tête ou tombe ou la soutienne;
Il vous en faut pourvoir s'il vous faut pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner.
L'état vous la souhaite, et le peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne.
La justice est aux rois la reine des vertus,
Et me vouloir injuste est ne me vouloir plus.

ιez, après l'état j'ai droit de vous élire,
ınner en mon fils un père à mon empire.

LADISLAS.

faites-vous, grand roi?

VENCESLAS.

M'appeler de ce nom,
hors de mon pouvoir mettre votre pardon.
veux plus d'un rang où je vous suis contraire.
: roi, Ladislas, et moi je serai père.
je n'ai pu des lois souffrir les ennemis;
, je ne pourrai faire périr mon fils.
perte est aisée où l'amour nous convie :
perdrai qu'un nom pour sauver une vie,
contenter Cassandre, et le duc et l'état,
es premiers font grâce à votre assassinat:
ıc pour récompense a requis cette grâce,
ɛuple mutiné veut que je vous la fasse,
ndre le consent, je ne m'en défends plus;
ɛule dignité m'enjoignoit ce refus.
peine je descends de ce degré suprême :
e mieux conserver un fils qu'un diadème.

LADISLAS.

us ne pouvez être et mon père et mon roi,
je être votre fils et vous donner la loi?
peine je renonce à ce degré suprême;
donnez plutôt un fils qu'un diadème.

VENCESLAS.

'y prétends plus rien, ne me le rendez pas :
pardonne à son roi puniroit Ladislas,
ans cet ornement feroit tomber sa tête.

LADISLAS.

A vos ordres, seigneur, la voilà toute prête;
Je la conserverai puisque je vous la dois;
Mais elle régnera pour dispenser vos lois,
Et toujours, quoi qu'elle ose ou quoi qu'elle projette,
Le diadème au front sera votre sujette.
(A Fédéric.)
Par quel heureux destin, duc, ai-je mérité
Et de votre courage et de votre bonté
Le soin si généreux qu'ils ont eu pour ma vie?

FÉDERIC.

Ils ont servi l'état alors qu'ils l'ont servie.
Mais, et vers la couronne et vers vous acquitté,
J'implore une faveur de votre majesté.

LADISLAS.

Quelle?

FÉDERIC.

Votre congé, seigneur, et ma retraite,
Pour ne vous plus nourrir cette haine secrète
Qui, m'expliquant si mal, vous rend toujours suspects
Mes plus ardens devoirs et mes plus grands respects.

LADISLAS.

Non, non, vous devez, duc, vos soins à ma province
Roi, je n'hérite point des différens du prince,
Et j'augurerois mal de mon gouvernement
S'il m'en falloit d'abord ôter le fondement:
Qui trouve où dignement reposer sa couronne,
Qui rencontre à son trône une ferme colonne,
Qui possède un sujet digne de cet emploi,
Peut vanter son bonheur et peut dire être roi.
Le ciel nous l'a donné, cet état le possède;

Par ses soins tout nous rit, tout fleurit, tout succède;
Par son art nos voisins, nos propres ennemis,
N'aspirent qu'à nous être alliés ou soumis;
Il fait briller partout notre pouvoir suprême;
Par lui toute l'Europe ou nous craint ou nous aime,
Il est de tout l'état la force et l'ornement,
Et vous me l'ôteriez par votre éloignement.
L'heur le plus précieux que régnant je respire
Est que vous demeuriez l'âme de cet empire.
(Montrant Théodore.)
Et si vous répondez à mon élection,
Ma sœur sera le nœud de votre affection.

FÉDERIC.

J'y prétendrois en vain, après que sa défense
M'a de sa servitude interdit la licence.

THÉODORE.

Je vous avois prescrit de cacher vos liens;
Mais les ordres du roi sont au-dessus des miens,
Et me donnant à vous font cesser ma défense.

FÉDERIC.

Oh! de tous mes travaux trop digne récompense!
(À Ladislas.)
C'est à ce prix, seigneur, qu'aspiroit mon crédit,
Et vous me le rendez me l'ayant interdit.

LADISLAS, *à Cassandre.*

J'ai pour vous accepté la vie et la couronne,
Madame; ordonnez-en, je vous les abandonne.
Pour moi sans vos faveurs elles n'ont rien de doux;
Je les rends, j'y renonce, et n'en veux point sans vous:
De vous seule dépend et mon sort et ma vie.

CASSANDRE.

Après qu'à mon amant votre main l'a ravie !

VENCESLAS.

Le sceptre que j'y mets a son crime effacé.
Dessous un nouveau règne oublions le passé ;
Qu'avec le nom de prince il perde votre haine :
Quand je vous donne un roi, donnez-nous une reine.

CASSANDRE.

Puis-je, sans un trop lâche et trop sensible effort,
Épouser le meurtrier, étant veuve du mort ?
Puis-je...

VENCESLAS.

Le temps, ma fille...

CASSANDRE.

Ah ! quel temps le peut faire

LADISLAS.

Si je n'obtiens, au moins permettez que j'espère :
Tant de soumissions lasseront vos mépris,
Qu'enfin de mon amour vos vœux seront le prix.

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Allons rendre à l'infant nos dernières tendresses,
Et dans sa sépulture enfermer nos tristesses.
Vous, faites-moi vivant louer mon successeur,
Et voir de ma couronne un digne possesseur.

FIN DE VENCESLAS.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE DE ROTROU;

AVEC LES CORRECTIONS FAITES EN 1759

PAR MARMONTEL.

ACTEURS.

VENCESLAS, roi de Pologne.
LADISLAS, premier fils du roi.
ALEXANDRE, second fils du roi.
FÉDERIC, duc de Curlande et favori du roi.
OCTAVE, gouverneur de Varsovie.
CASSANDRE, duchesse de Cunisberg.
THÉODORE, sœur des deux princes.
LÉONOR, suivante de Théodore.
GRANDS DE POLOGNE.
GARDES.

La scène est à Varsovie, dans le palais des rois de Pologne.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADISLAS, VENCESLAS, ALEXANDRE, GARDES.

VENCESLAS.

Ladislas, prenez place. Et vous, prince, sortez.

ALEXANDRE, *à Venceslas.*

J'aurai le tort, seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-je. Et vous, gardes, qu'on se retire.

(Alexandre sort, les gardes se retirent.)

LADISLAS.

Que vous plaît-il, seigneur?

VENCESLAS.

J'ai beaucoup à vous dire.

(A part.)

Ciel, prépare son cœur, et le touche aujourd'hui!

(Il s'assied.)

LADISLAS, *à part.*

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui !
Sachons ce que la voix d'un flatteur lui conseille.
(Il s'assied.)

VENCESLAS.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille.
J'attends toujours du temps qu'il mûrisse le fruit
Que, pour me succéder, mon hymen m'a produit;
Et je croyois, mon fils, votre mère immortelle,
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.
Mais, hélas! ce portrait qu'elle s'étoit tracé
Perd beaucoup de son lustre, et s'est bien effacé.
En vous considérant, moins je la vois paroître,
Plus je sens de sa mort l'amertume renaître.
Toutes vos actions démentent votre rang :
Je n'y vois rien d'auguste, et digne de mon sang;
J'y cherche Ladislas, et ne le puis connoître :
Vous n'avez rien d'un roi que le désir de l'être ;
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage ;
Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.
Je suis vieux : mais un fruit de ma vieille saison
Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux; et sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition :
Il dispose à son gré des fortunes humaines :
Mais, comme ses douceurs, en savez-vous les peines?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait rien au gré de ses sujets.
Il passe pour cruel s'il garde la justice;
S'il est doux, pour timide et partisan du vice;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux :

S'il pardonne, il est mou; s'il se venge, barbare :
S'il donne, il est prodigue; et s'il épargne, avare :
Ses desseins les plus purs et les plus innocens,
Toujours en quelque esprit prennent un mauvais sens;
Et jamais sa vertu (tant soit-elle connue)
En l'estime des siens ne passe toute nue.
Si donc, pour mériter de régir des états,
La plus pure vertu même ne suffit pas,
Devez-vous vous flatter que le règne succède
A des esprits oisifs que le vice possède,
Hors de leurs voluptés incapables d'agir,
Qui, livrés à leurs sens, ne sauroient se régir?
(Ladislas tourne la tête et témoigne s'emporter.)
Ici, mon seul aspect vous impose silence;
Mais un moment, mon fils, faites-vous violence.
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix
Pour soutenir mon trône et dispenser mes lois,
Sans blesser les respects dus à mon diadème,
Et sans, en même temps, attenter sur moi-même?
Le duc, par sa faveur, vous a blessé les yeux,
Et, parce qu'il m'est cher, il vous est odieux.
Mais, voyant d'un côté sa splendeur peu commune,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune;
Songez combien son bras a mon trône affermi;
Et mon affection vous fait son ennemi!
Encore est-ce trop peu, votre aveugle colère
Le hait en autrui même et passe à votre frère :
Votre jalouse humeur ne sauroit lui souffrir
La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir :
Son amour pour le duc a produit votre haine.
Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine.
Employez, employez ces bouillans mouvemens
A combattre l'orgueil des peuples ottomans;
Renouvelez contre eux nos haines immortelles;
Signalez-vous, enfin, en de justes querelles;
Mais contre votre frère, et contre un favori
Nécessaire à son roi plus qu'il n'en est chéri,

Et qui, de tant de bras qu'armoit la Moscovie,
Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie,
C'est un emploi célèbre et digne d'un grand cœur!
Votre caprice, enfin, veut régler ma faveur:
Je sais mal appliquer mon amour et ma haine;
Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne!
J'aurois mal profité de l'usage et du temps!

LADISLAS.

Souffrez.....

VENCESLAS.

Encore un mot, et puis je vous entends.
S'il faut qu'à cent rapports ma croyance réponde,
Rarement le soleil rend la lumière au monde,
Que le prémier rayon qu'il répand ici-bas
N'y découvre quelqu'un de vos assassinats;
Ou du moins on vous tient en si mauvaise estime,
Qu'innocent ou coupable on vous charge du crime;
Et que, vous offensant d'un soupçon éternel,
Aux bras du sommeil même on vous fait criminel.
Sous ce fatal soupçon, qui défend qu'on me craigne,
On se venge, on s'égorge, et l'impunité règne;
Et ce juste mépris de mon autorité
Est la punition de cette impunité.
Votre valeur, enfin, naguère si vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchantée,
Et, par cette langueur, dans tous les bons esprits
Vous a perdu d'estime et couvert de mépris.
Et je vois toutefois qu'un charme inconcevable,
Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable:
Vicieux on vous craint, mais vous plaisez heureux,
Et pour vous l'on confond le murmure et les vœux.
Ah! méritez, mon fils, que cet amour vous dure.
Pour conserver les vœux, étouffez le murmure;
Et régnez dans les cœurs par un sort dépendant
Plus de votre vertu que de votre ascendant:
Par elle rendez-vous digne du diadème.
Né pour donner des lois, commencez par vous-même;

Et que vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur soient les premiers objets,
Par ce genre de règne il faut mériter l'autre :
A ces titres, mon fils, mon rang sera le vôtre ;
Mes états, mes sujets, tout fléchira sous vous ;
Et, sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.
Mais si, toujours vous-même, en esclave du vice,
Vous ne prenez de loi que de votre caprice ;
Et si, pour encourir votre indignation,
Il ne faut qu'avoir part en mon affection ;
Si votre humeur hautaine, enfin, ne considère
Ni les profonds respects dont le duc vous révère,
Ni l'étroite amitié dont l'infant vous chérit,
Ni la soumission d'un peuple qui vous rit,
Ni d'un père et d'un roi le conseil salutaire ;
Lors, pour être tout roi, je ne serai plus père,
Et, vous abandonnant à la rigueur des lois,
Aux dépens de mon sang je maintiendrai mes droits.

LADISLAS.

Encor que de ma part tous vous choque et vous blesse,
En quelque étonnement que ce discours me laisse,
Je tire au moins ce fruit de mon attention,
D'avoir su vous complaire en cette occasion ;
Et sur chacun des points qui semblent me confondre,
J'ai de quoi me défendre et de quoi vous répondre,
Si j'obtiens à mon tour et l'oreille et le cœur.

VENCESLAS.

Parlez ; je gagnerai, vaincu plus que vainqueur :
Je garde encor pour vous les sentimens d'un père ;
Et mon erreur détruite alors me sera chère.

LADISLAS.

Au retour de la chasse, hier, avec les miens,
Nous occupant sans choix de divers entretiens,
Tombés sur le discours des intérêts des princes,
Nous en vînmes sur l'art de régir les provinces,
Où chacun à son gré forgeant des potentats,

Chacun selon son sens gouvernant vos états,
Et presque aucun avis ne se trouvant conforme,
L'un prise votre règne, un autre le réforme;
Il trouve ses censeurs comme ses partisans;
Mais généralement chacun plaint vos vieux ans.
Moi, sans m'imaginer vous faire aucune injure,
Je glissai mes avis dans ce libre murmure,
Et, mon sein à ma voix s'osant trop confier,
Ce discours m'échappa, je ne puis le nier:
« Comment, dis-je, mon père accablé de tant d'âge,
» Et la force aujourd'hui servant mal son courage,
» Ne me charge-t-il pas, avant d'y succomber,
» D'un pénible fardeau qui le fera tomber?
» Devroit-il, me pouvant assurer sa couronne,
» Hasarder que l'état me l'ôte ou me la donne?
» Et n'ai-je pas appris sous son gouvernement
» Assez de politique et de raisonnement,
» Pour savoir à quels soins oblige un diadème,
» Ce qu'un roi doit aux siens, à l'état, à soi-même,
» A ses confédérés, à la foi des traités;
» Quel terme il doit prescrire à ses droits limités;
» Quelle guerre est nuisible, ou quelle est d'importance;
» A qui, quand, et comment il doit son assistance;
» Et, jusqu'en l'avenir portant ses soins prudens,
» Quel ordre il doit tenir et dehors et dedans?
» Ne sais-je pas qu'un roi qui veut qu'on le révère
» Doit mêler à propos l'affable et le sévère,
» Et, selon l'exigence et des temps et des lieux,
» Savoir faire parler et son front et ses yeux;
» Mettre bien la franchise et la feinte en usage;
» Porter tantôt un masque et tantôt un visage;
» Quelque avis qu'on lui donne être toujours pareil;
» Et se croire souvent plus que tout son conseil:
» Mais surtout (et delà dépend l'heur des couronnes)
» Appliquer sagement les emplois aux personnes,
» Et faire, par des choix judicieux et sains,
» Tomber le ministère en de fidèles mains;

» Élever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire ;
» Être lent à former, aussi-bien qu'à détruire ;
» Des bonnes actions garder le souvenir ;
» Prompt à récompenser, et tardif à punir ?
» N'est-ce pas sur cet art, leur dis-je, et ces maximes,
» Que se maintient le cours des règnes légitimes ? »
Voilà la vérité touchant le premier point ;
J'apprends qu'on vous l'a dite, et ne m'en défends point.

VENCESLAS.

Poursuivez.

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colère
Où vous met le parti du duc et de mon frère,
Dont l'un est votre cœur si l'autre est votre bras,
Dont l'un règne en votre âme, et l'autre en vos états,
Je hais l'un, il est vrai, cet insolent ministre,
Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre ;
Vaillant, j'en suis d'accord ; mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir secret usurpateur ;
Ce duc, pour qui votre âme, à tous autres cachée,
Jusqu'à l'intimité s'est toujours épanchée,
Et qui sous votre nom, beaucoup plus roi que vous,
Met à me desservir ses plaisirs les plus doux,
Vous fait mes actions pleines de tant de vices,
Et me rend près de vous tant de mauvais offices,
Que vos yeux préveuus ne trouvent plus en moi
Rien qui vous représente et qui promette un roi.
J'aurois dissimulé tous les traits dont l'envie
Par la voix du perfide ose noircir ma vie,
S'il n'usurpoit encor, ne m'ôtoit les emplois
Qui, si jeune, m'ont fait l'effroi de tant de rois ;
Aux dépens de ma gloire il a des Moscovites
Arrêté les progrès et restreint les limites :
Il triomphe à ma honte ; et de cette action
Vous avez mis le prix à sa discrétion.
Mais, s'il est trop puissant pour craindre ma colère,
Qu'il pense mûrement au choix de son salaire ;

Et que ce grand crédit qu'il possède à la cour,
S'il méconnoît mon rang, respecte mon amour;
Ou, tout brillant qu'il est, il lui sera frivole :
Je n'ai pas sans sujet lâché cette parole;
Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses desseins
Et c'est un des sujets, seigneur, dont je me plains.

VENCESLAS.

Achevez.

LADISLAS.

Pour mon frère, après son insolence,
Je ne puis m'emporter à trop de violence;
Et de tous vos tourmens la plus affreuse horreur
Ne le sauroit soustraire à ma juste fureur.
Quoi! quand, le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au duc le sujet de mes plaintes,
Et de ses procédés justement irrité,
Je veux en imposer à sa témérité.
Étourdi, furieux, et poussé d'un faux zèle,
Mon frère contre moi veut prendre sa querelle;
Et, bien plus, sur l'épée ose porter la main!
Ah! j'atteste du ciel le pouvoir souverain,
Qu'avant que le soleil sortant du sein de l'onde
Ote et rende le jour aux deux moitiés du monde,
Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,
Ou me fera raison de cette indignité.
Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime,
Il la faut mériter du moins par un grand crime,
Et, de vos châtimens menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des lois.

VENCESLAS, *à part.*

Que puis-je plus tenter sur cette âme hautaine?
Essayons l'artifice où la rigueur est vaine,
Puisque plainte, froideur, menace, ni prison,
Ne l'ont pu jusqu'ici réduire à la raison.
(A Ladislas.)
Ma créance, mon fils, sans doute un peu légère,

N'est pas sans quelque erreur ; elle est involontaire.
Étouffons nos discords dans nos embrassemens.
Je ne puis de mon sang forcer les mouvemens ;
Je lui veux bien céder et, malgré ma colère,
Me confesser vaincu, parce que je suis père.
Prince, il est temps qu'enfin, sur un trône commun,
Nous ne fassions qu'un règne et ne soyons plus qu'un.
Si proche du cercueil, où je me vois descendre,
Je veux me voir en vous renaître de ma cendre ;
Et, par vous à couvert des outrages du temps,
Commencer à mon âge un règne de cent ans.

LADISLAS.

C'est de votre repos que s'occupe mon zèle ;
Et si votre faveur à ce haut rang m'appelle,
Je ne l'accepterai que comme un noble emploi
Qui parmi vos sujets fera compter un roi.

SCÈNE II.

LADISLAS, VENCESLAS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *à Venceslas.*

Seigneur !

VENCESLAS, *à Alexandre.*

Que voulez-vous ? sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire.

Mais si vous.....

VENCESLAS.

Qu'est-ce encor ? que voulez-vous me dire ?
(A part.)
A quel étrange office, ô ciel ! me réduis-tu,
De faire accueil au vice, et chasser la vertu !

ALEXANDRE.

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,
Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense.

Le prince est mon aîné, je respecte son rang;
Mais nous ne différons ni de cœur ni de sang,
Et, pour un démenti, j'ai trop.....

VENCESLAS.

Vous, téméraire!
Vous la main sur l'épée, et contre votre frère!
Contre mon sucesseur et mon autorité!
Implorez, insolent, implorez sa bonté;
Et, par un repentir digne de votre grâce,
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse.
(A Ladislas.)
Allez, demandez-lui..... Vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE.

Seigneur, considérez.....

VENCESLAS, *à Alexandre.*

Ne me répliquez pas.

ALEXANDRE, *à part.*

Fléchirons-nous, mon cœur, sous cette humeur hautaine?
Oui, du degré de l'âge il faut porter la peine.
Que j'ai de répugnance à cette lâcheté!
(A Ladislas.)
O ciel! pardonnez donc à ma témérité,
Mon frère. Un père veut que je vous satisfasse;
J'obéis à son ordre et vous demande grâce.
(Ladislas ne le regarde point.)
Mais par cet ordre aussi vous devez l'accorder.

VENCESLAS, *à part*

Le cruel daigne-t-il au moins le regarder?

LADISLAS, *à Alexandre.*

Et ne suffit-il pas que le roi vous pardonne?

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Prince, encore une fois, donnez-la, je l'ordonne:
Que le respect au moins dompte votre courroux.

LADISLAS, *à Venceslas.*

lle lâcheté, seigneur, m'obligez-vous !
ion frère en l'embrassant.)
et n'imputez cet excès d'indulgence
pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE, *à part.*

re ! ô respect ! que vous m'êtes cruels !

VENCESLAS, *à tous deux.*

z ces différens en des vœux mutuels ;
iand je suis en paix avec toute la terre,
a maison, mes fils, ne mettez point la guerre.
:xandre.) (A Ladislas.)
enir le duc. Ladislas, arrêtez.
(Alexandre sort.)

LADISLAS.

ulez m'ordonner encor des lâchetés,
ce traître encor solliciter ma grâce !
ur des ennemis ce cœur n'a plus de place :
ing qui l'anime y répugne à vos lois.
:et insolent, conservez votre choix,
andeau royal qui vous couvre la tête
si vous voulez, sa dernière conquête :
iffrez-m'en, seigneur, un mépris généreux ;
ma haine libre aussi-bien que vos vœux ;
de me forcer à d'indignes foiblesses,
:z votre sang qui répugne aux bassesses.

VENCESLAS.

, si près du trône où vous allez monter,
remplir ma place et m'y représenter ;
ien souverain sur vous que sur les autres,
nes sentimens et dépouillez les vôtres :
à mes souhaits, de vous même vainqueur,
ble foiblesse et digne d'un grand cœur :
e prolonger vos disputes cruelles ;
iarque, du prince oubliez les querelles.

LADISLAS.

Je préfère ma haine à cette qualité.
Dispensez-moi, seigneur, de cette indignité.

SCÈNE III.

FÉDERIC, LADISLAS, VENCESLAS, ALEXAND OCTAVE.

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Étouffez cette haine, ou je prends sa querelle.
Duc, saluez le prince.

(Féderic salue Ladislas.)

LADISLAS, *à part.*

O contrainte cruelle!

VENCESLAS.

Et, d'une amitié tendre unis à l'avenir,
De vos discords passés perdez le souvenir.

FÉDERIC, *à Venceslas.*

Pour lui prouver à quoi mon zèle me convie,
Qu'il ordonne, grand roi, de mon sang, de ma vie.

VENCESLAS.

Assez d'occasions de sang, et de combats,
Ont signalé pour nous et ce cœur et ce bras,
Et vous ont trop acquis, par cet illustre zèle,
Tout ce qui d'un sujet rend la gloire immortelle.
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois;
Demandez : j'en ai mis le prix à votre choix;
Envers votre valeur acquittez ma parole.

FÉDERIC.

Je vous dois tout, grand roi!

VENCESLAS.

Ce respect est frivole :
La parole des rois est un gage important
Qu'il doivent, le pouvant, retirer à l'instant.

FÉDERIC.

Pardonnez si l'orgueil que vos bontés m'inspirent,
Si l'espoir d'un bonheur où tous mes vœux aspirent,
Si l'invincible effort d'un amour violent,
M'arrachent un secret...

LADISLAS, *à Féderic.*

Arrêtez, insolent.
Au vol de vos désirs imposez des limites,
Et proportionnez vos vœux à vos mérites;
Autrement, au mépris et du trône et du jour,
Dans votre infâme sang j'éteindrai votre amour:
Où le respect s'oppose, apprenez, téméraire,
A servir sans espoir, à souffrir et vous taire;
Ou......

FÉDERIC, *à Ladislas.*

Je me tais, seigneur; et, puisque mon espoir
Offense le respect, il blesse mon devoir.

(Il sort avec Alexandre.)

SCÈNE IV.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE.

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Ladislas, vous portant à ce délire extrême,
Vous ménagez fort mal l'espoir du diadème;
Et votre tête encor qui le prétend porter.....

LADISLAS, *à Venceslas.*

Vous êtes roi, seigneur, vous pouvez me l'ôter:
Mais j'ai lieu de me plaindre; et ma juste colère
Ne peut prendre de lois ni d'un roi ni d'un père.

VENCESLAS.

J'en dois prendre bien moins d'un insensé, d'un fils.
Pensez à votre tête, et prenez-en avis.

(Il sort.)

OCTAVE.

O Dieu ! ne sauriez-vous mieux cacher votre haine ?

LADISLAS.

Veux-tu que, la cachant, mon attente soit vaine ?
De celle que j'adore un sujet amoureux
Sera donc mon rival, et mon rival heureux !
Quoi ! Cassandre sera le prix d'une victoire
Qu'usurpant mes emplois il dérobe à ma gloire !
Et l'état qu'il gouverne à ma confusion,
L'épargne dont il use avec profusion,
Les bienfaits qu'il répand, les charges qu'il dispense,
Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense,
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et si, m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour !
N'est-ce pas de tes soins et de ta diligence
Que je tiens le secret de leur intelligence ?

OCTAVE.

Oui, prince ; mais vos vœux doivent flatter son cœur,
Et votre hymen offert fléchira sa rigueur :
Pour le lui proposer, l'infante l'a mandée ;
Et vous verrez sa main à la vôtre accordée.
Cependant, feignez mieux ; et d'un père irrité
Et d'un roi méprisé craignez l'autorité.

LADISLAS.

C'est mon roi, c'est mon père ; il est vrai, je m'emporte ;
Je trahis mon devoir, mes intérêts ; n'importe :
L'amour a sur mon cœur des droits plus absolus :
Je ne vois que Cassandre, et ne me connois plus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, CASSANDRE.

THÉODORE.

Enfin, si mon respect n'a plus rien qui vous touche,
Duchesse, tout l'état vous parle par ma bouche.
Le refus de l'hymen qui vous soumet sa foi
Lui refuse une reine et nous prive d'un roi.
L'objet de vos mépris attend une couronne,
Que déja d'une voix tout le peuple lui donne :
Que dis-je? il ne l'attend qu'afin de vous l'offrir ;
Et votre cruauté ne sauroit le souffrir !

CASSANDRE.

Quels que soient ses projets, en quelque rang qu'il monte,
Je n'oublîrai jamais qu'il a voulu ma honte ;
Et que ce même hymen, qu'il propose aujourd'hui,
Lui parut autrefois trop indigne de lui.
Vos motifs sont puissans : mais ma gloire flétrie
Se plaint, et parle encor plus haut que la patrie.
Je ne vois sous l'éclat dont il est revêtu
Que le piége odieux qu'il tend à ma vertu.
Après ses sentimens, à mon honneur sinistres,
L'essai de ses présens, l'effort de ses ministres,
Ses plaintes, ses écrits, et la corruption
De ceux qu'il crut pouvoir servir sa passion ;

Ces ressorts criminels aidant mal sa poursuite,
A des moyens plus purs sa flamme s'est réduite.
Ah! plutôt, pour tromper, pour vaincre ma fierté,
Il emploie à la fois et crime et piété.
En effet, s'il consent que l'hymen nous unisse,
C'est appeler l'honneur au secours de son vice.
Dans ses tristes dégoûts on sait qu'un souverain
D'un hymen qui déplaît a le remède en main:
Pour en rompre les nœuds et colorer ses crimes,
L'état ne manque pas de plausibles maximes.
Son infidélité suivroit de près sa foi:
Seul il se considère; il s'aime, et non pas moi.

THÉODORE.

C'est tirer de sa faute un horrible présage!

CASSANDRE.

C'est comme je le dois ressentir un outrage.

THÉODORE.

Eh! madame, en est-il que ne doive effacer
Le rang où son amour brûle de vous placer?
On se croit au-dessus d'un bien que l'on rejette:
Mais quand on l'a perdu, souvent on le regrette.
La fortune vous rit et ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je sais son inconstance, et prévois ses retours.
D'ailleurs, je sens le prix d'un si grand hyménée:
Je sais ce qu'est un roi, madame: et je suis née
Assez près de ce rang dont on veut m'éblouir,
Pour voir ce qu'il en coûte à qui veut en jouir.

THÉODORE.

Que puis-je vous offrir après un diadème?

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus me laissant à moi-même.

THÉODORE.

Seriez-vous moins à vous ayant moins de rigueur?

CASSANDRE.

Ne comptez-vous pour rien la perte de mon cœur?

THÉODORE.

Vous feriez un échange et non pas une perte.

CASSANDRE.

J'oublîrois une injure impunément soufferte!
Et ce honteux amour, dont il crut me toucher,
Au sang de Cunisberg pourroit se reprocher!
Excusez ma fierté : je sais, sage princesse,
Quelles soumissions je dois à votre altesse :
Mais au choix que mon cœur doit faire d'un époux,
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LADISLAS.

LADISLAS, *à part.*

Cède, cruel tyran d'une amitié si forte,
Respect qui me retiens, à l'ardeur qui m'emporte.
Sachons si mon hymen ou mon cercueil est prêt.
Impatient d'attendre entendons mon arrêt.
(A Cassandre.)
Parlez, belle ennemie; il est temps de résoudre
Si vous devez lancer ou retenir la foudre.
L'hymen à vos beaux jours unira-t-il mon sort?
Obtiendrai-je Cassandre, obtiendrai-je la mort?

CASSANDRE, *à Ladislas.*

Que parlez-vous d'hymen? voudriez-vous pour femme
L'indigne et vil objet d'une insolente flamme?
Moi, malheureuse! entrer au lit d'un potentat!
Ah! seigneur, quel présent feriez-vous à l'état!
Quoi! lui donner pour reine une femme suspecte!
A quel titre, et comment voulez-vous qu'il respecte
Ce que vous-même, hélas! n'avez pas respecté?
L'hymen vous puniroit de son indignité.

LADISLAS.

Non. Vous ferez aimer la vertu la plus pure.
Ah ! de mes premiers feux je déteste l'injure.
Duchesse, pardonnez au trouble de mes sens :
Sur un cœur emporté vos charmes trop puissans,
Le feu séditieux d'un âge où l'on s'abuse...
L'amour est à la fois et le crime et l'excuse.
Si vous me haïssez, et si je suis banni,
J'éprouvai des remords ; je serai trop puni.
De mes vœux criminels réprimant l'insolence,
J'ai réduit sous vos lois toute leur violence;
Et, restreinte à l'espoir de notre hymen futur,
Ma flamme a consumé ce qu'elle avoit d'impur.
Le flambeau qui me guide et l'ardeur qui me presse
Cherche en vous une épouse, et non une maîtresse:
Accordez-la, madame, au repentir profond
Qui, détestant mon crime, à vos pieds me confond :
Sous cette qualité souffrez que je vous aime ;
Et privez-moi du jour plutôt que de vous-même.

CASSANDRE.

Et mon mérite, prince, et ma condition,
Sont d'indignes objets de votre passion.
Mais quand j'estimerois vos ardeurs véritables,
Et quand on nous verroit des qualités sortables,
On ne verra jamais l'hymen nous assortir;
Et je perdrai le jour avant qu'y consentir.
Dès lors que votre amour fit voir dans sa poursuite
Et si peu de respect et si peu de conduite,
Je ne vous regardai que comme un séducteur,
Qui marchoit au triomphe en détruisant l'honneur;
De vos coupables feux je ressentis l'outrage;
Je pris en telle haine et vous et votre hommage,
Que si je vous offense en ne vous aimant pas,
Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas,
Cet offense est un mal que je veux toujours faire;
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

LADISLAS.

Eh bien ! contre un objet qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur ;
Opposez des froideurs à mes brûlantes flammes,
Inventez des secrets de tourmenter les âmes,
Suscitez terre et ciel contre ma passion,
Intéressez l'état dans votre aversion,
Du trône où je prétends détournez son suffrage,
Et pour me perdre, enfin, mettez tout en usage ;
Malgré tous vos efforts et tout votre courroux,
Vous ne m'ôterez point l'amour que j'ai pour vous ;
Dans vos plus grands mépris je vous serai fidèle ;
Je vous adorerai furieuse et cruelle ;
Et pour vous conserver ma flamme et mon amour,
Malgré mon désespoir, je souffrirai le jour.

THÉODORE, *à Cassandre.*

Tant de soumissions ne touchent point votre âme ?

CASSANDRE, *à Théodore.*

Dès long-temps il a dû me connoître, madame,
Et savoir que l'honneur m'étoit sensible au point
D'en ressentir l'injure et ne pardonner point.

THÉODORE.

Le trône a des appas pour une âme bien née.

CASSANDRE.

Le trône bien souvent porte une infortunée,
Qui, sous le joug brillant de son autorité,
A beaucoup de sujets et peu de liberté.

THÉODORE.

Redoutez-vous un joug qui vous fait souveraine ?

CASSANDRE.

Je ne veux point dépendre, et veux être ma reine :
Ou ma franchise, enfin, si jamais je la perds,
Veut choisir son vainqueur et connoître ses fers.

THÉODORE.

Servir un sceptre en main vaut bien votre franchise.

CASSANDRE.

Savez-vous si déjà je ne l'ai point soumise?

LADISLAS.

Oui, je le sais, cruelle! et connois mon rival :
Mais je croyois son sang au mien trop inégal,
Pour me persuader qu'on dût mettre en balance
Le choix de mon amour et de son insolence.

CASSANDRE, *à Ladislas.*

Si le sort l'a placé peut-être un peu plus bas,
Au sang dont vous sortez le sien ne cède pas :
Je ne le crois pas né pour vous porter envie.

LADISLAS.

Téméraire! ce mot lui coûtera la vie,
Et ce fer, dans son sang si noble et si vanté,
Saura venger le mien déjà trop insulté.

(A part.)

Ne suivons plus des lois que j'ai trop respectées.
O sagesse! ô raison que j'ai tant consultées,
Ne nous obstinons point à des vœux superflus :
Laissons mourir l'amour où l'espoir ne vit plus.

(A Cassandre.)

Allez, indigne objet de mon inquiétude,
J'ai trop long-temps souffert de votre ingratitude.
Je devois vous connoître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas;
Ou, m'étant engagé, soumettre qui me brave,
Et traiter en tyran qui me traite en esclave :
Mais contre ces désirs mon cœur a combattu.
Je ne me repens point d'un effort de vertu.
De ce fatal amour, que ma raison surmonte,
Il ne me reste plus qu'une éternelle honte;
Oui, j'en rougis, ingrate; et mon juste courroux
Ne peut me pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Je veux que la mémoire efface de ma vie
Le souvenir du temps que je vous ai servie;

J'étois mort pour ma gloire, et je n'ai pas vécu
Tant que ce lâche cœur par l'amour fut vaincu ;
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit et qu'il respire,
D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'avec ma raison mes yeux et lui d'accord
Détestent votre vue à l'égard de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en guérir, prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose moi-même un exil volontaire;
Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
A ne plus vous montrer ce que vous détestez.
Adieu.

(Elle sort.)

LADISLAS *interdit.*

Que faites-vous, ô mes lâches pensées?
Suivez-vous cette ingrate? êtes-vous insensées?...
Mais plutôt qu'as-tu fait, mon aveugle courroux?
Adorable inhumaine, hélas! où fuyez-vous?...
(A Théodore.)
Ma sœur, au nom d'Amour, ayez pitié des larmes
Que ce cœur outragé donne encore à ses charmes :
Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas,
Suivez cette insensible, et retenez ses pas.

THÉODORE.

La retenir, mon frère, après l'avoir bannie!

LADISLAS.

Ah! contre ma raison servez sa tyrannie.
Je veux désavouer ce cœur séditieux,
La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Mon mal chérit sa cause et croît par son remède :
Que je la voie au moins si je ne la possède.
Quand mon cœur à ma voix a feint de consentir,
Il en était charmé; je l'en veux démentir :
Je mourois, je brûlois, je l'adorois dans l'âme;
Et le ciel a de moi fait un être de flamme.
(A part.)
Allez, courez, ma sœur... Que fais-tu, lâche amant?

SCÈNE III.

LÉONOR, THÉODORE.

LÉONOR.

Le duc demande à vous parler.

THÉODORE.

(A part.)

Qu'il vienne... Mais mon cœur se trahiroit peut-être.

(Haut.)

Léonor, écoutez. Non, je ne puis paroître.
Avant la fin du jour vous lui ferez savoir
Si je puis disposer d'un moment pour le voir.

(Léonor sort.)

Je rougis de mon trouble ! ô combat trop pénible !
D'un amant dédaigné la perte m'est sensible.
Mon cœur regrette un bien qu'il ne peut posséder ;
J'ai honte d'y prétendre, et tremble à le céder.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, FÉDERIC.

FÉDERIC.

ᴇ, auprès de vous j'étois heureux de vivre;
sence vous blesse, et je vous en délivre.
ɜ·puis-je savoir, avant de me bannir,
ɪt le crime enfin dont je vais me punir?

THÉODORE.

ɪe le demandez, vous dont l'injuste haine
de nos malheurs une joie inhumaine?

FÉDERIC.

ɪi la calomnie a voulu me noircir,
e, est-ce à vos yeux qu'elle a dû réussir?

THÉODORE.

. partent les coups dont le sort nous accable?
eilleur des rois traite un fils en coupable,
ɪndre s'obstine au refus de ses vœux,
fait criminel? qui le rend malheureux?
trahit?

FÉDERIC.

Lui seul, madame : qu'il modère
r de ses désirs, qu'il cède aux lois d'un père,
ɪpose à l'amour un cœur maître de soi,
'era bientôt un père dans un roi.

THÉODORE.

Et me répondez-vous que son cœur plus paisible
Trouve aussi dans Cassandre une amante sensible?

FÉDERIC.

Eh! madame, est-ce à moi de lire au fond des cœurs?
Moi qui n'ai de l'amour connu que les rigueurs,
Du bonheur d'un amant est-ce à moi de répondre?
Le plus tendre est celui qu'on se plaît à confondre.
C'est peu que le respect contraigne ses désirs,
C'est peu que le silence étouffe ses soupirs;
Si malgré tant de soins il se trahit lui-même,
Dans ses regards confus si l'on peut voir qu'il aime,
Pour mettre au désespoir l'amour qui l'a surpris,
La haine est peu de chose, on y joint le mépris.

THÉODORE.

Sans doute il est des vœux que notre orgueil rejette;
Mais ceux d'un souverain honorent sa sujette.
Cassandre se connoît, et ne s'aveugle pas
Au point de s'offenser du choix de Ladislas.
Non; du refus constant que son cœur nous oppose
L'orgueil est le prétexte, et l'amour est la cause.

FÉDERIC.

L'amour!

THÉODORE.

C'est vainement que vous dissimulez
Les feux dont l'un et l'autre en secret vous brûlez.

FÉDERIC.

Ciel! qu'entends-je? Ah! madame, et vous l'auriez pu croi

THÉODORE.

Et comment en douter, quand vous en faites gloire?
Si mon frère à vos vœux n'est point sacrifié,
Pourquoi n'êtes-vous pas encor justifié?
Car enfin, soit amour, soit mutuelle estime,
De tous vos sentimens dépositaire intime,
Cassandre ne consulte et n'écoute que vous.

bonheur du roi, pour le bonheur de tous,
le la résoudre à ce grand hyménée.
us devons la paix, rendez-la fortunée.

FÉDERIC.

i-je sur son cœur, pour y contribuer,
oir absolu qu'on veut m'attribuer!

THÉODORE.

›ns de vains discours. Ladislas auprès d'elle
en sa faveur compter sur votre zèle?
en être garant?

FÉDERIC.

Si pour le rendre heureux,
t tout mon sang, doutez-vous.....

THÉODORE.

Je ne veux
soins d'un ami, je vous le dis encore.
ez Cassandre au feu qui le dévore,
u'elle consente à lui donner la main :
priez, pressez.

FÉDERIC.

Je tenterois en vain.

THÉODORE.

'en soit le succès, vos efforts sur son âme
ıt ce que j'attends; puis-je y compter?

FÉDERIC.

Madame,
éduisez-vous?

THÉODORE.

Eh quoi! vous balancez?

FÉDERIC.

ir dont je suis esclave.....

THÉODORE.

C'est assez.
(Elle sort.)

FÉDERIC *seul.*

Elle fuit! et comment l'aurois-je détrompée
De l'injuste soupçon dont elle étoit frappée?
Falloit-il m'expliquer? falloit-il obéir?
Non, prince, ami trop cher, je n'ai pu te trahir.
Honneur, vertu, devoir, je suis votre victime:
Mais je soutiendrai mieux le malheur que le crime.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, FÉDERIC.

ALEXANDRE.

Fidèle ami, ma sœur s'éloigne de ces lieux :
Seconde-t-elle encor l'amour d'un furieux?
Cassandre va la voir : on l'accable, on l'obsède;
A tant d'efforts enfin je crains qu'elle ne cède.

FÉDERIC.

Prince, n'attendez rien de ma triste amitié :
Je ne suis plus pour vous qu'un objet de pitié.

ALEXANDRE.

Dans quel abattement, ô ciel, je vous retrouve!

FÉDERIC.

L'amitié seule a fait tous les maux que j'éprouve.
En m'exposant pour vous, j'ait fait ce que j'ai dû;
Mais, sans vous rendre heureux, mon zèle m'a perdu.

ALEXANDRE.

De mon jaloux rival la fureur vous étonne :
Mais quoi! duc, pensez-vous que je vous abandonne?
Quel que soit son orgueil on peut le réprimer;
Et je me lasse.....

FÉDERIC.

Moi contre lui vous armer!
Que plutôt je succombe à sa haine inflexible.
Mais de tous mes malheurs c'est là le moins sensible.

J'aime (avec vous mon cœur doit s'ouvrir sans détour);
J'aime; et quel est l'objet de ce fatal amour?
Celle dont la vertu, la beauté, la naissance,
Doivent mettre à ses pieds les rois et leur puissance,
Théodore.

ALEXANDRE.

Ma sœur?

FÉDERIC.

Je rougis d'un projet
ui doit vous révolter dans le cœur d'un sujet:
ais d'un aveugle amour telle est la violence,
ue si l'on m'eût permis de rompre le silence
uand les bontés du roi s'empressoient d'éclater,
ı fille étoit le prix dont j'osois me flatter.

ALEXANDRE.

on, duc, ne pensez pas que mon orgueil méprise
et amour généreux que la gloire autorise.
spérez tout du roi.

FÉDERIC.

J'ai perdu tout espoir:
'héodore me fuit, me défend de la voir,
le croit de Ladislas le rival téméraire;
t moi, par mon silence à moi-même contraire,
u dans de vains détours facile à me troubler,
'our ne vous point trahir, je me laisse accabler.

SCÈNE III.

LES MÊMES; CASSANDRE.

CASSANDRE, *dans la coulisse.*

Eh bien, madame, eh bien! j'en serai la victime.
(A Alexandre.)
Eh quoi! prince, à vos yeux vous souffrez qu'on m'opprime,
Que du plus tendre amour on me fasse un tourment!
Et ne puis-je donner mon cœur impunément?

ALEXANDRE, *à Cassandre.*

Quel outrage, madame, émeut votre colère?

CASSANDRE.

Le zèle d'une sœur pour l'intérêt d'un frère :
Son tyrannique effort veut éblouir mes yeux
Par cet éclat qui touche un cœur ambitieux ;
On prétend m'aveugler avec un diadème,
Et l'on veut malgré moi que je règne et que j'aime :
C'est l'ordre qu'on m'impose ; ou le prince irrité,
Faisant céder sa haine à son autorité,
Doit me punir des feux que j'allume en son âme,
Et venger en tyran le mépris de sa flamme.

ALEXANDRE.

Duc, à me découvrir je suis déterminé.
(A Cassandre.)
Tranchons l'indigne cours d'un amour effréné ;
Nous serons sans effroi, quoi qu'il puisse entreprendre,
Quand j'aurai contre lui mon épouse à défendre,
Quand les nœuds de l'hymen, le nom sacré d'époux,
M'auront fait un devoir de répondre de vous.

CASSANDRE.

Mon époux! votre amour a donc l'aveu d'un père?

ALEXANDRE.

Non ; je vais m'exposer à toute sa colère ;
Mais nous sommes réduits à cette extrémité.

FÉDERIC.

Vous, prince, vous soustraire à son autorité!

CASSANDRE.

A l'amour le plus pur imprimer cette tache,
Et vouloir que le crime à mon sort vous attache!
Votre frère à son gré peut violer les lois,
Mais vous, dont les vertus ont mérité mon choix,
Si de vous démentir je vous croyois capable,
Qui vous aime innocent vous haïroit coupable.

re père a seul droit de disposer de vous ;
e veux de sa main recevoir un époux.

ALEXANDRE.

ut donc renoncer au seul bien que j'espère.
e prévois que trop les refus de mon père :
rince a sur son âme un pouvoir absolu :
ous perdrai, Cassandre, et vous l'aurez voulu.

CASSANDRE.

?

ALEXANDRE.

Que l'hymen m'assure une juste conquête,
pieds d'un père alors je porterai ma tête ;
non sort n'a plus rien qui vous doive alarmer,
que je n'aurai plus qu'un père à désarmer.

CASSANDRE.

us me faites frémir.

ALEXANDRE.

Est-ce là ce courage
i du sort en courroux devoit braver l'orage ?

CASSANDRE.

raveroit pour vous la mort sans hésiter ;
is à l'ombre d'un crime il ne peut résister.

ALEXANDRE.

bien ! à mon rival attendez qu'on vous livre.

CASSANDRE.

ant d'y consentir, je cesserai de vivre.

ALEXANDRE.

ssez plutôt de craindre, osez vous affranchir,
t ne me laissez plus que mon père à fléchir.
ous hésitez encore ? Eh bien, si l'on m'accable,
je suis malheureux, si je deviens coupable,
i d'un père sur moi j'attire le courroux,
'il me hait, si je meurs, n'en accusez que vous.

CASSANDRE.

Quel trouble, quelle alarme, et quels soins me possèdent !

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LADISLAS.

LADISLAS.

Madame, il ne se peut que mes vœux ne succèdent;
J'aurois tort d'en douter, et de redouter rien
Avec deux confidens qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'âme :
Ils vous parloient sans doute en faveur de ma flamme?

CASSANDRE, *à Ladislas.*

Vous les désavoûriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie
La mémoire du temps que vous m'avez servie,
Et qu'avec lui vos yeux et votre cœur d'accord
Détestent ma présence à l'égal de la mort.

LADISLAS.

Vous pensez me braver; et, s'il faut vous en croire,
A languir dans vos fers j'ai mis toute ma gloire.
D'un triomphe incertain pourquoi vous applaudir?
Madame, il est bien vrai, je n'ai pu vous haïr;
Ladislas, jusqu'à vous ayant daigné descendre,
Prodigue de ses soins, se plut à vous en rendre :
Mais, après tout, ces soins que vous interprétez
Ont pu vous éblouir et n'être qu'affectés.
Je suis jeune, et dans l'âge où l'on aspire à plaire;
Né bouillant, j'ai souvent besoin de me distraire :
Je vous offris mes vœux; mais, près de vos appas,
J'ai pu vouloir aimer et pourtant n'aimer pas.
Sans doute j'en dis trop; excusez ma franchise.
Je suis fier, et surtout alors qu'on me méprise.
Je n'ai point de dépit, je le sens, mais enfin
J'attendois un refus et non pas un dédain :
J'ai dû vous en punir. Content de ma vengeance,

Je reprends les froideurs de mon indifférence ;
J'abandonne un succès que j'ai peu poursuivi,
Et cède votre cœur à qui me l'a ravi.
Je ne vous retiens plus..... Conduisez-la, mon frère.
Et vous, duc, demeurez.

CASSANDRE.

O la noble colère !
Conservez-moi toujours ce généreux mépris;
Et que dès ce jour même un trône en soit le prix.
(Elle sort avec Alexandre.)

LADISLAS, *à part.*

Dieux! avec quel effort et quelle peine extrême
Je souffre ce départ qui m'arrache à moi-même,
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi !
(Haut.)
Duc, j'allois pour vous voir, et de la part du roi.

FÉDERIC.

Quelque loi qu'il m'impose, elle me sera chère.

LADISLAS.

Mon estime pour vous a dompté ma colère ;
Et j'accorde moi-même à vos derniers exploits
Le prix que sa parole a mis à votre choix.
Venez le demander.

FÉDERIC.

J'ai reçu mon salaire,
Prince, si mes respects cessent de vous déplaire.
Vos bontés sont le prix que j'ai tant souhaité ;
Le roi me les obtient, il est trop acquitté.

LADISLAS.

Non; vous devez user du pouvoir qu'il vous laisse ;
Sa justice l'exige, et moi je vous en presse.
Déclarez-lui l'objet que vous considérez :
Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez,
Et veux que votre hymen en soit le premier gage.

FÉDERIC.

Prince, on a bien puni l'orgueil de mon hommage.
Depuis l'instant fatal que je vous ai déplu,
Mes vœux sont importuns, mon respect superflu.

LADISLAS.

Avouez qu'il est doux, lorsqu'on plaît et qu'on aime,
De renfermer ainsi son bonheur en soi-même.
Votre bouche se plaint, votre cœur s'applaudit.

FÉDERIC.

Quoi! prince, vous croyez...

LADISLAS.

Un regard m'a tout dit.

SCÈNE V.

VENCESLAS, LADISLAS, FÉDERIC, GARDES.

VENCESLAS, *à Féderic.*

Venez, heureux appui que le ciel me suscite;
Il est temps qu'envers vous ma parole s'acquitte.
D'un cœur si généreux ayant servi l'état,
Vous desservez son prince en le laissant ingrat.
J'engage mon honneur engageant ma parole.
Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous vole :
Ne me le laissez plus, puisque je vous le dois;
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix.
En votre récompense éprouvez ma justice.
De mon fils la raison a guéri le caprice;
Du prix que je vous dois son cœur n'est plus jaloux,
Et qui vous desservoit parle à présent pour vous.

LADISLAS, *à part.*

Contre moi mon rival obtient mon assistance!
Pour ce dernier effort je n'ai plus de constance.

FÉDERIC, *à Venceslas.*

La gloire a tant de part à ce qui vous est dû,
Qu'un service est payé dès qu'il vous est rendu.

Ne faites pas, seigneur, par l'offre du salaire,
D'un exploit généreux une œuvre mercenaire.
Pouvoir dire, « Ce bras a servi Venceslas, »
N'est-ce pas là, grand roi, le prix de cent combats?

VENCESLAS.

Non, non; quoi que je doive à ce bras indomptable,
C'est trop que votre roi soit votre redevable.
Ce grand cœur refusant intéresse le mien,
Et me demande trop en ne demandant rien.
Faisons par vos travaux et ma reconnaissance
Du maître et du sujet discerner la puissance.
Ma gloire ne pourroit souffrir, sans se souiller,
La générosité qui m'en veut dépouiller.

FÉDERIC.

N'excitez point un feu que vous voudrez éteindre.
J'ose élever mes vœux où je ne puis atteindre;
Je m'en connois indigne; et l'objet que je sers,
Dédaignant son tribut, désavoûroit mes fers.

VENCESLAS.

Les plus puissans états n'ont point de souveraines
Dont ce bras ne mérite et n'honorât les chaînes;
Et mon pouvoir enfin sera sans nul effet,
Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

LADISLAS, *à part.*

Quoi! l'hymen qu'on refuse à l'ardeur qui me presse,
Aux vœux de mon rival va livrer ma maîtresse!
Non, rival insolent, je n'y puis consentir.

FÉDERIC.

Dût être mon aveu suivi du repentir,
Puisque vous me forcez à rompre le silence,
Je vous obéirai, mais avec violence;
Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus que n'observant point un ordre si pressant.
J'avoûrai donc, grand roi, que l'objet qui me touche...

LADISLAS, *à Féderic.*

Duc, encore une fois je vous ferme la bouche;
Et je ne puis souffrir votre présomption.

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Insolent!

LADISLAS, *à Venceslas.*

J'ai sans fruit vaincu ma passion.
Pour souffrir son orgueil, seigneur, et vous complaire,
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire;
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ma raison sur mes sens ne peut rien obtenir:
Je suis ma passion, suivez votre colère;
Pour un fils révolté perdez l'amour d'un père;
Tranchez le cours du temps à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné:
Ou, si votre justice épargne encor ma tête,
Prévenez au plus tôt l'injure qu'il m'apprête,
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

(Il sort furieux.)

VENCESLAS.

Gardes, qu'on le saisisse.

FÉDERIC, *se jetant aux pieds du roi.*

Ah! seigneur, quel asile
A conserver mes jours me pourroit être utile,
Et me garantiroit contre un soulèvement?
Accordez-moi sa grâce ou mon éloignement.

VENCESLAS.

Qu'aucun soin ne vous trouble et ne vous importune,
Duc; je ferai si haut monter votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais d'aucun trait de haine ni d'envie
Il ne pourra donner atteinte à votre vie.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(Le théâtre est dans l'obscurité jusqu'à la scène troisième, où la lumière commence à paroître par degrés.)

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

ÉONOR, ton récit redouble mes alarmes.

LÉONOR.

oi! si de son repos l'amour trouble les charmes;
le prince, madame, en cet âge de feu
l'âme à la raison s'assujettit si peu,
l'esprit sur les sens n'a point encor d'empire,
erchant à repousser le trait qui le déchire,
ur s'éviter lui-même et l'amour qui le suit,
x douceurs du sommeil se dérobe une nuit,
ut-il en concevoir une telle épouvante?

THÉODORE.

ue ne peut inspirer l'amour qui le tourmente?
oi-même, tu m'as dit qu'éperdu, furieux,
défendit hier l'approche de ces lieux.
ans un trouble mortel passant la nuit entière,
 n'ai pu sans le voir attendre la lumière:
accours, je le demande, et ne le trouve pas.

Octave cherche en vain la trace de ses pas :
Octave, à qui jamais son cœur n'a su rien taire,
Aujourd'hui de sa fuite ignore le mystère.
J'en frémis.....

SCÈNE II.

LES MÊMES ; LADISLAS *un bras en écharpe ;* OCTAVE.

THÉODORE, *apercevant Ladislas.*

Mais que vois-je ? et quel est mon effroi !

OCTAVE, *à Théodore.*

Madame.....

THÉODORE, *à Octave.*

Eh bien ?

OCTAVE.

Le prince eût expiré sans moi.

LADISLAS, *à Octave.*

Demeurons. Je succombe à l'excès de foiblesse
Où de mon sang versé l'épuisement me laisse.
Je me traîne avec peine, et j'ignore où je suis.

THÉODORE.

Ah ! mon frère !

LADISLAS, *troublé, et s'asseyant avec peine.*

Ah ! ma sœur ! savez-vous mes ennuis ?
Vous voyez ce qu'Amour et Cassandre me coûte.
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

THÉODORE.

Veillez-y, Léonor.

(Léonor se retire vers le fond du théâtre.)

LADISLAS.

Vous avez vu, ma sœur,
Mes plus secrets pensers jusqu'au fond de mon cœur ;
Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même
Pour secouer le joug de cet amour extrême,

etirer d'un cœur indignement blessé
rait empoisonné que ses yeux m'ont lancé.
igné des mépris qu'elle a faits de ma flamme,
tre elle à des mépris je contraignois mon âme;
; l'ingrate beauté dont je suis trop épris
plus que ma colère et plus que ses mépris.
enfin, Octave étant venu m'apprendre
omplot de l'hymen du duc et de Cassandre,
ue ce nœud fatal se formoit cette nuit.....

OCTAVE, *à part.*

icieux avis, hélas! qu'as-tu produit?

LADISLAS.

ombant tout entier à ce coup qui m'accable,
out raisonnement je deviens incapable.
suite, resté seul enfermé tout le soir,
e prends plus d'avis que de mon désespoir;
ientôt sur ces lieux l'ombre étant répandue,
sors par les détours d'une secrète issue:
ole, tout respect, tout jugement perdu.
palais de Cassandre en un instant rendu,
franchis la barrière, entre, observe, examine,
rche un lieu favorable au coup que je destine,
rencontre, m'arrête, et dans l'obscurité
pare à tout succès mon courage irrité.
nom du duc, enfin, j'entends ouvrir la porte;
suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,
irs, éteins la lumière, et d'un aveugle effort,
trois coups de poignard blesse le duc à mort.

THÉODORE, *à part.*

duc! qu'entends-je, hélas!

LADISLAS.

A sa voix expirante
i accourt, le palais est rempli d'épouvante.
ais entendant tomber le poignard sous ses pas,
le prend, me poursuit et m'en atteint au bras.

Son âme, à cet effort, de son corps se sépare;
Il tombe mort.

THÉODORE.

O rage inhumaine et barbare!

LADISLAS.

Et moi, par cent détours que je ne connois pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace;
Je tombe et sans secours j'expirois sur la place.
Octave qui me cherche, inquiet et surpris,
Passe, me reconnoît, rappelle mes esprits,
Me prête son secours, et dans ce lieu me guide.

THÉODORE, *à part.*

Malheureuse! rougis de pleurer un perfide.
(Haut.)
Je succombe, mon frère, à des malheurs si grands,
Et mes pleurs disent trop l'intérêt que j'y prends.
(Elle sort avec Léon

OCTAVE.

Prince, quittez ces lieux où l'on peut vous surpren
La lumière déjà commence à s'y répandre.

LADISLAS.

Et va produire au jour les crimes de la nuit!

OCTAVE.

Même, au quartier du roi j'entends déjà du bruit
Éloignez-vous: craignez que l'on ne vous soupço

LADISLAS.

Qui souhaite la mort n'a plus rien qui l'étonne.
Mais allons, conduis-moi.

SCÈNE III.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE, Gardes.

VENCESLAS.

Mon fils!

LADISLAS.

Mon père!

VENCESLAS.

Hélas!

LADISLAS, *à part.*

ale rencontre!

VENCESLAS.

Est-ce vous, Ladislas,
la couleur éteinte et la vue égarée
arquent plus qu'un corps dont l'âme est séparée?
uels lieux, sous ces traits livides et sanglans,
sez-vous vos pas incertains, chancelans?
les bras du sommeil je vous croyois encore.
trouble vous oblige à devancer l'aurore?

LADISLAS, *à part.*

ui dirai-je? hélas!

VENCESLAS.

Répondez-moi, mon fils;
fatal accident....

LADISLAS.

Seigneur, je vous le dis.
s... j'étois.... l'amour a sur moi tant d'empire!
confonds, seigneur, et ne vous puis rien dire.

VENCESLAS.

us croiroit coupable au trouble où je vous vois,
ils: on reconnoît le crime à cet effroi.
-vous point encor rallumé contre un frère
mal étouffé d'une injuste colère?
i pour l'en garder j'avois en vain pourvu.....

LADISLAS.

N'est-il pas pardonné? Non, je ne l'ai point vu.

VENCESLAS.

Qui vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière?

LADISLAS.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil?

VENCESLAS.

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie;
Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort.
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instans dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours:
Sur mon couchant, enfin, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin?

LADISLAS.

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche à son précipice.
Ce bras (puisqu'il est vain de vous déguiser rien)
A de votre couronne abattu le soutien.
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide:
Mais j'ai dû l'être.

VENCESLAS.

O Dieu! le duc est mort? Perfide!
Le duc est mort? Barbare! Et pour excuse, enfin,
Vous avez eu raison d'être son assassin?
A cette preuve, ô ciel! mets-tu ma patience?

SCÈNE IV.

LES MÊMES; FÉDERIC.

FÉDERIC, *à Venceslas.*

La duchesse, seigneur, vous demande audience.

LADISLAS, *à part.*

Que vois-je? quel fantôme! et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion?

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Que m'avez-vous dit, prince? et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille?

LADISLAS, *à Venceslas.*

Ne vous ai-je pas dit qu'interdit et confus,
Je ne vous pouvois rien dire et ne raisonnois plus?

VENCESLAS, *à Fédéric.*

Ah! duc! il étoit temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée.
Mais qui veut me parler?

FÉDERIC.

Cassandre.

(Venceslas témoigne par un signe que Cassandre peut entrer. Féderic sort.)

LADISLAS, *à part.*

O justes cieux!
M'as-tu trompé, ma main? me trompez-vous mes yeux?
Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte?

SCÈNE V.

LES MÊMES; CASSANDRE.

CASSANDRE, *à Venceslas.*

Grand roi ! de l'innocence auguste protecteur,
Et des sanglans forfaits ardent persécuteur,
Soyez roi, soyez père, et d'un juge inflexible
Donnez au monde entier un exemple terrible
Vengez-vous, vengez-moi.

VENCESLAS, *à Cassandre.*

Madame, à vos douleurs
Donnez quelque relâche et suspendez vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre majesté, sire, a connu ma famille.

VENCESLAS.

D'un illustre allié j'honore en vous la fille.

CASSANDRE.

Son sang, vous le savez, en des temps plus heureux,
Put s'égaler au sang des rois : il venoit d'eux.
Vos deux fils ont conçu pour ce sang qui m'anime,
L'un des feux criminels, l'autre un feu légitime;
Et tous deux de mon cœur ont obtenu leur prix;
La vertu mon amour, le crime mes mépris.
Alexandre, voyant un rival dans son frère,
Un rival protégé, favorisé d'un père,
Sous le nom d'un ami généreux et discret,
Tint long-temps de nos feux le mystère secret :
De ce rival enfin l'injuste violence
Réduisoit son amour à rompre le silence.
Mon cœur, de cet éclat prévoyant le danger,
En m'unissant à lui voulut le partager :
Je voulus (pardonnez à ma tendresse extrême)
Du nom de mon époux l'armer contre vous-même.

:n présence du ciel il venoit recevoir
.es sermens d'un amour..... O crime! ô désespoir!
Seigneur, à cet objet laissez couler mes larmes)
e l'attendois tremblante, et le cœur plein d'alarmes.
)e mon palais à peine a-t-il touché le seuil,
)u'il reçoit en entrant la mort pour tout accueil:
)e trois coups de poignard....

VENCESLAS.

Il est mort?

(Il s'assied et se voile le visage.)

LADISLAS, *à part*.

O ma rage,
Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage!

CASSANDRE.

)ui, seigneur, il est mort, et je suivrai ses pas
)ès l'instant que j'aurai vu venger son trépas.
Mais apprenant, grand roi, cet accident sinistre,
Hélas! en pourriez-vous soupçonner le ministre?
)ui, votre sang suffit pour vous en faire foi;
Il s'émeut, il vous parle et pour et contre soi;
Et, par un sentiment ensemble horrible et tendre,
Vous nomme Ladislas meurtrier d'Alexandre.
Que dis-je? ce regard, ce maintien interdit,
Ce visage effrayé, ce silence le dit,
Et, plus que tout enfin sa main fumante encore
De votre propre sang, de ce sang que j'adore.
Lequel des deux sur vous fera le plus d'effort,
Ou d'un fils meurtrier, ou de votre fils mort?
Ah! si vous pardonniez ce barbare homicide,
Tremblez; il n'a qu'un pas jusques au parricide.
Enfin si mes douleurs, si ce fils tant aimé,
Si l'horreur de ce meurtre à vos yeux consommé,
N'ébranlent votre cœur qu'ils déchirent sans doute,
Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoutte;
Et s'il ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris;
Votre fils l'a tiré du sein de votre fils.

Oui, de ce coup, seigneur, un frère fut capable.
Ce fer porte le chiffre et le nom du coupable;
Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,
Et complice du meurtre en déclare l'auteur.
J'attends de voir armer votre main vengeresse,
Ou par votre justice, ou par votre tendresse;
Et, si je n'obtiens rien de la part des humains,
La justice du ciel me prêtera les mains.
Ce forfait contre lui n'aura point de refuge:
Il en fut le témoin, il en sera le juge;
Et puisse contre vous son courroux indigné
Ne pas tourner le bras du coupable épargné!

VENCESLAS.

Je sens de vos douleurs toute la violence.
(A Ladislas.)
Prince, vous l'entendez et gardez le silence!

LADISLAS.

Oui, je suis criminel. Abandonnez, grand roi,
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi.
Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère....
Supprimons les doux noms et de fils et de père,
Et tout ce qui sur moi peut vous solliciter.
Cassandre veut ma mort, il faut la contenter:
En horreur à la terre, à mon père, à moi-même,
Mon cœur, qui se déteste, éprouve encor qu'il l'aime.
Pour elle j'ai perdu tout sentiment humain,
Dans le sein de mon frère elle a conduit ma main;
Elle a fait mon malheur, ma honte, mon supplice,
Mon désespoir, mon crime, et veut que je périsse;
Je souscris sans murmure à l'arrêt qu'elle rend;
Je meurs enfin pour elle, et meurs en l'adorant.

CASSANDRE.

Moi, j'ai conduit ta main? moi, j'eus part à ton crime?
Ah! barbare!....

LADISLAS, *à Cassandre.*

Épargnez du moins votre victime.

VENCESLAS, *à Cassandre.*

idame, modérez vos sensibles regrets,
laissez à mes soins nos communs intérêts.
s ordres aujourd'hui feront voir une marque
d'un juge équitable et d'un digne monarque.
toute passion je me dégagerai,
c'est sur son aveu que je le jugerai.

CASSANDRE.

n attente, grand roi, n'a point été trompée.

VENCESLAS.

dislas, levez-vous, donnez-moi votre épée.

LADISLAS, *à Venceslas.*

n épée? Ah! plutôt ordonnez mon trépas.
uffrez.....

VENCESLAS.

Donnez, vous dis-je, et ne répliquez pas.

LADISLAS, *remettant son épée à son père.*

voilà.

VENCESLAS, *la remettant à Féderic.*

Tenez, duc.

LADISLAS, *à part.*

O disgrâce inhumaine!

VENCESLAS, *aux gardes.*

l'on le fasse garder en la chambre prochaine.
(A Féderic.)
illez-y.

LADISLAS.

Sort barbare! assouvis ton courroux:
fus heureux, je meurs, et voilà de tes coups.
(Ladislas, Octave et les gardes sortent.)

VENCESLAS.

c?

FÉDERIC.

Seigneur?

VENCESLAS.

De ma part donnez avis au prince
le sa tête, autrefois si chère à la province,

Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux
Qui fera détester son crime à nos neveux.
(Fédéric sort.)

CASSANDRE.

Oui, grand roi, soutenez cette noble constance.
C'est votre sang qui crie, et demande vengeance :
Écoutez-les ces cris, et sans rien ménager.....

VENCESLAS.

J'aurai soin de punir, et non pas de venger,
(Cassandre sort.)
Madame ; c'est assez. Ciel, ta bonté prospère
M'avoit donné deux fils. O trop malheureux père !
L'un des deux qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, FÉDERIC.

THÉODORE.

u voulu vous parler dans ce pressant malheur,
c; mon ressentiment fait place à ma douleur.
trompeuse apparence avoit pu me séduire :
vos vrais sentimens hâtez-vous de m'instruire.
plus grand intérêt m'oblige de savoir
el prix a pu flatter vos vœux et votre espoir.
ttribuai d'abord cette gloire à Cassandre;
is vous fûtes ami, non rival d'Alexandre.

FÉDERIC.

n cœur a fait, madame, un choix plus élevé,
ssi par ma raison n'est-il pas approuvé.

THÉODORE.

oi qu'il en soit, j'exige un aveu pour réponse.

FÉDERIC.

adame, il n'est plus temps. Il faut que je renonce
ce prix glorieux que je m'étois promis.

THÉODORE.

on père à votre choix ne l'a-t-il pas remis?

FÉDERIC.

i, mais de ses bontés plus le gage est insigne,
ıs, si j'en abusois, je m'en rendrois indigne,

J'adore sans espoir ce que la main des dieux
A formé de plus beau, de plus grand à mes yeux :
Mais à lui plaire enfin quand je pourrois prétendre,
Quand jusqu'à mon amour son cœur voudroit descendre,
Quand je verrois mon roi prêt à me l'accorder,
Ce n'est plus là le prix que je dois demander.

THÉODORE.

Quel est-il donc ce prix?

FÉDERIC.

Injuste Théodore!
D'un doute injurieux m'accablez-vous encore?
Je ne m'explique point; mais dans quelques instans
Vous connoîtrez, madame, à quel prix je prétends :
Jusque-là..... Le roi vient.

SCÈNE II.

LES MÊMES; VENCESLAS, GARDES.

THÉODORE.

Ah! seigneur! ah! mon père!
Jetez sur vos enfans un regard moins sévère.
Si le trône a ses droits, la nature a les siens.
Les nœuds sacrés du sang sont vos premiers liens.
Roi, j'implore à genoux votre auguste clémence;
Père, en faveur d'un fils votre unique espérance,
J'implore votre amour.

VENCESLAS.

Ma fille, laissez-nous.

THÉODORE, *à Venceslas.*

(Regardant Féderic.)
Seigneur..... Vous m'entendez : je n'espère qu'en vous.
(Elle sort.)

VENCESLAS.

O jour moins que pour moi funèbre à la province!
Féderic?

FÉDERIC.

Quoi, seigneur?

VENCESLAS.

Faites venir le prince.

FÉDERIC.

it superflu d'éprouver mon crédit;
; se fait entendre, et le roi s'attendrit.

(Il sort.)

VENCESLAS *seul.*

le murmurer, entrailles paternelles.
, épargne-moi ces atteintes cruelles
échirant mon cœur, le peuvent partager
non fils à perdre et mon fils à venger!
ustice en vain la tendresse est contraire,
; le cœur d'un roi cherche le cœur d'un père :
itre si cher je me suis dépouillé;
onnois mon sang par le crime souillé.

SCÈNE III.

NCESLAS, FÉDERIC, LADISLAS, *conduit par Féderic;* GARDES.

VENCESLAS, *apercevant Ladislas.*

ô vaine constance! ô force imaginaire!
e vue encor je sens que je suis père,
i pas dans mon cœur détruit tout sentiment.
, gardes. Vous, duc, laissez-nous un moment.

(Féderic et les gardes sortent.)

LADISLAS.

-vous conserver ou venger votre race?
oncez-vous, mon père, ou ma mort ou ma grâce?

VENCESLAS, *pleurant.*

assez-moi, mon fils.

LADISLAS.

N'est-il pas pardonné ? Non, je ne l'ai point vu.

VENCESLAS.

Qui vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière ?

LADISLAS.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil ?

VENCESLAS.

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie ;
Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort.
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instans dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours :
Sur mon couchant, enfin, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin ?

LADISLAS.

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche à son précipice.
Ce bras (puisqu'il est vain de vous déguiser rien)
A de votre couronne abattu le soutien.
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide :
Mais j'ai dû l'être.

VENCESLAS.

O Dieu ! le duc est mort ? Perfide !
Le duc est mort ? Barbare ! Et pour excuse, enfin,
Vous avez eu raison d'être son assassin ?
A cette preuve, ô ciel ! mets-tu ma patience ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES; FÉDERIC.

FÉDERIC, *à Venceslas.*

La duchesse, seigneur, vous demande audience.

LADISLAS, *à part.*

Que vois-je ? quel fantôme ! et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion ?

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Que m'avez-vous dit, prince ? et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille ?

LADISLAS, *à Venceslas.*

Ne vous ai-je pas dit qu'interdit et confus,
Je ne vous pouvois rien dire et ne raisonnois plus ?

VENCESLAS, *à Fédéric.*

Ah ! duc ! il étoit temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée.
Mais qui veut me parler ?

FÉDERIC.

Cassandre.

(Venceslas témoigne par un signe que Cassandre peut entrer. Féderic sort.)

LADISLAS, *à part.*

O justes cieux !
M'as-tu trompé, ma main ? me trompez-vous mes yeux ?
Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte ?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte ?

LADISLAS.

Seigneur, quelle bonté!
Quel excès de tendresse en un juge irrité!
Cet accueil désarmé de haine et de colère
Est-il l'adieu funeste ou le pardon d'un père?

VENCESLAS.

C'est le dernier effort d'un cœur infortuné
Qu'à mourir de douleur vous avez condamné.
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LADISLAS.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

VENCESLAS.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvemens?

LADISLAS.

Si je ne les produis, j'en ai les sentimens.

VENCESLAS.

Enfin d'un grand effort vous sentez-vous capable?

LADISLAS.

Oui, puisque je résiste au remords qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

VENCESLAS.

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LADISLAS.

S'il est temps de partir, mon âme est toute prête.

VENCESLAS.

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête:
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra;
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tûra;
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample:
Mais à l'état, enfin, je dois ce grand exemple,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort.
J'ai craint de prononcer, autant que vous d'entendre

L'arrêt qu'ils demandoient et que j'ai dû leur rendre.
Pour ne vous perdre pas, j'ai long-temps combattu :
Mais, ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice,
Ou, régnant, à l'état je dois ce sacrifice.

LADISLAS.

Vous pouvez l'achever, votre fils est tout prêt :
Coupable, sans murmure il attend son arrêt.
Je ne m'en défends point, et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui dans la nuit a trompé ma fureur :
Mon amour éperdu, mon aveugle colère,
Croyoient verser le sang d'un rival, non d'un frère :
Mais j'ai porté la mort dans ce cœur paternel;
J'empoisonne vos jours, je suis trop criminel.
Quand je sens des remords, quand ma gloire est flétrie,
Seroit-ce à moi, grand Dieu! de souhaiter la vie?
Non, non; je souillerois la pureté du jour.
Vengez, seigneur, vengez la nature et l'amour.
D'un fils assassiné voyez l'ombre sanglante,
Son épouse, sa veuve, ou plutôt une amante.
A peine, hélas! à peine ils marchoient à l'autel,
J'ai dans le flanc de l'un plongé le fer mortel,
Et l'autre, plus à plaindre et plus infortunée,
Frémit et tremble encor sous ma main forcenée.
O mon père, frappez, sauvez-moi la douleur
D'aimer toujours Cassandre et de lui faire horreur :
Par mon trépas, enfin, je veux la satisfaire:
Ladislas en mourant s'immole à sa colère.

VENCESLAS.

A qui que votre cœur veuille offrir votre mort,
Allez vous préparer à ce dernier effort;
Et, pour les intérêts d'une mortelle flamme,
Abandonnant le corps, n'abandonnez point l'âme.
Tout obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,

Et n'aura pu cacher votre forfait aux cieux.
(En l'embrassant.)
Adieu. Sur l'échafaud portez le cœur d'un prince;
Et faites-y douter à toute la province
Si, né pour commander et destiné si haut,
Vous montez sur un trône ou sur un échafaud.
(Il frappe du pied pour faire venir Féderic.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; FÉDERIC, GARDES.

VENCESLAS.

Duc, remenez le prince.

LADISLAS.

O vertu trop sévère!
Venceslas vit encore, et je n'ai plus de père!
(Il sort.)

VENCESLAS.

O justice inhumaine, et devoirs ennemis!
Pour mériter mon sceptre il faut perdre mon fils!
Mais laisse-les agir, importune tendresse!
Et vous, mes yeux, cachez vos pleurs et ma foiblesse!
Je ne peux rien pour lui, le sang cède à la loi;
Je ne lui peux pas être et bon père et bon roi.
Vois, Pologne, en l'horreur que le vice m'imprime,
Si mon élection fut un choix légitime,
Et si je puis donner aux devoirs de mon rang
Plus que mon propre fils et que mon propre sang.

SCÈNE V.

THÉODORE, VENCESLAS, LÉONOR, GARDES; *ensuite* FÉDERIC.

THÉODORE.

quelle loi, seigneur, si barbare et si dure,
evez-vous renverser les lois de la nature?
'apprends qu'à Ladislas l'arrêt est prononcé,
t déjà de sa mort l'appareil est dressé!
uoi! nous demeurerons par cet arrêt sévère,
'état sans héritier, vous sans fils, moi sans frère!
nsultez votre sang contre votre fureur;
est trop de le verser pour punir une erreur.
u meurtre de son frère un frère est incapable;
e cet assassinat la nuit seule est coupable.
assandre au désespoir s'éloigne de ces lieux;
n'a plus à fléchir que son père et les cieux.
a pitié qui fera révoquer son supplice
'est pas moins la vertu d'un roi que la justice:
u'elle vous touche encor; tous les cœurs à la fois
our vous justifier feront taire les lois:
h! quoi que vous impose un devoir si sévère,
vant que d'être roi, seigneur, vous êtes père.

VENCESLAS.

on: l'auteur de nos maux va périr aujourd'hui.
e suis par son arrêt plus condamné que lui.
ais puis-je dans mon cœur justifier son crime?
élas! quoique trompée au choix de la victime,
a main n'en est pas moins coupable envers l'état.
e punis le sujet, et non le fils ingrat.

(Féderic entre.)

'ordre est donné. Que fait le prince, duc?

FÉDERIC, *à Venceslas.*

Ah! sire!

'est à présent qu'en lui votre vertu respire.
semble aux yeux de tous, d'un héroïque effort,

Se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort.
Mais puisque sa colère et que sa violence
Ne sont plus en état de m'imposer silence,
Et m'envier un bien que ce bras m'a produit,
De mes travaux, grand roi, je demande le fruit.

VENCESLAS.

Il est juste, eût-il de toute ma province....

FÉDERIC.

Je le restreins, seigneur, à la grâce du prince.

VENCESLAS.

Duc!

FÉDERIC.

J'ai votre parole, et ce dépôt sacré
Contre votre refus m'est un gage assuré.
J'ai payé de mon sang ce que j'ose prétendre.

VENCESLAS.

Quoi! Féderic aussi conspire à me surprendre!
Quel charme contre un père en faveur de son fils
Suscite et fait parler ses propres ennemis?

FÉDERIC.

Ah! n'examinez pas la nature du crime.
Rien d'injuste, il est vrai, ne devient légitime:
Cependant quelquefois les plus grands criminels
Se sauvent à l'abri du trône et des autels;
Et l'héritier d'un roi que la justice assiége
Ne pourroit près du trône avoir ce privilége!
La mort ne frappe point aux yeux d'un souverain;
Son glaive à leur aspect s'échappe de sa main.
Enfin pour votre fils ici tout s'intéresse.
Le peuple en sa faveur vous conjure et vous presse:
Ce que veut tout l'état se peut-il dénier?
Et père, devez-vous vous rendre le dernier?
Mais, seigneur, le temps presse; et déjà sur sa tête
Votre fils voit la mort à fondre toute prête.
J'ai prié qu'un moment le coup fût suspendu:
Les grands me l'ont promis, et m'en ont répondu.
J'attends à vos genoux ou ma mort ou sa grâce.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; OCTAVE.

OCTAVE, *à Venceslas.*

›ur de votre fils tout le peuple s'amasse,
neur; et l'échafaud pour ce prince dressé,
leur zèle indiscret est déjà renversé.
›, les larmes aux yeux, d'une commune envie,
stent de périr ou lui sauver la vie.
même mouvement et d'une même voix
le disent exempt de la rigueur des lois;
i cette chaleur n'est bientôt apaisée,
is sédition ne fut plus disposée.
iin, pour y mettre ordre et pour les contenir,
oulu.....

VENCESLAS, *à Octave.*

C'est assez. Faites-le-moi venir.
(Octave sort.)

THÉODORE, *à part.*

ciel, accomplis ce favorable augure.

VENCESLAS.

fille! ô mon peuple! ô tendresse! ô nature!
e. Il faut vouloir ce que vous souhaitez,
r vos sentimens régler mes volontés.
à Féderic.)
ier trop généreux, après son injustice
ix de vos exploits lui faire un sacrifice!
triomphe pour vous! pour lui quelle leçon!

FÉDÉRIC, *à Venceslas.*

sang est trop payé s'il devient sa rançon;
estes de ce sang puisse-t-elle dépendre!
la même ardeur qu'on me l'a vu répandre
›mbattant pour vous contre vos ennemis,
ileroit encor pour sauver votre fils.

SCÈNE VII.

THÉODORE, VENCESLAS, LADISLAS, FÉDERI LÉONOR, OCTAVE, GRANDS DE POLOGNE, GARDES.

LADISLAS, *se jetant aux genoux du roi.*

Croirai-je.....

VENCESLAS *le relevant.*

Levez-vous. Une couronne, prince,
Sous qui j'ai quarante ans régi cette province,
Qui passera sans tache en un règne futur,
Et dont tous les brillans ont un éclat si pur,
En qui la voix des grands et le commun suffrage
M'ont d'un nombre d'aïeux conservé l'héritage,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir
Pour en votre faveur désarmer mon pouvoir.
Il faut pour vous sauver qu'elle vous appartienne;
Il faut que votre tête ou tombe ou la soutienne;
Il vous en faut pourvoir s'il vous faut pardonner,
Et punir votre crime ou bien le couronner.
L'état vous la souhaite, et le peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne.
La justice est aux rois la reine des vertus;
Et me vouloir injuste est ne me vouloir plus.
Régnez. Après l'état j'ai droit de vous élire,
Et donner en mon fils un père à mon empire.

LADISLAS.

Que faites-vous, grand roi?

VENCESLAS.

M'appeler de ce nom,
C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon.
Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire.
Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père.

(Venceslas se découvre devant son fils, et l'embrasse. Les grands de Pologne tirent leur sabre, signe qui confirme l'élection du nouveau roi.)

›i, je n'ai pu des lois souffrir les ennemis :
re, je ne pourrai faire périr mon fils.
e perte est aisée où l'amour nous convie :
ne perdrai qu'un nom pour sauver une vie.
duc, pour récompense, a demandé vos jours;
tre sœur, tout l'état vient à votre secours;
ı est fait, je renonce à mon pouvoir suprême :
me mieux conserver un fils qu'un diadème.

LADISLAS.

ous ne pouvez être et mon père et mon roi,
-je être votre fis et vous donner la loi ?
ı; je dois m'opposer à cet effort extrême :
ndonnez plutôt un fils qu'un diadème.

VENCESLAS.

'y prétends plus rien; ne me le rendez pas :
pardonne à son roi puniroit Ladislas,
sans cet ornement, feroit tomber sa tête.

LADISLAS.

›s ordres, seigneur, la voilà toute prête :
ı conserverai puisque je vous la dois;
s elle régnera pour dispenser vos lois;
oujours, quoi qu'elle ose, ou quoi qu'elle projette,
liadème au front, sera votre sujètte.
Féderic en l'embrassant.)
quel heureux destin, duc, ai-je mérité,
le votre courage et de votre bonté,
ıoin si généreux qu'ils ont eu de ma vie ?

FÉDERIC, *à Ladislas.*

ont servi l'état alors qu'ils l'ont servie.
is, et vers la couronne et vers vous acquitté,
nplore une faveur de votre majesté.

LADISLAS.

elle ?

FÉDERIC.

Votre congé, seigneur, et ma retraite,
Pour ne vous plus nourrir de la haine secrète
Qui, m'expliquant si mal, vous rend toujours suspects
Mes plus ardens devoirs et mes plus grands respects.

LADISLAS.

Non, non : vous devez, duc, vos soins à ma province.
Roi, je n'hérite point des différens du prince ;
Et j'augurerois mal de mon gouvernement,
Si je perdois en vous son plus sûr fondement.
Qui trouve où dignement reposer sa couronne,
Qui rencontre à son trône une ferme colonne,
Qui possède un sujet digne de cet emploi,
Peut vanter son bonheur et dire qu'il est roi.
Vous m'avez fait rougir d'une aveugle colère;
Par vous je monte au trône et je retrouve un père :
Si de mes sentimens ma sœur est de moitié,
Sa main sera le nœud d'une sainte amitié.

THÉODORE, *à Ladislas.*

Est-ce assez de ma main pour payer votre vie?
Est-ce assez de mon cœur?

FÉDERIC, *à part.*

O sort digne d'envie!

(A Ladislas.)

Seigneur, voilà le bien que j'avois attendu :
Vous m'en aviez privé, vous me l'avez rendu.

VENCESLAS.

Rendons à mon fils mort nos dernières tendresses,
Et dans sa sépulture enfermons nos tristesses.

(A Ladislas.)

Vous, faites-moi vivant louer mon successeur,
Et voir de ma couronne un digne possesseur.

FIN DE VENCESLAS.

COSROÈS,

TRAGÉDIE.

1649.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR COSROÈS.

Sira, seconde femme de Cosroès, roi de Perse, veut faire passer la couronne à Mardesane, son fils, à l'exclusion de Siroès, fils d'un premier lit. L'état de démence dans lequel est tombé Cosroès, par suite des remords qu'il éprouve après avoir fait assassiner son père Hormidas, facilite l'exécution des projets de Sira. En effet, elle obtient l'abdication de Cosroès en faveur de Mardesane; mais Siroès a de nombreux partisans. Sira le fait arrêter, et charge un affidé de l'assassiner ou de l'empoisonner dans sa prison. Les satrapes, les troupes, et l'officier lui-même chargé d'arrêter Siroès, se déclarent en sa faveur, et, profitant

de l'abdication de Cosroès, proclament Siroès son successeur. La reine, Mardesane et Cosroès, sont chargés de fers et jugés en présence de Siroès. Sira et Mardesane sont condamnés à mort; mais Siroès ne peut contenir son émotion à la vue de son père qui va subir le même sort; il se jette aux pieds de Cosroès, et lui rend le pouvoir souverain. Le vieux roi n'en fait usage que pour demander la grâce de Sira et de Mardesane; mais il arrive trop tard à la prison où il se rend pour les délivrer: Mardesane s'est poignardé, Sira a bu le poison, et Cosroès achève de vider la coupe qui le contenoit.

Parmi les beautés du premier ordre que renferme cette tragédie, au nombre desquelles on peut citer l'exposition, il est facile de remarquer à sa lecture des scènes vides et des épisodes inutiles, tels que l'amour de Siroès pour Narsée qui passe pour être fille de Sira, qui le croit elle-même, et qui est reconnue pour fille de Palmiras, général disgracié par Cosroès. Ce fut pour faire disparoître ces défauts que le marquis Dussé y fit de nombreux changemens au moyen desquels la tragédie de Cos-

fut remise au théâtre en 1704, où elle
nt encore un succès mérité. Comme cette
a été réimprimée avec les corrections,
croyons devoir donner la préférence à
rage original, tel qu'il a été composé par
ou.

ACTEURS.

COSROÈS, roi de Perse.
SIRA, reine de Perse.
SIROÈS, fils du roi de Perse.
NARSÉE, femme de Siroès.
MARDESANE, fils de Cosroès et de Sira.
SARDARIGUE.
PALMIRAS, père de Narsée.
HORMISDATE, confidente de Sira.
ARTANASDE, frère d'Hormisdate.
PHARNACE.
SATRAPES.
GARDES.

La scène est dans le palais du roi de Perse.

COSROÈS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIRA, SIROÈS.

SIRA.

! vous contre mon fils ! vous, son indigne frère !
insolent !

SIROÈS.

Madame, un peu moins de colère.

SIRA.

comprendre encore dans votre différent !

SIROÈS.

ıs honore en reine, et l'estime en parent.
'il forge un fantôme afin de le combattre.....

SIRA.

rai bien, perfide.....

SIROÈS, *à part.*

Ah! cruelle marâtre !

SIRA.

A qui lui déplaira faire perdre le jour,
Et contre qui le hait lui montrer mon amour.

SIROÈS.

Madame, quand le sang qui me le rend si proche
Ne me laveroit pas d'un semblable reproche,
Pour savoir à quel point je le dois respecter,
Il suffit de l'amour qu'on vous lui voit porter;
Il suffit qu'en ce fils nous voyons votre image,
Et que nous ne pouvons lui rendre assez d'hommag
De ces raisons aussi me faisant une loi,
J'ai pour lui le respect qu'il dût avoir pour moi.

SIRA.

Lui, pour vous!

SIROÈS.

Oui, pour moi! L'humeur où je vous tr
Fait de ma patience une trop rude épreuve;
Et votre majesté, parlant sans passion,
Loûroit ma retenue et ma discrétion.
Mon père est Cosroès, ma mère fut princesse,
Et le degré de l'âge, et le droit de l'aînesse,
Et ce que pour l'état j'ai versé de mon sang,
Sur lui, sans vanité, m'acquièrent quelque rang,
Et mettent entre nous assez de différence
Pour devoir l'obliger à quelque déférence.
Mais, madame, cessons cet indigne entretien.

SIRA.

Comparez-vous le sang d'Abdenède et le mien?

SIROÈS.

Je sais que sa naissance, à la vôtre inégale,
Ne se peut pas vanter d'une tige royale;

Et qu'avant que la Perse obéît à vos lois
Vous étiez déjà sœur, fille et veuve de rois.
Mais enfin avant vous vous savez que ma mère
Possédoit la puissance et le cœur de mon père;
Et cet honneur, sans doute, est le plus glorieux
Qui sur vous aujourd'hui fasse jeter les yeux.

SIRA.

Quand il m'a partagé l'éclat qui l'environne,
J'ai dans son alliance apporté ma couronne;
J'en achetai chez lui le degré que j'y tiens,
Et j'ai, comme mes jours, joint mes états aux siens;
Je lui dus sembler belle avec un diadème;
Abdenède avec lui n'apporta qu'elle-même;
Et le trésor encor n'étoit pas de grand prix.

SIROÈS.

Il faut bien du respect à souffrir vos mépris.

SIRA.

Vous vous plaignez encor, après votre insolence!

SIROÈS.

Vous ne sauriez parler qu'avecque violence.
Cette fureur sied mal au rang que vous tenez.

SIRA.

Il sied bien de ranger des esprits mutinés.
J'ai raison de venger mon sang de vos outrages;
Et gardez de me faire éclaircir vos ombrages.

SIROÈS.

Je sais qu'il ne tient pas à choquer mon crédit,
Que l'espoir de l'état ne me soit interdit,
Et que, si contre moi mon père vous écoute,
Ma ruine bientôt éclaircira mon doute.

Par le bien qu'il vous veut, sur qui vous vous fiez,
Votre fils sur le trône a déjà l'un des pieds;
Et bientôt par votre aide il y porteroit l'autre,
Si son ambition répondoit à la vôtre.
Mais dans ce grand projet, à quoi vous l'occupez,
Il prévoit le péril des trônes usurpés;
A leurs superbes pieds il voit des précipices,
Et sait que des tyrans on fait des sacrifices;
Il sait qu'il est au ciel un maître souverain
Qui leur ôte aisément le sceptre de la main,
Et dont le foudre est fait pour ce genre de crimes,
Pour tomber en faveur des princes légitimes.
Le crime lui plairoit, mais la punition
Lui fait fermer l'oreille à votre ambition.

SIRA.

C'est bien vous déclarer et nous jurer la guerre,
Que de nous menacer du ciel et de la terre.
Nous verrons quel effet nous en succédera;
Mais je périrai, traître, où mon fils régnera.

SIROÈS, *portant la main à son épée.*

Il faut donc que ce fer me devienne inutile,
Ce cœur sans sentiment, et ce bras immobile.

SCÈNE II.

LES MÊMES; MARDESANE, *avec le bâton d général d'armée.*

MARDESANE.

Quel trouble, Siroès, émeut votre courroux?
Quoi! la main sur l'épée, et la reine avec vous!
Dieux!

Mais quand un peu de temps vous aura fait connoître
Par son autorité le plaisir d'être maître,
Et de voir sous ses lois tout un état rangé,
Il vous plaira bien mieux en un sceptre changé;
Et l'essai que par lui vous ferez de l'empire
Vous conduira sans peine où votre mère aspire:
Votre consentement ne lui dénîra rien.

MARDESANE.

'est votre sentiment, et ce n'est pas le mien;
Ion que je ne me sente, et d'âme et de naissance,
apable d'exercer cette illustre puissance;
Iais, quelque doux éclat qu'ait un bandeau royal,
l ne me plairoit pas sur un front déloyal.
'Europe, si féconde en puissances suprêmes,
ffre au sang qui m'anime assez de diadèmes
our périr noblement ou pour n'en manquer pas,
uand ils auront pour moi d'assez charmans appas.
Iais faites toujours fond de vos intelligences;
ratiquez vos amis, préparez vos vengeances;
uvrez-vous, faites-vous un parti si puissant,
u'il fasse évanouir ce fantôme naissant,
e pouvoir usurpé, ce règne imaginaire,
ue vous n'excusez pas de l'amour d'une mère.

SIROÈS.

uisque vous le voulez, il l'en faut excuser,
t dessus votre foi j'ose m'en reposer;
ais (et de cet avis conservez la mémoire)
, m'ayant sur ce gage obligé de vous croire,
e son ambition goûtant mieux les appas,
ous vous laissez gagner, ne me pardonnez pas;
t, pour bien établir l'heur qu'elle vous destine,

Et je fais plus pous vous de vous en détourner,
Qu'elle de vous l'offrir et de vous couronner.

MARDESANE.

Vous inquiétez-vous du zèle d'une mère
Qui de ce vain espoir aime à se satisfaire?
Laissez-la se flatter de ces illusions,
Se plaire à se forger de belles visions,
A nourrir un beau songe, et, l'en laissant séduire,
Moquez-vous d'un dessein qui ne peut rien produire,
Et, vous en reposant sur ce que je vous doi,
En elle respectez la passion du roi;
Épargnez sa furie et l'ennui qui l'accable,
Qui de tout autre soin le rendent incapable,
Et font qu'en son chagrin tout l'irrite et lui nuit.

SIROÈS.

J'ai pour lui des respects dont j'obtiens peu de fruit;
Mais, que j'acquière enfin son amour ou sa haine,
Il faut laisser agir le crédit de la reine,
Et prendre avis du temps et des événemens.

MARDESANE.

Vous gardez vos soupçons, et moi mes sentimens;
Et j'estime trop peu l'éclat d'une couronne
Pour me gêner l'esprit du soin qu'elle vous donne.
Ce n'est qu'un joug pompeux; le repos m'est plus doı

SIROÈS.

Vous n'avez rien à faire, on travaille pour vous;
Et vous pouvez juger si l'empire a des charmes,
Par ceux que vous trouvez à commander nos armes.
Ce bâton, que le roi vous a mis à la main,
Déjà sur les soldats vous a fait souverain.

Mais quand un peu de temps vous aura fait connoître
Par son autorité le plaisir d'être maître,
Et de voir sous ses lois tout un état rangé,
Il vous plaira bien mieux en un sceptre changé;
Et l'essai que par lui vous ferez de l'empire
Vous conduira sans peine où votre mère aspire:
Votre consentement ne lui dénîra rien.

MARDESANE.

C'est votre sentiment, et ce n'est pas le mien;
Non que je ne me sente, et d'âme et de naissance,
Capable d'exercer cette illustre puissance;
Mais, quelque doux éclat qu'ait un bandeau royal,
Il ne me plairoit pas sur un front déloyal.
L'Europe, si féconde en puissances suprêmes,
Offre au sang qui m'anime assez de diadèmes
Pour périr noblement ou pour n'en manquer pas,
Quand ils auront pour moi d'assez charmans appas.
Mais faites toujours fond de vos intelligences;
Pratiquez vos amis, préparez vos vengeances;
Ouvrez-vous, faites-vous un parti si puissant,
Qu'il fasse évanouir ce fantôme naissant,
Ce pouvoir usurpé, ce règne imaginaire,
Que vous n'excusez pas de l'amour d'une mère.

SIROÈS.

Puisque vous le voulez, il l'en faut excuser,
Et dessus votre foi j'ose m'en reposer;
Mais (et de cet avis conservez la mémoire)
Si, m'ayant sur ce gage obligé de vous croire,
De son ambition goûtant mieux les appas,
Vous vous laissez gagner, ne me pardonnez pas;
Et, pour bien établir l'heur qu'elle vous destine,

Avant votre fortune assurez ma ruine;
Otez-vous tout obstacle, et de mon monument
A mon trône usurpé faites un fondement;
Lavez-le de mon sang avant que d'y paroître,
Sinon n'espérez pas être long-temps mon maître.

MARDESANE, *apercevant Palmiras au fond du théâtre.*

Il est bien malaisé de vous dissuader.
Palmiras, qui me voit, n'ose vous aborder,
Et comme vous encor m'impute sa disgrâce.

(A Palmiras.)

Entrez, je me retire et vous cède la place.
Je vous suis importun.

(Il sort.)

SCÈNE III.

SIROÈS, PALMIRAS, SATRAPES.

PALMIRAS.

C'est mal me la céder
Que briguer mes emplois et m'en déposséder.
Mais, puisque Sira règne, ai-je lieu de me plaindre?
Que puis-je espérer d'elle, ou que n'en dois-je craindre?
Le courroux d'une femme est long-temps à dormir,
Et mon foible crédit crut en vain s'affermir
Et vaincre les efforts qui le pouvoient abattre,
Ayant pour subsister une femme à combattre:
Son hymen, dont j'osai contester le dessein,
M'avoit couvé long-temps ce projet en son sein;
Et quand elle peut tout, quand elle est souveraine,
Enfin l'occasion fait éclater sa haine.
Ce trait est un avis, prince, qui parle à vous.
Craignez par mon exemple, et détournez ses coups;

Profitez de ma chute, elle vous doit instruire;
Et, sage, détruisez ce qui vous peut détruire,
Sinon jusque sur vous ce foudre éclatera.

SIROÈS, *à part*, *en se promenant*.

« Mais je périrai, traître, ou mon fils régnera. »
Qu'ai-je à délibérer après cette menace?
Quoi! Mardesane au trône occupera ma place!
Et l'orgueil de sa mère, abusant à mes yeux
De l'esprit altéré d'un père furieux,
Par l'isolent pouvoir que son crédit lui donne,
Sur quel front lui plaira fera choir ma couronne!
Quel crime ou quel défaut me peut-on reprocher,
Pour disposer du sceptre et pour me l'arracher?
Ma mère, ma naissance, en êtes-vous coupables?
D'un sort si glorieux sommes-nous incapables?
Veut-on, après vingt ans, jusque dans le tombeau
Souiller une vertu dont l'éclat fut si beau?
Non, non, le temps, ma mère, avec trop de gloire
Laisse encor dans les cœurs vivre votre mémoire;
C'est un exemple illustre aux siècles à venir,
Que la haine respecte et ne sauroit ternir.
Mon crime est seulement l'orgueil d'une marâtre,
Dont un fils est l'idole, un père l'idolâtre;
Et l'hymen, qui l'a mise au lit de Coroès,
D'un droit héréditaire exclut seul Siroès!
Célestes protecteurs des puissances suprêmes,
Vous, dieux, qui présidez au sort des diadèmes,
ouverains partisans des intérêts des rois,
outenez aujourd'hui l'autorité des lois,
t, d'un tyran naissant détruisant l'insolence,
ffermissez l'appui d'un trône qui balance.

PALMIRAS, *à Siroès.*

Mais soutenez-le, prince, et prêtez-y le bras;
Le ciel est inutile à qui ne s'aide pas.
Quand vous pouvez agir, épargnez le tonnerre;
Avant l'aide du ciel, servez-vous de la terre;
Usez de vos amis, de vous-même et du temps,
Et donnez seulement un chef aux mécontens:
Sans peine vous verrez votre ligue formée.
De ce nombre déjà comptez toute l'armée,
A qui la paix, deux fois refusée aux Romains,
Fait d'un juste dépit choir les armes des mains,
Et qui, me préférant au chef que l'on envoie,
Sous main embrassera mes ordres avec joie.
Des satrapes encor tout le corps irrité
S'offre à prêter l'épaule à votre autorité;
Et tous, unis pour nous de même intelligence,
Gardent encore à part leurs sujets de vengeance.
En la mort d'Hormisdas les uns intéressés,
De ce grand attentat sont encore blessés,
Et verroient avec joie et d'une ardeur avide
Punir par un second le premier parricide;
D'autres, dépossédés de leurs gouvernemens,
Attendent pour s'ouvrir les moindres mouvemens;
Et d'autres, offensés en leurs propres familles,
En l'honneur d'une femme, en celui de leurs filles,
Trop foibles pour agir, jusqu'à l'occasion
Dissimulent leur haine et leur confusion.
Comme un soleil naissant le peuple vous regarde,
Et, ne pouvant souffrir celui qui vous retarde,
Déteste de le voir, si près de son couchant,
Traîner si loin son âge imbécile et penchant.

Son esprit, agité du meurtre de son père,
Dedans sa rêverie à tous propos s'altère,
Et, ne possédant plus un moment de raison,
Ne lui laisse de roi que le sang et le nom;
Le crédit d'une femme en a tout l'exercice;
Toute la Perse agit et meut par son caprice;
Et bientôt par son fils, qu'elle va couronner,
On recevra les lois que vous devriez donner.
Seigneur, en votre intérêt rendez-vous la justice;
Ravissez votre bien, qu'on ne vous le ravisse:
Qui peut insolemment prétendre à votre rang,
Par le même attentat en veut en votre sang.
La reine, qui vous craint, a trop de politique
Pour laisser un appât à la haine publique,
Et, vous chassant du trône, oser vous épargner:
Il faut absolument ou périr ou régner.
Avouez seulement les bras qu'on vous veut tendre;
Quand on peut prévenir, c'est foiblesse d'attendre.
Tout le crédit du roi, de son trône sorti,
Ne s'étendra jamais à former un parti;
Contre tous ses desseins la Perse soulevée
Étalera sa haine et publique et privée,
Vengera ses palais et ses forts embrasés,
Ses satrapes proscrits, ses trésors épuisés,
Et le sang que sans fruit les légions romaines
En tant d'occasions ont puisé de ses veines.

SIROÈS.

Laisser ravir un trône est une lâcheté,
Mais en chasser un père est une impiété.

PALMIRAS.

Que, pour vous l'enseigner, lui-même il a commise.

SIROÈS.

Par son exemple, hélas! m'est-elle plus permise,
Et me produira-t-elle un moindre repentir?

PALMIRAS.

Vous ne l'en chassez pas, puisqu'il en veut sortir,
Ou que votre marâtre, à mieux parler, l'en chasse,
Pour y faire à son fils occuper votre place.

SIROÈS.

Il m'a donné le jour.

PALMIRAS.

Il donne votre bien.

SIROÈS.

Mais c'est mon père enfin.

PALMIRAS.

Hormisdas fut le sien;
Et si vous agissez d'un esprit si timide,
Gardez d'être l'objet d'un second parricide.
Qui n'a point épargné le sang dont il est né
Peut bien n'épargner pas celui qu'il a donné.

SIROÈS.

O dure destinée et fatale aventure!
J'ai pour moi la raison, le droit et la nature;
Et, par un triste sort, à nul autre pareil,
Je les ai contre moi si je suis leur conseil.
Du sceptre de mon père héritier légitime,
Je n'y puis aspirer sans un énorme crime:
Coupable, je le souille; innocent, je le perds;
Si mon droit me couronne, il met mon père aux fers
Et de ma vie enfin je hasarde la course
Si mon impiété n'en épuise la source.

) mon père ! ô mon sang ! ne vous puis-je épargner ?
st-ce par un forfait que je doive régner ?
t ne puis-je occuper un trône héréditaire
u'au prix de la prison ou du sang de mon père ?

PALMIRAS.

vois qu'il faut, seigneur, encor quelques momens
votre piété laisser ses sentimens.
is que vous veut Pharnace ? il vous sert avec zèle.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; PHARNACE.

PHARNACE.

ieux ! du camp, seigneur, savez-vous la nouvelle ?

SIROÈS.

:lle ?

PHARNACE, *regardant autour de lui.*

Qu'on vous trahit, et que le roi prétend.....
s.....

SIROÈS.

Parlez sans rien craindre, aucun ne nous entend.

PHARNACE.

mépris de vos droits et de la loi persane,
ı tête du camp couronner Mardesane.

PALMIRAS.

ez si j'ai raison, grand prince, et si mon soin
'un trop prompt avis prévenu le besoin.
; quel effet au camp produit cette aventure ?

PHARNACE.

On a peine à le croire, et chacun en murmure.
On tient ce bruit semé pour éprouver les cœurs,
En voir les sentimens, en sonder les ardeurs:
Mais il n'a dans pas un trouvé que de la glace.
C'est un bruit toutefois, seigneur, qui vous menace
Et ne doit point laisser languir votre courroux.
Ainsi que l'équité, tous les cœurs sont pour vous;
Quoique l'on dissimule, on ne peut voir sans peine
Le roi déférer tant à l'orgueil de la reine,
Passer pour son sujet, et laisser lâchement
Reposer sur ses soins tout le gouvernement.
S'étonne-t-il, dit-on, si rien ne nous succède?
Toujours ou sa furie ou Sira le possède.
Quel progrès feroit-il, furieux ou charmé,
Par l'une hors du sens, par l'autre désarmé?
Ce murmure assez haut court par toute l'armée,
(Montrant Palmiras.)
De son chef qu'elle perd encor toute alarmée;
Et, pour peu qu'on la porte à vous donner les mains,
Et que l'on veuille entendre au traité des Romains,
Pour son fils contre vous la reine en vain conspire,
Et ma tête, seigneur, vous répond de l'empire,
Ou pour vous maintenir tout l'état périra.

SIROÈS, *à part.*

« Mais, je périrai, traître, ou mon fils régnera. »
(A Pharnace.)
Oui, oui, qu'elle périsse, et nous, régnons, Pharnace:
Je ne consulte plus après cette menace.
Si le trône nous peut sauver de son courroux,
Fidèles confidens, je m'abandonne à vous;
Ouvrez-m'en le chemin, montons sur cet asile;

lez-moi son orgueil et sa haine inutile:
it, pour conserver la majesté des lois,
ier la nature et maintenir nos droits.
i-même par eux la Perse me demande,
clut Mardesane, et veut que je commande.
princes; oui, mes droits; oui, Perse; oui, mon pays,
voulez que je règne, et je vous obéis;
ux tenir de vous le sceptre que j'espère,
ntre vos avis ne connois plus mon père;
je l'en veux tenir afin de vous venger,
e venger moi-même, et vous le partager,
is, dignes auteurs de cette noble audace
n'appelle à mon trône et m'y montre ma place.

PALMIRAS.

erchois Siroès parmi tant de froideur,
je le reconnois à cette noble ardeur.
sous ce mâle front, seigneur, qu'il faut paroître;
erse à ce grand cœur reconnoîtra son maître.
soin presse; allons, ne perdons plus de temps;
quons-nous les grands, gagnons les habitans;
oyons nos amis, et, la brigue formée,
vons Mardesane, ouvrons-nous à l'armée,
romettant d'entendre au traité des Romains,
ssons Émile à nous prêter les mains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

COSROÈS, SIRA, SARDARIGUE, GARDES.

COSROÈS, *à part, dans un accès de démence.*

NOIRES divinités, filles impitoyables,
Des vengeances du ciel ministres effroyables,
Cruelles, redoublez ou cessez votre effort,
Pour me laisser la vie ou me donner la mort.
Ce corps n'a plus d'endroit exempt de vos blessures,
Vos couleuvres n'ont plus où marquer leurs morsures;
Et de tant de chemins que vous m'avez ouverts
Je n'en trouve pas un qui me mène aux enfers.
Ce n'est qu'en m'épargnant que la mort m'est cruelle;
Je ne puis arriver où mon père m'appelle.
Achevez de me perdre, et dedans son tombeau
Enfermez avec lui son fils et son bourreau.

SIRA, *à Cosroès.*

Chassez de votre esprit les soins mélancoliques
Qui montrent à vos yeux ces objets chimériques.
C'est une illusion dont ils sont effrayés,
Et vous ne voyez rien de ce que vous voyez.

COSROÈS.

'entendez-vous pas, du fond de cet abîme,
oyable voix me reprocher mon crime,
peignant l'horreur de cet acte inhumain,
non propre flanc solliciter ma main?
vez-vous pas dans cet épais nuage
père expirant la ténébreuse image,
ner de sortir de son trône usurpé,
ontrer l'endroit par où je l'ai frappé?
ous pas sortir de cet horrible gouffre,
hale que feu, que bitume et que soufre,
re décharné qui, me tendant le bras,
d'y descendre et d'y suivre ses pas?
gereux poison, peste des grandes âmes,
ambition, dont je crus trop les flammes,
our t'assouvir ne peux rien épargner,
n'as cher vendu le plaisir de régner!
indre à tes vœux, et pour te satisfaire,
il t'a fallu sacrifier mon père.
un même coup immolé mon repos,
mords éternel traverse à tout propos.
de moi-même encor le sacrifice,
lans le ciel j'ois gronder mon supplice,
nèbre apprêt noircir tout l'horizon.
(Il semble recouvrer sa raison.)

SARDARIGUE, *à Sira.*

a long-temps possédé sa raison.

SIRA, *à Sardarigue.*

et son bon sens recouvre son usage.
occasion il faut prendre avantage,
ant son dessein, savoir le temps précis

Qui doit combler mes vœux en couronnant mon fils.

(A Cosroès.)

Nourrissez-vous toujours ce remords qui vous reste?
Si vous ne l'étouffez, il vous sera funeste.
De ce malheur, seigneur, perdez le souvenir;
L'avoir gardé vingt ans est trop vous en punir.

COSROÈS.

Tout l'état, où j'occupe un rang illégitime,
M'entretient cette idée et me montre mon crime;
L'aversion du peuple et celle des soldats
M'est un témoin public de la mort d'Hormisdas;
Et plus que tout, hélas! la fureur qui m'agite,
Quand elle me possède, à le suivre m'invite.
J'ai regret que ce mal vous coûte tant de soins,
Et honte en même temps qu'il vous ait pour témoins,
Mais plus de honte encor de son énorme cause,
Qui, fol et parricide, à tout l'état m'expose.

SIRA.

Tant que vous retiendrez les rênes de l'état,
Vous y verrez l'objet qui fait votre attentat;
Et vous ne pouvez voir ni sceptre ni couronne
Sans vous ressouvenir qu'un crime vous les donne.
Votre repos encor souffre visiblement
Du soin que vous prenez pour le gouvernement;
Vos ennuis de ce soin vous rendent moins capable.
Déposez ce fardeau devant qu'il vous accable:
C'est un faix qu'il me faut déposer avec vous;
Mais je renonce à tout pour sauver un époux.
Déchargez votre esprit de ce qui le traverse;
Cosroès m'est plus cher qu'un monarque de Perse;
Sans lui je ne puis vivre, et vivant avec lui
Je puis être encor reine et régner en autrui.

sance qui passe en un autre nous-même
ncor en nos mains l'autorité suprême ;
ne perdons rien lorsque le même rang,
: sous d'autres noms, demeure à notre sang.

COSROÈS.

d'expérience, et j'ai trop vu de marques,
eux surgeon et tige de monarques,
ite union que produisent nos feux,
ire avec l'état devoir perdre nos vœux ;
ue votre amour s'attache à ma personne,
ne considère, et non pas ma couronne ;
puis long-temps le faix ne m'en est doux
l'honneur qu'il a d'être porté de vous ;
ime l'éclat que dessus votre tête ;
ombien j'en fis une indigne conquête.
is me parer d'un ornement si cher,
ie pense au front d'où j'osai l'arracher,
ue sur le mien tout ce qu'il a de lustre
rme forfait n'est qu'une marque illustre.
e voulez donc au front de votre fils,
prive avec joie, et je vous l'ai promis ;
puis garder par droit héréditaire,
'être souillé du meurtre de mon père.
ie en sera plus juste successeur :
de son aïeul faisons-le possesseur ;
isition en fut illégitime,
ui sans droit, la garde en est un crime ;
ens à tort, comme à tort je le pris ;
uillai mon père, et j'en frustre mes fils.
iltons donc plus, madame ; allons élire,
du camp, une tête à l'empire ;

Tranquille, et déchargé d'un faix qui m'a lassé,
Je verrai sans regret, à cet âge glacé,
Mon sceptre soutenu d'une main plus capable,
Et mon sang innocent succéder au coupable.

SARDARIGUE, *à Cosroès.*

Mais peut-il l'accepter, seigneur, sans attentat
Contre le droit d'aînesse et la loi de l'état?
(A Sira.)
(De mon zèle, madame, excusez la licence;
Siroès a pour lui le droit de la naissance.)
(A Cosroès.)
Voulez-vous voir armer la Perse contre soi,
Et lui donner la guerre en lui donnant un roi?
Songez à quels malheurs vous l'exposez en butte;
Un rang si relevé vaut bien qu'on le dispute.

SIRA.

Objet de nos encens, soleil, tu m'es témoin
Si l'intérêt d'un fils me produit aucun soin,
Et si l'ambition qu'excite un diadème
Pour en parer autrui sortiroit de moi-même!
Votre seul intérêt, seigneur, m'en peut priver;
Je le perds sans regret quand il vous faut sauver.
Mais, déposant ce faix où votre âge succombe
Voyez sur qui des deux il importe qu'il tombe;
L'intérêt de l'aîné, vous vivant, est couvert,
Et son aînesse encor n'a point de droit ouvert.
Un roi qui fuit le soin, et dont l'âge s'abaisse,
Peut dessus qui lui plaît reposer sa vieillesse,
Et, pour faire en autrui considérer ses lois,
Donner à ses agens la qualité de rois.
Siroès, appuyé du droit qu'il peut prétendre,
Sitôt qu'il règnera ne voudra plus dépendre;

ıs croyant l'empire avecque lui commun,
ɜrez à son règne un obstacle importun.
: verrez bientôt, s'il se sent l'avantage,
r les objets qui lui feront ombrage;
ιis craindre pis, après que ce matin
sans Mardesane, été mon assassin,
pour cet effet il a tiré l'épée.

COSROÈS.

:! que dites-vous?

SIRA.

Il ne m'a point trompée;
il croit mon crédit fatal à son espoir,
ımais cessé de choquer mon pouvoir;
ır toute raison, j'ai l'honneur de vous plaire,
aine du fils naît de l'amour du père.
is-je attendre donc de son autorité?

COSROÈS.

voirai, madame, à votre sûreté.

SIRA.

Mardesane à ce degré suprême,
ègnerez, seigneur, en un autre vous-même;
gouvernement qui se verra commis,
t et le roi, tout vous sera soumis;
r votre repos, dont l'intérêt nous touche,
lres seulement passeront par sa bouche;
vous règnerez, par vous il règnera,
eront vos lois qu'il nous dispensera.
ı le regardant, la gloire sera nôtre;
ιois sa vertu; c'est mon sang, c'est le vôtre,
os chastes ardeurs ont honoré ce flanc,
j'ose pleiger du reste de mon sang.

COSROÈS.

Par les pleurs que je dois aux cendres de mon père
Par le char éclatant du dieu que je révère,
Par l'âge qui me reste et qu'il éclairera,
Mardesane, madame, aujourd'hui règnera.
Je vous l'avois promis, et mon repos me presse
Autant que mon amour d'acquitter ma promesse.
Par forme, Sardarigue, assemblez le conseil,
Mais du couronnement disposez l'appareil.

SARDARIGUE.

Où la reine, seigneur, semble être intéressée
Je n'ose plus avant vous ouvrir ma pensée;
Mais.....

SIRA.

On n'a pas dessein d'en croire vos avis.

SARDARIGUE.

Ils n'ont point fait de tort quand on les a suivis;
Et ce projet, madame, est d'assez d'importance
Pour ne le pas presser avecque tant d'instance.
Si j'en prévois l'issue, elle doit aller loin.

COSROÈS.

Je prendrai vos conseils quand j'en aurai besoin.
Cependant, pour ne rien tenter à notre honte,
Arrêtez Siroès, et m'en rendez bon compte.

SARDARIGUE.

Si vous voulez, grand roi, voir le peuple en courro
Le camp et tout l'état soulevés contre vous,
Imposez-moi cet ordre, et faites qu'on l'arrête.

COSROÈS.

A ne pas obéir il va de votre tête.

SARDARIGUE, *à part.*

O dieux, dont les décrets passent nos jugemens,
Rendez vaine l'horreur de mes pressentimens!

(Il sort.)

SIRA.

Si les grands écoutoient tout ce qu'on leur propose,
Ils ne résoudroient rien, et craindroient toute chose.
Le peuple parle assez, mais exécute peu,
Et s'alentit bientôt après son premier feu.
Un exemple, en tout cas, à l'un des chefs funeste,
En ces soulèvemens désarme tout le reste.

SCÈNE II.

MARDESANE, COSROÈS, SIRA, HORMISDATE, GARDES.

COSROÈS, *à Mardesane.*

Venez; l'état, lassé de ployer sous ma loi,
Et mon propre repos, nous demandent un roi.
Prince, allons le donner, et consultez vos forces.

MARDESANE, *à part.*

Funeste ambition, cache-moi tes amorces!

COSROÈS.

Mes jours, près d'arriver à leur dernière nuit,
Et l'incommodité qui les presse et les suit,
Et qui bientôt m'appelle au tribunal céleste,
Souffrent qu'à mon empire après ma mort je reste.
Les travaux et les soins qui m'ont tant fait vieillir
Ne peuvent toutefois entier m'ensevelir;
Malgré l'effort du temps et de mes destinées,
J'ai par qui prolonger ma gloire et mes années,

Par qui, las de régner, voir le règne suivant,
Me le perpétuer, et renaître vivant;
Par qui, laissant l'état, en demeurer le maître;
Et c'est vous, Mardesane, en qui j'en veux renaître.
Soutenez bien le bras qui vous couronnera;
C'est un prix que je dois à l'amour de Sira.
Remplissez dignement le trône et notre attente,
Et représentez bien celui qui vous présente.

MARDESANE.

Je suis à vous, grand prince, et je serois jaloux
Qn'un autre eût plus de zèle et plus d'ardeur pour voı
Je sais ce que je dois à votre amour extrême;
J'en ai le témoignage et le gage en moi-même;
Et quand dès le berceau vous m'auriez couronné,
En me donnant le jour vous m'avez plus donné.
A quoi donc puis-je mieux en employer l'usage,
Et destiner mes soins, qu'au soutien de votre âge;
Occupez-les, seigneur, j'en serai glorieux;
Le faix de vos travaux me sera précieux:
Mais, m'en donnant l'emploi, demeurez-en l'arbitre
Commettez le pouvoir, mais retenez le titre;
Ou, si vous dépouillez le titre et le pouvoir,
Voyez qui justement vous en devez pourvoir.
Par la loi de l'état le sceptre héréditaire
Doit tomber de vos mains en celles de mon frère;
Comblez-le dés bontés que vous avez pour moi.

COSROÈS.

La loi qu'impose un père est la première loi.

SIRA.

Vains sentimens de mère, importune tendresse,
On reçoit vos faveurs avec tant de foiblesse!

J'ai mis au monde un fruit indigne de mon rang,
Et ne puis en mon fils reconnoître mon sang!
Nourri si dignement, et né pour la province,
Il n'a pu contracter les sentimens d'un prince;
Et l'offre qu'on lui fait d'un pouvoir absolu
Peut trouver en son sein un cœur irrésolu!

MARDESANE.

D'un sang assez ardent n'animez pas les flammes;
J'ai tous les sentimens dignes des grandes âmes,
Et mon ambition me sollicite assez
Du rang que je rejette et dont vous me pressez.
Un trône attire trop, on y monte sans peine;
'importance est de voir quel chemin nous y mène,
De ne s'y presser pas pour bientôt en sortir,
Et pour n'y rencontrer qu'un fameux repentir.
i j'en osois, seigneur, proposer votre exemple,
e cette vérité la preuve est assez ample;
e bâton, sans un sceptre, honore assez mon bras.
rand roi, par le démon qui préside aux états;
ar ses soins providens, qui font fleurir le vôtre;
r le sang de Cyrus, noble source du nôtre;
r l'ombre d'Hormisdas; par ce bras indompté,
Héraclius encore aujourd'hui redouté;
par ce que vaut même et ce qu'a de mérite
reine, dont l'amour pour moi vous sollicite,
son affection ne servez point les feux,
, sourd en ma faveur une fois à ses vœux,
uffrez-moi de l'empire un mépris salutaire,
sauvez ma vertu de l'amour d'une mère;
ngez de quels périls vous me faites l'objet,
votre complaisance approuve son projet.

Les Grecs et les Romains, aux pieds de nos murailles,
Consument de l'état les dernières entrailles,
Et, poussant jusqu'au bout leur sort toujours vainqueur,
En ce dernier asile en attaquent le cœur.
Des satrapes mon frère a les intelligences;
Et cette occasion, qui s'offre à leurs vengeances,
Donne un pieux prétexte à leurs soulèvemens,
Et va faire éclater tous leurs ressentimens.
Un Palmiras, enflé de tant de renommée,
Démis de ses emplois et chassé de l'armée;
Un Pharnace, un Saïn, dont les pères proscrits,
D'une secrète haine animent les esprits,
Peuvent-ils négliger l'occasion si belle,
Quand elle se présente, ou plutôt les appelle?
Si l'ennemi, le droit, les grands, sont contre moi,
Au parti malheureux qui gardera la foi?
Par qui l'autorité que vous aurez quittée
Sera-t-elle en ce trouble, ou crainte, ou respectée,
Si pour donner des lois il les faut violer?
En m'honorant, seigneur, craignez de m'immoler;
Qui veut faire usurper un droit illégitime,
Souvent au lieu d'un roi couronne une victime;
Et l'état est le temple, et le trône l'autel
Où cette malheureuse attend le coup mortel.

COSROÈS.

Vous craignez de régner faute d'expérience;
Il y faut de l'ardeur et de la confiance;
Un sceptre à le porter perd beaucoup de son poids;
Votre règne établi justifira vos droits;
Des factieux mon ordre a prévenu les ligues,
L'arrêt de Siroès rompra toutes ses brigues;

Si quelque bruit s'émeut, mon sang y pourvoîra.
Contre tous vos mutins mon droit vous appuîra;
Je puis sur qui me plaît reposer ma couronne;
Et, pour toute raison, portez-la, je l'ordonne.

MARDESANE.

C'est un de vos présens, je ne puis le haïr;
Vous voulez que je règne, il vous faut obéir.
Mais je monte à regret, assuré de ma chute;
Et plaise au ciel qu'au sort mes jours soient seuls en butte!
(A Sira.)
Ah, madame! quel fruit me produit votre amour!

SCÈNE III.

LES MÊMES; SIROÈS.

SIROÈS, *à Cosroès.*

Quel bruit s'émeut, seigneur, et s'épand à la cour?
Quelle aveugle fureur, quelle invincible haine
Me fait toujours l'objet des plaintes de la reine?
J'éprouve et j'apprends trop combien vous l'estimez,
Pour manquer de respect à ce que vous aimez;
Si sa mémoire en veut être un témoin fidèle,
Elle sait à quel point je vous honore en elle,
Et j'aurois mille fois dû vaincre ses rigueurs,
Si les soumissions s'acquéroient tous les cœurs.
S'il n'étoit messéant de vanter mes services,
Je lui pourrois citer, entre autres bons offices,
Le sang que me coûta le salut de son fils,
Naguère enveloppé dans les rangs ennemis.
Prince, il vous en souvient. Vous le savez, madame.

MARDESANE.

Le souvenir m'en reste au plus profond de l'âme.

SIRA.

Ce reproche est fréquent et nous l'apprend assez;
Mais je puis l'ignorer quand vous me menacez,
Et douter que pour lui vous l'ayez dû répandre,
Alors que dans mon sein vous le voulez reprendre.

SIROÈS.

L'exploit seroit illustre et bien digne de moi,
Et vous me mettriez bien dans l'estime du roi,
Si ce lâche rapport obtenoit sa créance;
Mais en son sentiment j'ai plus de confiance.

SIRA.

Le coup dont Mardesane a diverti l'effort
Partoit d'une âme lâche, et non pas ce rapport.

SIROÈS.

Contre cette imposture, ô ciel! prends ma défense.

SIRA.

Vous voyez s'il profère un mot qui ne m'offense.

SIROÈS.

Votre fils, qui s'en tait, sert mal votre désir;
Et.....

COSROÈS.

Nous apprendrons tout avec plus de loisir.
Je fais un tour au camp pour un soin qui m'importe.
Cependant recevez l'ordre qu'on vous apporte,
Prince, c'est de ma part.

(Il sort.)

MARDESANE, *à part.*

Périlleuse vertu,
Fatale obéissance, à quoi me résous-tu!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SIROÈS, SARDARIGUE, Gardes.

SIROÈS.

ıel ordre, Sardarigue, avez-vous de la reine?
ır le roi n'agit plus que pour servir sa haine,
c'est elle qui parle en tout ce qu'il prescrit.

SARDARIGUE.

ı! seigneur, redoutez ce dangereux esprit.

SIROÈS.

: votre ordre?

SARDARIGUE.

Mon ordre est que je vous arrête.
n'y pas obéir il y va de ma tête;
ais je n'ai pas sitôt vos bienfaits oubliés,
t j'apporte ma tête et ma charge à vos pieds.
su du grand Cyrus et de tant de monarques,
ince, de vos aïeux conservez-vous les marques,
est temps de paroître, et temps de voir vos lois
ispenser les destins des peuples et des rois.
e roi va dans le camp proclamer votre frère;
étruisez son parti par un parti contraire;
vous vous déclarez, tous leurs projets sont vains;
e sort vous aidera, mais prêtez-lui les mains.
est temps d'arracher des mains d'une marâtre
'état qui vous appelle et qui vous idolâtre;
n'est plus de respect qui doive retenir
a généreuse ardeur qui vous doit maintenir.
utre le diadème, il s'agit de la vie;
out le peuple est pour vous, tout le camp vous convie;

Au premier mandement, Pharnace et Palmiras
Des cœurs qu'ils ont gagnés vont vous armer les bra
Et pour vous tout l'état n'est qu'une seule brigue.

SIROÈS, *embrassant Sardarigue.*

Et pour comble d'espoir j'ai pour moi Sardarigue;
J'ai, pour me garantir d'un triste événement,
Le bras qu'on prétendoit en faire l'instrument.
Allons, lançons plutôt que d'attendre la foudre;
Avisons aux moyens dont nous devons résoudre:
Mais faites-moi régner pour régner avec moi,
Et vous donner plutôt un compagnon qu'un roi.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIRA, HORMISDATE.

SIRA.

Enfin, selon mes vœux, malgré la loi persane,
Au trône de Cyrus j'ai placé Mardesane;
Palmiras, par mes soins démis de ses emplois,
N'a pu par son crédit m'en contester le choix,
Et j'ai mis en état de ne lui pouvoir nuire
Tous les intéressés qui le pouvoient détruire :
Par mes ordres surtout Siroès arrêté
Ne peut mettre d'obstacle à notre autorité;
Et Mardesane enfin, successeur d'Artaxerce,
Règne et fait aujourd'hui le destin de la Perse.

HORMISDATE.

Madame, pardonnez si je vous le redi,
Vous venez d'achever un projet bien hardi.
Vous connoissez mon cœur; plaise aux dieux que l'issue
En soit telle en effet que vous l'avez conçue!
Mais, si mes sentimens ont chez vous quelque accès,
Je vois de grands périls dedans ce grand succès.
Un état si zélé pour ses rois légitimes

Voir sans y répugner détruire ses maximes,
Voir un gouvernement où tous ont intérêt
Passer sans fondement dans les mains qu'il vous plaît,
Et sans ressentiment pouvoir souffrir des chaînes
Sur celles qui par droit doivent tenir ses rênes,
Prendre sans bruit tel joug qu'il vous plaît lui donner,
C'est ce que ma raison ne peut s'imaginer.
Dans l'étourdissement qu'excite une surprise,
On peut souffrir l'effet d'une grande entreprise;
Mais, la considérant d'un esprit plus remis,
On détruit s'il se peut ce que l'on a permis.
Un grand succès produit une grande disgrâce,
Et les choses bientôt prennent une autre face.
Le sort est inconstant, et le peuple est trompeur.

SIRA.

L'arrêt de Siroès me lève cette peur,
Et de ses partisans a l'ardeur amortie.
Mais, ayant intérêt d'empêcher sa sortie,
Si mon repos t'est cher, et si de mes bienfaits
Tu m'oses aujourd'hui produire des effets
(Comme de cet espoir mon amitié se flatte),
Embrasse ma fortune, ô ma chère Hormisdate,
Et, dans mes intérêts entrant aveuglément,
D'un glorieux destin fais-toi le fondement.

HORMISDATE.

L'amour perd de son prix quand on la sollicite.
Si la mienne, madame, est de quelque mérite,
Considérez-la nue, et ne l'intéressez
Que par sa pureté, qui vous paroît assez.

SIRA.

Puis-je avoir confiance au zèle de ton frère?

HORMISDATE.

Madame, il est tout vôtre, et peut tout pour vous plaire;
Je vous réponds pour lui d'une fidélité
Qui le sacrifira pour votre majesté.

SIRA.

J'en demande une épreuve, et, si j'en suis ingrate,
Je veux voir sans effet l'espoir dont je me flatte.

HORMISDATE.

Quelle?

SIRA, *lui présentant un poignard et du poison.*

Que par ses mains le prince, en sa prison,
Recevant de ma part ce fer et ce poison,
Choisisse en l'un des deux l'instrument de sa perte.

HORMISDATE.

Justes dieux! quelle injure en avez-vous soufferte,
Qui porte à cet excès votre ressentiment?

SIRA.

Ou qu'au refus ton frère en pousse l'instrument.

HORMISDATE.

Madame, au seul penser d'un dessein si funeste,
Je crois voir dessus moi choir le courroux céleste;
J'en demeure interdite et j'en frémis d'horreur.

SIRA.

Il faut bien plus de force à servir ma fureur:
On achète à bon prix l'état dont la conquête
Et l'affermissement ne coûtent qu'une tête.
J'élèverai ton frère en un si digne rang,
Que nul plus près que lui n'approchera mon sang,
Et la part qu'il aura dedans le ministère.....

HORMISDATE.

C'est aux sujets enfin d'obéir et se taire.
Vous m'avez jointe à vous d'un si ferme lien,
Que pour vos intérêts je n'examine rien.
Madame, de ce pas je sers votre colère,
Et porte ce présent et votre ordre à mon frère;
Mais je crains de vous rendre un service fatal,
Et j'ose dire plus, que j'en augure mal.

(Elle sort.)

SIRA *seule*.

Qui croit aux lois des dieux ne croit point aux augures;
Ils ont déjà réglé toutes mes aventures.
J'ose tout, et me ris de ces lâches prudens
Qui tremblent au penser de tous les accidens.
Tant de précaution aux grands projets est vaine;
Je veux purger l'état de l'objet de ma haine,
Et tends à me venger plus qu'à ma sûreté.

(A Sardarigue, qu'elle aperçoit au fond du théâtre.)

Votre ordre, Sardarigue, est-il exécuté?

SCÈNE II.

SIRA, SARDARIGUE, GARDES.

SARDARIGUE.

Non, madame, à regret j'en exécute un autre.

SIRA.

Quel?

SARDARIGUE.

De vous arrêter.

SIRA.

Quelle audace est la vôtre!

Moi, téméraire?

SARDARIGUE.

Vous.

SIRA.

De quelle part?

SARDARIGUE.

Du roi.

SIRA.

Imposteur! Cosroès t'impose cette loi?

SARDARIGUE.

Cosroès n'a-t-il pas déposé la couronne?

SIRA.

Qui donc? est-ce mon fils, traître, qui te l'ordonne?

SARDARIGUE.

Votre fils m'ordonner! en quelle qualité?

SIRA.

De ton roi, de ton maître, insolent, effronté!

SARDARIGUE.

Siroès est mon roi, Siroès est mon maître:
La Perse sous ces noms vient de le reconnoître.

SIRA.

Dieux!

SARDARIGUE.

Et pour le venir reconnoître avec nous,
Nous avons ordre exprès de nous saisir de vous.

SIRA.

De te saisir de moi, perfide!

SARDARIGUE.

De vous-même.

SIRA, *regardant autour de soi.*

Et l'on ne punit pas cette insolence extrême!
Un traître, un déloyal, pour ma garde commis,
Attente à ma personne et sert mes ennemis!
Avec tout mon crédit et toute ma puissance,
Je ne trouve au besoin personne à ma défense!
Flatteurs, foibles amis, vile peste des cours,
Lâches adorateurs, j'attends votre secours;
Que devient aujourd'hui votre foule importune?
Ne sacrifiez-vous qu'à la seule fortune?
Et pour être à l'instant abandonné de vous,
Ne faut-il qu'éprouver un trait de son courroux?
Quoi! pas un vrai sujet, pas une âme loyale
Dedans Persépolis, dans la maison royale!
Ma plainte est inutile et mes cris superflus,
Et la cour dans la cour ne se trouvera plus.

SARDARIGUE.

Allons, votre parti ne trouvera personne.

SIRA.

Le ciel l'embrassera si le sort l'abandonne;
Il veille avec trop d'yeux sur l'intérêt des rois
Pour laisser outrager la majesté des lois.

SARDARIGUE.

C'est en son équité que Siroès espère.

SIRA.

Après s'être emparé du trône de son père!

SARDARIGUE.

Après que votre fils veut s'emparer du sien.
Mais j'obéis, madame, et n'examine rien.

SIRA.

faut que tout périsse, ou ma vengeance, traître,
'apportera ta tête et celle de ton maître.

SARDARIGUE.

: plus foible parti prendra loi du plus fort;
ais de votre prison il attend le rapport,
adame, et vous voyez qu'à mon bras, qui balance,
ı reste de respect défend la violence.
i peine à vous traiter avec indignité.
lons, épargnez-nous cette nécessité.

SIRA.

n'est point merveilleux qu'un sujet infidèle
oute encor sa foi qui tremble et qui chancèle,
ıand, par un détestable et perfide attentat,
veut blesser en moi tout le corps de l'état;
ıand, commis de l'état, sa rage se déploie
›n contre l'accusé, mais contre qui l'emploie.
ı tiens de Siroès l'ordre de ma prison!
: perfide a long-temps couvert sa trahison,
en séduit des esprits, bien pratiqué des traîtres,
: long-temps envié le pouvoir de ses maîtres:
a brigue d'une ville et de toute une cour
'est pas l'effort d'un homme et l'ouvrage d'un jour.
els à qui par pitié j'ai fait laisser la tête
uront dessus la mienne ému cette tempête;
Iais si cette vapeur s'exhale en éclatant,
i le sort peut changer (comme il est inconstant),
es bourreaux laisseront de cette perfidie
Jne si mémorable et triste tragédie,
Que jamais faction ne naîtra sans trembler
Et craindre le revers qui pourra l'accabler.

SARDARIGUE.

Je laisse à la fortune à disposer des choses,
Mais l'heure.....

SIRA.

Approche, viens, traîne-moi si tu l'ose
Et si le nom qu'hier je te vis adorer
N'a plus rien aujourd'hui qu'il faille révérer,
Foule aux pieds tout respect, traîne, et n'attends pas, tr
Que je doive obéir aux ordres de ton maître,
Et, d'un cœur abattu, consentir ma prison.

SCÈNE III.

LES MÊMES; SIROÈS, PALMIRAS, GARDES

SIROÈS.

Trêve d'orgueil, princesse, il n'est plus de saison:
La grandeur qui n'est plus n'est plus considérée;
Reine, quand vous l'étiez je vous ai révérée;
Sujette, c'est à vous à révérer les rois,
Et, quand je vous commande, obéir à mes lois.

SIRA.

Perfide, après ma place en mon trône usurpée...

SIROÈS.

Après ma place au mien justement occupée...

SIRA.

Vôtre, un père vivant, et pendant que je vis?

SIROÈS.

Mien, quand vous prétendez y placer votre fils.

SIRA.

Si le sceptre est un faix que le roi lui dépose?

SIROÈS.

la loi de l'état autrement en dispose?

SIRA.

roi n'étant point mort, vous n'avez point de droit.

SIROÈS.

ittant le nom de roi, c'est à moi qu'il le doit.

SIRA.

croit servir l'état par cette préférence.

SIROÈS.

tat de l'un et l'autre a fait la différence.

SIRA.

pelez-vous l'état Pharnace et Palmiras?

SIROÈS.

and on m'a voulu perdre, ils m'ont tendu les bras.

SIRA.

donné les conseils dont ils vous empoisonnent.

SIROÈS.

ne me prend point mal des avis qu'ils me donnent.

PALMIRAS.

e, l'ordre n'est point de tant parlementer
ec des criminels qu'on prescrit d'arrêter.

SIRA.

iminels? insolent!

PALMIRAS.

Les injures, madame,
nt dans le désespoir les armes d'une femme,
nous font moins de mal que de compassion.
rdarigue, achevez votre commission.

SIRA, *à Sardarigue.*

Allons, délivre-moi de ces objets funestes,
Ces horreurs de mes yeux, ces odieuses pestes;
N'importe où je les fuie, ils me sont plus affreux
Que le plus noir cachot qui m'éloignera d'eux.
Allons.

(Sardarigue et ses gardes emmènent Sira.)

SIROÈS.

Mon règne naît sous de tristes auspices,
Si je lui dois d'abord du sang et des supplices.

PALMIRAS.

D'un trône où l'on se veut établir sûrement
Le sang des ennemis est le vrai fondement.
Il faut de son pouvoir d'abord montrer des marques,
Et la pitié n'est pas la vertu des monarques.
Du droit qu'on vous ravit tout le camp est jaloux;
Les voix nomment son fils, tous les cœurs sont pour vous.
Il faut vaincre ou périr en ce fameux divorce:
Héritier de Cyrus, héritier de sa force,
Qui rendit ce grand roi si craint et si puissant,
Que les fameux proscrits de son règne naissant?
Chaque chef des quartiers vous répond de la ville;
Pharnace et Vayacès traitent avec Émile;
J'ai mis en liberté les prisonniers romains;
Tout est calme au palais, la reine est en vos mains.
Peu de chose vous reste, et l'arrêt de deux têtes
Met la vôtre à couvert de toutes ces tempêtes;
Leur perte vous conserve, et c'est à cet effort
Qu'il vous faut éprouver et qu'il faut être fort,
Qu'il faut, d'une vigueur mâle et plus que commune,
Aider les changemens qu'entreprend la fortune.

SIROÈS.

J'aurois d'autres rigueurs pour d'autres ennemis ;
Mais je sens, quoique roi, que je suis encor fils.

PALMIRAS.

D'un père qui pour vous ne sent plus qu'il est père ;
Qui ne reconnoît plus de fils que votre frère,
Et pour vous en frustrer l'admet en vos états.

SIROÈS.

La raison est pour moi, mais le sang ne l'est pas.
Quelle fatalité de devoir par un crime
Me conserver un droit qui m'est si légitime !
Mais ces raisonnemens enfin sont superflus ;
Je me plains seulement et ne consulte plus.
Je regrette d'un père ou la perte ou la fuite,
Mais ce regret n'en peut arrêter la poursuite.
Hors du trône mes jours n'ont plus de sûreté,
Tout mon salut consiste en mon autorité ;
Au lieu qu'avant l'affront que ce mépris me livre
Je vivois pour régner, il faut régner pour vivre,
Et je ne puis parer que le sceptre à la main
Les redoutables traits de mon sort inhumain.
Renvoyez les quartiers, et soignez que la ville,
Dans ce grand changement, nous soit un sûr asile.

PALMIRAS.

Vous armant de vertu, tout succèdera bien.

SIROÈS.

Assurez-vous des chefs, et ne négligez rien,
Cependant que je dompte un reste de foiblesse,
Qui dans mon cœur encor souffre quelque tendresse.

(Palmiras sort.)

Que tu m'aurois, ô sort, dans un rang plus obscur,

Fait goûter un repos et plus calme et plus pur!
Les pointes des brillans qui parent les couronnes,
Figurent bien, cruel, les soins que tu nous donnes;
Et ce vain ornement marque bien la rigueur
Des poignantes douleurs qui nous percent le cœur.
Celle qu'on veut m'ôter à peine est sur ma tête.
Mais, dieux, à quel combat faut-il que je m'apprête!

SCÈNE IV.

NARSÉE, SIROÈS, GARDES.

NARSÉE.

Apprenez-moi, seigneur, le nom que je vous doi.
Parlé-je à mon amant, ou parlé-je à mon roi?
Et voyant votre gloire au point où je souhaite,
Suis-je votre maîtresse ou bien votre sujette?
Quels devoirs vous rendrai-je en cet état pompeux?
Vous dois-je mon hommage, ou vous dois-je mes vœux?
Apprenez-moi mon sort, et par nos différences,
Réglant nos qualités, réglez nos déférences.

SIROÈS.

Votre sort est le mien, notre amour l'a réglé,
Et le bandeau royal ne l'a point aveuglé:
Vos lois font mes destins, et ce cœur ne respire
Qu'une sujétion plus douce qu'un empire.
J'estime également ma couronne et vos fers;
Je règne, ma princesse, et règnant je vous sers;
L'état me fait son roi, l'amour vous fait ma reine;
Je suis son souverain, et vous ma souveraine;
Et mon pouvoir accru par le titre de roi

N'altère point celui que vous avez sur moi.
Voilà nos qualités.

NARSÉE.

Quelle aveugle colère
Vous fait donc oublier que la reine est ma mère?

SIROÈS.

La colère, princesse, ou plutôt la raison,
Qui me fait de mon père ordonner la prison.
Quelque rang où la Perse aujourd'hui nous contemple,
Nous ne pouvons régner sans ce fameux exemple;
Nous ne pouvons sans lui jouir de notre amour,
Nous ne pouvons sans lui nous conserver le jour;
Il faut que la nature ou la fortune cède;
L'une nous est contraire, et l'autre nous succède.
Le mal qu'on veut guérir ne se doit point flatter,
Et ce sont nos bourreaux que je fais arrêter.

NARSÉE.

Nos bourreaux les auteurs du jour qui nous éclaire!

SIROÈS.

Les auteurs de l'affront qu'ils nous ont voulu faire.

NARSÉE.

Un empire vaut-il cette inhumanité?

SIROÈS.

Vaut-il nous menacer de cette indignité,
Et qu'un père aveuglé destine pour victime
A son usurpateur son maître légitime?
Le pouvoir tombe mal en des cœurs abbatus;
Avec le nom de roi prenons-en les vertus;
Jusque dans notre sang exterminons le crime,
Mais réprimons surtout le mal qui nous opprime.

Dois-je encor du respect à qui veut m'arrêter,
Et lui suis-obligé du jour qu'il veut m'ôter?
Le suis-je à votre mère, à qui je fais ombrage,
Et qui met tout crédit et tout soin en usage
Pour me frustrer d'un droit que le sang ma donné,
Et, m'en ayant exclu, voir le sien couronné?
Vous êtes souveraine et Sira criminelle;
Voyez de qui des deux vous prendrez la querelle,
D'une mère arrêtée, ou d'un amant tout prêt
D'ouïr ses ennemis prononcer son arrêt,
Et sur un échafaud envoyer une tête
Dont vos yeux ont daigné d'avouer la conquête.

NARSÉE.

Redoutez-vous plus rien? et vos soins providens
N'ont-ils pas su prévoir à tous les accidens
Que vous peut susciter le courroux d'une femme?

SIROÈS.

Tel peut-être nous rit qui nous trahit dans l'âme,
Et cherche un mécontent à qui prêter le bras
Pour des séditions et des assassinats;
Sur quelque fondement qu'elle soit appuyée,
L'autorité naissante est toujours enviée;
Et souvent à leur foi les peuples renonçans
Aiment ceux affligés qu'ils ont haïs puissans.

NARSÉE.

Une reine en des fers n'est donc pas affligée?

SIROÈS.

Elle n'est pas en lieu d'en être soulagée,
Et de mettre en usage un reste de pouvoir
Qui pourroit pratiquer leur servile devoir.

NARSÉE.

l'attends point de succès, ô prière importune!
e ne suis plus maîtresse où règne la fortune.
'amour n'a plus d'empire où l'intérêt en prend.
le considérez rien, l'état vous le défend;
l lui faut immoler toute votre famille;
lu moins avec la mère il faut perdre la fille;
lous ne sommes qu'un sang et qu'un cœur séparé;
e pourrois achever ce qu'elle a préparé,
l'un frère contre vous épouser la querelle,
ledans votre débris m'intéresser comme elle,
aper les fondemens de votre autorité,
t renverser le trône où vous êtes monté.
i ces yeux vous ont plu, gardez que de leurs charmes
ontre votre pouvoir je ne fasse des armes,
t n'en achète l'offre et d'un cœur et d'un bras
lui m'osent immoler vos jours et vos états;
révenez sans égard tout ce qui peut vous nuire,
verti, détruisez ce qui vous peut détruire;
raignez l'aveuglement d'un amour irrité,
t ne considérez que votre sûreté.
oudriez-m'obliger d'aimer mon adversaire?
ouffrirois-je en mon lit l'assassin de ma mère?
ourrois-je sans horreur avec son ennemi
artager un pouvoir par son sang affermi?
ardes, emmenez-moi, son salut vous l'ordonne;
uvez de ma fureur sa vie et sa couronne.
élas! à quoi, nature, obligent tes respects,
u'il faille à mon amant rendre mes vœux suspects,
t, pour en obtenir ou ma perte ou ta grâce,
ontre ce que j'adore employer la menace?
ır ces transports, seigneur, jugez de mes douleurs;

J'aurois plus obtenu du secours de mes pleurs,
Mais un extrême ennui n'en est guère prodigue.

SIROÈS.

Gardes, suivez madame, et cherchez Sardarigue;
Qu'il obéisse aux lois qu'elle lui prescrira,
Et surtout qu'en ses mains il remette Sira.
Allez.

NARSÉE.

Cette faveur vous coûte trop de peine.

SIROÈS.

Non, non, je m'abandonne aux fureurs de la reine,
Et ne regarde plus ni le droit qui m'est dû,
Ni le rang que je tiens que comme bien perdu;
Je vous préfère aux dieux, dont les bontés prospères
M'ont voulu conserver le trône de mes pères;
Vous m'en voulez priver, il vous faut obéir,
Et d'un respect aveugle avec moi vous trahir.
Je n'ai qu'un seul regret, que mon amour extrême,
En hasardant mes jours, se hasarde lui-même,
Et qu'au point du succès dont je flattois mes vœux
L'heur de vous posséder me devienne douteux.

NARSÉE.

Quoi que vous hasardiez, je cours même aventure;
Nous aurons même couche ou même sépulture:
De vos vœux, vif ou mort, je vous promets le prix;
L'hymen joindra nos corps, ou la mort nos esprits.
Mais, si vous en daignez croire un amour extrême,
Je vous réponds du jour, du trône et de moi-même.
J'observerai la reine avecque tout le soin
Qu'exigeront les lieux, le temps et le besoin,
Et j'ose vous promettre un bouclier invincible

En la garde d'un cœur surveillant et sensible,
Qui de vos ennemis vous parera les coups,
Ou qu'il faudra percer pour aller jusqu'à vous.

SIROÈS.

Réglez à votre gré la fortune publique;
Usez comme il vous plaît d'un pouvoir tyrannique;
Consumez-en ce cœur sur qui vous l'exercez;
Il le faut bien souffrir. Gardes, obéissez.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIROÈS, ARTANASDE.

SIROÈS, *lisant un billet.*

« Ce billet est un gage à votre majesté
» Qu'elle peut avec confiance
» Donner à son porteur une entière créance,
» Et s'assurer sur moi de sa fidélité.
» PALMIRAS. »
Qu'est-ce, Artanasde?

ARTANASDE.

Ah, sire! à la seule pensée
De ce fatal rapport j'ai l'âme encor glacée.
Pour l'exécution d'un complot odieux,
La reine sur mon bras a pu jeter les yeux;
Vous croyant arrêté, cette fière adversaire
M'a commis par ma sœur un présent à vous faire:
Pour vous voir immoler à son ressentiment,
Ou sur votre refus en être l'instrument,
(Lui montrant le poignard et le poison.)
Ce fer ou ce poison.....

SIROÈS.

O détestable femme!

ARTANASDE.

De vos jours innocens devoit couper la trame.

SIROÈS.

O dieux!

ARTANASDE.

Et j'en ai l'ordre à dessein accepté,
Craignant qu'un autre bras ne l'eût exécuté.
Elle a pressé ma sœur avec toute l'instance
Qui pouvoit ébranler la plus ferme constance;
Et nous devions, pour prix de ce grand attentat,
Avoir si bonne part aux emplois de l'état,
Que nous eussions pu tout, et qu'après sa personne
Nul n'eût tenu de rang plus près de la couronne.
Mais ma sœur, opposant à cette ambition
La louable terreur d'une noire action,
Et frémissant d'horreur d'une telle injustice,
N'a que pour l'abuser accepté cet office;
J'ai d'une même horreur ce dessein détesté,
Et l'avis important à votre majesté,
Dont je connois qu'enfin la Perse doit dépendre,
J'ai cherché Palmiras pour venir vous l'apprendre;
Mais travaillant ailleurs il s'en est défendu
Par le mot de sa main que je vous ai rendu.

SIROÈS.

Artanasde, croyez que ma reconnaissance
Ne cessera jamais qu'avec ma puissance,
Et que je saurai mieux reconnaître un bienfait
Que Sira n'a promis de payer un forfait.
Gardez ces instrumens d'une implacable haine

Qu'ai-je à vous demander après cette merveille?
Le reproche était juste aux bouches de la cour,
Que le sang de Sira m'eût donné de l'amour,
Et son aversion, pour moi si naturelle,
Ne me pouvoit souffrir d'aimer rien qui vînt d'elle;
Mon cœur était trop bon pour en être surpris;
Dans mon aveuglement il ne s'est point mépris;
Il n'a rien fait de lâche, et, contre ma pensée,
N'aimoit rien de Sira quand il aimoit Narsée.
Mais sur ce seul rapport te puis-je ajouter foi?

ARTANASDE.

Si les respects qu'on doit aux oreilles d'un roi;
Si la sincérité d'une âme assez loyale
Pour avoir tant vécu dans la maison royale;
Si la foi de ma sœur, celle de Palmiras,
Qui d'un injuste joug retire vos états;
Si m'être désisté du parti de la reine,
Dont loin d'exécuter j'ai détesté la haine;
Et si ma vie enfin, que j'ose hasarder,
Ne suffisent, grand prince, à vous persuader,
Sur ce débile corps éprouvez les tortures,
Vous n'en tirerez pas des vérités plus pures:
Quinze lustres et plus ont dû prouver ma foi.

SIROÈS.

Quelles grâces, bons dieux, et quel heur je vous doi
Et toi qui rends le calme à notre amour flottante,
Artanasde, tes biens passeront ton attente,
Et feront envier l'éclat de ta maison.
Allons, et garde-moi ce fer et ce poison.

(Artanasde sort.)

SCÈNE II.

SIROÈS, SARDARIGUE, GARDES.

SARDARIGUE.

Sire, votre grandeur ne trouve plus d'obstacles ;
Chaque heure, chaque instant vous produit des miracles,
Et le traité de paix qu'Émile a consenti
Engage Héraclius dedans votre parti.
Mais une autre nouvelle, et bien plus importante,
Qui peut-être, seigneur, passera votre attente,
Est que tous les soldats, d'un même cœur unis,
Amènent prisonniers Cosroès et son fils.

SIROÈS.

Cosroès ! dieux ! je tremble ! et, malgré ma colère,
A ce malheureux nom connois encor mon père.
Mais pour se saisir d'eux quel ordre a-t-on suivi ?

SARDARIGUE.

Nul que le zèle ardent dont tous vous ont servi.
A peine un bruit confus de quelques voix forcées,
Proclamant Mardesane a flatté leurs pensées ;
Et les cœurs des soldats assez mal expliqués,
Que Sandoce et Pacor, par mes soins pratiqués,
Soulevant les deux corps que chacun d'eux commande,
« Voyons, nous ont-ils dit, le roi qu'on nous demande. »
Mardesane à ce mot, pâle, transi d'effroi,
A peine encore régnant, a cessé d'être roi.
Sandoce s'est d'abord saisi de sa personne,
Cosroès s'est ému, quelque alarme se donne ;
Mais tous deux arrêtés, on cesse, et sur-le-champ
Un *vive Siroès* s'entend par tout le camp,

Et, témoignant pour vous des ardeurs infinies,
Vous a comme les voix les volontés unies.
Admirez quel bonheur conduit notre projet:
Deux rois n'ont dans le camp trouvé pas un sujet;
L'alarme s'est éteinte aussitôt qu'allumée,
Et votre nom tout seul a mû toute l'armée;
Pharnace les amène, et tout le camp, qui suit,
Vient de ce zèle ardent vous demander le fruit.

SIROÈS, *à part.*

Que votre faste est vain, ô grandeurs souveraines,
S'il peut sitôt changer des sceptres en des chaînes!

SARDARIGUE.

Goûtez mieux la faveur d'un changement si prompt;
N'en soyez pas ingrat aux dieux qui vous la font.

SIROÈS.

Sardarigue, souffrez que ma douleur vous marque
Les sentimens d'un fils parmi ceux d'un monarque,
Et plaigne un père aux fers qui régnoit aujourd'hui.

SARDARIGUE.

Il vous a plus produit pour l'état que pour lui.
Considérez son crime, et non pas sa misère,
Et, père de l'état, ne plaignez point un père.
A qui laisse languir l'effet d'un grand dessein
Le temps peut arracher les armes de la main,
Et les faire passer en celles du coupable
Quand de le prévenir on s'est fait incapable.
Le fera-t-on entrer?

SIROÈS.

Attendez, laissez-moi
Reprendre auparavant des sentimens de roi.
Puisqu'il faut étouffer la pitié qui me reste,

issez-moi préparer à ce combat funeste,
ı, contre les conseils de mon ambition,
ɪn sang, sans l'avouer, prend sa protection.
is-je sans crime, hélas! lancer ce coup de foudre?
ndamné par mes pleurs, quel dieu pourra m'absoudre?

SARDARIGUE.

s faiblesses, seigneur, démentent votre rang.

SIROÈS.

ur les faire cesser, faites taire mon sang;
ntre ses mouvemens ma résistance est vaine.
nez-les quelque temps en la chambre prochaine,
ndis qu'à la rigueur dont je leur dois user
ntre mes sentimens je me vais disposer,
ndis qu'à les haïr mon âme se prépare,
que je m'étudie à devenir barbare.
ı tyran détestable, un maudit intérêt,
père infortuné, demande ton arrêt;
i son autorité vainement combattue,
l'or de ta couronne est le fer qui te tue.

(Il sort.)

SARDARIGUE.

ıe ton droit absolu sur tout ce que nous sommes
t, comme aux plus petits, fatal aux plus grands hommes!
ut meut par ton caprice, et rien dans l'univers
: se peut dire, ô sort, exempt de tes revers.

SCÈNE III.

SARDARIGUE, NARSÉE, GARDES.

NARSÉE.

Suivez-moi, Sardarigue, et délivrez la reine.

SARDARIGUE.

Par votre hymen futur je vous crois souveraine,
Et, sans l'examiner, recevrois cette loi.
Mais ce dessein, madame, importe trop au roi
Pour.....

PREMIER GARDE.

J'en apporte l'ordre, et je viens vous l'apprendre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; PALMIRAS.

PALMIRAS.

J'en apporte un contraire, et viens vous le défendre.

NARSÉE.

Me connoissez-vous, prince?

PALMIRAS.

Oui, madame, et connois
Ce que vous me devez et ce que je vous dois.
Mais il n'est pas saison de m'ouvrir davantage.
(Sardarigue sort avec les gardes.)

NARSÉE.

L'état de vos conseils tire un grand avantage;
Le trouble qui l'agite, et que vous y semez,
Et les puissans partis que vous avez formés

aître un divorce en la maison royale,
l'un zèle ardent et d'une âme loyale.

PALMIRAS.

: vous monte en un si haut degré,
serez ingrate, ou vous m'en saurez gré.

NARSÉE.

tant aux fers, toute grandeur m'est vaine.

PALMIRAS.

connoît plus et n'a que vous de reine.

NARSÉE.

rs, en effet, me le montrent assez.

PALMIRAS.

ai rendu plus que vous ne pensez.

NARSÉE.

es ce dernier prouve fort votre zèle.

PALMIRAS.

ez quelque jour si je vous suis fidèle.

NARSÉE.

int pour le roi, je réponds de ses jours.

PALMIRAS.

ıds sans vos soins et sans votre secours.

NARSÉE.

quelle ardeur son salut vous excite.

PALMIRAS.

vous en fera connoître le mérite.

NARSÉE.

ré mon courroux, du respect pour le roi.

PALMIRAS.

us me connoîtrez, vous en aurez pour moi.

NARSÉE.

Quel objet de respect! l'ennemi de ma mère!

PALMIRAS.

Votre mère plutôt m'a toujours été chère!

NARSÉE.

Vous la faites du moins garder avec grand soin.

PALMIRAS.

Je m'expliquerai mieux quand il sera besoin.

NARSÉE.

Enfin tout mon crédit, ô déplorable reine,
De vos persécuteurs ne peut vaincre la haine;
Et, pour toute réponse aux plaintes que je perds,
On dit qu'on vous chérit quand on vous tient aux fers.
O barbare amitié qui produit le servage,
Dont les pleurs sont un fruit, et les chaînes un gage!

PALMIRAS.

Ni la mort de Sira, ni sa captivité
N'importe en rien, madame, à votre majesté.

NARSÉE.

Ah! comment contenir la douleur qui m'emporte?
La prison de Sira ni sa mort ne m'importe!
Qui m'ose proposer cette fausse vertu,
Dans les flancs d'une femme a-t-il été conçu?
Ou, naissant, suça-t-il au sein d'une lionne
Les cruels sentimens que mon malheur lui donne?

PALMIRAS.

Votre ennui m'attendrit. O nature, il est temps
Que tu mettes au jour un secret de vingt ans,
Que tu sois révérée au rang où tu dois l'être,
Et qu'aux yeux de sa fille un père ose paroître.

Non, ma fille (d'abord ce nom vous surprendra),
Vous n'avez point de part aux malheurs de Sira;
Et si j'obtiens de vous un peu de confiance...

SCÈNE V.

PALMIRAS, NARSÉE, ARTANASDE.

ARTANASDE.

Seigneur, on vous souhaite avec impatience;
On voit l'esprit du roi si fort irrésolu,
Qu'il change à chaque instant tout ce qu'il a conclu.
Ayant vu Cosroès dedans sa frénésie,
Une si vive alarme a son âme saisie,
Qu'en son inquiétude, incertain et confus,
En moins que d'un moment il veut et ne veut plus.
Tous vos travaux sont vains, si, réduit à ce terme,
Son esprit ne reprend une assiette plus ferme;
Et l'on n'attend, seigneur, cet effort que de vous.

PALMIRAS.

De nos têtes, ô ciel, détourne ton courroux!
Sauve un roi trop pieux de sa propre foiblesse,
Et ceux qu'en son parti sa fortune intéresse.
(A Narsée.)
Voyons le roi, madame; Artanasde et sa sœur
Achèveront pour moi de vous ouvrir mon cœur,
Et, moins intéressés, me feront mieux entendre.

NARSÉE, *à part.*

Dieux! quelle est cette énigme, et qu'y puis-je comprendre?
Quel jour puis-je tirer de tant d'obscurité,
Et quelle foi devrai-je à cette vérité?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIRA, SARDARIGUE, Gardes.

SIRA.

Moi lâche! moi le craindre au point de le prier!
Moi qui porte un cœur libre en un corps prisonnier!
Moi de quelque terreur avoir l'âme saisie,
Après que sous mes lois j'ai vu trembler l'Asie,
Et qu'on a vu mon sang, fertile en potentats,
Avec tant de splendeur régner sur tant d'états!
Après le vain effort de la rage et des armes,
Tenter pour le toucher des soupirs et des larmes;
Que mon fils dependît devant donner la loi,
Et qu'il vécût sujet ayant pu mourir roi!
Ma rage est avortée et mon attente est vaine.
Mais, quoique sans effet, j'ai témoigné ma haine;
Un ministre effrayé ne l'a point attaqué,
Mais j'ai toujours armé le bras qui l'a manqué,
Et l'honneur de mourir au moins son ennemie
De la mort que j'attends ôtera l'infamie.
Si pour ce qu'à mes yeux il reste de clarté
J'avois à souhaiter un peu de liberté,

: seroit pour pouvoir mourir son homicide;
: si je l'attaquois d'un bràs mol et timide,
mme ce lâche cœur que j'avois pratiqué,
se pourroit vanter que je l'aurois manqué.
ais.....

SCÈNE II.

LES MÊMES; SIROÈS, PALMIRAS, PHARNACE.

SIROÈS, *assis*.

Nous venons pourvoir contre la violence
: de votre furie et de votre insolence.
: bien, madame?

SIRA.

Hé bien, traître, te voilà roi:
ı pointe de mes traits a tourné contre moi;
: par où j'ai voulu mettre un fils en ta place,
te mets en la mienne et m'acquiers ta disgrâce.
ıi fait plus; j'ai tenté, pour le coup de ta mort,
ır le bras d'un des miens un inutile effort;
ıi, si tu l'as ouï, souhaité ma franchise,
ıur de ma propre main en tenter l'entreprise.
: t'en étonne pas, le jour m'est à mépris;
ıi juré de périr ou voir régner mon fils,
si la liberté m'étoit encore offerte,
n emploîrois pour lui tout l'usage à ta perte.
t-ce assez? les témoins sont ici superflus.
ın procès est bien court, prononce là-dessus.

SIROÈS.

lmire ce grand cœur, et nous devons, madame,
renom mémorable à cette force d'âme.

Vous avez dans l'état, avec ce grand courroux,
Fait de grands changemens, mais funestes pour vous.

SIRA.

Je considère peu ce qui m'en est funeste.
Tout le mal qui m'en vient est le bien qui t'en reste;
Je plaindrois peu la vie et mourrois sans effort,
Si sujet de mon fils tu survivois ma mort,
Ou si de tes destins j'avois tranché la trame.

SIROÈS.

C'étoient de grands desseins pour la main d'une femme,
Et qui méritoient bien d'en délibérer mieux
Qu'avec l'ambition qui vous silloit les yeux.
Il faut ou plus de force ou plus d'heur qu'on n'estime
Pour exclure d'un trône un prince légitime;
Les funestes complots qu'on fait contre ses jours
Peuvent avoir effet, mais ne l'ont pas toujours:
Vous l'éprouvez, madame. Avec ce grand courage,
Qui pour me mettre à bas a tout mis en usage,
Avec tout cet effort qu'avez-vous avancé?
Sur qui tombe ce foudre? où l'avez-vous lancé?
Sur la tête où vos mains portoient mon diadème,
Sur celle de mon père, et sur la vôtre même.
Par quel aveuglement n'avez-vous pas jugé
Qu'ayant des dieux au ciel j'en serois protégé?
Doutez-vous que l'objet de leurs soins plus augustes
Est l'intérêt des rois dont les causes sont justes?

SIRA.

Ils l'ont mal témoigné, quittant notre parti,
Et souffrant pour le tien ce qu'ils ont consenti.
Mais, qu'ils veillent ou non sur les choses humaines,
Au fait dont il s'agit ces questions sont vaines.

rononçant mon arrêt, chasse-moi de ces lieux,
yran, délivre-moi de l'horreur de tes yeux;
haque trait m'en punit, chaque regard m'en tue,
t mon plus grand supplice est celui de ta vue.

SIROÈS.

l vous faut affranchir d'un si cruel tourment.
(Aux satrapes.)
rinces, délivrez-l'en par votre jugement.

SIRA.

élibère, cruel, consulte tes ministres;
os malheurs sont le fruit de leurs avis sinistres;
e reste de proscrits échappés aux bourreaux
e pouvoit s'élever que dessus nos tombeaux,
t ne peut recouvrer que par notre disgrâce
ans le gouvernement les rangs dont on les chasse;
s ont grand intérêt en la mort que j'attends;
e crains point, leurs conseils iront où tu prétends.
é bien, perfide! et vous, lâches suppôts de traîtres,
u'avez-vous résolu, mes juges et mes maîtres?

ROÈS, *lui montrant le poignard et le poison qu'un garde lui présente.*

 m'a de votre part apporté ces présens.

SIRA.

 Bien?

SIROÈS.

Les trouvez-vous des témoins suffisans,
 s'il faut autre chose afin de vous confondre?

SIRA.

uand j'ai tout avoué, je n'ai rien à répondre;
 prends droit par moi-même, et mon plus grand forfait
st non d'avoir osé, mais osé sans effet.

SIROÈS.

Les instrumens du mal le seront du supplice :
Choisissez l'un des deux, et faites-vous justice.

SIRA.

C'est quelque grâce encor, je n'osois l'espérer ;
Je choisis le poison, fais-le-moi préparer :
Je l'estimerai moins un poison qu'un remède
Que je dois appliquer au mal qui me possède ;
Le goût m'en sera doux, au défaut de ton sang,
Dont avec volupté j'eusse épuisé ton flanc.
Je préfère à la vie une mort salutaire,
Qui me va délivrer des mains d'un adversaire.
Mais joins une autre grâce au choix de mon trépas,
Tyran, fais que mon fils y précède mes pas,
Pour le voir par sa mort exempt de l'infamie
De recevoir des lois d'une main ennemie ;
Vivant, de son crédit tu craindrois les effets.

SIROÈS.

Vos vœux sont généreux, ils seront satisfaits.
Qu'il entre, Sardarigue, et remenez la reine.

SIRA, *avec emportement.*

Reine est ma qualité, quand tu sais qu'elle est vaine !
Hier j'étois ta marâtre, et je tiens à grand bien
De mourir aujourd'hui pour ne t'être plus rien.

(Elle sort avec Sardarigue et les gardes.)

PALMIRAS.

Donnez au désespoir ces reproches frivoles.

SIROÈS.

Elle est femme, elle meurt, et ce sont des paroles ;
Bien plus, si l'intérêt de mon autorité

ꜝ pouvoit épargner cette sévérité,
quoi que la vengance avec droit me convie,
ec plaisir encor je souffrirois sa vie,
, malgré tant d'effet de son aversion,
éférerois sa grâce à sa punition.

PALMIRAS.

mettant l'intérêt qui touche sa personne,
roi ne peut donner celui de la couronne,
, s'il voit que l'état coure quelque danger,
: contraint de punir, s'il ne se veut venger.
justice est le bien de toute la province;
qu'il pourroit sujet, il ne le peut pas prince;
l'indulgence enfin qui hasarde un état
: le plus grand défaut qu'ait un grand potentat.

SCÈNE III.

ROÈS, PALMIRAS, PHARNACE, MARDESANE, SARDARIGUE, GARDES.

SIROÈS.

voici. Tout son crime est l'orgueil d'une mère,
mon ressentiment soutient mal ma colère.
(A Mardesane.)
fin, vous avez mal observé mes avis,
nce; il vous seroit mieux de les avoir suivis;
yez comme du sens l'ambition vous prive;
vous ai bien prédit ce qui vous en arrive,
qu'il vous importoit de ne m'épargner pas,
de ses faux brillans goûtant trop les appas,
us vous laissiez gagner aux conseils d'une mère.

Qui, pour vous trop aimer, ne vous oblige guère;
Enfin suis-je avec droit d'un empire jaloux,
Et le sceptre de Perse est-il un faix bien doux?

MARDESANE.

Pour avoir pu goûter la douceur qui s'y treuve,
Il en eût fallu faire une plus longue épreuve.

SIROÈS.

L'acceptant, vous deviez vous consulter un peu.
Ne vous doutiez-vous pas qu'un sceptre étoit de feu,
Et qu'y portant la main il vous seroit nuisible?

MARDESANE.

En effet, cette épreuve en vous-même est visible,
Quand pour l'avoir touché vous brûlez de courroux.

SIROÈS.

Mais par quel droit encor vous en empariez-vous?

MARDESANE.

Par droit d'obéissance, et par l'ordre d'un père.

SIROÈS.

Contre un droit naturel quel père m'est contraire?

MARDESANE.

Quel? le vôtre et le mien qui, juge de son sang,
A selon son désir disposé de son rang.

SIROÈS.

Il a fondé ce choix dessus votre mérite.

MARDESANE.

Je n'ai point expliqué la loi qu'il m'a prescrite.

SIROÈS.

Vous exécutez mal la foi que vous donnez;
Je vous la tiendrai mieux que vous ne la tenez.

MARDESANE.

x, j'aime mieux avouer une offense,
nide et tremblant, parler en ma défense.

SIROÈS.

ai plus de lieu de vous faire punir,
che, d'un affront perdre le souvenir.

MARDESANE.

vengeant, au moins, vous n'aurez pas la gloire
été prié d'en perdre la mémoire.

SIROÈS.

ez trop de cœur.

MARDESANE.

Assez pour faire voir
nde vertu dans un grand désespoir.

SIROÈS.

se produit tard.

MARDESANE.

Assez tôt pour déplaire
brûlant d'orgueil, voit braver sa colère.
l'avez pu croire indigne de mon rang,
c'est faire injure à ceux de votre sang.
c ou malheureux, innocent ou coupable,
s les sentimens dont vous êtes capable;
id j'espérerois fléchir votre courroux,
) de votre orgueil pour me soumettre à vous.
it que j'ai tenu la puissance suprême,
j'ai sur ce front senti le diadème,
iné comme à vous des sentimens de roi,
se peuvent perdre et mourront avec moi.
iu conserver, j'eusse eu peine à vous rendre

Le sceptre que sujet j'ai hésité de prendre;
Et roi, j'ai reconnu que la possession,
Qui refroidit l'amour, accroît l'ambition.
Vous avez eu plus d'heur comme plus de naissance,
Et nous sommes tombés dessous votre puissance;
Mais, encore étourdi de ce grand accident,
Je garde toutefois un cœur indépendant,
Et, pour me conserver le bien de la lumière,
A votre vanité plaindrois une prière.

SIROÈS.

Hé bien, prince, la mort domptera cet orgueil.

MARDESANE.

On ne peut mieux tomber du trône qu'au cercueil;
L'ardeur de commander trop puissamment convie,
Pour me la faire perdre en me laissant la vie;
Un cœur né pour régner est capable de tout;
Je n'excepterois rien pour en venir à bout,
Pour accomplir en moi les desseins de ma mère,
Pour venger ma prison et celle de mon père.
Je vous ai respecté dépouillé de vos droits;
Je consentois à peine à vous donner des lois,
Et peut-être eussé-je eu la naissance assez bonne
Pour venir à vos pieds déposer ma couronne;
Mais, après le parti que l'on nous a formé,
Et le sanglant complot que vous avez tramé,
Au sensible mépris des droits de la nature,
Je ne vous cèle point que si quelque aventure
Remettoit aujourd'hui le sceptre entre mes mains,
Pour vous le rendre plus tous respects seroient vains,
Et, dépouillant pour vous tous sentimens de frère,
Je me ferois justice et vengerois mon père.

Voilà tout le dessein que j'ai de vous toucher,
Et tout ce qu'à ma peur vous pouvez reprocher;
J'en laisse à décider à votre tyrannie.

SIROÈS.

J'inclinois à laisser votre offense impunie;
Mais vous vous opposez avec trop de fierté
Aux pieux mouvemens de cette impunité,
Et ménagez trop mal le soin de votre tête.
Otez-le, Sardarigue.

MARDESANE.

Allons, la voilà prête.

SIROÈS.

Et pour punir d'un temps l'orgueil désordonné
Des yeux si désireux de le voir couronné,
Faites ceux de Sira témoins de ce spectacle.

MARDESANE.

Allons, règne, tyran, règne enfin sans obstacle;
J'ai reçu de mon père, avecque son pouvoir,
Celui d'aller trouver la mort sans désespoir.

(Il sort avec Sardarigue.)

SCÈNE IV.

SIROÈS, PALMIRAS, PHARNAGE, GARDES.

PALMIRAS.

J'admire la vertu qu'un sceptre nous apporte,
Vous le méritez, sire, avec cette âme forte;
Et c'est en ce grand cœur qu'on ne méconnoît plus
L'héritier d'Artaxerce et le sang de Cyrus.
Vous vaincrez tout, grand prince, en vous vainquant vous-même;

Mais il reste une épreuve à cette force extrême,
Et c'est ici qu'il faut montrer tout Siroès.
(A un garde.)
Garde, avec Sardarigue amenez Cosroès.
(Le garde sort.)

SIROÈS.

Attends, garde.

PALMIRAS.

Seigneur, il vous est d'importance
De joindre.....

SIROÈS.

Ah! c'est ici que cède ma constance,
Qu'interdit, qu'effrayé, je ne sens plus mon rang,
Et qu'en mon ennemi j'aime encore mon sang.
O nature!

PALMIRAS.

Il s'agit d'une grande victoire,
Et rarement, seigneur, on arrive à la gloire
Par les chemins communs et les sentiers battus.

SIROÈS.

Ah! j'ai trop pratiqué vos barbares vertus;
Je ne puis acheter les douceurs d'un empire
Aux dépens de l'auteur du jour que je respire.

PHARNACE.

Ce tendre sentiment vous vient hors de propos;
Il faut de votre état assurer le repos.

SIROÈS.

Je m'en démets, cruels; régnez, je l'abandonne,
Et ma tête à ce prix ne veut point de couronne;
Mon cœur contre mon sang s'ose en vain révolter;
Par force ou par amour il s'en fait respecter.
A mon père, inhumains, donnez un autre juge,

ı dans les bras d'un fils qu'on lui souffre un refuge.
toi dont la vertu mérita son amour,
ı mère, hélas! quel fruit en as-tu mis au jour!
ıe n'as-tu dans ton sein causé mes funérailles,
fait mon monument de tes propres entrailles,
je dois ôter l'âme et le titre de roi
la chère moitié qui vit encor de toi!
gnerois-je avec joie? et, bourreau de mon père,
rois-je ni le ciel ni la terre prospère?
ur cimenter mon trône et m'affermir mon rang,
rirois-je la source où j'ai puisé mon sang?
ıroit-on de la foi pour un prince perfide
ınt la première loi seroit un parricide?
ın, non, je ne veux point d'un trône ensanglanté
ı sang, du même sang dont je tiens la clarté.
i cru la passion aux grands cœurs si commune,
contre la nature écouté la fortune;
ıi fait de ma tendresse une fausse vertu;
l'objet d'un état mon lâche sang s'est tu;
ais au point qu'il lui faut sacrifier un père,
ı nature se tait, et le sang délibère;
me presse, il me force à prendre le parti
ı'il sait être sa source, et dont il est sorti.
: voici. Dieux! je tremble, et ma voix interdite,
ı ce profond respect, sur mes lèvres hésite.
ais qu'attends-je?

SCÈNE V.

LES MÊMES; COSROÈS, SARDARIGUE, GARDES.

COSROÈS.

O nature ! et vous, dieux, ses auteurs,
D'un prodige inouï soyez les spectateurs.
A cet horrible objet sa nouveauté convie.
Mon fils dessus mon trône est juge de ma vie,
Et ne le tient pas sûr si de son fondement
Ma tête n'est la base et mon sang le ciment.
Immole donc, tyran, mes jours à tes maximes,
Assure-toi l'état par le plus grand des crimes,
Laisse agir la fureur avecque liberté;
Ne donne rien au sang, rien à la piété ;
Et vous, que mon malheur rend si fiers et si braves,
Ce soir mes souverains, ce matin mes esclaves.....

SIROÈS, *à genoux.*

Seigneur, daignez m'entendre. O nature! et vous dieux,
Vous pouvez sans horreur jeter ici les yeux :
L'objet de vos mépris encor vous y révère;
Je ne suis ni tyran ni juge de mon père;
J'ai tous les sentimens que vous m'avez prescrits,
Et renonce à mes droits pour être encor son fils.
Oui, mon père, et l'état ni toutes ses maximes
Ne peuvent m'obliger à régner par des crimes;
Pour immoler vos jours à mon ressentiment,
Vous régnez sur les miens trop souverainement.
Est-il un bras d'un fils qu'un soupir, une larme,
Un seul regard d'un père aisément ne désarme?
Si contre vous, hélas! j'écoute mon courroux,

porte dans le sein ce qui parle pour vous;
dans moi, contre moi, vous trouvez du refuge,
t, criminel ou non, vous n'avez point de juge.
isible, possédez l'état que je vous rends;
ous pouvez seul, seigneur, régler mes différends;
bitre entre vos fils, terminez leur dispute
retenant pour vous le rang qu'ils ont en butte;
le déposez pas aux dépens de mes droits,
tretenez en paix votre sang sous vos lois.

COSROÈS.

rrêt de Mardesane et celui de la reine
peuvent-ils souffrir une atteinte si vaine?
aître, joins-tu la fourbe à l'inhumanité?

SIROÈS.

rouvez ma franchise et votre autorité.

COSROÈS.

voque donc leur mort et fais qu'on me les donne.

SIROÈS.

rdes, suivez le roi, faites ce qu'il ordonne,
sans prévoir l'effet qui m'en succèdera.....

SARDARIGUE.

igneur!

SIROÈS.

Rendez le prince, et délivrez Sira.
llez.

(Cosroès, Sardarigue et les gardes sortent.)

SCÈNE VI.

SIROÈS, PALMIRAS, PHARNACE.

PALMIRAS.

Vous oubliez que Palmiras, Pharnace,
Et tout votre conseil aillent prendre leur place
Et se charger des fers qu'ils leur ont fait porter;
Et ce sera beaucoup de vous en exempter.
Oui, oui, ne croyez pas, sans péril de la vôtre,
Leur conserver la vie et hasarder la nôtre.
Nous n'éviterons pas les traits de leur courroux;
Mais craignez que ces traits n'aillent jusques à vous;
Comme ils devront le jour moins à votre tendresse
Qu'à votre défiance et qu'à votre foiblesse,
Sira, par le passé redoutant l'avenir,
Politique qu'elle est, saura vous prévenir,
Et donnera bon ordre à ce que la couronne
Ne pèse plus au front qui sitôt l'abandonne.

SIROÈS.

Je n'ai pu mieux défendre un cœur irrésolu
Où le sang a repris un empire absolu.
Vous deviez imposer silence à la nature,
Qui contre vos avis secrètement murmure,
Et me fait préférer le péril d'une mort
A l'inhumanité d'un si barbare effort.
Il faut pour tant de force une vertu trop dure.

PHARNACE.

N'augurons point, seigneur, de funeste aventure;
Le trône tombera devant votre débris,

t tant de piété ne peut perdre son prix.
[ais que vous veut Narsée ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES; NARSÉE.

NARSÉE.

O destin déplorable !
prince généreux autant que misérable !

SIROÈS.

ı'est-ce, madame !

NARSÉE.

Hélas ! Mardesane, seigneur,
rd le trône et le jour, mais en homme de cœur;
le coup glorieux dont il a rendu l'âme
rt d'une main illustre et non pas d'une infâme;
chant que de sa mort on dressoit l'appareil,
prenant du besoin un généreux conseil,
roitement saisi du fer d'un de ses gardes,
se l'est dans le sein enfoncé jusqu'aux gardes;
ı prompt torrent de sang est sorti de son sein,
l'on a plus tôt vu sa mort que son dessein.

SIROÈS.

uels, voilà l'effet de vos nobles maximes.

NARSÉE.

rendois à Sira des devoirs légitimes;
quoique le secret dont mon sort fut voilé
enne si clairement de m'être révélé,
ı jugé toutefois ne pouvoir sans foiblesse
: point prendre de part au malheur qui la presse.

L'éclat qui me jaillit de sa condition
Me procura l'honneur de votre affection ;
Je suis sinon sa fille, au moins sa créature ,
Et du moins à ses soins je dois ma nouriture;
Mais la voyant en pleurs sur le corps de son fils,
Appeler les destins et les dieux ennemis,
A ce triste spectacle , interdite, éplorée,
Sans pouvoir dire un mot je me suis retirée,
Et j'ai vu qu'on portoit le vase empoisonné
Que pour son châtiment vous avez ordonné.

SCÈNE VIII.

SARDARIGUE, NARSÉE, SIROÈS, PALMIRAS, PHARNACE, GARDES.

SARDARIGUE.

Ah, sire! malgré vous le destin de la Perse
Vous protège et détruit tout ce qui vous traverse.

SIROÈS.

Qu'est-ce encor?

SARDARIGUE.

Cosroès rentré dans la prison,
Ayant vu que la reine y prenoit le poison,
Prompt et trompant les soins et les yeux de la troupe,
Avant qu'elle eût tout pris s'est saisi de la coupe,
Et buvant ce qui reste : « Il faut, » nous a-t-il dit,
Voyant d'un œil troublé Sira rendre l'esprit
Et nager dans son sang Mardesane sans vie,
« Il faut du sort de Perse assouvir la furie,
» Accorder à mon père un tribut qu'il attend,
» Laisser à Siroès le trône qu'il prétend,

« Et de tant de tyrans terminer la dispute. »
Là, tombant, quelque garde a soutenu sa chute;
Et nous.....

SIROÈS, *furieux*.

Hé bien, cruels, êtes-vous satisfaits?
Mon règne produit-il d'assez tristes effets?
La couronne, inhumains, à ce prix m'est trop chère.
Allons, madame, allons, suivre ou sauver un père.

PALMIRAS.

Ne l'abandonnons point.

SARDARIGUE, *à part*.

Ses soins sont superflus;
Le poison est trop prompt, le tyran ne vit plus.

FIN DE COSROÈS.

FLORIMONDE,

COMÉDIE.

1655.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR FLORIMONDE.

Cette comédie est tout-à-fait dans le genre des premières pièces de Rotrou ; elle offre même quelques ressemblances avec celle de Filandre, qui fait partie du second volume de cette édition, et l'on ne croiroit pas que Rotrou fût descendu autant au-dessous de lui-même, après avoir composé Venceslas, si l'ancienne édition de Florimonde ne portoit sur son titre que c'est le *dernier ouvrage* de Rotrou. L'époque de sa représentation paroît cependant être antérieure à celle de Don Lope de Cardone, et c'est ce qui a déterminé la place qu'elle occupe dans cette édition. Ce qu'il y a de certain du moins, c'est que cette comédie ne fut

imprimée qu'après la mort de l'auteur, et que rien n'indique qu'elle obtint du succès.

L'indifférent Cléante est aimé de Florimonde, qui de son côté a de l'aversion pour Théaste son amant; mais, d'après les conseils d'un ami désintéressé, elle feint de se rendre aux vœux de Théaste, afin d'exciter la jalousie de Cléante: Ce stratagème obtient un plein succès. Cléante aperçoit alors les qualités de Florimonde, et conçoit pour elle un violent amour : mais, voulant se venger du mépris qu'il lui avoit fait éprouver, Florimonde en sa présence comble Théaste de faveurs qui désolent le trop heureux Cléante. Furieux alors de voir un rival tranquile possesseur d'un bien qu'il a dédaigné, il veut se battre contre Théaste. Ce dernier se trouve avoir de fâcheuses affaires : il avoit aimé Félicie, jeune demoiselle de Lyon; mais, trompé par la nouvelle de sa mort, il ne s'étoit consolé de cette perte que dans l'espoir d'obtenir la main de Florimonde. Le frère de cette Félicie vient provoquer en duel l'inconstant Théaste, lorsque Cléante, réduit au plus affreux désespoir, est sur le point de se donner la mort. Florimonde ne peut résister à cette preuve incontestable

l'amour; elle avoue à Cléante qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer. Théaste reconnoît dans le prétendu frère de Félicie son amante elle-même, et la pièce se termine par le double mariage de Cléante avec Florimonde et de Théaste avec Félicie.

ACTEURS.

CLÉANTE.
FLORIMONDE.
THÉASTE.
CLÉONIE.
ÉVANDRE.
TIRSIS.
CLÉONTE.
TIMANTE.

FLORIMONDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, FLORIMONDE.

FLORIMONDE.

Portant les yeux ailleurs, arrête au moins tes pas;
Souffre que je te parle, et ne m'écoute pas;
Ne sois point accessible au mal qui me tourmente;
Méprise constamment une importune amante;
Mais accorde, cruel, ce bien à mes douleurs,
Que je voie un moment le sujet de mes pleurs.
Je ne désire plus forcer ton injustice,
Je ne demande pas que tu me sois propice;
Ces bois ont devant moi la faveur que je veux;
Et ta présence, ingrat, satisfera mes vœux.

CLÉANTE.

Ah! voilà profaner d'une amour trop constante
Ce qui de tant de monde est l'espoir et l'attente.

Madame, pour moi seul ne désespérez pas
Mille esprits amoureux de vos rares appas;
Ne considérez point un objet insensible,
Un homme indifférent, de glace, inaccessible,
Indigne de vos vœux, qui n'a rien mérité,
Et qui n'a rien de cher après sa liberté.

FLORIMONDE.

Par quelle destinée et par quelle aventure
Ai-je pour un ingrat une amitié si pure?
Rien ne peut le toucher, et ma fidélité
Peut tenir si long-temps contre sa cruauté!
Le ciel, barbare esprit, écoute tout le monde,
Et ce qu'il est à tous il l'est à Florimonde;
Il sera plus sensible à ma ferme amitié;
Si je te prie en vain, j'obtiendrai sa pitié.
Après tant de refus tu pousseras des plaintes,
D'une pâle couleur tes roses seront teintes,
Tu perdras le courage ainsi que je le perds;
Celle que tu suivras méprisera tes fers,
Et quand tu souffriras pour cette âme inhumaine,
Je serai satisfaite et bénirai ta peine.

CLÉANTE.

Alors n'épargnez point cet ingrat, ce cruel,
Qui nie à votre envie un désir mutuel.
Dites : « Je suis vengée, et voilà ce barbare,
» Qui refusoit l'honneur d'une amitié si rare;
» Voilà ce doux charmeur qui prit ma liberté,
» De qui j'étois esclave, et qu'on a rebuté.

FLORIMONDE.

Ce dieu dont tant de dieux ont senti la colère,
Et qui porta ses traits jusqu'au sein de sa mère,

e monarque commun des dieux et des mortels
ffranchit peu de cœurs du droit de ses autels;
faut que tout défère à son pouvoir suprême;
e droit est appuyé sur son exemple même;
e soi-même on l'a vu lui-même triomphant,
t Psyché fut l'objet des vœux de cet enfant.

CLÉANTE.

oyez comme l'amour apprend de belles choses.
ous avez lu cela dans les Métamorphoses;
lais ce siècle n'est plus.

FLORIMONDE.

Traître, ris de mes pleurs,
oins la confusion à mes autres douleurs;
orte plus loin encor les efforts de ta haine,
Et m'arrache ce cœur de la main qui l'enchaîne;
De ma mort seulement récompense mes soins;
En m'étant plus cruel tu me le seras moins.
La prise de mon cœur satisfait mon envie,
Quand tu ne le prendras qu'aux dépens de ma vie.

CLÉANTE.

lâmez moins de froideur que de stupidité
et indigne vainqueur de votre liberté.
ignore par quel sort ma raison a des forces
Qui ne cèdent, madame, à vos moindres amorces.
'ai de ma propre main tâché de me blesser;
'ai voulu sur mon cœur votre image tracer,
'ai cent fois médité sur votre amour extrême,
Et j'ai fait des efforts pour m'affoiblir moi-même.
Mais inutilement, et ce cœur glorieux
Et de vous et de moi reste victorieux.
Mais qui suis-je, madame? et fussé-je estimable,

FLORIMONDE.

Non, non, en le perdant je perds aussi l'envie
De reconnoître plus un tyran de ma vie,
Un dieu qui n'a point d'yeux, et que l'aveuglement
Rend un indigne auteur du bien et du tourment.
J'aimerai cet émail dont la vive peinture
Fait par tant de couleurs estimer la nature;
Je prêterai l'oreille à ces chantres des airs
Dont la nature seule accorde les concerts;
J'aimerai de rêver au bord de ces fontaines
Que frisent les zéphyrs de leurs fraîches haleines;
J'aimerai l'entretien, le Cours, le son des luths;
Enfin, j'aimerai tout quand je n'aimerai plus.

THÉASTE.

On résout aisément, mais que l'effet est rare,
En un objet si doux, d'un dessein si barbare!
Et qu'il est malaisé qu'avecque tant d'appas
Vous fassiez tant d'amans, et que vous n'aimiez pas!

FLORIMONDE.

Le nombre est bien petit des esprits que je blesse;
J'ai trop à mes dépens reconnu ma foiblesse,
Et ne présume pas de vaincre sans dessein,
En ayant un si fort où mon travail est vain.
Je n'ai rien de commun avec vos inhumaines;
Je ne prépare point ni de prix ni de peines;
J'ai de ce que je vaux un trop sain sentiment.
Écoutez toutefois cet avertissement:
Qu'aucun ne me témoigne une ardeur violente,
S'il n'est prêt à souffrir des fautes de Cléante;
Il n'est mépris égal au dédain rigoureux
Dont je me vengerois dessus ce malheureux.

Alors je me plairois à signaler mes forces;
Pour accroître ses maux, j'accroîtrois mes amorces;
Et plus je lui verrois témoigner de souci,
Plus je témoignerois de cruautés aussi.

THÉASTE, *à genoux.*

Exercez donc sur moi ces rigueurs infinies;
Qu'en moi de cet ingrat les froideurs soient punies.
Je suis ce malheureux entre tous les esprits
Pour qui vous préparez tant d'injustes mépris.
C'est moi qui vous fais voir cette ardeur violente;
C'est moi qui dois souffrir des fautes de Cléante;
C'est moi qui vous adore et suis le malheureux
Qui doit être l'objet d'un mépris rigoureux.

FLORIMONDE.

Non, non, je sais l'objet dont votre âme est atteinte.
Un autre peut tenter cette inutile feinte;
Mais Cléonie est telle, et ses fers si charmans,
Qu'ils ne laissent jamais échapper ses amans.

THÉASTE.

Qu'à vos yeux de ce corps mon âme soit bannie,
Si j'avois ni pensers ni vœux pour Cléonie;
Je trouve en ces soleils des charmes trop puissans,
Et j'ai toujours servi ces doux rois de mes sens.
Au point de vous parler, mon désir et ma crainte
M'ont toujours combattu d'une égale contrainte;
Et sortant pour vous voir, toujours au premier pas
Un timide respect m'a dit : Ne le fais pas.
Cette même beauté nous chasse et nous attire;
Elle blesse et défend qu'on plaigne son martyre;
Même, sachant l'ardeur dont ce cœur fut épris,
Je désespérai bien de toucher vos esprits;

Je restreignis mes vœux, à l'espoir de la vue
Des célestes attraits dont vous êtes pourvue,
Et fus à Cléonie offrir ma liberté,
Mais pour voir plus souvent votre rare beauté;
Car, faisant ce dessein, j'appris que cette belle
Étoit de tous vos pas la compagne fidèle.
Depuis, quoiqu'on ait cru que j'aimais ses appas,
Je ne cherchois que vous quand je suivois ses pas;
Et quand je l'appelois insensible, inhumaine,
Votre seule beauté faisoit naître ma peine.
O ciel qui connois tout, et qui vois mon amour,
Prouve ce que je dis, ou me prive du jour.

FLORIMONDE.

L'agréable discours! Adore, simple, adore
Celle qui veut punir un sexe qu'elle abhorre.
Sois l'objet que je cherche à mon ressentiment;
D'un superbe vainqueur porte le châtiment;
Mes dédains à tes cris fermeront mes oreilles,
Et je rendrai justice à toutes mes pareilles.

THÉASTE.

Pour la punition d'un qui ne vous veut pas
Perdrez-vous un butin de vos rares appas?
Achevez toutefois, beau miracle du monde;
Perdez un malheureux, et vengez Florimonde.
J'attends le coup fatal qui doit borner mes jours,
Et bientôt vos rigueurs en finiront le cours.

FLORIMONDE.

J'aime cet entretien; gémis, pleure, soupire,
Puisque ma volupté s'accroît par ton martyre;
Au hasard de tes jours prouve ton amitié,
Mais n'espère jamais ni faveur ni pitié.

(Elle veut sortir.)

THÉASTE, *la retenant.*

l'imaginez-vous point ma peine sans seconde?
lieux! comme il est aisé de tromper Florimonde!
}ue vous êtes crédule! et que la vanité
e rencontre souvent avecque la beauté!
Ion cœur passoit déjà pour vôtre en votre estime,
It vous disiez déjà : Je tiens une victime.
ltes-vous si facile, et ne savez-vous pas
Que la beauté que j'aime a de si doux appas?
Sur un autre, madame, exercez la vengeance
Qui doit à vos ennuis donner tant d'allégeance;
Je n'accuse pour vous ni le ciel ni le sort,
Et ne vous ferai point coupable de ma mort.

FLORIMONDE.

Je ne commence pas aujourd'hui de connoître
Où l'artifice règne et combien l'homme est traître;
Mais je ne me plains point de cette trahison;
Je t'aime en cet état, conserve ta raison;
Adore Cléonie et m'épargne le crime
De faire trop souffrir un homme que j'estime.
Adieu; ne doute point du dessein que je fais,
Et qui s'aimera bien qu'il ne m'aime jamais.

(Elle sort.)

THÉASTE *seul.*

Saisi, charmé, confus, Amour, par quelle plainte
Prouverai-je l'ennui dont mon âme est atteinte?
Mes vœux sont méprisés, tout espoir m'est ôté;
Elle rit de ma peine et de ma vanité,
Et je conserve encor cette flamme importune
Qui trouble mon repos et détruit ma fortune;
Mes désirs sont payés d'un aveugle refus,
L'ingrate me rebute, et je n'espère plus.

O vanité frivole! orgueil insupportable
Dont j'ai voulu couvrir une ardeur véritable!
Le temps, qui change tout, eût changé ses mépris,
Et ma persévérance eût touché ses esprits.
Mais mon cœur est esclave et mon humeur est vaine;
Un malheureux captif veut déguiser sa peine;
J'oblige cette belle à me désobliger;
J'irrite sa rigueur, et j'aide à m'affliger.
Que résoudrai-je enfin? quel avis dois-je suivre?
Ce malheur infini me permet-il de vivre?
Lui dois-je une autre fois parler de mon tourment?
Et la dois-je revoir en qualité d'amant?

SCÈNE III.

CLÉONIE, THÉASTE.

CLÉONIE *le surprenant.*

N'y songez plus, rêveur.

THÉASTE.

Par ma peine infinie,
Jugez de vos attraits, aimable Cléonie.
Je songeois au moment que ce bel œil me prit;
Cette unique pensée occupoit mon esprit.

CLÉONIE.

Oh! tu n'as point d'ardeur qui te nuise de sorte
Que tu ne souffres bien l'ennui qu'elle t'apporte;
J'en ai bien pour Théaste, il le faut confesser,
Mais je n'en ai point tant qu'elle ne pût cesser.
Un peu plus de froideur, un peu moins de caresses,
Alentiroient beaucoup l'ardeur dont tu me presses;

Et je comparerois avec quelque raison
La liberté d'un autre avecque ma prison.

THÉASTE, *à part.*

Comment!

CLÉONIE.

N'y pense plus; de quelle rêverie
Te viens-je de tirer? dis-le sans flatterie;
Quel ennui si profond sur ce visage est peint?
Quelle pâleur se mêle aux roses de ton teint?
Ton cœur est-il épris de quelque ardeur nouvelle?
Dis, je l'approuverai si la cause en est belle.

THÉASTE.

Qu'est-ce? que dites-vous d'une nouvelle amour?
O dieux! de quelle humeur je me trouve à ce jour!

CLÉONIE.

Confesse le sujet de ta mélancolie;
Parle.

THÉASTE.

Je n'en sais point que le nœud qui nous lie.
Votre abord me confond, et les rayons naissans
De ces astres jumeaux éblouissent mes sens.

CLÉONIE.

Encore que l'amour ne nous tourmente guères,
On reçoit pour raisons ces défaites vulgaires.
Ton excuse suffit, je n'en demande plus;
Mais pour qui pousses-tu ces soupirs superflus?

THÉASTE, *à part.*

Quoi?

CLÉONIE.

Tu rêves encor?

THÉASTE.

Pardonnez, Florimonde;
(Dieux! faut-il que toujours mon discours se confonde!)
Cléonie, excusez.

CLÉONIE.

Non, non, il n'est plus temps
De déguiser l'ardeur de tes feux inconstans :
Cette divine fille a ton âme ravie;
Mais je vois, cher ami, son bonheur sans envie;
Que la peur de ma plainte et de mon désespoir
Ne te détourne pas du plaisir de la voir;
Cette injure me plaît, qui m'arrive pour elle,
Et l'infidélité ne fut jamais si belle.
Quoi! tu trembles, Théaste, au point de me quitter?
Ton frère en m'oubliant t'apprit à l'imiter.
Quoi! tu crains de la suivre, et, frère d'un perfide,
Tu peux en ce chemin marcher d'un pied timide!

THÉASTE.

Ah! ne soupçonnez point de cette lâcheté
Un qui ne veut mourir que pour votre beauté.
J'atteste de ma foi, qui n'a point de seconde,
Cet être souverain qui régit tout le monde,
Qu'un infâme renom à ma perte soit joint,
Que je sois aux neveux....

CLÉONIE.

Attends, n'achève point;
Souvent ces faux souhaits traînent leur repentance,
Et je crains ton malheur plus que ton inconstance.

THÉASTE.

Que la cruauté même invente des tourmens.....

CLÉONIE.

e te croirai plutôt, épargne tes sermens.
lais d'où procède donc la haine illégitime
)ont un jeune étranger veut noircir ton estime?
'héaste, m'a-t-il dit avec mille dédains,
ist un homme léger entre tous les humains,
;t l'infidélité n'a jamais fait paroître
)e telles lâchetés qu'en l'esprit de ce traître.
,e ciel souffre à regret ce monstre des mortels,
;t les siècles passés n'en ont point vu de tels.

THÉASTE.

'aites mes yeux témoins de son extravagance.

CLÉONIE.

Te dis-je pas hier qu'il fuyoit ta présence,
)ue j'ignore son nom, et que depuis deux jours
l habite en ces lieux et me tient ces discours?

THÉASTE.

iavez-vous son logis?

CLÉONIE.

Que veux-tu que je die?
l ne me veut parler que de ta perfidie :
l me cèle son nom, son logis, ses parens,
Et ta seule inconstance est ce que j'en apprends.

THÉASTE.

Adieu, si je le vois, ma vengeance et sa peine
Rendront à vos beautés mon ardeur plus certaine;
Il désavoûra tout au point de son trépas.

CLÉONIE.

Quand il auroit dit vrai je n'en pleurerois pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉASTE, ÉVANDRE.

THÉASTE.

Je sais la vaine attente où mon amour s'obstine;
Je creuse mon tombeau, je cherche ma ruine;
Mon désespoir suivra cet inutile effort,
Et j'adore en ses yeux la cause de ma mort.
Mais que m'opposes-tu? Souffre que j'obéisse
Aux lois de mon malheur, et que je me trahisse.
Au penser seulement de rompre ma prison,
Tous mes sens révoltés combattent ma raison;
Et mon mal m'est plus doux que la moindre pensée
De chasser de mon cœur cette ardeur insensée.

ÉVANDRE.

Pareil à ces enfans que la peur de mourir
Touche moins que l'aspect de qui les peut guérir;
Qui, sans prévoir l'effet du mal qui les possède,
Ne peuvent supporter médecin ni remède;
Tel votre lâche cœur tremble au simple conseil
De mettre sur sa plaie un premier appareil.
Ainsi tous les amans s'obstinent à leur perte,

Quelque aide qu'on leur cherche et qui leur soit offerte;
Ainsi, se travailler pour son allègement,
C'est faillir et se faire ennemi d'un amant.

THÉASTE.

J'avoûrai tes discours si tu souffres que j'aime;
J'ai des titres communs avec mon maître même;
Je crains aveuglément l'avis que je reçoi,
Mais mon maître est enfant, et sans yeux comme moi.

ÉVANDRE.

Ajoutez à ces noms le titre d'infidèle.
Que fera Félicie? et vous souvient-il d'elle?
Ne soupirez-vous plus pour un objet si doux?
Et peut-on retirer la foi qu'elle a de vous?

THÉASTE.

Peux-tu, cruel ami, m'affliger de la sorte?

ÉVANDRE.

Comment?

THÉASTE.

Ne sais-tu pas que Félicie est morte?
Mon frère m'a mandé ce malheur sans pareil,
Et vit perdre le jour à ce jeune soleil.

ÉVANDRE.

Vous ne m'en dîtes rien.

THÉASTE.

Le ciel ouït mes plaintes;
Ne renouvelle point ces sensibles atteintes,
Je meurs à ce penser.

ÉVANDRE.

Mais Cléonie, au moins,
possédé depuis votre espoir et vos soins?

THÉASTE.

Tu ressens comme moi l'amour qu'elle a fait naître;
Je serai, si tu veux, lâche, perfide, traître,
Mes soupirs étoient feints, mes sermens étoient faux,
Je confesserai tout, j'avoûrai mes défauts.
J'adorois Florimonde, et l'œil de Cléonie
Ne contribuoit point à ma peine infinie:
Elle peût agréer où madame n'est pas,
Mais cet aimable objet dissipe ses appas;
Elle est à ses côtés et sans lustre et sans grâce,
Comme auprès du soleil une étoile s'efface;
Et je ne la suivois qu'avec dessein de voir
Celle qui sur mes sens exerce son pouvoir.

ÉVANDRE.

Tu peux ne l'aimer plus, mais cette médisance
Dont tu veux lâchement couvrir ton inconstance,
Est honteuse et détruit ton premier sentiment
Avec trop d'injustice et trop ingratement.
De tes lâches mépris mon jugement s'irrite,
Et je dois cette preuve à son rare mérite;
Elle a des qualités dignes de tes désirs,
Et ton affection est due à ses soupirs.

THÉASTE.

Si tu veux, inhumain, m'affliger de la sorte,
Brisons; sors d'intérêt en tout ce qui m'importe;
Laisse-moi le souci de gouverner mes vœux,
Et ne t'obstine point contre ce que je veux.
(Il aperçoit Florimonde.)
Voilà cette beauté dont toute âme est charmée;
De combien de rayons est la tienne enflammée?
La faut-il aborder? O respects superflus!

Plains-toi, lâche captif, ne délibère plus.

(Il se mèt à genoux.)

Troublé, confus, saisi d'un repentir extrême,
C'est tout ce que je puis que dire *je vous aime*,
Et que d'offrir un cœur à vos rares beautés,
Qui s'étoit rebellé contre vos cruautés.

SCÈNE II.

LES MÊMES; FLORIMONDE.

ÉVANDRE, *à Florimonde.*

Qui ne plaindroit son mal à voir comme il soupire?
Et qui ne jugeroit qu'il souffre un vrai martyre?

THÉASTE.

Peux-tu, cruel ami, douter de mon tourment,
Et t'opposer toi-même à mon allégement?

FLORIMONDE.

La feinte désormais n'est plus assez subtile;
Faites vos passe-temps d'un esprit plus facile;
Je n'aurois pas sujet de trop de vanité,
Quand j'aurois du pouvoir sur votre liberté.

THÉASTE.

Vous doutez justement combien je vous respecte;
Ma propre vanité rend ma flamme suspecte;
Et vous m'avez fait voir des mépris si puissans,
Que j'ai désavoué cette ardeur que je sens.
Mais cette vaine humeur cède enfin à ma peine;
Je ne déguise plus une amour si certaine,
Et quelques longs mépris dont je sois menacé,
Je reconnois les traits dont mon cœur fut blessé.

Que jamais vos beaux yeux ne me rendent justice,
Que du crime d'autrui je porte le supplice;
N'épargnez ni froideurs, ni dédains, ni refus;
Ce superbe captif ne se révolte plus;
Je rendrai sans rougir ce tribut à vos charmes,
Et j'avoûrai partout le sujet de mes larmes.

ÉVANDRE, *à Florimonde.*

Il feint subtilement, il le faut confesser;
Mais il brûle d'un feu qui ne sauroit cesser.

THÉASTE.

Est-ce ainsi que tu sers une douleur si forte:
Est-ce l'allégement que ta pitié m'apporte?
Injurieux ami, me niant du secours,
Laisse à ma passion au moins un libre cours.
Adieu, laisse-moi seul.

FLORIMONDE.

Non, non, sa compagnie
N'augmente ni décroît ma froideur infinie,
Je crois ce qui vous plaît; vous m'aimez en effet,
Mais ne savez-vous pas le dessein que j'ai fait?
Et si vous ne doutez de mon indifférence,
Êtes-vous satisfait d'aimer sans espérance?

ÉVANDRE.

Madame, est-il quelqu'un qui ne sache en ces lieux
Qu'il aime Cléonie à l'égal de ses yeux?
Et n'admirez vous point avec combien d'adresse
Il veut persuader qu'un autre objet le blesse.

THÉASTE, *tirant son épée.*

Traître, c'est trop souffrir ce discours insolent,
Par qui tu rends suspect un feu si violent.

Lâche, qu'un prompt départ de ces lieux te retire,
Ou ton sang répandu prouvera mon martyre.

ÉVANDRE.

Voyez, à la pâleur dont son visage est peint,
S'il peut avec plus d'art témoigner ce qu'il feint.

THÉASTE, *à Florimonde qui le retient.*

Souffrez....

ÉVANDRE *en riant.*

Qui ne croiroit que son esprit s'altère?
Et qui ne diroit pas : Théaste est en colère?

THÉASTE.

Traître, indigne sujet de mon affection.
(A Florimonde.)
Madame, consentez à sa punition.

ÉVANDRE.

O dieux! qu'il est adroit! et par quel artifice
D'un simple passe-temps il fait un vrai supplice!
Qui d'un mal si bien feint n'auroit quelque soupçon?
e le croyez pourtant que de bonne façon.
dieu.

(Il sort en riant.)

THÉASTE.

Tu fuis en vain, lâche objet de ma haine;
une heure seulement tu diffères ta peine,
ni soin, ni faveur ou du ciel ou du sort
e divertiroient pas le moment de ta mort.

FLORIMONDE.

nsi, continuant l'honneur que vous me faites,
ne ardeur inutile en rompt de si parfaites;
ous m'aimez, je le crois; mais ne savez-vous pas
ue je hais ce mot seul autant que le trépas?
e m'espérez jamais ni douce ni traitable :

Quand j'ai fait un dessein il est irrévocable;
L'Amour rend à mon cœur ses titres absolus,
Avec condition de ne me l'ôter plus.

THÉASTE.

Augmentez vos rigueurs, et s'il se peut, madame,
Que votre cruauté soit égale à ma flamme;
Je ne m'obstine point contre un ferme propos,
Et n'ai point de dessein contre votre repos.
Mais, exempte d'amour, souffrez d'être adorée:
Je prévois mon malheur, ma perte est assurée;
Mais la nécessité de mourir de vos coups
Me fait haïr ailleurs un traitement plus doux;
Et vous me plaisez plus insensible et cruelle
Qu'une qui me rendroit une ardeur mutuelle.

FLORIMONDE.

Eh bien, souffrez, monsieur, sans espoir de secours,
Tant que de vos ennuis le ciel borne le cours;
Puisqu'en vous comme ailleurs ma froideur sans seconde
Laisse une liberté commune à tout le monde.
J'ouvre l'œil sans dessein, j'ignore son effet,
Et ne puis réformer ce que nature a fait.

THÉASTE.

Mais le temps est passé des froideurs sans pareilles.

FLORIMONDE.

Vous achèverez seul. Adieu, contez merveilles.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

CLÉANTE, THÉASTE.

CLÉANTE.

:, avoûras-tu ce que je veux savoir?

THÉASTE.

'esserai tout, s'il est en mon pouvoir.

CLÉANTE.

tu Florimonde?

THÉASTE.

Hélas! de quelle envie
, fidèle ami, le bonheur de ta vie!
astre favorable en détourne tes pas!
le sort est doux à qui ne l'aime pas!

CLÉANTE.

tu te plains déjà? Cette présomptueuse
: pas estimer ton ardeur vertueuse.
pris lui sied mal après tant de refus
a faits si long-temps à ses vœux superflus.
elle, ayant souffert une si longue peine,
er de qualité, trancher de l'inhumaine,
guer une place au rang de ces beautés
on voit tous les jours tant d'amans rebutés?

THÉASTE.

, cruel ami, dans ce rang redoutable,
on de prétendre un bien plus équitable?
porté les yeux sur les lis de son sein,
oncevoir au moins un amoureux dessein?
vu sans amour l'or de ses tresses blondes

Dessus un front si blanc se diviser en ondes?
Et le ciel devoit-il qu'à ses divines mains
Commettre à gouverner le destin des humains?

CLÉANTE.

O dieux! Théaste en tient. Le beau sujet de rire!
Encore un jour ou deux, et nous verrons bien pire.
Théaste, pauvre amant, hélas! que ta raison
Touche déjà de près sa dernière saison!
Es-tu de ces esprits qui, féconds en chimères,
Se font d'objets mortels des dieux imaginaires?
As-tu ces mêmes yeux?

THÉASTE.

Adieu; telle qu'elle est,
Souffre que je l'adore, et dis ce qui te plaît.

(Il sort.)

CLÉANTE *seul.*

Il est vrai que jamais rigueur plus obstinée
D'une chaste beauté n'a l'ardeur terminée;
Que ses vœux innocens devoient m'être plus chers,
Et qu'elle a des bontés à fendre des rochers.
J'ai ri de ses soupirs, j'ai méprisé ses charmes,
Et j'ai vu d'un œil sec ses yeux mouillés de larmes;
Mille amans plus parfaits soupirent sous sa loi,
Et ce qu'ils font pour elle, elle l'a fait pour moi;
Je l'ai vue à mes pieds, pâle, triste, malade,
Me prier de l'entendre, implorer une œillade;
Je voyois de ses pleurs son beau sein arrosé,
Et je lui reprochois ce que j'avois causé;
Je condamnois l'ardeur qu'elle faisoit paroître,
Et ne pouvois souffrir ce que je faisois naître;
O rigueur criminelle, indigne cruauté,
Contre un si charmante et parfaite beauté!

Mais que cet entretien est contraire à l'envie
Que j'ai de conserver le repos de ma vie !
Si franc de passion, je raisonne en amant,
Et songe avec plaisir à cet objet charmant.
Cessez, tristes discours ; loin, frivoles pensées,
Messagers importuns de flammes insensées,
Qui domptez le raison et disposez les cœurs
A dépendre d'Amour et souffrir des vainqueurs ;
Ne me figurez plus cet objet adorable,
Et souffrez que Cléante ait un repos durable.

SCÈNE IV.

CLÉONIE, TIRSIS, CLÉANTE.

CLÉONIE, *à Tirsis, en lui montrant Cléante.*

Voilà ce beau rocher qui respire le jour,
Cet esprit insensible aux attraits de l'amour,
Ce cœur inaccessible à ces divines flammes,
Et ce fier dédaigneux des libertés des dames.
Cléante, est-il pas vrai ?

CLÉANTE.

Quoi ?

CLÉONIE.

Que jamais les cieux
Ne furent plus sereins ni plus beaux à nos yeux,
Et qu'on n'auroit point vu tant de beautés écloses
Depuis que l'œil du jour ranime toutes choses.

CLÉANTE.

Ce jour est sans pareil.

CLÉONIE.

Ces deux chantres de l'air
Font ouïr en ces lieux leur amour sans parler.
Vois qu'au bord de ces eaux Zéphire baise Flore,
Toute parée encor des perles de l'Aurore.
Ces arbres jusqu'au cœur se sentent embraser;
Vois leurs feuillages verts émus pour se baiser,
Et vois que doucement l'eau baise ce rivage,
Qui la tient embrassée et cause son servage.
Es-tu seul insensible aux amoureux appas?
Ces objets innocens ne t'émeuvent-ils pas?
Florimonde vaut tant!

CLÉANTE.

Cette fille importune
Vous fait-elle embrasser le soin de sa fortune?
Ne se rend-elle point à de si long refus?
Et, n'ayant rien acquis, croit-elle obtenir plus?

CLÉONIE.

Non, non, cette beauté dont toute âme est charmée,
Fait naître de la flamme et n'est plus enflammée;
Elle ne cherche plus de secours à son mal;
Ses travaux sont finis par un ordre fatal;
Cette puissante main qui soutient tout le monde
Établit le repos au sein de Florimonde;
Un généreux effort dégage ses esprits,
Et d'une lâche amour fait un juste mépris.

CLÉANTE.

Sa résolution est digne de louange,
Et je l'estime plus pour cet objet étrange
Que pour avoir souffert un si cruel tourment.
Adieu, que son mépris dure éternellement.

(Il sort.)

CLÉONIE.

:ux! ce barbare esprit, de la même constance
'il a vu son amour voit son indifférence !

TIRSIS.

pprouve qu'il conserve un cœur indifférent,
ne condamne point ce mépris apparent;
is l'oubli, ce me semble, est digne de tonnerre;
cime dût armer le ciel contre la terre.
son juste courroux n'éclate jamais tant
'en la punition d'un esprit inconstant.

CLÉONIE.

st vrai que ce vice est un défaut extrême.

TIRSIS.

'ous souffrez un traître et l'inconstance même!
perfide est souffert au nombre des mortels,
'Amour le reçoit encore en ses autels!

CLÉONIE.

s parlez de Théaste?

TIRSIS.

Adieu, je vois ce traître.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CLÉONIE, THÉASTE.

CLÉONIE.

-tu vu me quitter quand il t'a vu paroître?

THÉASTE.

)

CLÉONIE.

Ce jeune étranger dont l'esprit violent
auroit contenir son mépris insolent,

Qui te porte une haine à nulle autre seconde,
Et te peint si léger aux yeux de tout le monde.

THÉASTE.

Quel sentier a-t-il pris? Courons.

CLÉONIE.

Je ne crois pas
Que ta course à présent puisse atteindre ses pas.
Je crains un triste effet du courroux qui le presse;
(Tirsis revient.)
Théaste, le voici, reviens. Quelle vitesse!
O dieux! jamais chevreuil n'a d'un pas si pressé
Évité les assauts dont il est menacé.

THÉASTE.

Fais que ce traître cœur se présente à ma vue.
Où l'as-tu vu, cruelle?

CLÉONIE.

Ah! simple, tu m'a crue?
Tu ne tiens rien, Théaste; il est bien loin d'ici;
Son trépas me seroit un trop cuisant souci,
Si je l'avois causé.

THÉASTE.

Ta remise inutile
Lui feroit dans le ciel chercher un vain asile.
Je saurai son dessein.

CLÉONIE.

Reconduis-moi chez nous,
Après, suis les avis de ton juste courroux.
Mais ta civilité souffre dans ta colère,
Et tu dois tout soumettre au dessein de me plaire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMONDE, ÉVANDRE,

FLORIMONDE.

QUE je m'entretenois d'un espoir inutile!
)u'en nos jeunes esprits la constance est fragile!
;t, quelque généreux qu'aient été mes efforts,
'ombien les traits d'Amour sont encore plus forts!
'ue je sens un effet contraire à mon attente!
[a flamme chaque jour devient plus véhémente;
lle est plus supportable alors qu'elle paroît,
t le dessein que j'ai de la cacher l'accroît.
aime, j'aime Cléante, et cet esprit barbare
e paroît chaque jour plus charmant et plus rare.
condamne mes pleurs, il rit de mes soupirs;
ais son ingratitude augmente mes désirs,
mon affection s'accroît par ma disgrâce,
mme chez lui mes feux produisent de la glace.
i dessein toutefois de ne m'exposer plus
la confusion de souffrir ses refus;
vite de ses yeux l'agréable lumière;
trouvant sur mes pas, je m'enfuis la première;

Je détourne les yeux de ses charmans appâs.
Mais à quoi ces froideurs, s'il ne les ressent pas?

ÉVANDRE.

La loi d'Amour, madame, est une loi fatale;
On voit des changemens d'une importance égale;
Le vieillard affamé qui mange ses enfans
Quelquefois des vainqueurs a fait des triomphans;
Cléante à ses dépens vous peut rendre justice,
Et d'un esprit injuste éprouver le supplice.

FLORIMONDE.

Quel homme si barbare a jamais vu le jour?
Et qui jamais a dit : « Cléante a de l'amour? »
O le frivole espoir!

ÉVANDRE.

Dedans ces âmes lentes,
Ces ardeurs à la fin naissent plus violentes;
Il peut en vos ennuis prendre une égale part,
Et beaucoup aiment plus pour avoir aimé tard.
Usez d'autres moyens sur cette âme inhumaine,
Employez le mépris où la caresse est vaine,
Parez d'attraits nouveaux et de nouvelles fleurs
Ce teint si dénué de ses vives couleurs;
Et, si vous le voulez éprouver davantage,
Il faut souffrir Théaste; agréez son servage;
Feignez de l'estimer, qu'on en sème le bruit;
Et ce faux changement peut-être aura son fruit.
Il peut se repentir de son ingratitude,
Et prendre part enfin en votre inquiétude.

FLORIMONDE.

Je suivrai ton avis; certaine émotion
Me promet quelque effet de cette invention.

ois de ce pas Théaste, et lui contes merveille;
Dis-lui qu'il peut enfin posséder mon oreille;
'endons à son amour cet appât décevant;
'our un solide bien n'épargnons point du vent.
In l'attendant chez nous je vais, avec ma glace,
Consulter du retour de ma première grâce,
Opposer ma constance aux ruisseaux de mes pleurs,
Et composer de trêve avecque mes douleurs.

ÉVANDRE.

Feignez bien seulement. Adieu, je vois Cléante.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

ÉVANDRE, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Suis-je si dangereux? mon abord l'épouvante.
O dieux, quel changement!

ÉVANDRE.

Que votre sort est doux,
Qui l'approche d'un autre et l'éloigne de vous!
Goûtez un long repos, chassez de vos pensées
Cet objet importun de vos plaintes passées.
Elle ne pousse plus de soupirs si pressans;
Son cœur est dégagé de l'empire des sens;
Un nouveau feu succède à sa flamme ancienne,
Et le ciel rétablit votre paix et la sienne.

CLÉANTE.

Connois-je point l'auteur de ce brasier naissant?

ÉVANDRE.

Théaste est le sujet des ardeurs qu'elle sent.

CLÉANTE.

Théaste vaut beaucoup.

ÉVANDRE.

Il languit, il soupire,
Et par des signes vrais prouve un si vrai martyre,
Que certes Florimonde eût été sans pitié,
Demeurant insensible à sa ferme amitié.
Je m'en vais arrêter cet heureux mariage
Qui sous un même joug leur deux âmes engage.

CLÉANTE.

Le ciel soit favorable à leur affection,
Et fasse réussir votre commission!

ÉVANDRE.

Quand deux cœurs sont d'accord, cher Cléante, il me semble
Qu'il n'est pas malaisé de les unir ensemble.

(Il sort.)

CLÉANTE *seul.*

Homme le plus ingrat qui respire le jour,
Indigne objet de tant d'amour,
Cette rare beauté ne t'est plus importune ;
Elle ne languit plus sous le joug de tes lois,
Un autre a bien reçu l'amour que tu devois
Moins à son jugement qu'à ta bonne fortune.

A d'autres yeux qu'aux tiens ses yeux ont été chers,
Et tous cœurs ne sont pas rochers.
Un autre est glorieux de ce que tu rejettes ;
En toi seul elle trouve un barbare meurtrier,
Et l'amour n'eut jamais un rebelle si fier,
Comme il n'a jamais eu de si belles sujettes.

Tu n'es plus cet objet si doux à ses désirs,
Tu ne causes plus ses soupirs ;

Un juste coup du ciel change sa destinée,
Tu ne seras plus sourd à ses vœux superflus;
Elle a séché ses pleurs, et tu ne verras plus
Cette chaste Vénus à tes pieds enchaînée.

Attribue, insolent, au pouvoir de tes traits
La conquête de ses attraits;
Montre partout les fers d'une esclave si belle,
Vante-toi que ton cœur n'est qu'un rocher vivant,
Goûte ces faux plaisirs, repais-toi de ce vent,
Cependant qu'à ta honte un autre jouit d'elle.

Tandis que ton orgueil enrichit ton rival
D'un trésor qui n'a point d'égal,
Du prix d'une beauté qui n'a point de seconde,
Tu peux, sans être vain, exalter ton pouvoir.
Et dire : Ils n'ont qu'un bien que je pouvois avoir;
Cette gloire est pour toi, mais ils ont Florimonde.

Inutiles pensers, honteuses rêveries,
Qui portez mon esprit à d'aveugles furies,
Quelle loi vous dispense à troubler mon repos?
Et qu'avancerez-vous contre un ferme propos?
Portez, tristes pensers, vos conseils inutiles
A ces cœurs abattus, à ces âmes serviles,
Foibles jouets des vents, qui, sans cesse agités,
Entre mille desseins n'en ont point d'arrêtés.
Mais, ô foible discours qui flatte ma pensée,
Dans le nouveau tourment dont mon âme est blessée,
Tu ne peux empêcher l'étreinte de mes fers,
Et ne rétablis point le repos que je perds.
Un captif orgueilleux se flatte en son servage;

Je veux paroître libre alors que je m'engage.
Un orgueil raisonnable à mon mal seroit joint,
S'il m'étoit moins sensible en ne l'avouant point.
Mais j'aime ces charmeurs de tant de belles âmes,
Ces yeux qui forcent tout, qui causent tant de flammes,
Mon sort est gouverné par ces astres d'amour,
Et ces jeunes soleils me coûteront le jour.
Quelle nouvelle ardeur fait dans ce sein barbare
D'un si lâche mépris une amitié si rare,
Et me peint aujourd'hui si doux, si plein d'appas,
Le même objet qu'hier mes yeux ne souffroient pas?
Sa beauté me déplaît quand elle m'est offerte,
Et j'en suis idolâtre au moment de sa perte.
Est-ce que la raison m'a dessillé les yeux,
Pour me faire estimer ce chef-d'œuvre des cieux,
Pour bannir de mon cœur cette froideur extrême,
Et pour me faire enfin perdre la raison même?
Enfin que résoudrai-je en cette extrémité?
Mais que puis-je résoudre étant sans liberté?
Soumettons à ses lois le cours de nos années,
Et suivons sans dessein celui des destinées.
(Apercevant Théaste.)
Où va seul et pensif ce glorieux amant?
Restreignons à ses yeux un feu si véhément.

SCÈNE III.

CLÉANTE, THÉASTE.

CLÉANTE.

Enfin elle est à vous; son cœur est sans défense,
Et ce rebelle enfin est votre récompense.

partage les feux dont vous êtes épris :
e mérite et l'amour tôt ou tard ont leur prix.

THÉASTE.

'amour sans le mérite a d'inutiles armes,
t ce malheur produit le sujet de mes larmes.
lais riez de me voir en l'état où je suis ;
oignez ce déplaisir à mes autres ennuis.
In superbe vainqueur, un charmeur insensible,
n qui l'amour rencontre un cœur inaccessible,
Jui rebute l'objet dont je suis rebuté,
lérite qu'on lui souffre un peu de vanité.

CLÉANTE.

Elle sera bientôt le butin de vos forces.
Quelle dame en ces lieux évite vos amorces?
Ne vous a-t-on pas vu signaler vos mépris
Aux dépens de Cléon, d'Orante et de Cloris ?

THÉASTE.

l vous est bien aisé de railler de la sorte ;
Mais soyez satisfait de ce qui vous importe :
Chacun rencontre assez de quoi s'entretenir
En ses propre défauts, s'il s'en veut souvenir.

CLÉANTE, *en riant.*

Quelque heureuse pourtant que soit votre mémoire,
ous ne trouvez en vous que des sujets de gloire ;
eul vous êtes l'objet des plus ardens désirs,
eul vous entretenez l'usage des soupirs.

THÉASTE.

otre éloquence est rare.

CLÉANTE.

Adieu ; que cette belle
isse durer long-temps votre ardeur mutuelle ;

Car si vous ne joignez vos faveurs à vos coups,
Florimonde n'est plus, et nous la perdons tous.
Adieu, conservez-la.

(Il sort.)

THÉASTE *seul.*

Dieux! de quelle impudence,
Par ce ris indiscret ce superbe m'offense!
Et qui rend son mépris et son aversion
Si long-temps supportable à ma discrétion?

(Voyant passer Tirsis enveloppé dans son manteau.)

Mais quel jeune étranger, inconnu dans ces plaines,
Passe rêvant et triste aux bords de ces fontaines?
C'est ainsi qu'on m'a peint ce jeune audacieux
Qui me rend si suspect aux beautés de ces lieux.

(Il voit Évandre et tire son épée.)

Il faut suivre ses pas. Mais un plus grand outrage
Contre cet autre encore anime mon courage.
Traître, lâche ennemi des beaux feux que je sens,
A ce coup fais raison à mes vœux innocens.

SCÈNE IV.

ÉVANDRE, THÉASTE.

ÉVANDRE.

Mais toi, réprime un peu cette insolente envie,
Qui menace de mort qui t'apporte la vie,
Rétreins d'un nœud plus fort notre longue amitié,
Et, le genouil en terre, implore ma pitié.

THÉASTE.

Non, non, la fourbe est vaine, et de quelque artifice
Que tu veuilles, ingrat, différer ton supplice,

u cherches au besoin d'inutiles efforts,
t ton esprit ici ne peut sauver ton corps.

ÉVANDRE.

les injures enfin vous passez à l'outrage.
ssez d'occasions ont prouvé mon courage ;
lais ce bras est lié par mon affection ,
)ui m'oblige à souffrir votre indiscrétion.
in quoi votre valeur est-elle incomparable ?
)uels si rares exploits la rendent mémorable ?
ites-vous de ces preux dont on craignoit l'abord,
it qui peuploient jadis les palais de la Mort ?
Estimez-vous mon cœur rempli de tant de glaces ,
Qu'il tremble et qu'il s'effraie à ces fières menaces ?
Souvent ces vifs accès se changent en vapeur,
Et tel qui parle tant a sa part de la peur.

THÉASTE.

Traître, par quelle humeur, à mon repos contraire,
Me rendois-tu suspect à ma belle adversaire ?
Quel envieux dessein, quelle déloyauté
Te faisoit conspirer avec sa cruauté ?

ÉVANDRE.

Le ciel, ingrat ami, connoît de quelle envie
'e tâche à rétablir le repos de ta vie.
l est vrai qu'espérant d'arrêter ton dessein,
it d'éteindre le feu qui t'embrase le sein,
'ai combattu long-temps cette flamme naissante,
it choqué tes désirs d'une force innocente;
lais quand j'ai reconnu ton esprit obstiné
'ontre quelque malheur qui lui fût destiné,
hérir aveuglément cette belle inhumaine,
'ai souffert ton amour, j'ai partagé ta peine,

Et si bien travaillé pour ton avancement.....
Mais te dois-je annoncer cet heureux changement?

THÉASTE.

Que peux-tu procurer au mal qui me tourmente?
Évandre, as-tu fléchi cette insensible amante?
Son cœur incline-t-il au dessein que je veux?
Et l'as-tu disposée à recevoir mes vœux?

ÉVANDRE.

J'aime qu'un orgueilleux parle de cette sorte;
J'aime à voir réprimer l'ardeur qui le transporte.
Ne réclame que moi pour ton soulagement,
Mais que ton repentir obtiendra seulement.

THÉASTE, *remettant son épée.*

Pardonne, cher Évandre, une aveugle manie,
Et donne un peu de trêve à ma peine infinie;
Baiserai-je tes pas, et veux-tu qu'à genoux
J'entende le récit d'un changement si doux?
Mais que l'espoir est faux dont mon amour se flatte,
Et que j'espère en vain de toucher cette ingrate!

ÉVANDRE.

Florimonde est à toi; cette chaste Cypris
Est sensible à tes maux et prépare leur prix.
Le dessein d'éprouver une amitié si sainte
A causé, cher ami, la rigueur qu'elle a feinte;
(Cléonie écoute.)
Mais quand elle a connu ces transports furieux,
Son cœur, qu'elle cachoit, s'est ouvert à mes yeux:
« Dis-lui, m'a-t-elle dit, que j'aime son servage,
» Qu'une juste pitié désarme mon courage,
» Et qu'il vienne ce soir entendre de ma voix
» Combien l'honneur m'est cher de vivre sous ses lois. »

armé de ce discours, j'ai quitté cette belle,
ur venir t'annoncer cette heureuse nouvelle.

THÉASTE, *l'embrassant.*

andre, cher auteur d'un bien si précieux,
comparable ami, rare honneur de ces lieux,
ıelles soumissions et quelle obéissance
'exempteront de blâme et de méconnoissance?
ırtage également avec cette beauté,
: droit qu'elle prétend dessus ma volonté;
ıvise avec ses yeux l'empire de mon âme.
ais courons, et voyons ces auteurs de ma flamme.

SCÈNE V.

CLÉONIE, THÉASTE, ÉVANDRE.

CLÉONIE, *retenant Théaste.*

ˈrête un peu, Théaste; où s'adressent tes pas?
n'ai rien entendu, simple, n'en rougis pas.

THÉASTE, *feignant de chercher Tirsis.*

ı le puis-je trouver? Quel aveugle caprice
: porte à me traiter avec tant d'injustice?
vous m'aimez encor, vous devez partager
ıffront que je reçois de ce jeune étranger.
ıurons; je l'atteindrai, quelque effort que sa fuite
sse pour le sauver de ma longue poursuite.

CLÉONIE.

ı! le plus traître esprit qui soit en l'univers!
ɪtranger que tu veux t'attend les bras ouverts,
ton cœur, déguisé dessous ce front sévère,

Le cherche plus brûlant d'amour que de colère.
Que je n'empêche point l'effet de tes désirs ;
Cours pousser en ses bras mille amoureux soupirs,
Et vante insolemment le pouvoir de tes charmes,
Si ta perte m'afflige et me coûte des larmes.

THÉASTE.

Le faut-il avouer? un autre objet que toi
Attire mes désirs et possède ma foi:
Ce n'est pas ta beauté qui cause mon martyre,
Et je te veux du bien assez pour te le dire;
C'est encore beaucoup que je t'aime à ce point
De te désabuser et ne te jouer point.

(Il sort avec Évandre.)

CLÉONIE *seule.*

Sers, infidèle, sers quelque objet qui t'agrée;
Établis ton pouvoir sur toute la contrée.
Le regret de ta perte est un mal si léger,
Qu'il ne faut ni discours ni temps pour l'alléger.
D'un si honteux regret mon âme est incapable;
Je t'obligerois trop te traitant en coupable.
Je te puis oublier, si tu m'as pu trahir;
Et je t'aimois trop peu pour t'en pouvoir haïr.

SCÈNE VI.

TIRSIS, CLÉONIE.

TIRSIS *surprenant Cléonie.*

Vous pensiez à Théaste?

CLÉONIE.

Oui, comme en un volage,
Qui de ses premiers fers pour mon bien se dégage:

Il rend à ma raison l'empire de mes sens;
Florimonde est l'objet de ses désirs naissans,
Et, vain imitateur d'un frère aussi perfide,
Avec sa trahison croit faire un homicide.

TIRSIS.

Dieux! oubliant en vous un objet qui plàit tant,
Sur quoi peut s'excuser cet esprit inconstant?
Depuis que les saisons ont été divisées,
Que le ciel voit ourdir nos fatales fusées,
Et qu'Amour a du droit dessus la liberté,
Un plus perfide amant a-t-il vu la clarté?

CLÉONIE.

C'est un volage esprit; mais enfin quelle injure
Vous fait obstinément mépriser ce parjure?
Qui vous fait observer ces respects superflus?
De quoi l'accusez-vous? ne me le célez plus.

TIRSIS.

Enfin c'est trop long-temps prolonger votre attente;
La complaisance ici veut que je vous contente,
Maintenant que lui-même il m'offre la saison
Où je dois de son sang laver la trahison.
'andis qu'un nœud commun unissoit vos deux âmes,
e n'ai pu me résoudre à ruiner vos flammes.
'évitois son abord, j'en détournois mes pas;
t lui laissois le jour pour ne vous l'ôter pas;
[ais puisqu'à son malheur cet esprit infidèle
our un nouvel objet sent une ardeur nouvelle,
ien ne peut plus sauver ce déloyal amant,
i divertir l'effet de mon ressentiment.
eux mots vous l'apprenant, notre injure et son crime
ous feront avouer mon courroux légitime.

CLÉONIE.

Je sais bien qu'il est traître et sans comparaison.

TIRSIS.

Lyon est mon pays, et Tirsis est mon nom ;
En ce lieu mes parens, chargés d'ans et de gloire,
Ont laissé de leur vie une heureuse mémoire,
Et des biens suffisans d'aider un successeur,
A qui le ciel par eux n'a donné qu'une sœur :
Félicie est son nom, et cette jeune fille
Est la gloire et l'amour de toute sa famille ;
Son visage est pourvu d'assez doux ornemens,
Et, si j'ose le dire, elle a fait des amans,
Mais elle a refusé deux ans une franchise
A des esprits constans qu'un infidèle a prise.
Séjournant à Lyon Théaste vint la voir ;
Un de ses alliés nous le fit recevoir ;
Elle plut à ses yeux, en eut mille visites,
Et se sentit portée à chérir ses mérites.
Le temps accrut enfin leurs naissantes ardeurs ;
Ils bannirent d'entre eux et soupçons et froideurs ;
Ils offrirent leurs bras à des chaînes communes,
Et voulurent unir leurs jours et leurs fortunes.
Ma sœur m'ayant forcé d'approuver son amour,
Éloigna mille amans qui lui faisoient la cour,
Et répondit aux vœux de ce cœur infidèle,
Qui feignoit lâchement, s'il ne brûloit pour elle.
Il pressa cet hymen, et nous de notre part,
Espérant son retour, pressâmes son départ.
Il alloit, disoit-il, solliciter son père
De son consentement pour cette heureuse affaire ;
Mais son frère, qui vint tôt après, nous apprit

refroidissement de ce volage esprit,
ous dit qu'un autre objet occupoit sa pensée,
que par d'autres yeux son âme étoit blessée.
gez de notre affront; enfin ce messager
offrit à son défaut, nous croyant obliger;
ais ma sœur, conservant une juste colère,
ésolut de haïr et l'un et l'autre frère,
t traita le dernier avec tant de mépris,
u'il éteignit les feux dont il était épris.
ai long-temps essayé d'oublier cette injure,
t le juste dessein de perdre le parjure,
lais inutilement : l'honneur et la raison
l'ont rendu trop sensible à cette trahison,
t je suis en Forez pour punir ce perfide,
ur qui si lâchement l'inconstance préside.

CLÉONIE.

dieux! que dites-vous?

TIRSIS.

Qui vous afflige tant?

CLÉONIE.

imante son aîné, ce vain, cet inconstant,
n moi devant ce temps a trouvé quelques charmes,
t me nommoit alors le sujet de ses larmes;
l'aimois, je l'avoue, et mon seul désespoir
'a fait souffrir son frère afin de l'émouvoir,
uand je vis refroidir son ardeur violente;
tous les deux enfin ont trompé mon attente.

TIRSIS.

adame, de tous deux ce bras vous peut venger;
la douleur décroît se pouvant partager.

Souffrez que je le cherche, et dessus mon courage
Reposez-vous du soin de punir cet outrage.
Il ne vantera plus sa force et son amour,
Et demain, s'il n'est mort, j'aurai perdu le jour.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE *seul.*

', cède, Cléante, à d'invincibles charmes,
ɜ à ta raison, mets bas ces vaines armes,
chaînes aux mains et les genoux à bas,
même objet que tu n'y souffrois pas.
confusion, inutile pensée,
ın souvenir de ma gloire passée,
ɔtion, mépris, constance, vanité,
ın esprit vous perde avec sa liberté.
·moi le dessein d'adorer Florimonde,
qu'à mes vœux sa belle âme réponde.
ɜnfin, mes bras, les fers qu'elle a portés ;
es des ingrats si vous ne l'imitez.
source de ses pleurs et de mon injustice,
ant ta froideur tu conserves un vice,
ıvant t'exempter de l'aimer à ton tour,
rris un mépris plus aveugle qu'Amour.
onc, chaste beauté, si chère à ma mémoire,
ɔoir de mes vœux, seul comble de ma gloire ;
ici tes pas ; viens, déesse, en ces lieux,
pandre des pleurs à ces superbes yeux ;

FLORIMONDE.

O dieux!

CLÉONIE.

Mais un instant,
Et je ne tenois pas Théaste plus constant.

FLORIMONDE.

Pour moi qui, sous les lois d'un tyrannique empire,
Ai plaint si vainement un si honteux martyre,
Ce changement du sort qui finit mes douleurs,
Qui modère mes feux et qui tarit mes pleurs;
Par qui je ne vois plus qu'un insolent me brave,
Qui m'ôte ce tyran et me donne un esclave;
Cet heureux changement me fait trouver si doux
L'honneur de voir languir Théaste à mes genoux,
Que, vaine de me voir sous ses lois asservie,
J'estime également mon servage et ma vie,
Et rougis tous les jours des maux que j'ai soufferts
Pour ce présomptueux qui méprisoit mes fers.

SCÈNE III.

LES MÊMES; CLÉANTE.

CLÉANTE.

Ce discours est pour moi?

FLORIMONDE.

L'on m'attend chez mon pèr

(Elle veut sortir; Cléante la retient.)

CLÉANTE.

Quoi! tant d'amour, Madame, avec tant de colère!
Au moins pour obtenir l'honneur de vous parler,
Que je vous accompagne où vous voulez aller.

FLORIMONDE.

ortun, laissez-moi.

CLÉANTE, *la retenant.*

L'agréable caresse!

FLORIMONDE.

ırquoi m'arrêtez-vous? Adieu, l'heure me presse.

CLÉANTE.

ıyant, pour m'exprimer votre amoureux souci,
rêté si souvent, me traitez-vous ainsi?

FRORIMONDE.

mal est bien cruel qui n'a jamais de cesse;
ce qui fut n'est plus. Passez, ou je vous laisse.

CLÉANTE.

ıoi! vous avez un cœur capable de changer,
l'inconstant qu'il est me vouloit engager?

ELORIMONDE.

ı justement ou non, il me plaît de le faire;
: je renonce enfin au dessein de vous plaire.

CLÉANTE.

ais si j'étois sensible à votre affection,
: que j'eusse caché mon inclination?

FLORIMONDE.

agissant du repos, c'est mal fait que de feindre,
t tel se rit d'Amour qui peut après s'en plaindre.

CLÉANTE.

ı, détestant enfin mes injustes mépris,
n juste repentir engageoit mes esprits?

FLORIMONDE.

ɜ verrois de bon œil votre attente trompée,
ıprès l'occasion qui vous est échappée.

CLÉANTE.

Peut-être que mes pleurs obtiendroient mon pardon,
Et que votre pitié m'accorderoit ce don ?

FLORIMONDE.

Vos pleurs pourroient plutôt échauffer de la glace.
Vous revenez trop tard, un autre a pris la place.

CLÉONIE.

O dieux ! quel changement !

CLÉANTE, *à genoux.*

Adorable beauté,
Cher et charmant objet de ma fidélité,
Ce rigoureux mépris m'est un juste supplice ;
Je ne murmure point contre votre justice,
Et viens, plus assuré des peines que du prix,
Livrer un criminel aux beaux yeux qui l'ont pris.
Punissez, Florimonde, un ingrat, un barbare,
Qui refusoit l'honneur d'une amitié si rare ;
A qui le ciel, touché de vos longues douleurs,
Avec usure enfin fait payer vos malheurs.
L'amour a trouvé place en cette âme inhumaine,
Et ma confusion est ma première peine.
Ce fier, ce dédaigneux, cet ennemi d'Amour,
Aime plus que mortel qui respire le jour.
Je doute de quel trait est mon âme blessée,
Et quel aveuglement occupoit ma pensée.
Quel destin est le mien, qu'une heure, qu'un moment,
Ait fait de ma froideur un sensible tourment !

FLORIMONDE.

O dieux ! qu'un doux effet succède à mon envie
Si dessous mes désirs votre âme est asservie !
Et que je vais punir d'un mépris rigoureux

Cet invincible esprit, ce cœur si généreux!
Quoi! ce ferme propos de mépriser mes flammes,
Ce refus orgueilleux des libertés des âmes,
Ce dédain qui rendit tant de vœux superflus,
Et cette indifférence enfin ne dure plus?

CLÉANTE.

J'ignore, ayant paru si long-temps indomptable,
Comment je puis sentir un trait si redoutable.
La loi de mon malheur m'ordonnoit ces mépris;
Ni prières ni feux ne touchoient mes esprits;
Et ce cœur insensible, en sa froideur extrême,
Auroit vu sans pitié soupirer l'Amour même.
Mais que deux jours ont fait un triste changement!
Que de clarté succède à cet aveuglement!
Qu'un différent état déçoit mon espérance!
Et que de passion suit cette indifférence!
Je jure à vos genoux l'agréable clarté
De ces charmans auteurs de ma captivité,
Que tous les traits d'Amour ont mon âme blessée,
Que votre seul objet occupe ma pensée,
Que je sais seul aimer, et que tous les amans
Ont, en comparaison, souffert de doux tourmens.

FLORIMONDE.

Et moi, par ce tyran de mes jeunes années
Sous qui je vois enfin mes peines terminées,
Je jure de vous voir avec tant de dédain,
Que je puis croire seule un mépris si soudain;
Je jure de fermer et l'oreille et la bouche
A tous vos intérêts, à tout ce qui vous touche.
Adieu, ne doutez point du dessein que je fais,
Et, pour votre repos, ne me voyez jamais.

(Elle sort avec Cléonie.)

CLÉANTE *seul.*

Je ne puis accuser cette belle inhumaine;
Un mépris raisonnable a fait cesser sa peine,
Et moi-même, insensible à ses chastes appas,
Je l'ai mise en ce point où je ne la veux pas.
Un malheur si sensible est conjoint à mon crime,
Que je me suis rendu la plainte illégitime,
(Tirsis écoute.)
Que la raison préside à l'arrêt de ma mort,
Que je reçois justice et me plaindrois à tort.
Au moins en ce malheur une injuste vengeance
D'un juste châtiment sera mon allégeance:
Théaste, qu'elle estime et qui vit sous sa loi,
Cet heureux possesseur du bien qui fut à moi,
Doit au prix de ma vie acquérir sa maîtresse,
Et servira d'objet au courroux qui me presse.

SCÈNE IV.

TIRSIS, CLÉANTE.

TIRSIS.

Je défendrai son droit, et mon affection
S'offre à justifier sa plus noire action.

CLÉANTE.

Son malheur, non le tien, l'exposant à ma haine,
Adieu, sois satisfait si ta raison est saine.

TIRSIS.

Lui nuire et m'offenser n'est qu'un même dessein.
Ne délibère plus si ton courage est sain.

CLÉANTE.

sse à qui m'a fâché réparer son offense,
que pour soi chacun embrasse sa défense.

TIRSIS.

rsqu'à ces actions on est sollicité,
ercher tant de raisons est une lâcheté.
iel sujet plus pressant peut aigrir ton courage?
éaste est honnête homme, et qui le hait m'outrage;
éaste est de ces lieux et la gloire et l'amour,
qui ne l'aime pas est indigne du jour.

CLÉANTE.

fin, ce bras, sensible à cette violence,
nira son orgueil moins que ton insolence.
autres occasions ont jadis exercés
tte lame et ce bras fatal aux insensés.
ɔis couper de ce coup la chaîne qui nous lie,
reçois le loyer digne de la folie.

(Ils se battent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; THÉASTE.

:ÉASTE *accourant l'épée à la main pour les séparer.*
ɹel spectacle d'horreur se présente à mes yeux?
ɔprochons, séparons ces esprits furieux.
·rêtez!

TIRSIS.

Le voilà cet esprit infidèle!
·ends ta défense, ingrat, et soutiens ta querelle.
(A part.)
ɔn plus grand ennemi t'a daigné secourir,

Mais je t'ai défendu pour te faire périr;
Car ma perte fatale auroit suivi la tienne,
Si la main de Cléante eût prévenu la mienne.
(Tirsis sort.)

CLÉANTE *à Théaste.*

C'est trop délibérer.

THÉASTE.

O dieux! que vois-je ici?

CLÉANTE.

Deux mots termineront ton doute et ton souci;
Ma raison, si long-temps d'amour sollicitée,
Se rend à la beauté qu'elle a tant rebutée;
Mais madame à son tour a refusé ma foi,
Et son esprit changé n'a des vœux que pour toi;
Sensible à ses mépris, je parlois en ces plaines
Du dessein de finir et ta vie et mes peines,
Quand ce jeune inconnu, vain et débile appui,
M'a dit que t'attaquer est s'attaquer à lui.
Il défendoit ta cause, et ta seule venue
A son âme insensée en son corps retenue.
Donnons, et, sans chercher de discours superflus,
Défais-toi de Cléante, ou Théaste n'est plus.

THÉASTE.

Pour la possession de cet objet aimable,
Je ne refuse point ce combat honorable;
La peur ne peut loger qu'au sein de tes pareils,
Et voici de ta mort les tristes appareils.
Ne délibérons point, et reçois le salaire
Que demande à ce bras ton aveugle colère.

SCÈNE VI.

ÉVANDRE, THÉASTE, CLÉANTE.

ÉVANDRE.

ux ! qu'un heureux destin m'a conduit en ces lieux !
ırons les séparer.

CLÉANTE.

O sort injurieux !
e ton soin m'est contraire, et combien ton envie
bstine aveuglément à conserver ma vie !

THÉASTE.

! souffre, cher ami.....

ÉVANDRE.

Non, ces efforts sont vains.

THÉASTE.

e ta crainte m'outrage !

CLÉANTE.

O destins inhumains !
ıître, divertissant son trépas équitable,
ınocent périra pour sauver le coupable.
portun, laisse-nous.

ÉVANDRE.

Attaque-moi, cruel,
, ma vie achevée, achève ce duel.
is tandis que ce corps possèdera son âme,
pposerai mes soins à l'ardeur qui t'enflamme.

CLÉANTE.

urieux ami, qui me viens secourir
ıand mon secours dépend du dessein de mourir,

Consens à ce combat ; ton importune peine
Ne fait que différer son issue incertaine,
Et tes soins tôt ou tard ne divertiront pas
Mon malheur ou le sien, sa perte ou mon trépas.

THÉASTE.

En ces empêchemens tel qui tremble s'obstine.

CLÉANTE.

Traître, ce dernier mot avance ta ruine,
Et ni soins ni respect ne divertiront plus.....

ÉVANDRE.

Réprime, cher ami, ces efforts superflus,
Ou qu'avant ce combat sur moi ce fer essaie
S'il sait faire au besoin une mortelle plaie.
Frappe, tu tardes trop.

CLÉANTE.

Adieu, l'arrêt du sort
Veut prolonger ma peine en différant sa mort ;
Mais je perdrai le jour plutôt que la colère
Qui doit faire cesser sa vie et ma misère,
Plutôt que je renonce au soin de me venger.

(Il sort.)

THÉASTE.

Tel qui se vante tant a bien part au danger.
Tout ne succède pas à ces âmes hautaines,
Et le ciel rend souvent ces entreprises vaines.

ÉVANDRE.

Quelle injure a causé ce combat hasardeux ?
Quel sujet si puissant vous animoit tous deux ?

THÉASTE.

Deux mots te l'apprendront : il aime Florimonde.

ÉVANDRE.

Ô dieux! que me dis-tu?

THÉASTE.

D'une amour sans seconde;
Et la rage de voir que je vis sous ses lois
Portoit ce furieux au dessein que tu vois.

ÉVANDRE.

Ô merveilleux effets d'amour et de justice,
Qui de tant de mépris ordonnent le supplice!
Et qu'on reconnoît bien en sa punition
Qu'un aveugle peut faire une juste action!
Elle rit de ses vœux.

THÉASTE.

Le chasse, le méprise,
Et paroît, cher ami, si vaine de ma prise,
Qu'il n'est bonheur égal à ma félicité,
Ni servage si doux que ma captivité.
En un mot, cet amour m'excite cette haine;
Ce rival me cherchoit au long de cette plaine,
Et, parlant du dessein qu'il a de m'outrager,
A trouvé sur ses pas un certain étranger
Qui, l'oyant discourir avec trop d'insolence,
Avant mon arrivée embrassoit ma défense.

ÉVANDRE.

Quel est cet étranger?

THÉASTE.

Son nom m'est inconnu;
Il s'est soustrait d'ici quand j'y suis survenu;
Je ne l'ai vu qu'à peine, et je brûle d'envie
De voir à qui je dois tant de soin de ma vie.

Un autre, tout de même inconnu dans ces lieux,
M'offense, m'a-t-on dit, de mots injurieux.
Et je doute quel soin me presse davantage
De voir celui qui m'aime ou celui qui m'outrage.
Cherchons-les de ce pas; j'ai le prix de tous deux:
Pour le dernier des coups, et pour l'autre des vœux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMONDE, CLÉANTE.

CLÉANTE.

INSENSIBLE sujet du tourment qui me presse,
D'un sévère mépris sévère vengeresse,
Qui du mal que j'ai fait faites mon châtiment,
Et qui pour me punir m'imitez seulement,
Forcez, reconnoissant ma peine et mon servage,
D'une extrême bonté cet extrême courage;
Je n'excuserai point ces mépris insolens
Dont j'ai moi-même éteint des feux si violens.
Je ne murmure point, ma peine est légitime,
Et mon supplice encore est moindre que mon crime.
Mais que n'obtiennent pas des soupirs si pressans?
Que ne peuvent toucher les ennuis que je sens?
Et qu'est-ce que, forçant les plus justes défenses,
Ne font sur un grand cœur de grandes repentances?
Je me sens consumé des feux que j'ai nourris;
Mes pleurs ne coulent plus et mes yeux sont taris;
A peine en ma douleur, qui n'a point de seconde,
Puis-je que proférer le nom de Florimonde;
Ce beau nom est tout seul l'entretien de ma voix,

Ces bois et ces rochers l'ont ouï mille fois;
Ils m'ont vu soupirer, et, s'ils le pouvoient dire,
Ils rendroient votre cœur sensible à mon martyre.

FLORIMONDE.

Me suivrez-vous long-temps? quel est ce vain tourment?
Quoi! l'Amour peut sur vous régner si lâchement!
N'êtes-vous pas, monsieur, cet objet insensible,
Ce cœur indifférent, de glace, inaccessible,
Indigne de nos vœux, qui n'a rien mérité,
Et qui n'a rien de cher après sa liberté?
Ingrat, ainsi le ciel a changé ma fortune;
Ainsi je dois répondre à ta plainte importune;
En vain tu prétendrois un plus doux traitement.
Adieu, pleure, languis, soupire librement.

CLÉANTE, *à genoux.*

Par ces yeux que j'adore, ouvrez, belle meurtrière,
Encore un seul moment l'oreille à ma prière:
Je suis donc un coupable indigne de pardon?
Et tant de criminels ont obtenu ce don;
Un obstiné mépris, une insolente audace,
Et la trahison même a parfois eu sa grâce;
Ne portez point, cruelle, aux extrêmes effets
Le plus humble captif que vous eûtes jamais.
Ma mort vous déplaira quand vous l'aurez soufferte;
Qui m'aura méprisé regrettera ma perte;
Et tels à qui les pleurs ont fait de vains efforts,
Ont bien été pleurés quand on les a crus morts.

FLORIMONDE.

Voyez comme l'amour apprend de belles choses!
Vous avez lu cela dans les Métamorphoses;
Mais ce siècle n'est plus.

CLÉANTE.

Riez de mes amours ;
ombattez mes propos par mes propres discours ;
ır les ris que j'ai faits moquez-vous de mes larmes ;
nitez ma froideur, vengez-vous de mes armes ;
ꞔ souffre sans reproche et ne murmure point,
ı votre aversion ajoute encor un point,
ı, me voulant soustraire à votre amour farouche,
en ai l'arrêt au moins par votre belle bouche ;
ꞔ haïrai les jours que vous avez haïs,
ıt mourrai sans regret si je vous obéis.

FLORIMONDE.

'oilà de nos transis les plaintes ordinaires ;
ls réclament toujours ces morts imaginaires.
Ie m'ayant pas toujours adressé ces propos,
e temps peut rétablir encor votre repos.
ivons indifférens, et mettez plus de peine
chasser votre amour qu'à combattre ma haine.

CLÉANTE.

'our souffrir cette haine et perdre mon amour,
l faut, cruelle, il faut que je perde le jour.

(A part.)

Donc n'attends point, Cléante, une saison meilleure ;
ommence, malheureux, à mourir de bonne heure ;
N'offre plus à ce corps le fatal aliment
Qui, le faisant durer, fait durer son tourment ;
ngrat, trouve de pleurs une nouvelle source,
Que ton âme se noie et se perde en leur course ;
Répare, criminel, ta faute aux yeux de tous ;
Arrache tes cheveux, meurtris ton sein de coups ;
'rive tes yeux ingrats du bien de la lumière ;
Que de ce lâche cœur ta main soit meurtrière ;

Oublie, pour mourir avec moins de plaisir,
Que madame y consent et que c'est son désir.

FLORIMONDE, *à part en pleurant.*

Dieux! que le repentir a d'invincibles charmes!
Mais il me voit pleurer; cessez, honteuses larmes.

CLÉANTE.

Ah! c'est trop consulter, et puisqu'il faut périr,
Ne tarde plus, Cléante, il est temps de mourir.
Adieu.

FLORIMONDE.

Non, non, vivez; je suis trop généreuse
Pour punir de la sorte une faute amoureuse;
Je me contenterai d'un supplice plus doux,
Et votre éloignement satisfait mon courroux.
Éteignez seulement cette importune flamme,
Puisque Théaste enfin est maître de mon âme,
Puisque nous sommes joints par un même lien.
Le voilà, prenez part en ce doux entretien.

SCÈNE II.

LES MÊMES; THÉASTE.

FLORIMONDE, *allant embrasser Théaste.*

Agréable sujet de mon ardeur naissante,
Combien tu fais languir mon amoureuse attente!

THÉASTE, *l'embrassant.*

Je vous cherche partout depuis une heure ou plus.

CLÉANTE.

Oh! de leur passion signes trop superflus!
Je souffre ce rival! Cette belle farouche

'aise laisse égarer son âme sur sa bouche,
t mon bras engourdi languit sans mouvement!

FLORIMONDE, *à Théaste.*

'ai-je pas bien puni de ce retardement?

THÉASTE.

qui puis-je égaler ces faveurs immortelles?
t quels seront les prix si les peines sont telles?

CLÉANTE.

raître, sois satisfait du prix de tes amours,
t n'en espère plus qu'aux dépens de mes jours.
lon respect cède enfin à l'ardeur qui m'enflamme;
'irois t'assassiner dans les bras de madame;
'out obstacle forcé, j'irois aveuglément
terminer ta vie et ton contentement.

THÉASTE.

'u m'affligerois fort.

CLÉANTE.

Ni la terre ni l'onde
le divertiroient pas ma fureur sans seconde;
e ciel voudroit en vain détourner ton trépas.
'u ris, lâche?

THÉASTE.

Je ris; et qui ne riroit pas?
)uel de ces prétendans qu'eut jadis Angélique,
'arut si furieux, si vain, si frénétique?
'u ne m'attaques point sans ta part du danger,
t tu peux, Rodomont, rencontrer ton Roger.

FLORIMONDE, *à Cléante.*

)ieux! quel astre conduit ma fortune amoureuse,
)u'aimant et n'aimant plus je sois si malheureuse?

Que chacun à son gré dispose de ses vœux;
Aimez ce qui vous plaît et moi ce que je veux.
Cléante, où songez-vous?

THÉASTE.

Contentez son envie;
Je suis prêt à l'effort où son bras me convie,
Ce fer est nécessaire à son allègement,
Et vous délivrera d'un importun amant.

CLÉANTE, *lui portant un coup d'épée.*

Ah, traître!

FLORIMONDE, *le retenant.*

Quoi! Cléante! ô dieux! quelle insolence
Vous fait à mes yeux même enfreindre ma défense?
M'aimez-vous en effet?

CLÉANTE.

O discours superflus,
Et plus vrais qu'il n'est vrai que vous ne m'aimez plus!
Hélas! oui je vous aime, aimable Florimonde,
Et, comme vos beautés, ma peine est sans seconde.

FLORIMONDE.

Mais si vous m'aimez tant, devez-vous refuser
Quelque sévère loi qu'on vous puisse imposer?
Et recevrez-vous pas un arrêt de ma bouche,
Si j'ai droit d'ordonner de tout ce qui vous touche?

CLÉANTE.

J'ai tremblé mille fois à votre seul aspect;
Mais, perdant tout espoir, j'ai perdu tout respect;
Et mon mal infini trouve quelque remède
A ne pas endurer qu'un autre vous possède.

FLORIMONDE.

Quoi! votre obéissance a des termes prescrits!

CLÉANTE.

Le désespoir, madame, aveugle les esprits.

FLORIMONDE.

Forcez ces mouvemens de colère et de rage,
Et dessous mes désirs rangez votre courage;
Qu'un peu de retenue à votre amour soit joint,
Et croyez seulement que je ne vous hais point.
Tous deux, si mon pouvoir de vos âmes dispose,
Promettez d'observer quelque loi que j'impose.
Théaste, comme lui ne consentez-vous pas
Qu'un arrêt de ma voix finisse vos débats?

THÉASTE.

Libre de tout soupçon, exempt de défiance,
J'attends ce doux arrêt avec impatience,
Résolu d'obéir aux plus sévères lois,
S'il m'en pouvoit venir de cette belle voix.

FLORIMONDE.

Et vous, quoi que j'ordonne enfin à votre offense,
Ne promettez-vous pas d'accomplir ma sentence?

CLÉANTE, *après un moment de réflexion.*

Oui, je dois recevoir cet arrêt inhumain:
Qui m'a lié le cœur me peut lier la main.
Ne différez donc plus, quelque loi qui m'importe;
Quel que soit mon tourment, mon amour est plus forte;
Ce cœur désespéré ne se révolte plus,
Et se soumet enfin à souffrir vos refus.

FLORIMONDE, *au milieu d'eux.*

Ne revoquez dont point cet arrêt équitable
Que vous rend par ma voix un tyran redoutable.
J'ai brûlé pour Cléante, et les dieux sont témoins

Combien il m'a coûté de soucis et de soins ;
Sur ce teint languissant mes douleurs étoient peintes,
Et j'ai trouvé son cœur insensible à mes plaintes ;
Sur ce cœur orgueilleux j'ai fait par mes soupirs
Moins que sur un rocher l'haleine des zéphirs ;
Enfin, long-temps après, lasse de tant de peines,
J'ai secoué le joug de ses lois inhumaines ;
J'ai dégagé mon cœur de ses charmans appas,
Et j'ai repris enfin ce qu'il ne vouloit pas.
Théaste, plus sensible, a brûlé de ma flamme,
Il soumet à mes lois l'empire de son âme,
Et par tant de soupirs prouve sa passion,
Que je dois un loyer à son affection ;
Par les divines lois d'amour et de justice,
Je dois à l'un le prix, à l'autre le supplice :
Donc, puisqu'au châtiment Cléante est disposé,
J'ordonne qu'il prendra ce qu'il a refusé ;
Ce corps, qui si long-temps fut l'objet de sa haine,
Toujours à ses côtés lui servira de peine ;
Le ciel lui destinoit un objet plus charmant,
Mais ma possession sera son châtiment.

CLÉANTE.

Saisi d'étonnement, surpris, l'âme égarée,
En ce comble parfait de joie inespérée,
Pareil aux criminels qu'on sauve du trépas,
Par une grâce injuste et qu'ils n'attendoient pas ;
Tel je me vois confus à l'arrêt de ma vie,
Au point que j'attendois qu'elle me fût ravie.

THÉASTE.

Ne juge point sitôt contre mon intérêt ;
Madame s'est méprise en ce fatal arrêt,

Et ces charmans regards que son bel œil m'envoie,
M'assurent sa conquête et condamnent ta joie.
Madame, jugez-nous en termes plus exprès,
Et m'ordonnez enfin le myrte ou le cyprès.

FLORIMONDE.

Pour toi qui m'as aimée et qui m'aimes encore,
Juge par cet arrêt à quel point je t'honore;
T'aimant comme je fais, pour ton bien je te perds;
Je te rends ta franchise et je brise tes fers;
Entretenir tes feux seroit trop d'injustice;
Ton repos m'est trop cher pour que je le ravisse.
Adieu, sache-moi gré de ce bien sans égal,
Et vois de quel malheur s'afflige ton rival.

THÉASTE.

Tu ris de mes tourmens, lâche, aveugle, traîtresse,
Barbare, indigne objet de l'ardeur qui me presse;
Quel respect me défend d'assouvir mon courroux,
t d'immoler ta vie à mon esprit jaloux?
st-ce de ce loyer, esprit plein d'artifices,
Que ta fidélité reconnoît mes services?

FLORIMONDE.

Quoi? vous prétendiez donc que cet heureux arrêt
ût tel qu'il vous dût plaire, et non tel qu'il me plaît?
D'où relèvent mes jours? Sous quel droit suis-je née?
ar quelle loi du sort vous suis-je destinée?
Quelle fatalité me fait devoir mes vœux
qui me veut plutôt qu'à celui que je veux?
spérez-vous mon cœur pour prix de votre audace,
t que je donne plus à qui plus me menace?
yant su le premier ce que j'ai proposé,
e ne considérer quoi que j'eusse causé,

Mais de punir quelqu'un de l'offense d'un autre,
Votre malheur est moins mon désir que le vôtre;
J'avois, en menaçant, dessein d'exécuter,
Et tout homme prudent l'auroit dû redouter.

(Apercevant Cléonie.)

Cléonie a reçu vos premiers sacrifices;
Elle fut autrefois votre âme et vos délices;
Qu'elle les soit encore, et que le repentir
A vos vœux renaissans la fasse consentir.
La voilà, voulez-vous que ma prière même
Aide à vous rapprocher, car je sais qu'elle m'aime?

SCÈNE III.

Les mêmes; CLÉONIE.

CLÉONIE.

Quoi! Théaste, tout rit, sinon vous seulement!
Quel accident étrange a fait ce changement?

THÉASTE.

Plût au ciel, qui toujours s'oppose à mon envie,
Que j'eusse été sans yeux, sans amour et sans vie,
Ou que le premier trait dont me blessa l'Amour,
Avec la liberté m'eût fait perdre le jour!

CLÉONIE.

O dieux, quel changement!

FLORIMONDE.

Admirez, Cléonie,
De ce présomptueux l'aveugle tyrannie;
Il veut que malgré moi je brûle de ses feux;
Il veut, la force en main, s'attribuer mes vœux,
Que je sois en effet ce qu'il m'a vu paroître,

fin être vainqueur parce qu'il a cru l'être.
ı fait mentir mes yeux ; il est vrai que j'ai feint,
ıis je l'en avertis avant qu'il fût atteint;
n'ai pu rebuter son ardeur violente;
s'offrit à payer les mépris de Cléante;
s'étant fait tromper, enfin mal satisfait,
e veut faire passer de la feinte à l'effet.
ın rival s'abaissant a ma fureur changée :
: devois-je punir puisque j'étois vengée,
: n'être point sensible aux vœux que j'ai reçus?
est notre différent, jugez-nous là-dessus.

CLÉONIE.

ıéaste souffrira pour un commun exemple ;
ır ma bouche l'Amour le bannit de son temple,
: désire qu'il soit, d'une commune voix,
:nu pour un esclave indigne de ses lois.

THÉASTE.

le notable arrêt! Il faut crier miracle;
ı sibylle, messieurs, a rendu son oracle.
ı belle occasion qu'elle a prise aux cheveux
: punir le mépris que j'ai fait de ses vœux!

CLÉONIE.

ıi, j'ai fort ressenti le pouvoir de tes charmes!
ut-être tu m'as vue à tes pieds fondre en larmes!
as-tu point été vain de ma ferme amitié,
n'ai-je point souvent imploré ta pitié?
mme en son sentiment tout le monde se flatte,
. veux paroître ingrat et moi paroître ingrate;
nnoissant ma froideur, tu fais l'indifférent.
oute, et que ce mot règle ce différent:
ois que si mon amour n'a ton âme emflammée,

Je t'aimois moins encor que je n'étois aimée.
Ton frère en m'oubliant m'avoit assez appris
A ne me fier pas en vos foibles esprits.
Théaste, il est certain que j'aimai ce volage,
Et pour ne l'aimer plus j'ai trop peu de courage.
Qu'il vante, qu'il soit vain de cette passion,
Je ne rougirai point de ma confession;
Je conserve une ardeur que ni sa perfidie
Ni son éloignement n'ont jamais refroidie.
J'aimois ton entretien comme de son parent,
Et j'ai promis beaucoup à ton mal apparent;
Mais ce fut seulement pour montrer à Timante
Que je pouvois chasser l'ennui qui me tourmente;
Je ne flattois d'espoir tes désirs superflus
Que pour lui témoigner que je ne l'aimois plus.

THÉASTE.

Que ton humeur est feinte!

CLÉONIE.

Et la tienne légère!
Ne te souvient-il point de certaine étrangère
Dont on t'a vu trahir la chaste affection?
Et je t'aurois aimé sachant cette action!
Connois-tu Félicie?

THÉASTE.

Si ta voix inhumaine,
Ici cruellement renouvelle ma peine,
Plût au ciel, Cléonie, (et ne me crois jamais
Si tu tiens pour suspect le souhait que je fais),
Plût au ciel que ma mort eût conservé sa vie,
Ou que, ne le pouvant, je l'eusse au moins suivie!
Que cet heureux trépas m'eût épargé de pleurs
Et que j'eusse évité de sensibles douleurs!

CLÉONIE.

Quoi! Félicie est morte?

THÉASTE.

Hélas! le puis-je dire?
Et n'est-ce point assez de voir que je soupire?
Ses beaux jours sont ravis.

CLÉONIE.

O mensonge effronté
Dont tu couvres, ingrat, ton infidélité!
Son frère, justement sensible à son injure,
Saura prouver sa vie et punir le parjure:
C'est lui qui t'a traité de mots injurieux,
Et que ta seule offense a conduit en ces lieux.

THÉASTE.

J'ai trop su, Cléonie, et de mon frère même,
Qu'elle a d'un triste sort franchi la loi suprême.
Mais obtiens que je parle à ce jeune étranger.

CLÉONIE.

Le voilà qui te cherche, et prêt à se venger.

SCÈNE IV.

CLÉANTE, FLORIMONDE, CLÉONIE, THÉASTE, TIRSIS; *ensuite* ÉVANDRE.

TIRSIS, *l'épée à la main.*

Enfin l'occasion seconde mon envie.
Traître, l'épée au poing, si tu ne hais la vie.

THÉASTE.

Vous m'apprendrez au moins.....

TIRSIS.

Donnons, c'est trop tarder.

ÉVANDRE, *accourant pour les séparer.*

Sachons ce différent, s'il se peut accorder.

(Théaste surpris en voyant Tirsis retenu par Évandre et Cléante.)

(A Tirsis.)

Monsieur, un mot.

TIRSIS.

O dieux! ô sévère contrainte!
Le traître sait assez le sujet de ma plainte:
Laissez contre son crime agir ma passion,
Et ne défendez point une juste action.

CLÉANTE, *le retenant.*

O dieux! de quel transport est votre âme agitée?
Vous le voyez, la vue et la main arrêtée,
Ne pouvoir avancer ni faire même un pas;
Et vous attaqueriez qui ne se défend pas!

THÉASTE.

Cléante, ce guerrier sait par un long usage
Mépriser ma défense et forcer mon courage.
Ne me garantis point d'un ennemi si doux,
Et que j'aie l'honneur de mourir de ses coups.

(Il jette son épée et se met à genoux.)

O divine rencontre! ô céleste merveille!
Que mon bonheur est grand s'il est vrai que je veille!
Perdez, perdez Théaste, agréable vainqueur,
Vous savez le chemin qui conduit à son cœur;
Que vos mains de vos yeux achèvent les conquêtes,
Et ne différez point des victoires si prêtes.

FLORIMONDE.

O fatal accident!

TIRSIS.

Dieux! que de lâcheté,
Infidèle, tu joins à ta légèreté!
Sous quel teint, de quel front oserois-tu paroître?

(A Évandre.)

O l'aveugle défense! Épargnez-vous un traître?
Souffrez que par l'effet d'un combat glorieux
De ce perfide esprit je délivre ces lieux.

THÉASTE.

Je vois ce beau sujet des tourmens que j'endure,
Je revois Félicie! O divine aventure!
Vous viviez, ma déesse, et ces chastes appas
Ne sont donc point sujets à la loi du trépas!
Portez le coup fatal, ô divine adversaire,
Et vengez-vous sur moi des mensonges d'un frère
Qui m'écrivit ma perte en la fin de vos jours.
O ciel! vois si mon cœur s'accorde à mes discours;
Punis ma trahison d'un trépas légitime,
Si tu m'as vu jamais capable de ce crime.
Quel dessein criminel, ô frère injurieux,
Put obliger ta main à démentir tes yeux?
Vous viviez, Félicie, ailleurs qu'en ma mémoire!
Vous respiriez le jour!

TIRSIS.

O dieux! dois-je le croire?
Un juste fondement tient mes sens ébahis,

(Timante traverse la scène et se cache dans le bois.)

Et Timante en effet nous peut avoir trahis;
Car il m'aima long-temps, mais cette amour fut vaine.

THÉASTE.

Elle ne le fut pas, elle causa ma peine,
Et ce lâche imposteur, me mandant votre mort,
Crut faire pour son bien un nécessaire effort.

CLÉONIE.

O le perfide esprit !

TIRSIS.

Tu blâmes son offense,
Et par lui toutefois j'appris ton inconstance;
Il me dit qu'une dame engageoit tes esprits,
Qui rompoit ma prison et causoit tes mépris.

THÉASTE.

Je mourus mille fois lorsque je vous crus morte;
Le temps n'éteignit point une flamme si forte;
Et ma seule raison, après ce vain tourment,
Enfin m'a fait chercher du divertissement.
J'ai forcé ma douleur et j'ai revu les dames,
Que je hantai long-temps sans brûler de leurs flammes
Mais Florimonde enfin me faisoit depuis peu,
Il le faut avouer, brûler d'un second feu.
Je feignis pour la voir de servir Cléonie,
Parce que cette belle aimoit sa compagnie.
Mais puisque je revois vos aimables appas,
Leurs plus douces faveurs ne me toucheroient pas.

CLÉONIE.

Vous nous obligez fort.

SCÈNE V.

CLÉANTE, TIMANTE, FLORIMONDE, THÉASTE
ÉVANDRE, TIRSIS, CLÉONIE.

TIMANTE, *se montrant presque nu.*

Voilà ce détestable,
Qui trahit si long-temps votre ardeur indomptable.

Voyez en quel état son malheur l'a réduit,
Et prévenez les coups du ciel qui le poursuit.

CLÉANTE.

O céleste aventure!

FLORIMONDE.

O divine journée,
Par qui de tant d'amans la peine est terminée!
Timante est de retour.

THÉASTE.

Tu parois à mes yeux
M'ayant voulu ravir ce trésor précieux,
Frère cent fois ingrat!

TIMANTE, *montrant Cléonie.*

Quand ma belle geôlière
N'aura point rejeté ma timide prière,
Je vous conterai tout, et par quel attentat
Je parois en ces lieux en ce honteux état.
(Il se met à genoux.)
Criminel, mais saisi d'un repentir extrême,
Je ne veux ni témoin ni juge que vous-même.
J'ai rompu mes liens, il est vrai, je l'ai fait,
Et je ne puis trouver d'excuse à mon forfait;
Mais le temps, qui me rend mes premières pensées,
A dans mon souvenir vos grâces retracées,
Et j'ose à vos genoux implorer la pitié
Que me peut accorder votre rare amitié.
Ainsi que mon forfait cette faveur est grande,
Mais le courage est grand à qui je la demande.
J'ose encore espérer, et ne me lève point
Que votre affection ne m'accorde ce point.

CLÉONIE.

Je souffre ta présence après ta perfidie !
Traître, tu m'as charmée, il faut que je le die ;
Gouverne mes desseins, dispose de mes vœux,
Et prends comme il te plaît le pardon que tu veux ;
Tu sais trop ton pouvoir, et ta moindre prière
Suffit à désarmer ma plus juste colère.

CLÉANTE.

O rare affection !

FLORIMONDE.

O véritable amour !

TIMANTE.

Je doute si je vis et si je vois le jour.
Vous m'aimez, Cléonie ! O bonté sans seconde,
Et dont le seul récit étonnera le monde !
Oyez en peu de mots une confession
Que rien n'excuseroit que votre affection.
Vous savez que je fus, sur certaine nouvelle,
A Lyon, où mon frère avoit vu cette belle ;
Il m'avoit estimé cette rare beauté,
Et sa vue en effet surprit ma liberté ;
Ma raison fut troublée, et d'un ferme courage
Ses yeux et votre absence en firent un volage ;
J'oubliois Cléonie, et Félicie enfin
D'un empire absolu gouverna mon destin.

(A Félicie.)

Quoique je vous trouvasse à mon dessein contraire,
J'espérai m'avancer aux dépens de mon frère,
Et je vous dis, madame (insigne trahison !),
Qu'une autre depuis peu captivoit sa raison.
Lui, s'apprêtant d'ailleurs à partir de Florence,
Reçut de votre mort une fausse assurance.

Ion amour fut auteur de cette fausseté,
t j'ai par ce moyen son voyage arrêté.
Iais qu'avancé-je enfin sur la constance même,
t qu'avez-vous promis à mon amour extrême?
)ue j'eus en vos bontés une légère part,
t que je fus troublé sachant votre départ;
e me doutai bientôt de ce dessein étrange,
t sens presque aussitôt que mon amour se change.
'approuvai le dessein que mon frère a pressé,
t je me repentis de l'avoir traversé.
léonie en ce temps revint en ma mémoire;
e me souvins alors de ma première gloire,
Et je rougis de voir que ce divin esprit,
ans un mot de ma part, m'eût si souvent écrit.
à-dessus toutefois la peur cède à l'audace;
e partis de Lyon sous espoir de ma grâce,
t dessus le chemin quatre insignes voleurs
)nt joint un dernier mal à mes autres malheurs;
ls m'ont mis en l'état où je meurs de paroître,
Iais où, pour mes forfaits, j'avois mérité d'être.

FLORIMONDE.

)ieux! l'étrange accident!

THÉASTE, *à Félicie (sous le nom de Tirsis).*

Vertueuse beauté,
nfin qu'ordonnez-vous à ma fidélité?
Iais en puis-je vouloir un plus digne salaire
ue votre propre doute et que votre colère?
uis-je, sans être vain et sans confusion,
oir Félicie armée à mon occasion?

FÉLICIE.

ıge de mon amour, et sache de Cléante
ombien pour ton sujet ma flamme est violente.

Je prenois ta défense, et l'osai provoquer,
Sur le simple dessein qu'il eut de t'attaquer.
Mais que ne peut l'Amour dessus de jeunes âmes!
N'accusons ni louons que ces divines flammes;
Que nos plaisirs présens effacent nos travaux,
Et d'un commun dessein pardonnons tous nos maux.

THÉASTE, *à Cléonie.*

Donc, madame, imitez sa bonté sans pareille.
(A Florimonde.)
Et vous que j'accusois, agréable merveille,
Avec ce beau rival goûtez tous les plaisirs
Qu'hymen peut accorder à vos jeunes désirs.

CLÉANTE.

Oublions pour jamais nos communes querelles;
Honorons l'inconstant et louons les fidèles.
C'est trop nourrir d'ennuis, c'est trop verser de pleurs
Après tant de soucis recueillons d'autres fleurs;
Et que, pour souvenir de ce triple hyménée,
On célèbre à jamais cette heureuse journée.

FIN DE FLORIMONDE.

DON LOPE
DE CARDONE,

TRAGI-COMÉDIE.

1650.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR DON LOPE DE CARDONE.

Élise, sœur de don Lope de Cardone, est aimée de don Pèdre, fils de Philippe, roi d'Aragon; mais elle ne répond à cet amour que par l'aversion la plus prononcée, ne pouvant oublier que ce prince a tué en duel don Louis, son amant. Pendant que don Pèdre se livre au désespoir que lui font éprouver les rigueurs d'Élise, don Lope de Cardone et don Sanche de Moncade, amis et généraux des armées de Philippe, reviennent victorieux, en attribuant l'un à l'autre les avantages remportés sur l'ennemi. Voulant récompenser leur valeur, le roi s'engage à leur accorder la première demande qu'ils lui feront. Tous deux sont épris de l'infante, sœur de don Pèdre; mais ils n'osent avouer leur amour, et le roi charge sa fille

de savoir d'eux-mêmes ce qui peut flatter le plus leurs désirs. Le motif qui les a empêchés de parler devant le roi ne les porte pas à s'expliquer en présence de la princesse ; mais leur embarras les éclaire sur leurs sentimens réciproques ; et rivaux, quoique toujours amis, ils se croient obligés de se couper la gorge. Cependant, d'après des conseils fort sages, ils consentent à interroger l'infante, et à respecter la préférence qu'elle accordera à l'un d'eux. Elle aime secrètement don Lope de Cardone ; mais don Pèdre espérant obtenir la main d'Élise en se faisant un mérite auprès d'elle d'avoir déterminé sa sœur en faveur de don Lope, supplie l'infante de cacher encore ses sentimens : sa réponse étant équivoque, les rivaux mettent leur combat à exécution ; don Sanche est grièvement blessé. La princesse, sachant que le roi, instruit de leur dessein, leur avoit défendu le combat sous peine de la vie, ne peut s'empêcher de manifester le sentiment qu'elle éprouve pour Cardone ; et Philippe, pour satisfaire à tous ses devoirs, accorde la main de sa fille à don Lope de Cardone, mais lui annonce qu'il portera après sa tête sur un échafaud. Le roi, qui voyoit avec regret l'amour de don Pèdre pour Élise, avoit promis à ce prince de lui accorder une grâce s'il surmontoit cette fu-

neste passion. Don Pèdre vient annoncer à son père qu'il renonce à Élise, et lui demande la vie de Cardone. Élise, touchée de cette marque de générosité, consent à épouser don Pèdre, et ce double hymen termine la tragédie.

Quoique inférieure aux deux pièces précédentes, celle-ci ne manque pas de cet intérêt romanesque qui avoit tant d'approbateurs à cette époque; cependant la double intrigue qu'elle renferme devoit nécessairement le diminuer. Le style de cette pièce est digne de son auteur, après la mort duquel elle fut imprimée.

ACTEURS.

DON PHILIPPE, roi d'Aragon.
DON PÈDRE, fils de don Philippe.
DON LOPE DE CARDONE, général d'armée.
DON SANCHE DE MONCADE, général d'armée.
DON FERNAND DE MONCADE, père de don Sanche.
THÉODORE, infante d'Aragon.
CYNTHIE, dame d'honneur de Théodore.
ÉLISE DE CARDONE, sœur de don Lope.
LUCIE, suivante d'Élise de Cardone.
OCTAVE, gentilhomme de don Pèdre.
GARDES.

La scène est dans Saragosse.

DON LOPE DE CARDONE,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, LUCIE.

ÉLISE.

Encore un coup, Lucie, après cette défense,
Ne m'en parle jamais, n'en prends plus la licence;
Ne t'intéresse point au choix de mes amans,
Laisse à ma passion ses libres mouvemens;
Dans ce cœur outragé ne promets point de place,
N'en combats point la haine et n'en vends point la grâce;
Celui que tu lui peins avecque tant d'attraits
Y placera plutôt un poignard que ses traits;
Et tant que de mes jours subsistera la trame,
La mort de don Louis saignera dans mon âme.

LUCIE.

Vous voyez mal mon cœur lorsque vous m'imputez
De vendre à vos amans l'espoir de vos bontés;

Et pour la lâcheté d'une action si vile,
Il faut l'avoir trop bas et l'âme trop servile;
Je n'ai pu voir les maux que le prince a soufferts
Sans blâmer vos rigueurs et sans plaindre ses fers;
Il n'ose que par moi vous ouvrir sa pensée,
Et ce sont les motifs qui m'ont intéressée.
Votre inhumanité ne les peut approuver;
Vous m'imposez silence, il le faut observer;
Mais j'approuve bien moins cette rigueur extrême,
Dont l'obstination vous coûte un diadème.

ÉLISE.

Offrant tout l'univers à mon ambition,
Il n'ébranleroit pas cette obstination.
Je veux, ferme ennemie et généreuse amante,
Faire voir à mon siècle une fille constante,
Et, par une vertu qu'on ne puisse émouvoir,
Honorer notre sexe et marquer son pouvoir.
Ton adresse, Lucie, est un art inutile,
Et fait un vain effort contre un cœur immobile.
Quand son bras n'auroit pas dedans le monument
Enfermé mon amour avecque mon amant,
Et quand aux mouvemens d'une nouvelle flamme
Mon deuil auroit laissé l'accès libre en mon âme,
Il sait mal m'obliger à lui vouloir du bien,
Et par son amour même est indigne du mien.
Je porte une âme haute, ou, si tu veux, altière,
Qui répugne à rien voir de bas ni de vulgaire;
Ces vils abaissemens, ces lâches désespoirs,
Et ces efféminés et serviles devoirs,
Sentent leur âme basse et leur esprit malade,
Et n'ont rien qui me touche et qui me persuade.
Le sceptre qu'il attend, son rang, ses dignités,

Ne peuvent m'éblouir parmi ces lâchetés.
Un généreux dépit, un courroux magnanime,
Une noble fureur, s'obtiendroient mon estime,
Et qui me peut souffrir après tant de rigueur
Ne peut beaucoup m'aimer avec si peu de cœur.
Souffre au deuil qui m'occupe, et dont tu m'as distraite,
Dans cette solitude un moment de retraite,
Et vois si le courrier qu'on attend chez le roi
Sait que mon frère arrive, et s'il n'a rien pour moi.

(Lucie sort.)

Reviens, cher entretien de ma triste mémoire,
Appuyer ma constance et soutenir ma gloire:
Tout mort et tout sanglant, reviens dedans mon cœur,
O mon cher don Louis, combattre ton vainqueur.
Il apporte au combat de dangereuses armes;
De l'espoir d'un empire il emprunte les charmes.
Il marche environné de toute la splendeur
Que d'un puissant monarque étale la grandeur:
Et toi, dedans la nuit éternellement sombre,
Ne lui peux opposer qu'un fantôme et qu'une ombre:
Mais cette ombre en mon cœur efface son orgueil;
Je ne puis préférer son trône à ton cercueil,
Et je sacrifîrai, d'un dessein noble et ferme,
Tous les feux de mon âme aux cendres qu'il enferme.
Son faste en vain prétend enchanter mes douleurs;
Rien ne plaît à mes yeux au travers de mes pleurs;
Tu fus toute ma gloire, et ma triste aventure
Enferma tous mes vœux dedans ta sépulture.
Mais, dieux! le prince ici! Quels assez sombres lieux
Sous ces arbres pourront me cacher à ses yeux?

(Elle sort.)

SCÈNE II.

DON PÈDRE, OCTAVE.

DON PÈDRE.

Non, non, père importun, cet amour frénétique
Ne prendra point de loi de votre politique :
Pour en délibérer votre avis vient trop tard ;
L'Amour et ses états ont leur police à part ;
Contre ce qu'il prescrit vos maximes sont vaines,
Et l'espoir de régner ne peut m'ôter mes chaînes.

OCTAVE.

Cette obstination part d'un charme puissant.
Vous voyez quel ennui votre père en ressent ;
Et que, pour vous guérir et bannir de votre âme,
Après tant de langueurs, cette fatale flamme,
Il met à votre choix jusques à ses états.

DON PÈDRE.

Quand l'âme n'est plus sienne on n'en dispose pas.
Un ennui qui m'accable, un feu qui me consomme,
A peine m'ont laissé les sentimens d'un homme ;
Et je ne retiens rien, en cet aveugle amour,
Du noble orgueil du sang dont j'ai reçu le jour.
Hélas ! fut-ce ce cœur, esclave d'une fille,
Qui brava tant de fois les forces de Castille ?
Fut-ce lui qui me fit affronter le danger
Jusque dedans les murs de Tunis et d'Alger,
Promener la terreur du couchant à l'aurore,
Sur le rivage grec et sur la rive more ?
Sont-ce là ces progrès qu'ont craint nos ennemis,

Et le bel avenir que les cieux m'ont promis ?
O vous qu'on croit auteurs des fortunes humaines,
Astres, vous vous trompez, vos promesses sont vaines;
Pas un des curieux qui vous ont observés
N'ont à tant de mépris cru mes jours réservés;
Nul ne m'a menacé d'un si honteux servage;
Tous m'ont de tous les cœurs fait espérer l'hommage!
Quels hommages, hélas! deviez-vous m'acquérir,
Si même avec des fers on ne me peut souffrir;
Si de tant de mépris mon service est la butte;
Si, soumis, languissant et serf, on me rebute?

OCTAVE.

Vous nous faites encor flatter vos sentimens!
Vous offrir du remède est un de vos tourmens!
On n'ose vous parler, rien ne vous persuade.
Qui ne veut point guérir sans doute est bien malade!
Si vous me permettiez de parler librement,
Je vous dirois qu'on rit de votre aveuglement;
Et que toute la cour sourdement autorise,
Après tant de dédains, l'aversion d'Élise.
Pour moi, qui ne sors pas du sang d'où vous sortez,
Qui ne me puis vanter d'illustres qualités,
Qui n'ai point d'espérance avecque vous commune,
Et dont l'heur d'être à vous est toute la fortune,
Tout ce que la nature auroit de plus charmant
Ne m'obligeroit pas d'aimer ingratement,
Et le second dédain me rendroit ma franchise.

DON PÈDRE.

Parles-tu sans trembler quand tu parles d'Élise?

OCTAVE.

Des meurtres qu'elle fait le bruit est-il si grand?

Je n'ois plaindre que vous des cœurs qu'elle surprend,
Et je ne trouve point.....

DON PÈDRE.

Insolent ! téméraire !

OCTAVE.

Vous l'emportez toujours avec votre colère.
Mais s'il n'est pas permis de vous rien contester,
Et si l'on n'est à vous qu'afin de vous flatter,
Si de la vérité vous défendez l'usage,
Nous jouons vous et nous un mauvais personnage.
Les rois et les amans ont ce défaut commun,
Que si l'on ne les flatte on leur est importun ;
Que si dans leur estime on prétend quelque place,
Le mensonge l'y donne, et la franchise en chasse.
Il faut qu'un charme horrible occupe vos esprits;
J'ai mille fois pour vous rougi de ses mépris.

DON PÈDRE.

Perfide, ton salut, pour toute repartie,
Dépend.....

OCTAVE.

De vous flatter ?

DON PÈDRE.

D'une prompte sortie,
Et sans délibérer, ou.....

OCTAVE.

Je vous laisse. O cieux !
Qui peut plus gouverner cet esprit furieux ?

(Il sort.)

DON PÈDRE, *seul.*

Étrange tyrannie, et rigueur sans seconde,
Qu'il faille prendre avis et loi de tout le monde !

De devoir à mon père, à l'état, à la cour,
Et jusques à mes gens, raison de mon amour!
De ne me plaindre pas d'une injuste puissance,
Et n'en pouvoir souffrir l'empire avec licence!
Qu'ils souffrent ma blessure et la laissent saigner!
Le plus grand de mes maux est d'y voir répugner.
C'est trop peu qu'une fille insolemment me brave,
Mes regards sont contraints, ma parole est esclave;
On gêne ma pensée. O dieux! qu'ai-je commis,
Qu'il faille pour aimer avoir tant d'ennemis?
Je n'occupe leurs soins, leurs travaux, ni leurs veilles;
Le récit de mes maux n'étourdit point d'oreilles,
J'adore sans effet d'insensibles appas:
Mais pourquoi s'en plaint-on, si je ne m'en plains pas?
Je ne m'en plains qu'à vous, confidens solitaires,
Arbres, fontaines, fleurs, fidèles secrétaires,
Seuls dont les entretiens daignent flatter mes soins,
Seuls aussi de mes maux véritables témoins,
Seuls avec qui mon cœur en liberté soupire
L'insupportable joug d'un si cruel empire,
Seuls enfin dont la vue enchante mon souci.
Qui t'amène, Lucie? Élise est-elle ici?

SCÈNE III.

LUCIE, DON PÈDRE.

LUCIE.

Oui, mais si votre amour ne veut que je la flatte,
Ne la voyez point, prince, évitez cette ingrate.
Plût au ciel sussiez-vous de quelle indignité
A l'instant même encore elle vous a traité!

Vous vous feriez effort en ce besoin extrême;
Vous obtiendriez de vous plus d'amour pour vous-même,
Et vous affranchiriez des plus indignes lois
Sous qui jamais beauté rangea du sang de rois.
Je sais combien ce soin pèse au roi votre père;
Et certes avec lui je plains votre misère,
Et c'est bien être aveugle, et bien peu vous priser.....

DON PÈDRE.

J'approuve tes avis, mais je n'en puis user.
Toute la cruauté dont Élise est coupable
Ne me peut révolter contre un joug qui m'accable.
Nomme cette constance ou force, ou lâcheté,
Mais plus que ses mépris je crains ma liberté.
Tout ce que mes amis ont d'avis légitimes,
Mon père de raisons, et l'état de maximes,
Tout ce que j'ai de cœur, de force et de discours,
Ne peuvent à mes vœux donner un autre cours,
Et rallument mon feu plutôt que de l'éteindre.

LUCIE.

Votre misère est grande, et vous êtes à plaindre!
Devriez-vous profaner des jours si précieux,
Sur qui tout l'Aragon jette aujourd'hui les yeux?
Don Louis à vos feux la rendit insensible;
Et ce rival vaincu la rend plus invincible.
Son sang a plus aigri qu'adouci votre sort;
Il est votre rival encore après sa mort,
Et, tout pâle et tout froid, occupe encor la place
Dont tout brûlant d'amour l'insensible vous chasse.
Vous faut-il dire tout? J'excite son courroux
Par le moindre dessein de lui parler de vous.
Elle s'en est forgé mille soupçons frivoles;

Dans son opinion je vous vends mes paroles,
Un infâme intérêt met à prix mon crédit;
Et votre nom enfin m'est si fort interdit,
Qu'il faut, quoi que m'inspire un véritable zèle,
Ne vous nommer jamais, ou me séparer d'elle.
Voilà les beaux succès que mon soin vous produit.
N'avez-vous pas grand lieu d'en espérer grand fruit?
Adieu; jugez, seigneur, ce que mon imprudence
Lui fera présumer de notre confidence,
Et du soin innocent que ma pitié vous rend,
Si dans cet entretien son retour nous surprend.
Laissez-moi.

DON PÈDRE, *la retenant.*

Quand ton soin devroit m'être frivole,
Tâche à m'en obtenir au moins une parole.
Je ne veux.....

LUCIE.

La voici, retirez-vous. O cieux!

DON PÈDRE.

Je vais l'attendre; avance et me cache à ses yeux.
(Il entre dans un cabinet de verdure.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ÉLISE.

ÉLISE.

As-tu vu le courrier?

LUCIE.

J'en viens.

ÉLISE.

Apporte, donne.

LUCIE.

Tenez.

ÉLISE, *lisant.*

« A LA COMTESSE ÉLISE DE CARDONE.
» Demain, ma chère sœur, vous saurez par ma bouche
» Où nous avons du roi réduit les ennemis;
» Et que, nous surmontant en tout ce qui le touche,
» Nous exécutons plus que nous n'avons promis :
» Permettez que le fils espère,
» Quand je fais triompher le père ;
» Et ne troublez à mon retour
» D'une humeur chagrine et sévère
» Ma victoire ni son amour.
» DON LOPE DE CARDONE. »

DON PÈDRE, *à part.*

O d'une ingrate sœur noble et généreux frère,
Qui condamne sa haine et qui veut que j'espère!

ÉLISE.

O foible et lâche avis d'un frère généreux,
Moi, voir cet assassin d'un œil moins rigoureux !
Moi, laisser espérer un amour qui m'offense !
Moi, du sang d'un amant être la récompense!
Faire sur ma mémoire un si barbare effort,
Et recevoir la main dont il reçut la mort!
Une main de son sang encore dégouttante !
O frivole conseil et ridicule attente !
Ah! plutôt, cher objet d'un si sensible ennui,
Un cercueil avec toi qu'un trône avecque lui !

LUCIE.

Je n'ose vous rien dire, et votre violence
Retient tous mes pensers sous la loi du silence ;

Mais plût, mais plût au ciel vissiez-vous de vos yeux
Du mal que vous causez l'effet prodigieux !
Pour voir sans s'émouvoir une amitié si rare,
L'insensibilité n'est pas assez barbare ;
Malgré tous vos mépris, jamais sur un amant
Princesse ne régna si souverainement,
Et jamais désespoir si grand et si funeste
N'eut tant de révérence et ne fut si modeste.
L'avantage du sang qui de tant de flatteurs
Fait aux princes des serfs et des adorateurs,
Et le bandeau royal qu'attend ce front auguste,
Qui prend sur tant de cœurs un empire si juste,
Ont-ils si peu d'attraits ?

ÉLISE.

Son sang, son rang, son bien,
Pourroient toucher un cœur placé comme le tien.
Il s'en défendroit mal ; mais où le mien réside,
Il faut pour l'ébranler un moyen plus solide ;
Il faut lui faire voir que mes yeux éblouis
Lui reprochent à tort la mort de don Louis ;
Et que le propre jour pris pour notre hyménée,
Il n'a pas de ses jours la course terminée.
Mais je vis et le fer qui lui perça le flanc,
Et le bras du meurtrier encor teint de son sang,
Je vis en l'appareil d'une pompe funèbre
Changer l'apprêt d'un jour si cher et si célèbre,
Et suivis au tombeau, frappé du coup mortel,
Celui que notre hymen attendoit à l'autel ;
Et tu veux qu'abhorrant sa recherche importune,
Tout odieux qu'il m'est, j'encense sa fortune !
Tu ne crois pas un sceptre une offre à dédaigner,
Et je le dois souffrir parce qu'il doit régner !

O lâche sentiment d'une basse naissance !
O d'un parfait amour obscure connoissance !
L'amour seul est son prix, et quand on aime bien,
Les sceptres, les états, tout se compte pour rien,
Et, loin de m'éblouir, tout son éclat m'irrite.

LUCIE.

Eh bien, de son amour pesez donc le mérite:
Don Louis avec gloire est mort en un combat
Qui hasardoit le sang le plus pur de l'état;
L'un d'eux à vos beautés étoit dû pour victime :
Le prince eut l'avantage, et voilà tout son crime.
D'autres couronneroient de semblables forfaits.

ÉLISE.

T'ai-je pas défendu de m'en parler jamais ?
Sais-tu de quel empire et d'amour et de flamme
Le comte de Vénasque a régné dans mon âme ?
Hélas ! je le sais seule, et qui me l'a ravi,
Quelque rang qu'il occupe, en vain m'est asservi,
Et, lâche, à mes rigueurs en vain se sacrifie;
Il ne bat qu'une roche à ses cris endurcie.
Tout ce qu'on m'en propose excite ma fureur,
Son nom, son rang, ses vœux. J'en ai tout en horreur.

DON PÈDRE.

Eh bien, madame, eh bien, si mal en votre estime
Il y faut faire naître une horreur légitime.
Puisqu'on m'est si barbare il faut l'être à mon tour,
Et mériter la haine au défaut de l'amour.
Il faut, si plein d'horreur, si noir et si terrible,
Sans sentiment d'honneur traiter une insensible,
Rendre sa haine juste, et de force emporter
Ce qu'au prix de soi-même on ne peut acheter.

ÉLISE.

Prince, je sors d'un sang dont.....

DON PÈDRE.

Vous pourriez descendre
Ou du sang de César ou du sang d'Alexandre,
Que je ne vous pourrois souffrir la vanité
De m'être si barbare avec impunité.
J'ai, par tous les efforts qu'un vrai zèle a pu faire,
Comblé d'heur et de gloire et vous et votre frère ;
Pour le rendre célèbre et signaler son nom,
J'ai mis entre ses mains les armes d'Aragon ;
Et, pour voir tout ployer sous son obéissance,
Je me suis dépouillé de ma propre puissance.
Si je pouvois sans honte, en un juste courroux,
Rappeler à vos yeux ce que j'ai fait pour vous,
Et ce que vous payez d'un traitement si rude,
Je vous ferois rougir de votre ingratitude.
J'ai vu pour vous servir cent climats étrangers,
J'ai traversé cent mers et franchi cent dangers
Que tout autre peut-être eut crus inévitables,
Et que n'ont pas tentés tous les héros des fables.
La seule ardeur de plaire à ce cœur inhumain
Me mit presque en naissant les armes à la main.
Dedans tous les succès dont j'ai rempli l'histoire,
Je n'ai, quoi qu'on ait cru, rempli que votre gloire ;
Je n'ai servi l'état que par l'ambition
D'accroître ou conserver votre possession,
D'en affermir pour vous l'autorité suprême,
Et joindre des brillans à votre diadème.
L'Espagne a vu pour vous l'effroi sur ses deux mers ;
Ces bras victorieux traînoient partout vos fers :
J'ai tout vaincu pour vous, et vous seule invincible

Opposez à ma flamme un cœur inaccessible.
Mais puisqu'on ne peut rien soumis ni conquérant,
Que vous avez horreur d'un prince soupirant,
Qu'avec tout mon respect je ne vous saurois plaire,
Mon amour irrité se saura satisfaire,
Et, pour justifier l'horreur que je vous fais,
Passera sans respect des plaintes aux effets.

ÉLISE.

Oh! le grand roi qu'en vous attend cette province!
Oh! que vous avez bien les sentimens d'un prince!
Issu d'un sang royal, et né pour un état,
Vous pouvez concevoir un si lâche attentat!

DON PÈDRE.

Vos mépris.....

ÉLISE.

Et peut-être, après cette menace,
Vous prétendrez encor quelque part en ma grâce,
Et vous espérerez des traitemens plus doux!
J'aurois les sentimens aussi lâches que vous,
Et je mériterois de vous être alliée,
Si jusqu'à vous aimer je m'étois oubliée.
Fermez, fermez les yeux aux respects les plus saints;
Bâtissez-vous en l'air vos infâmes desseins,
Et croyez tout pouvoir avec toute licence,
Mon honneur saura bien pourvoir à sa défense;
J'aurai, j'aurai mémoire et du temps et du lieu
Où.....

DON PÈDRE.

Ma princesse, un mot.

ÉLISE.

Laissez-moi, prince, adieu.

DON PÈDRE.

Laissez-moi donc un cœur dont votre tyrannie
Avecque la franchise a la raison bannie.
Un lâche qui vous suit malgré votre courroux,
Et qui ne sauroit être et n'être pas à vous.
Si j'ai cru ma fureur contre votre injustice,
D'un esprit échappé pardonnez le caprice.
Toute votre rigueur ni tout mon désespoir
Ne peuvent m'emporter hors des lois du devoir;
Et j'ai désavoué ce penser téméraire,
Ce monstrueux enfant d'une aveugle colère,
Qui contre votre honneur m'osoit solliciter
Et qu'un excès d'amour m'a permis d'écouter.
J'offre encore ma vie, et l'ai cent fois offerte,
S'il faut de mon rival vous réparer la perte.
(Tirant son épée.)
Tenez, mon sang du sien est-il un digne prix?
Ce fer me blessera bien moins que vos mépris.

LUCIE *l'arrêtant.*

Seigneur.....

DON PÈDRE.

Laisse, Lucie, achever une vie
Des outrages du sort si long-temps poursuivie;
Laisse-moi me soustraire à de si rudes lois,
Satisfaire sa haine, et lui plaire une fois.

ÉLISE.

Le tort que j'ai reçu ne se peut satisfaire,
Prince; ne mourez point par l'espoir de me plaire;
Cet espoir serait vain; vivez, et seulement
Guérissez votre esprit d'un frivole tourment.
(Elle sort.)

DON PÈDRE, *seul.*

O d'un barbare cœur sensible expérience!
A quelle épreuve, ô ciel, mets-tu ma patience!
Qu'un effroyable charme aveugle mes esprits,
Et qu'il faut de vertu contre tant de mépris!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, CYNTHIE, DON PÈDRE.

THÉODORE.

)u rang que vous tenez avez-vous connoissance ?
ıvez-vous de quel sang nous avons pris naissance,
rince, et que l'Aragon et cent climats divers
ır vous pour les régir tiennent les yeux ouverts ?
ıffit-il d'une tête et d'une âme commune
our le noble fardeau qu'attend votre fortune ?
st-ce assez pour porter le sceptre d'Aragon,
ue vous ayez d'un prince et le sang et le nom ?
faut qu'un souverain ait d'autres caractères
ue les hommes communs et les âmes vulgaires.
'état, toujours veillant dessus ses actions,
e ses moindres pensers prend des impressions ;
eut voir à quels instincts sa naissance l'incline,
t jusque dans le cœur sans faveur l'examine.
uelle attente, mon frère, et quelle impression
ecevra votre état de votre passion,
ont l'empire honteux vous maîtrise et vous brave,
ısqu'à vous abaisser à des devoirs d'esclave ?

La foiblesse d'aimer parmi tant de mépris
Se pardonneroit-elle aux plus lâches esprits?
Élise vaut beaucoup, mais a-t-elle des charmes
A faire de vos yeux tomber d'indignes larmes,
A vous tirer du sein de si fréquens sanglots,
A ne pas vous laisser un moment de repos;
A vous avoir distrait des travaux de la guerre,
Après l'avoir portée aux deux bouts de la terre,
Après qu'on vous a vu, par tant d'exploits divers,
Près de faire espagnol presque tout l'univers?

DON PÈDRE.

Je blâme autant que vous ce changement extrême;
Je m'en fais tous les jours le reproche à moi-même;
Je déteste l'ardeur dont je suis consumé;
J'en suis confus, ma sœur: mais avez-vous aimé?

THÉODORE.

Mon sexe n'exclut pas de l'amoureux empire;
L'Amour est absolu sur tout ce qui respire;
Mais aimant, je voudrois garder le souvenir
Du rang où je suis née et que je dois tenir.

DON PÈDRE.

L'amour n'est point amour qu'alors qu'il est extrême,
Et ne nous laisse point de pouvoir sur nous-même:
Lui pouvant refuser des hommages trop bas,
Ma sœur, vous seriez libre et vous n'aimeriez pas.
Quand vous blâmez l'ardeur dont vous m'entendez plaindre,
Doutez-vous des efforts que j'ai faits pour l'éteindre,
Combien j'ai combattu, combien j'ai résisté?
Mes plus sanglans combats ne m'ont pas tant coûté.
J'ai détruit de trois rois l'empire tyrannique,
J'ai soumis la Grenade et fait trembler l'Afrique,

Avec bien moins d'efforts que je ne m'en suis fait
Pour m'arracher du cœur ce redoutable trait.
Mais il n'est honte, orgueil, ni loi que ne détruise
Un seul ressouvenir, un seul penser d'Élise;
Et dans cette foiblesse il ne me souvient pas
Qu'il doive être pour moi de sceptres ni d'états.

THÉODORE.

Votre ennui dans mon cœur trouve tant de tendresse,
Qu'elle me met à bout de toute mon adresse,
Et me fait plaindre enfin l'amour que j'ai blâmé:
S'il faut aimer ainsi, je n'ai jamais aimé.
Mon frère, je l'avoue, et je suis assez vaine
Pour jurer à l'amour une invincible haine.
Le roi vient, rappelez en ce cœur abattu,
En sa présence au moins, un moment de vertu.

SCÈNE II.

LES MÊMES; DON PHILIPPE, GARDES.

DON PHILIPPE.

Eh bien, votre raison s'est-elle consultée,
Prince, et cette fureur s'est-elle un peu domptée?
Employez-y tout l'art que vous m'avez promis;
Vous êtes le plus fort de tous vos ennemis,
Et de votre valeur, à soi-même opposée,
La victoire d'abord paroîtra malaisée.
Mais savez-vous l'estime où vous avez vécu?
Aussitôt qu'on veut vaincre on a presque vaincu.
Formez-vous le dessein d'une grande victoire;
De son événement je vous promets la gloire,
Et, comme il passera vos plus dignes exploits,

Je vous ai de son prix déjà promis le choix.
Oui, mon fils, et la foi qu'encor je vous en donne
N'excepte de ce choix ni sceptre ni couronne.
Tentez cette tendresse où le sang me résout,
Oubliez une ingrate, et me demandez tout.

DON PÈDRE.

Je suis un lâche fils du plus généreux père
Que la terre soutienne et le soleil éclaire,
Si, quoique cet effort me dût coûter le jour,
Je n'essaye vengeance à cet excès d'amour:
Oui, je prendrai, seigneur, du temps et de moi-même,
Des armes et du cœur pour ce combat extrême:
Je n'ose m'en permettre un facile succès,
Mais j'ai déjà vaincu mes plus bouillans accès;
Et condamner ma flamme, en rougir et m'en plaindre,
Est déjà quelque espoir de la pouvoir éteindre:
Mais si de cet amour je puis forcer les lois,
Souvenez-vous du prix dont vous m'offrez le choix:
Je n'abuserai point de la preuve obligeante
D'une force de sang pour moi trop indulgente,
Et mon ambition n'étendra point ce prix
Au delà des respects d'un sujet et d'un fils.

DON PHILIPPE.

Je ne réserve rien, et laisse à ma promesse
Toute son étendue et toute sa tendresse;
Mais, pour vous dégager d'un si cuisant souci,
Et mériter ce prix, n'exceptez rien aussi;
Combattez de ce cœur qui force des murailles,
Qui vous soumet des rois, qui gagne des batailles,
Qui me donne en Europe un si célèbre rang,
Et ne laissez point voir de foiblesse en mon sang.

Je sais, mon fils, qu'Élise, à vos vœux favorable,
Est un objet charmant, et peut-être adorable;
Mais Élise craignant don Pèdre pour époux,
Élise méprisante est indigne de vous;
Et la mort d'un rival dont elle vous accuse,
De son ingratitude est une indigne excuse.

SCÈNE III.

Les mêmes; OCTAVE.

OCTAVE.

Sire, les généraux, au plus digne appareil
Que fut jamais triomphe éclairé du soleil,
Sous un ombrage épais des drapeaux de Valence,
Avec peine du peuple ont forcé l'affluence,
Pour venir, prosternés à vos pieds glorieux,
Décharger de lauriers leurs bras victorieux.

DON PHILIPPE.

Allons les recevoir. Prince, cette victoire
Sans votre indigne amour vous auroit dû sa gloire.
Mais les voici.

SCÈNE IV.

DON LOPE, DON FERNAND, DON SANCHE, DON PHILIPPE, DON PÈDRE, THÉODORE, OCTAVE, *suite.*

DON PHILIPPE.

Venez, magnanimes rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre vos travaux;
Illustres compagnons des belles aventures,

Par qui vos noms vivront dans les races futures,
Venez mêler aux miens ces invincibles bras,
Fameux par tant de sang et par tant de combats.
(A don Fernand.)
Et vous, que sous ce poil l'Afrique encor révère,
De ce généreux fils digne et vertueux père,
Don Fernand, prenez part avec tout l'Aragon,
Aux succès dont son bras a signalé son nom.

DON FERNAND.

Si ses travaux, grand roi, sont de quelque mérite,
Ma main de vos bienfaits par la sienne s'acquitte,
Et j'ai lieu de bénir le moment fortuné
Que pour vous le donner le ciel me l'a donné.

DON PHILIPPE.

Comme par leur valeur le ciel m'est si prospère,
Pour leur fortune aussi je veux agir en père;
Et, m'épuisant pour eux, élever leur renom
Aussi haut qu'ils ont mis la gloire d'Aragon.

DON SANCHE.

Nous ne pouvions montrer une valeur commune,
Guidés de vos drapeaux et de votre fortune.

DON LOPE.

Elle animoit nos bras, elle adressoit nos coups:
C'est combattre assuré que combattre pour vous.

DON PÈDRE, *à part.*

De quel triomphe, Amour, m'as-tu ravi la gloire!

THÉODORE, *à part.*

Qu'un conquérant est beau paré d'une victoire?

DON PHILIPPE.

Les Castillans, enfin, ont si mal défendu

Le droit que sur Valence Alphonse a prétendu,
Qu'une infidèle mer borne encor mon empire.

DON LOPE.

Oui, seigneur, sous vos lois sa côte encor respire;
Dessous votre étendard à peine déployé
De l'hydre qui naissoit cent têtes ont ployé :
D'abord Albe, Oropèse, Alicante, Orivelle,
N'ont point voulu tenir pour le parti rebelle,
Et nous semblions, à voir les peuples accourir,
Visiter vos pays plus que les conquérir.
Nos progrès n'avoient fait aucun sanglant spectacle,
Quand Alfach de leur cours a commencé l'obstacle,
Où, sans être envieux, je ne puis oublier
Ce que la renommée a dû vous publier,
Que don Sanche, seigneur, par sa haute entreprise,
Presque seul et sans nous a cette île conquise,
A le premier pris terre, et, pour gagner ces bords,
S'y lançant, a couvert le champ de tant de morts,
Essuyé tant de traits, et de cette contrée
Avecque tant de sang su s'aplanir l'entrée,
Que la frayeur qu'il mit au sein des ennemis
Par cet unique exploit a presque tout soumis :
Mais et de son adresse et de son grand courage
Valence mieux qu'Alfach a rendu témoignage;
Ce qu'a fait ce grand homme en ce célèbre exploi
Ne peut que par les yeux s'acquérir de la foi.

DON SANCHE.

Arrêtez moins, ami, sur des sujets frivoles,
Et pour parler de vous laissez-moi des paroles.

DON LOPE.

Je ne m'exprime pas comme vous méritez,
Mais sans faste, sans art, je dis des vérités.

Victorieux d'Alfach, nous crûmes de Valence
Devoir sans différer attaquer l'insolence.
A ce noble projet aucun ne balança;
Nous résolvons le siége et chacun s'avança.
Mais Gusman de Giron, qui gardoit ses murailles,
Aimant mieux hasarder le destin des batailles,
Assemble ce qu'il a de plus fameux soldats,
Sort et marche vers nous pour nous couper le pas:
De son camp approchant les sons nous réjouissent;
Les cœurs moins résolus d'aise s'épanouissent;
Déjà d'un noble orgueil tous s'estiment vainqueurs,
Les fronts pleins de fierté promettent tout des cœurs,
Et l'un et l'autre camp plus tôt aux mains qu'en face,
Se dispute âprement la victoire et la place.
Je ne vous peindrai point l'image de l'horreur
Qu'y tracèrent de sang la Mort et la Fureur;
Il suffit, pour bien peindre une guerre allumée,
Qu'on étoit Espagnol en l'une et l'autre armée;
Et que tantôt poussans, et tantôt repoussés,
Aucuns rangs de long-temps ne furent enfoncés:
Enfin ne pouvant plus voir la victoire en doute,
Et d'aucuns qui ployoient craignant notre déroute,
Ce grand homme, inspiré d'un généreux avis,
Change avec un soldat et d'armes et d'habits,
Et, prenant cent des siens pour marcher à sa suite,
Dans le camp ennemi feint une lâche fuite,
Couvre d'une infamie une haute vertu,
Se feint comme le bras le courage abattu,
Et, demandant parti, conjure qu'on les rende
Aux pieds victorieux de celui qui commande:
Arrivés à son char, don Gusman apprend d'eux
Des armes d'Aragon l'événement douteux,

t que, nés Castillans sous un sort plus propice,
is viennent à leur maître immoler leur service:
eur chétif équipage et leur simple façon
u sein du général ne jette aucun soupçon;
'ar son soin seulement leur bande désarmée
Est mise aux derniers rangs qui composent l'armée.
)ù, n'étant observés d'aucun des ennemis,
t tirant de longs fers cachés sous leurs habits,
vant qu'aucun vers eux pense à tourner visage,
s en font un si prompt et si sanglant carnage,
u'au spectacle des morts dont ils jonchent le champ
ne confuse horreur s'étend par tout le camp.
ur les piles de corps, dont ils prennent les armes,
eurs cris jettent partout de mortelles alarmes,
: l'ennemi, surpris d'un accident si prompt,
: réduit à combattre et de queue et de front,
uit, s'écarte, s'empresse, et, contre notre attente,
aisse choir en nos mains la victoire flottante.
on Sanche en ce combat toujours au premier rang,
out couvert de sueur, de poussière et de sang,
herche où Gusman commande, y fait passage, y vole,
t lui tranche la vie avecque la parole:
ι mort est la dernière, et le coup qui l'abat
ous laisse l'avantage et le champ du combat.

DON PHILIPPE, *à don Pèdre.*

dieux! lequel des deux mérite plus d'estime,
ι la valeur qu'il vante, ou la voix qui l'exprime?
mte, pour m'acquitter comme il a combatu,
quel prix mettrons-nous cette insigne vertu?

DON LÒPE.

ıand Alfach seroit sienne, et.....

DON SANCHE.

Mes services, sire,
Ont pour objet un prix plus grand que votre empire.
Ne bornez point celui que vous leur destinez,
Que leur suite plus loin n'ait vos états bornés,
Et, dans ce que don Lope a tu par modestie,
Oyez de nos progrès la meilleure partie:
Valence, en ce combat, dont on lui fait rapport,
De sa rébellion n'arrête pas l'effort;
Elle a pour elle encor l'abri d'une muraille,
Et veut qu'on tente un siége après une bataille.
La défense en effet ne lui défailloit pas,
Et ses murs enfermoient encor de bons soldats.
Les traits qu'à notre abord la garnison décoche,
D'une effroyable grêle en défendent l'approche,
Où, laissant avancer quelques audacieux,
Les font marcher à l'ombre et leur cachent les cieux,
Quand pour un temps enfin cet orage s'apaise.
Que d'Annibal, seigneur, Carthage ici se taise,
Et qu'aux siècles futurs don Lope seulement
Excite de l'estime et de l'étonnement.
Ce grand cœur, qui peut tout, quoi qu'il ose entreprendre,
A fait des vérités des fables d'Alexandre,
Et, par une action qui ternit tous nos faits,
S'est acquis une gloire à ne mourir jamais.
Impatient qu'il est de l'espoir des rebelles,
Il ordonne l'assaut, fait planter les échelles;
Et voyant quelque temps nos gens délibérer,
Au mépris des dangers qu'il avoit à parer,
Monte, vole aux créneaux, s'en rend maître, s'y plante,
Au sein des ennemis y jette l'épouvante,
Reçoit dans son écu les traits de toutes parts,

t des plus assurés étonne les regards.
e ces grêles de traits sa suite traversée,
es premiers échelons trébuche renversée;
t, seul aux yeux d'un peuple et d'un camp étonné,
omme dans un désert il semble abandonné.

DON PHILIPPE.

généreux rivaux, qu'avec droit la fortune
ous partage ses vœux et vous est si commune!

DON SANCHE.

u point que par des cris aussi tendres que vains
ous l'appelions à nous et lui tendions les mains;
es fossés se comblant de mille funérailles,
se précipita dans l'enclos des murailles,
certain d'y périr et trouver son tombeau,
ar la main d'un soldat ou celle d'un bourreau,
uisque sans un grand heur cette chute inouïe
if le pouvoit livrer à la ville ennemie;
ais par un heur insigne, en s'y précipitant,
tomba sur ses pieds et s'y tint combattant.
nfin parmi cent morts dont il couvrit la place,
n dard, par un défaut où joignoit la cuirasse,
'atteignit au côté d'un coup si violent,
ue le genou ployé, pâle, froid et sanglant,
e pouvant s'arracher l'arme qui le traverse,
ans force et comme mort sa douleur le renverse.
e soldat, qu'avec droit ce coup dut animer,
avi d'un tel succès, court pour le désarmer,
ette les armes bas, croit l'aborder sans peine,
t qu'en l'état qu'il est la prévoyance est vaine;
lais sa main ose à peine approcher de son corps
ue ce Mars expirant ramassant ses efforts,

Pendant qu'à cet office il la sent occupée,
Au flanc qu'il trouve nu lui plante son épée.
Lors d'un lieu mal gardé surprenant le défaut,
Nous en gagnons l'accès par un nouvel assaut,
Et faisant, sans égards ni de sexe ni d'âge,
De la ville effrayée un horrible carnage,
Arrivés au secours de ce héros mourant,
L'enlevons de ce lieu froid et presque expirant:
Enfin, par le bonheur qui suit votre couronne,
Et contre notre espoir, le ciel nous le redonne,
Ne peut priver la cour d'un si brillant éclat,
Et vous rend avec lui le repos de l'état.

DON PHILIPPE, *embrassant don Lope.*

O glorieux vassal! quelle reconnoisance
Peut ici m'affranchir du défaut d'impuissance?
Lui puis-je offrir un prix à sa vertu pareil?
Don Sanche, sur ce point j'attends votre conseil.

DON SANCHE.

Sire, pour égaler ce prix à son mérite,
Vous possédez trop peu, l'Espagne est trop petite;
Mais la gloire qu'on trouve à faire son devoir
Est le prix des travaux qui n'en peuvent avoir.

DON PHILIPPE.

Deux cœurs d'une valeur telle et si peu commune
Sont les plus chers présens que m'ait faits la fortune;
Avec votre secours je puis tout conquérir,
Et ne puis trop donner à qui peut tout m'offrir.
Tous deux, quoi qui vous rie, et quoi que je hasarde,
Souhaitez seulement, et l'effet me regarde.

DON LOPE.

J'ose aspirer plus loin que je n'ose espérer;
Mais, seigneur, mes souhaits se pourront modérer,

Ou par d'autres effets et par d'autres conquêtes,
Pour ma bouche mon bras vous fera des requêtes.

DON SANCHE.

Et je ferai pour moi parler d'autres travaux.

THÉODORE, *à part.*

Quelle gloire eut jamais de plus dignes rivaux?

DON PHILIPPE.

Je me doute à quel prix et l'un et l'autre aspire;
Princesse, apprenez d'eux ce qu'ils ne m'osent dire:
Ils s'ouvriront à vous avecque moins d'effort,
Et nous en résoudrons dessus votre rapport.
Laissons-les, prince; et vous, souffrez leur conférence,
Fernand.

DON PÈDRE.

Vous ne pouvez borner leur espérance:
De tels travaux, seigneur, ne peuvent s'acquitter,
Et le royaume entier ne les peut acheter.

(Don Philippe, don Pèdre et Octave, sortent.)

THÉODORE.

Eh bien, nobles vengeurs de l'orgueil de Castille,
Craindrez-vous de parler à l'aspect d'une fille,
Ou la discrétion qui tait votre dessein
Osera-t-elle enfin le verser en mon sein?
Faites-vous des destins que rien ne puisse abattre,
Et sachez triompher aussi bien que combattre.
Eh quoi! si généreux quand vous exécutez,
Vous n'osez souhaiter même étant invités?

DON SANCHE.

Don Lope a plus de droits aux fruits de la victoire.

DON LOPE.

Don Sanche y peut prétendre avecque plus de gloire.

DON SANCHE.

Tout le succès du siége à son courage est dû.

DON LOPE.

Et sans lui du combat le champ étoit perdu.

DON SANCHE.

Son sang y fut versé.

DON LOPE.

Le sien prêt à répandre.

DON SANCHE.

Je crains de trop oser.

DON LOPE.

Je crains de trop prétendre.

DON SANCHE.

L'état n'a point pour lui de prix trop signalé.

DON LOPE.

Je pourrai m'expliquer quand vous aurez parlé.

THÉODORE.

Quoi! comtes, vous tremblez, et j'impose silence
Aux deux Cids d'Aragon, aux vainqueurs de Valence?

DON SANCHE, *à don Lope.*

Seul, je viendrai vous dire à quel heur je prétends.

(Il sort.)

DON LOPE.

J'en userai de même, et prendrai mieux mon temps.

(Il sort.)

THÉODORE *seule.*

J'apprends trop quel dessein l'un et l'autre respire;
Ils m'en disent assez en ne m'osant rien dire.
Même valeur, même heur et même exploit les joint,
Mais un cœur engagé ne se partage point.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

N SANCHE *seul, derrière les murs du palais, te-*
nt deux épées, l'une nue, l'autre dans le fourreau.

RAN, je t'obéis, et j'attends pour te plaire
ous le champ d'honneur mon aimable adversaire.
seiller inhumain, monarque sans pitié,
our, auteur de haine, ennemi d'amitié,
ne peux t'assouvir de sang et d'homicides;
qui veux seul régner aux lieux où tu présides;
bien, il faut chercher, par ton décret fatal,
sein de mon ami le sang de mon rival.
voici. Quel combat en ce malheur extrême
nt qu'en être aux mains je rends contre moi-même,
qu'on s'excite mal sans haine et sans courroux!

SCÈNE II.

DON LOPE, DON SANCHE.

DON LOPE.

ciel vous favorise!

DON SANCHE.

Et le sort vous soit doux!

DON LOPE.

Me rends-je assez à temps où votre ordre m'appelle?

DON SANCHE.

Trop tôt pour me coûter une douleur mortelle,
Dont ce trouble vous doit être un signe apparent.

DON LOPE.

D'où procède ce trouble? Avons-nous différent?

DON SANCHE.

Oui, comte, nous l'avons.

DON LOPE.

De quoi?

DON SANCHE.

De jalousie.

DON LOPE.

C'est un grand mal, seigneur, quand l'âme en est saisie
Et vous n'en venez point à cette extrémité
Sans un ferme dessein et long-temps concerté.

DON SANCHE.

Assez pour n'en point perdre en de vaines paroles.

DON LOPE.

N'examinons donc point, puisqu'elles sont frivoles,
Le sujet qui nous met les armes à la main.

DON SANCHE, *lui donnant une épée nue.*

Ce fer vous l'apprendra s'il peut m'ouvrir le sein.
Le reconnoissez-vous?

DON LOPE, *regardant l'épée.*

Oui, comte, cette épée,
Toujours avec succès par ce bras occupée,
Où je l'ai fait briller a su jeter l'effroi;

Elle a donné des rangs et des titres au roi;
Elle m'a fait un nom assez considérable,
Et sans la vôtre enfin seroit peu comparable:
Un malheur m'en privoit, vous la reconnoissez;
Elle m'instruit pour vous et vous explique assez;
Elle vient à propos, m'apprenant mon offense,
Vous en faire raison et prendre ma défense.

DON SANCHE.

Tout blessé que j'en suis j'en plaindrois peu le coup,
Et mon sang vaut trop peu pour le plaindre beaucoup;
Mais elle a prétendu m'ôter plus que la vie,
Et la mienne ne peut lui souffrir cette envie,
Non que le haut crédit où ce fer vous a mis
Ne me dût.....

DON LOPE.

Hé, de grâce, épargnez vos amis,
Car enfin ce combat n'excite point ma haine,
Et de notre amitié ne rompra point la chaîne;
Pour le moins de ma part je vous réponds d'un cœur
Qui ne vous haïra ni vaincu ni vainqueur.

DON SANCHE.

De mêmes sentimens font que je désespère
De voir ce bras armé contre une main si chère.
Mais je suis de mon sort l'inévitable arrêt.

DON LOPE.

Ne consultons donc point, vidons-en l'intérêt.

SCÈNE III.

LES MÊMES; DON FERNAND.

DON FERNAND.

Trêve, illustres guerriers. Quelles lois rigoureuses
Portent à ces discords vos âmes généreuses ?
Quel différent, cruels, suscitant ce combat,
Divise contre soi les forces de l'état,
Rend de si chers amis de mortels adversaires,
Et des deux bras d'un corps fait deux partis contraires?
Mouillerez-vous de sang ce triomphe fameux
Qu'un seul et même emploi vous acquiert à tous deux
Quoi ! comte, quoi ! mon fils, ces fameuses épées,
En même occasion si souvent occupées,
Dont le commun effort et le fer rencontré
Dans une même plaie est si souvent entré,
Et que même valeur et pareille fortune
En deux bras différens n'ont si souvent fait qu'une,
Elles dont la furie et les efforts unis,
Désertant la Grenade, en ont peuplé Tunis ;
Ces remparts de l'état, ces mouvantes murailles,
Ces nobles instrumens de tant de funérailles,
Qui tant de fois ont fait de leur zèle indompté
Une fidèle preuve à l'infidélité,
L'une à l'autre opposées, ont rompu l'alliance
Où l'Aragon fondoit toute sa confiance,
Et s'efforcent d'ôter par un même attentat,
Deux favoris au roi et deux bras à l'état ?
Sans crime pouvez-vous écouter la furie
Qui veut de ses appuis priver votre patrie,

Et, pour quelques raisons qui vous puissent armer,
Verser le meilleur sang qui la puisse animer?
A-t-elle quelque part dedans votre querelle,
Et devez-vous combattre et mourir que pour elle?
Si mon sang me promet quelque respect d'un fils,
Votre jeunesse en doit, comte, à mes cheveux gris.
Si vous refusez donc vos jours à votre prince,
A l'amour du pays, aux vœux de la province,
Que par quelque respect j'apprenne au moins de vous
Le sujet de ma crainte et de votre courroux.
Si c'est un différent ou d'amour ou de gloire,
J'en puis être l'arbitre et vous m'en devez croire;
De cet aveugle enfant j'ai ressenti les lois,
Et je n'ai pas sans fruit vieilli sous le harnois:
Si dedans ce combat l'honneur vous intéresse
C'est moi qui vous y porte, et moi qui vous en presse,
Vous engageant l'estime où j'ai toujours vécu
D'assister le vainqueur et plaindre le vaincu,
Et de ne point mêler les droits de la nature
Parmi votre triomphe ou votre sépulture.

DON SANCHE.

Avant qu'armer ce bras je me suis combattu
Avec tous les efforts de ma foible vertu,
Et le ciel m'est témoin que pour une conquête
Qui d'un bandeau royal devroit orner ma tête,
Je n'aurois pas conçu le funeste dessein
Qui nous met aujourd'hui les armes à la main.
Mon ennemi m'est plus qu'un trône et qu'un empire;
Je donnerois pour lui le jour que je respire,
Et l'Amour qui m'a fait ce noble concurrent,
Pouvoit seul entre nous former ce différent:
Si je m'ose expliquer, vous aurez peine à croire

Rare honneur de Moncade, et gloire d'Aragon,
Et vous, digne héritier et du sang et du nom,
Quoique les yeux divins dont le feu me consomme
Soient des objets trop hauts pour les regards d'un homme,
Que ce soit trop oser que de délibérer
Si sans leur faire injure on les peut adorer,
Et que je tremble enfin au nom de Théodore,
Innocent ou coupable, il est vrai, je l'adore.
Hier, cet aveugle amour osant guider mes pas,
Vers l'invincible aimant qu'ont pour moi ses appas,
Et d'abord entendant du bruit sous sa fenêtre,
Car dans l'obscurité je ne vous pus connoître;
Mon respect m'en chassoit, mais ce respect fut vain,
Nous eûmes différent, ce fer chut de ma main,
Et la crainte de voir ma flamme découverte
Me fit à sa recherche en préférer la perte,
Enfin, ce même fer, par un destin fatal,
Nous ayant à chacun appris notre rival,
Malgré notre amitié que rien ne peut dissoudre,
Nous voici sur le champ, qu'y devons-nous résoudre,
Si l'on doit rien résoudre en des lieux où l'honneur
Fait arbitres de tout l'adresse et le bonheur?

DON FERNAND.

Si vous avez pour but ces adorables charmes,
Un si noble intérêt est digne de vos armes:
Mais quelle confiance osez-vous concevoir,
Que l'on les autorise et souffre votre espoir?
Et s'il doit être vain, quelle aveugle furie
Vous fait sans intérêt hasarder votre vie?
Mais peut-être l'infante, accessible à vos vœux,
Ou souffre l'un de vous, ou vous souffre tous deux:
Pouvant et l'un et l'autre espérer de lui plaire,

Pourquoi la privez-vous du choix qu'elle doit faire?
Ou, déjà l'un de vous lui plaisant en effet,
La devez-vous priver du choix qu'elle en a fait?
Si ce choix entre vous met quelque différence,
Au plus heureux des deux souffrez la préférence;
Ou si dans son amour son cœur indifférent
Vous en laisse entre vous vider le différent,
Alors tentez le sort, et mettez en usage
Tout ce que vous avez d'adresse et de courage;
Mon sang, quoique glacé, me laisse assez de cœur
Pour voir votre combat et servir le vainqueur,
Pour être votre juge en cette ardeur commune,
Et prendre le parti que tiendra la fortune.

DON LOPE.

Je me rends où don Sanche et l'honneur m'ont mandé;
Je ne dois prendre loi que de son procédé.
S'il doit qnelque respect aux sentimens d'un père,
S'il y veut déférer, j'y souscris, j'y défère,
Ou s'il faut à l'instant en vider l'intérêt,
Mon cœur se fait effort, mais le bras est tout prêt,
Et mettra tout son art à garantir d'outrage
Un cœur où Théodore a gravé son image.

DON SANCHE.

Allons, mon père, et vous, rival trop généreux,
Voir sur ce différent ce miracle amoureux,
Si notre amour doit plaire ou bien être importune;
Consultons notre heureuse et mauvaise fortune:
Puisque le roi l'ordonne, allons à ses genoux
Répandre les aveux qu'elle exige de nous;
Et si l'indifférence où nous verrons ses charmes
Nous en laisse vider l'intérêt par les armes,

Sans plus délibérer, immolons sans pitié
Aux droits de notre amour ceux de notre amitié.

DON FERNAND.

Lors mes empêchemens n'y mettront plus d'obstacle.

DON LOPE.

Allons, cher ennemi, consulter notre oracle,
Et savoir quel arrêt réglera notre sort.
Mais le prince nous cherche, évitons son abord.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, *venant d'un côté;* ÉLISE ET LUCIE, *de l'autre.*

ÉLISE.

Mon frère a différent, et don Sanche l'appelle !
Hélas! de qui tiens-tu cette triste nouvelle ?

LUCIE.

Toute la cour en parle. Et d'une et d'autre part
La publiant si haut, la savez-vous si tard?
Voyez sous quels respects leur haine s'est gardée.
Mais s'ils n'en sont aux mains l'affaire en est vidée;
Et si ce bruit encor n'est venu jusqu'à vous,
C'est.....

DON PÈDRE.

Madame, où dit-on le lieu du rendez-vous?

ÉLISE.

Je ne l'ai point appris; mais, seigneur, cette peine
Ne vous doit point toucher, puisqu'elle serait vaine:
Sans de justes sujets et d'importans desseins

Deux cœurs si généreux n'en viennent point aux mains;
Et quelque empêchement que vos soins leur destinent,
Si leur querelle est juste, il faut qu'ils la terminent.

DON PÈDRE.

Vous m'en jugez indigne, insensible beauté;
Un service en mes mains perd cette qualité;
D'un bras qui vous déplaît vous craignez l'assistance,
Et quand nous haïssons, qui nous sert nous offense:
Vous fuyez mon secours pour m'en ôter l'espoir,
Vous refusez mes soins pour ne m'en point devoir,
Et je vois qu'un malheur aussi long que ma vie
Sera l'unique fruit de vous avoir servie.

ÉLISE.

Pour le faire cesser vous devriez m'en punir,
Et chasser son objet de votre souvenir.

DON PÈDRE.

Vos charmes malgré vous conservent votre empire;
Et toutes vos rigueurs ne le sauroient détruire.

ÉLISE.

Je le détruis assez n'en voulant point user.

DON PÈDRE.

Par l'espoir d'un plus grand vous le devriez priser.

ÉLISE.

Un sceptre à mon égard a peu de privilége;
Votre espoir est bien vain s'il n'a point d'autre piége,
Et vous déshonorez les titres absolus
Que votre amour m'offrant expose à mes refus;
Car enfin, s'il vous faut parler d'une âme ouverte,
Rien ne peut d'un amant me réparer la perte,
Et tant que durera la course de mes jours,

Ses blessures au cœur me saigneront toujours.
Ne vous flattez point, prince; une grande fortune,
Agit avec succès sur une âme commune;
Mais, et de cet aveu profitez désormais,
La mienne est d'une force à ne fléchir jamais :
Vous vous pourriez soumettre autant de diadèmes
Qu'il est en l'univers de puissances suprêmes,
Que tout ce grand pouvoir et cette autorité
Ne s'étendroient jamais dessus ma liberté.
Ne vous repaissez point de vaines espérances ;
N'attendez rien du temps, rien de vos déférences,
Rien de tous les mépris que vous pouvez souffrir,
Ni rien de tous les vœux que vous pouvez m'offrir;
Ils ne vous produiroient qu'une inutile attente,
Et qu'une aversion plus forte et plus constante.
Vous êtes insensible, ou, vous faisant raison,
Vous devez oublier de moi jusqu'à mon nom.
(Elle sort avec Lucie.)

SCÈNE V.

THÉODORE, CYNTHIE, DON PÈDRE.

THÉODORE.

Cette fille, mon frère, est bien dissimulée,
Ou je vois votre attente encor fort reculée,
Et par ce qui paroît du progrès de vos vœux,
S'il est fort avancé, vous feignez bien tous deux.

DON PÈDRE.

Vous voyez de quels fruits ma foiblesse est suivie;
Son extrême rigueur me coûtera la vie.
En vain tous mes pensers s'arment contre ma foi;

J'ai beau délibérer, j'ai beau promettre au roi ;
J'ai beau, ma chère sœur, me promettre à moi-même,
Plus je la veux haïr, plus je sens que je l'aime :
Quelque effort que j'emploie, il ne me produit rien,
Et je ne puis dompter ni mon cœur ni le sien.

THÉODORE.

Ces transports ne sont bons qu'à des âmes vulgaires.

DON PÈDRE.

Je délibère assez, mais n'exécute guères.
Mais pendant que l'ardeur d'un généreux courroux
Tentera cet effort, j'en demande un de vous :
Que si, comme le sort en regarde peu d'autres,
Don Lope ose hausser les yeux jusques aux vôtres,
Vous traitiez son amour de la même douceur
Que mes ardens transports sont traités de sa sœur.

THÉODORE.

Quoi ! prince, vous croyez.....

DON PÈDRE.

Doutez-vous que vos charmes
Ne soient et le motif et l'objet de leurs armes ?
Et le roi dans sa cour vous cherchant un époux,
Y peut-il faire choix d'un plus digne de vous ?

THÉODORE.

Je sais combien don Lope a servi la couronne ;
Mais le puis-je haïr si le roi me le donne ?

DON PÈDRE.

Non, mais par quelques traits d'une feinte rigueur
Lui faire auprès de vous besoin de ma faveur,
Et feindre pour don Sanche un peu plus de tendresse ;
Votre sexe en cet art ne manque pas d'adresse.

THÉODORE.

Je ne vous cèle point que vous m'embarrassez;
Mais vous me l'ordonnez, mon frère, et c'est assez.

DON PÈDRE.

Ils vous cherchent. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DON SANCHE, DON LOPE, THÉODORE, CYNTHIE.

DON SANCHE.

Madame.

DON LOPE.

Ma princesse.

DON SANCHE.

Qui vous retient la voix?

DON LOPE.

Mon respect vous la laisse.

DON SANCHE.

Ce respect vous est dû s'il se doit observer.

DON LOPE.

Vous avez commencé, c'est à vous d'achever.

DON SANCHE.

D'autres respects encor me forcent au silence

DON LOPE.

Ils exercent sur moi la même violence.

DON SANCHE.

Madame, obligez-le.....

DON LOPE.

Madame, ordonnez-lui.....

THÉODORE.

Quoi! toujours si vaillans vous tremblez aujourd'hui?
Porté-je dans les yeux des traits si redoutables
Qu'ils jettent la frayeur en des cœurs indomptables?

DON SANCHE.

Oui, madame, et la guerre en ses plus grands hasards
Est moins à redouter qu'un seul de vos regards;
Aussi confessons-nous que jamais le tonnerre
Pour un plus haut orgueil n'a menacé la terre,
Que celui dont l'aveu que le roi veut de nous,
Interdits et tremblans, nous jette à vos genoux.
L'objet de nos travaux et de votre vaillance
N'étoit, grande princesse, Albe, Alfach ni Valence:
Un bien plus noble espoir nous avoit animés;
C'étoit pour ces beaux yeux que nous étions armés;
C'étoit pour votre gloire et pour votre conquête
Que ce cœur et ce bras hasardoient cette tête;
Et pour le même objet don Lope a surpassé
Tout ce qu'à vu son siècle et qui l'a devancé.
Dans la noirceur de l'ombre, hier sous votre fenêtre,
Notre commune ardeur commença de paroître,
Et, s'osant disputer un si riche trésor,
Il m'en coûta du sang dont ce bras saigne encor;
Et sur le point enfin d'en vider la querelle,
Par un tragique effet d'une cause si belle,
Nous avons estimé devoir par votre arrêt
Terminer un si cher et si noble intérêt,
Et, suivant les conseils qu'après nous devrons suivre,
En prendre le dessein de mourir ou de vivre.
Ah! comte, à quel effort m'avez-vous obligé!

CYNTHIE.

Leur choix n'a point trompé, le roi l'a bien juge.

THÉODORE.

Après et l'agrément et l'aveu de mon père,
Celui que je reçois ne me sauroit déplaire;
Je puis en faire état sans blesser mon devoir,
Et ne répugne point à souffrir votre espoir.
Mais sans un autre aveu mon amour n'ose naître,
Mon cœur se déclarer, ni mon choix vous paroître;
Mon empire étant libre établira ses lois,
Mais j'attendrai du roi la liberté du choix.
Cependant j'ai regret, comte, qu'une aventure
Où j'ai tant d'intérêt vous coûte une blessure.

(Elle donne une écharpe à don Sanche.)

Une écharpe est bien due au service d'un bras
A qui l'on a coûté du sang et des combats.
Tenez, don Sanche.

DON SANCHE.

O ciel, quel sang, grande princesse,
Vous peut-on à ce prix donner sans allégresse?

DON LOPE, *à part.*

O faveur! ô présent à mon esprit fatal!
L'infidèle à mes yeux obliger mon rival,
Et m'avoir abusé d'une si vaine attente!
O sexe dangereux, et princesse inconstante!

THÉODORE.

Remenez-moi, don Lope. Adieu, comte.

DON LOPE.

O mon cœur!
Cessons de murmurer après cette faveur.

Je me suis plaint trop tôt; sa main avec usure
Du présent qu'elle a fait me répare l'injure.

(Ils sortent.)

DON SANCHE *seul.*

Je crains qu'on ne me joue, et que ma vanité
De l'honneur de ses vœux ne m'ait trop tôt flatté.
Quel bizarre destin peut faire qu'en même heure,
Et presque en même instant, un espoir naisse et meure?
Le présent d'une écharpe à tort m'a fait si vain,
Et l'on promet bien plus quand on donne la main.
Enfin plus je t'écoute, ô raison importune,
Et moins j'ose espérer de ma bonne fortune.
Il faut vaincre ou mourir en un dessein si beau;
Et l'Amour doit m'ouvrir son cœur ou le tombeau.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON LOPE, ÉLISE, LUCIE.

ÉLISE.

NON, non, je ne hais pas l'éclat d'une couronne,
Mais je ne puis souffrir la main qui me la donne,
Elle a mis tous mes vœux dedans le monument,
Elle dégoutte encor du sang de mon amant;
Et tout ce que l'Europe a de pouvoirs suprêmes,
Et toute la splendeur qu'en ont les diadèmes,
N'auront jamais, mon frère, assez d'éclat pour moi,
Pour tarir ni sécher les pleurs que je lui doi.

DON LOPE.

Mais ces larmes, ma sœur, détruisent une attente
Qui m'approche du trône et me promet l'infante.
Votre seule rigueur m'en retarde l'arrêt.
Si vous n'aimez le prince, aimez mon intérêt.

ÉLISE.

Quelques pressans devoirs où le sang m'intéresse,
En cette occasion pardonnez ma foiblesse;
Je ferois tout pour vous jusqu'à perdre le jour,

Hors de l'aller prier et souffrir son amour:
Je vous verrois sans joie ou régir la province,
Ou jouir des douceurs que vous tiendriez du prince.
Ce redoutable bras dont vous avez servi,
Ce cœur depuis trois ans à l'infante asservi,
Et ce sang tant de fois versé pour sa querelle,
N'ont-ils rien fait pour vous, ayant tant fait pour elle?
Et si le roi lui cherche un époux dans sa cour,
Peut-il jeter les yeux que dessus votre amour?
Je sais qu'avec plaisir l'infante vous écoute,
Qu'entre vous et don Sanche elle n'est point en doute,
Et que l'élection qu'ont faite ses appas
Diffère à s'expliquer, mais ne balance pas.
Complaisante à son frère, elle vous le fait craindre;
Mais croyez qu'en son âme elle a peine de feindre,
Qu'il fait contre ses vœux des efforts superflus,
Et ne m'obligez point à vous en dire plus.

DON LOPE.

Vous avez peu de cœur, et j'en vois peu de preuve,
Si dedans votre sein le prince ne le treuve,
Et si vous ne mettez dedans votre maison,
Par un si grand hymen, le sceptre d'Aragon.

ÉLISE.

Je prouve mieux mon cœur en dédaignant un prince
Que vous ne l'avez fait gagnant une province.
Ne mettez point en nous tant d'inégalité,
Et ne disputons point de générosité.
Ce vous est de mon cœur une assez digne preuve,
Que jamais dans mon sein le prince ne le treuve,
Et ne contracte point dedans notre maison
Un hymen que j'abhorre avec trop de raison.

DON LOPE.

O fille indigne sang des glorieux ancêtres
Dont la race à l'Espagne a donné tant de maîtres!

ÉLISE.

La guerre et ses fureurs vous ont-elles appris
A traiter une sœur avec tant de mépris?

DON LOPE.

La cour et ses douceurs vous ont-elles instruite
A d'ingrates rigueurs d'une si longue suite?

ÉLISE.

Comte, insensiblement j'aigris votre courroux.
Adieu, c'est trop combattre un guerrier tel que vous,
Qui, tout bouillant encor d'une grande victoire,
A combattre une sœur doit trouver peu de gloire.

(Elle sort avec Lucie.)

DON LOPE *seul.*

De qui peux-tu, ma flamme, implorer la faveur,
Si je tente sans fruit le secours d'une sœur,
Et si d'une réponse et si nue et si franche
Elle peut rejeter..... Mais que me veut don Sanche?
Le front n'en marque pas un esprit satisfait.

SCÈNE II.

DON SANCHE, DON LOPE.

DON SANCHE.

Avez-vous bien reçu l'accueil qu'on nous a fait?
Comte, ce terme pris pour nous ouvrir son âme

Est-il bien compatible avecque votre flamme,
Et pouvons-nous trouver dedans ce traitement
A nos communs désirs quelque éclaircissement ?

DON LOPE.

C'est beaucoup, cher ami, que d'un objet si rare
En faveur de nos vœux la bonté se déclare,
Et laisse du bonheur qu'obtiendra l'un de nous
Tous les rois de l'Europe envieux ou jaloux.
Mais dans son cœur encor mon amour ne voit goutte;
Son accueil partagé partage encor mon doute,
Et je ne puis asseoir de jugement certain
Sur le don d'une écharpe ou celui de sa main.
La raison de ce choix devant être l'arbitre,
Vous en seriez l'objet à bien plus juste titre;
L'infante de vos vœux ne pourroit s'excuser,
Mais l'Amour est aveugle et se peut abuser.

DON SANCHE.

Il vous préféreroit s'il vous faisoit justice;
Mais comme il ne voit goutte il fait tout par caprice,
Et, dans l'obscurité qu'il laisse à notre espoir,
Sur ce doute commun je revenois vous voir:
C'est la condition, comte, de notre trêve,
Que ce doute restant notre combat s'achève.
Le cœur de Théodore, encore indifférent,
Nous laisse en liberté vider ce différent.
Il faut pour cet hymen une grande victime,
Et nous ne pouvons mieux mériter son estime,
Ni moins douteusement nous assurer son cœur,
Que si de l'un de nous l'autre reste vainqueur.

DON LOPE.

L'attente est importune, et même ardeur me presse.

DON SANCHE.

Voyons donc.

DON LOPE.

Mais du roi la défense est expresse,
Et daignant pour sa fille autoriser nos vœux,
Et nous laisser l'espoir qu'il nous souffre à tous deux,
Vous savez.....

DON SANCHE.

Oui, je sais qu'il a proscrit la tête
Qui commettroit au bras l'heur de cette conquête;
Il remet à l'infante à vider ce débat,
Et d'un empire exprès nous défend le combat.
Mais.....

DON LOPE.

Mais ignorons-nous, en ce bouillant caprice,
Avec quelle rigueur procède sa justice,
Qui, marchant toujours droit, toujours également,
N'a jamais menacé ni promis vainement?
Devons-nous, quelque ardeur dont l'amour nous convie,
Exposer notre amour avecque notre vie?
Quel sera le succès que notre amour prétend,
Si du champ du combat l'échafaud nous attend?
Sa défense.....

DON SANCHE.

Où l'honneur et l'amour s'intéressent,
Toutes lois, tous respects, toutes défenses cessent.
Quand la fureur du roi seroit à redouter,
Ce que nous poursuivons nous peut-il trop coûter?
Et ne vaut-il pas mieux que notre amour s'exprime
Par un si beau combat et par un si beau crime,
Qui de nos sentimens marque toute l'ardeur,
Que par un mou respect qui sente la froideur?

Mais ce que font les rois pour imprimer des craintes,
Ces défenses souvent veulent bien être enfreintes,
Et, par raison d'état, contre de tels combats
Ils ordonnent souvent ce qu'ils n'approuvent pas.
Quand cent raisons enfin feroient à sa justice
De cet excès d'amour résoudre le supplice,
Ses propres intérêts forceroient son courroux ;
La princesse, l'état, tout parleroit pour nous ;
De trop récens travaux laissent en sa mémoire
Votre dernier trophée et ma dernière gloire,
Pour laisser immoler aux rigueurs de ses lois
Un sang pour son service exposé tant de fois :
Il en sait les ardeurs, il en connoît la flamme ;
Et, s'il vous faut enfin ouvrir toute mon âme,
La main qu'en me laissant on vous donne à mes yeux,
A rendu mon amour assez capricieux
Pour ne pouvoir languir entre son espérance
Et la crainte qu'il a de votre préférence :
J'ai fait ce que j'ai pu pour me guérir d'un mal
De qui la guérison vous ôtât un rival ;
Mais plus je le combats et plus il me possède ;
Cet aimable tourment s'accroît par son remède,
Et je connois qu'il faut, après ces vains combats,
Malgré moi le souffrir pour ne l'accroître pas.

DON LOPE.

Si trois ans de langueur, d'amoureux sacrifices,
De périls, de travaux, de respects, de services,
Et d'un dessein si haut et si bien établi,
Pouvoient de sa beauté me permettre l'oubli,
Déjà notre amitié m'auroit ôté l'idée
Que d'un si cher objet j'ai si long-temps gardée ;
Mais à ce seul penser mon courage abattu

Se trouble, se confond, sans faillir de vertu,
Et solliciteroit ma main contre moi-même
Avant que de passer à cet effort extrême:
De la vôtre, don Sanche, éprouvons donc l'effort,
Elle ne peut tuer que d'une belle mort;
Elle s'est fait priser dedans tant d'aventures,
Que les coups m'en seront d'honorables blessures.

DON SANCHE.

Par le sang que déjà la vôtre m'a tiré,
Un succès tout contraire en doit être auguré;
Mais le sort et l'amour en régleront l'issue.
Le prince vient; sortons, évitons-en la vue.
Allons faire à sa sœur connoître son pouvoir,
Et d'un noble péril tirer un noble espoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

DON PÈDRE, OCTAVE.

DON PÈDRE.

Tu vois, aux mouvemens dont mon amour extrême
Presse mon désespoir d'agir contre moi-même,
Que tout secours m'est vain, et qu'il n'est plus saison
D'accorder mon esprit avecque ma raison;
Qu'il faut être d'Amour la funeste victime,
Et subir des destins l'arrêt illégitime.
Vois qu'insensiblement, sans espoir d'aucun fruit,
Je me laisse conduire où mon feu me conduit.
Voilà sa porte; frappe, et fais sortir Lucie.

OCTAVE, *à part.*

Quelle erreur, s'il prétend voir Élise adoucie!
Mais ne témoignons rien qui me rende suspect.

DON PÈDRE.

ppe avec moins de bruit.

OCTAVE, *à part.*

O le lâche respect !

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LUCIE.

LUCIE.

'est-ce, seigneur? O ciel! quelle est votre foiblesse?

DON PÈDRE.

›cure-moi, Lucie, un mot de ta maîtresse.

LUCIE.

us connoissez l'ingrate, et vous savez.....

DON PÈDRE.

Va tôt:

t'en excuse point, je ne lui veux qu'un mot.

(A part.) (Lucie sort.)

ıelle stupide crainte à sa porte m'attache!
le faut avouer, un amant est bien lâche!
faut pour bien aimer un cœur bien abattu;
xerce en ce respect une folle vertu,
.....

LUCIE, *revenant.*

J'en prévoyois bien cette ingrate réponse.
'ecque déplaisir, seigneur, je vous l'annonce.
ınsensible, d'un air vain et plein de fierté,
:xcuse de vous voir sur un mal de côté
ıi, si j'en puis juger, ne l'incommode guère.

DON PÈDRE.

L'intérêt qui m'amène est celui de son frère.
Lucie, encore un coup, au nom de cet amour,
Dont la fatale ardeur me coûtera le jour,
Fais que tant de rigeuur pour un moment s'apaise;
Je ne l'entretiendrai de rien qui lui déplaise;
Je lui veux seulement offrir près de ma sœur,
Pour l'intérêt du comte, et mes soins et mon cœur.

LUCIE.

Je retourne tenter cette humeur indocile,
Mais je n'espère pas de la voir plus facile.
(Elle sort.)

DON PÈDRE.

Justes ressentimens tout près de m'emporter,
Mouvemens qui pressez ma fureur d'éclater,
Tentons auparavant tout le respect possible,
Et souffrons jusqu'au bout de cette âme invincible.
Tel effort, dont parfois on ne s'est rien promis,
A des succès heureux, et vainc des ennemis.
(Lucie revenant.)
Eh bien?

LUCIE.

Entreprenez une roche, une souche,
Plutôt que d'espérer un bon mot de sa bouche;
Pour toute courtoisie elle m'a reparti
Qu'elle est incommodée et don Lope sorti.
C'est un mépris étrange, et vous êtes à plaindre.

DON PÈDRE.

Ah! c'est trop de foiblesse, et c'est trop me contraindre!
Méprisons cette ingrate après tant de mépris,
Et ressens-toi, mon sang, du sein où je t'ai pris.

SCÈNE V.

ÉLISE, *sur sa porte*, DON PÈDRE, OCTAVE, LUCIE.

DON PÈDRE.

Eh bien, superbe, eh bien, il faut reprendre une âme
Sur qui vous exerciez un empire de flamme,
Que vous deviez au sort plus qu'à votre beauté,
Et qui n'étoit à vous que par ma lâcheté;
Il faut rentrer au rang où le ciel m'a fait naître;
De votre esclave il faut devenir votre maître;
Et, n'obéissant plus qu'aux lois de la raison,
Du mal que vous feignez tirer ma guérison.
J'ai contre l'ascendant sous qui vous êtes née
Voulu prêter la main à votre destinée,
Et, pour vous élever en un rang glorieux,
Essayer de forcer l'influence des cieux;
Mais je vois bien qu'en vain tout notre effort s'obstine
A corrompre l'instinct où la naissance incline;
Sa force nous entraîne, on ne peut la dompter;
Né pour ramper par terre, on répugne à monter.
Faites un grand trophée, et rendez-vous insigne
Par le mépris des vœux dont vous n'êtes pas digne:
On portera bien haut ce mépris effronté,
Et vous aurez grand lieu d'en faire vanité!
Vos yeux vous soumettront assez d'autres provinces,
Tous les jours à vos pieds ils abattront des princes;
Des rois et des états sont leurs moindres butins,
Et de toute l'Europe ils feront les destins.
O ridicule orgueil, et vanité frivole!

On est souvent de soi l'idolâtre et l'idole;
Et tels s'osent flatter de l'espoir d'un grand bien,
Et conçoivent beaucoup, qui ne produisent rien.

ÉLISE.

Vous jouez un indigne et lâche personnage,
Prince; à quoi tant de bruit? suivez votre courage.
Dans ce juste courroux trouvez votre repos,
Et ne perdez point tant d'inutiles propos.

(Elle sort.)

LUCIE.

Dieux!

(Elle sort.)

DON PÈDRE.

Je ne les perds pas, s'ils peuvent vous déplaire;
La raison me les dicte, et non pas la colère,
Et toutes vos faveurs ne rapprocheroient pas
Ce cœur qui se dérobe à vos foibles appas.
J'ai fait des lâchetés, vous en avez fait gloire,
Vous m'avez défendu jusqu'à votre mémoire;
Je n'ai plus de devoirs à vous sacrifier,
Je vous obéirai jusqu'à vous oublier,
Jusqu'à ne vous souffrir ni vous ni votre frère,
Que pour le desservir et vous être contraire,
Que pour vous détester, et de tout mon effort
Mettre vos jours en butte à tous les coups du sort.
Don Lope est seulement ce que je l'ai fait être;
Les moyens s'offriront, ou je les ferai naître,
De le mettre aussi bas que j'ai su l'élever,
Et détruire un destin que j'allois achever.

OCTAVE.

J'ai bien peine à vous croire, et l'amant qui menace
Tout en injuriant est prêt à faire grâce.
Le temps.....

DON PÈDRE.

Ne me crois pas sorti du sang du roi,
Si tu me vois jamais rengager sous sa loi.

OCTAVE.

Vous vous affranchiriez d'une triste aventure.

DON PÈDRE.

J'en tiendrai le serment jusqu'à la sépulture,
Et si je n'accomplis ce que je te promets,
Si dans mon souvenir Élise entre jamais,
Si je vois plus Élise, et si jamais Élise
Avec tout son orgueil a droit sur ma franchise,
Après tant de mépris indignement soufferts,
Puisse une infâme main m'affranchir de ses fers,
Et, sur un échafaud faisant tomber ma tête,
A sa présomption dérober ma conquête.
Si l'on veut m'obliger, que dans tout l'Aragon
On supprime d'Élise et l'idée et le nom;
Qu'aucun ne me la nomme et surtout ne s'avise
De me tenir au rang des prétendans d'Élise:
Élise, cet objet autrefois mon vainqueur,
Me blesse autant les yeux qu'elle blessoit mon cœur;
J'abhorrerois Élise à tous mes vœux soumise,
Le ciel par sa bonté me préserve d'Élise!

OCTAVE.

Quoi! tant nommer Élise et détester sa loi!

DON PÈDRE.

Je mets par ce moyen toute Élise hors de moi,
La chasse d'une place injustement acquise,
Et de mon souvenir efface toute Élise:
Je renonce aux états dont je dois hériter,
S'il m'en souvient jamais que pour la détester.

Ce feu que je nourris et que je dissimule,
Pour être trop couvert sensiblement me brûle!
Oui, je l'aime, Cynthie; oui, je l'aime, et ma foi
N'a demandé du temps pour s'expliquer au roi,
Qu'à dessein de servir mon frère auprès d'Élise,
Et que pour détourner d'une seconde prise
Ces cœurs impatiens, ces rivaux généreux,
Encore tout bouillans de l'espoir de mes vœux;
Car tu sais que le roi, craignant que leur querelle...

SCÈNE VII.

DON LOPE *en désordre*, THÉODORE, CYNTHIE.

DON LOPE.

Don Sanche est mort, madame.

THÉODORE.

O funeste nouvelle!
Don Sanche est mort, cruel! et sans ressentiment
Tu m'oses annoncer la perte d'un amant!
Et ce coup en ces lieux peut souffrir ta présence!

DON LOPE.

Je ne vous en ai pu dérober la vengeance,
Et puisque votre choix paroît par ce regret,
(Tirant son épée.)
Ce fer.....

THÉODORE.

Attends, cruel, tu prends mal mon secret:
Cet amant que je plains par ce regret extrême,
Cet amant que je plains, barbare, c'est toi-même.
Sais-tu pas...

DON LOPE.

Oui, je sais la défense du roi,
Qu'un mot est en sa bouche une immuable loi,
Et qu'à l'avoir enfreinte il y va de ma tête.
Mais je meurs trop heureux après votre conquête.
Quelque évident péril que je coure en ces lieux,
Je ne puis trop payer cet aveu glorieux.

THÉODORE.

Pourquoi remettre au sort de ce combat funeste
La conquête d'un cœur qu'en vain on te conteste?
Combien depuis trois ans mes yeux et mes soupirs
Ont-ils dû clairement t'expliquer mes désirs!
Mais il n'est pas saison que je t'en entretienne.
Va-t'en, sauve ma vie en conservant la tienne.
Va, ne t'expose pas aux premiers mouvemens
Que le roi peut permettre à ses ressentimens.
En ses plus favoris il veut que sa puissance
Rencontre du respect et de l'obéissance:
Ta tête auprès de lui n'est pas en sûreté,
Je connois sa justice et sa sévérité;
Attends que sa fureur soit un peu dissipée.
Va, le temps et mes pleurs.....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; DON PHILIPPE, GARDES.

DON PHILIPPE.

Comte, rendez l'épée.

DON LOPE.

J'obéis.

THÉODORE.

O combat funeste à mes souhaits!

DON PHILIPPE.

Gardes, conduisez-le dans la tour du palais.

DON LOPE.

J'ai vainement, grand roi, combattu la licence
Qui nous a fait armer contre votre défense;
Mon respect a tenté des efforts superflus;
Don Sanche absolument....

DON PHILIPPE.

Je ne vous entends plus.
Allez, et seulement disposez votre tête
A l'exemple qu'en vous ma justice s'apprête.

THÉODORE.

Seigneur.....

DON PHILIPPE.

Et vous, pour qui cent rois ont soupiré,
Faites choix d'un amant dont je sois révéré,
Et tenez-en l'amour et la foi pour suspecte,
S'il ne sait m'obéir et s'il ne me respecte.

(Il sort.)

THÉODORE.

Hélas! si de ce choix on frustre mon désir,
Je n'ai plus ni d'amour ni d'amant à choisir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON LOPE, *dans la chambre où il est arrêté;* ÉLISE.

DON LOPE.

Aurez-vous pleinement satisfait votre envie,
Quand vous aurez détruit ma fortune et ma vie?
L'une et l'autre, ma sœur, sont prêtes d'expirer.
Je n'espérois qu'en vous, je n'ai plus qu'espérer.
Elles ne valent pas un mot, une prière;
Vous feriez violence à votre humeur altière,
Et pour vous obliger à ce sensible effort,
Il vous faut un sujet plus pressant que ma mort.

ÉLISE.

Quand vous me reprochez que du sang qui m'anime
Je ressens trop la force et soutiens trop l'estime,
Je ne vous conçois plus dans cet illustre rang,
Où vous portiez si haut l'honneur du même sang,
Et vous trouvant vous-même à vous-même contraire,
En mon frère aujourd'hui ne connois plus mon frère.
Un si vaillant guerrier que vous l'aurez été
Peut-il rien souhaiter par une lâcheté?
Un si généreux frère, et du sang de Cardone,

Peut-il rien accepter que l'honneur ne lui donne?
Et vous voulez tenir et l'infante et le jour
D'une lâche foiblesse et d'un honteux amour?
Vous m'appelez ingrate, orgueilleuse, inhumaine,
Si je ne me soumets à l'objet de ma haine,
Et n'immole à ses vœux tout le ressentiment
Que me laissent l'amour et la mort d'un amant.
J'embrasserois la mort avec plus d'allégresse
Que je ne commettrois cette indigne foiblesse.
Je dois tout et puis tout pour le nœud qui nous joint;
Mais pour des lâchetés ne m'en demandez point.
On n'exéoute pas toujours comme on menace;
On commande parfois afin de faire grâce.
Vos services du roi fléchiront le courroux;
Les rebelles vaincus lui parleront pour vous;
Il vous doit conserver s'il ne veut se détruire,
Ou d'une rude atteinte ébranler son empire.
Si le prince me tient pour un objet d'horreur,
S'il me hait en effet j'aigrirois sa fureur;
S'il m'aime, il doit pourvoir où cet amour l'invite,
Et s'employer pour vous sans qu'on l'en sollicite.
Ainsi je ne ferois que perdre un lâche soin,
Puisque je le prîrois sans fruit ou sans besoin.

DON LOPE.

Bien, laissez-moi mourir, croyez votre courage.

ELISE.

Mourant, je vous suivrai; je ne puis davantage.
Celui dont sur mon cœur l'amour fut impuissant,
Et que je n'ai pu voir soumis ni languissant,
Sans une aversion pour lui si violente,
Ne me verra jamais à ses pieds suppliante;
Et je conserverai cette noble fierté,

Qui ne lui put sur moi souffrir d'autorité.
Forcez cette foiblesse, elle vous seroit vaine.

SCÈNE II.

LES MÊMES; DON PHILIPPE, GARDES; *ensuite* THÉODORE, CYNTHIE, LUCIE.

DON LOPE.

Quelle bonté, seigneur, en ce lieu vous amène?
Vous, voir un criminel, vous dedans ma prison!

DON PHILIPPE.

Je plains votre malheur, comte, et j'en ai raison;
A votre seul renom toute l'Europe tremble;
Il fait plus pour l'état que tout l'état ensemble.
Par vous l'Espagne est calme, et le More aujourd'hui
Respecte un souverain dont vous êtes l'appui:
La preuve de valeur que vous avez rendue
A réduit une ville à démentir sa vue:
Pour ce qu'a fait ce bras en ce célèbre emploi,
La plus crédule oreille à peine a de la foi;
Vous me rendez Valence, et par cette conquête
Ma couronne ébranlée est encor sur ma tête;
Je vous en dois le prix, vous l'avez demandé:
C'est mon sang, c'est ma fille, il vous est accordé;
Oui, Théodore est vôtre, et ma reconnoissance
N'a contre cet hymen excuse ni défense,
Et je veux qu'à l'instant vous vous donniez les mains.

DON LOPE.

Moi, seigneur!

ÉLISE.

O monarque, honneur des souverains!

DON PHILIPPE.

Oui, vous; mais de ce prix payant votre conquête,
A ma justice aussi vous devez votre tête.
Et vous n'avez pas dû perdre le souvenir
Qu'aussi bien qu'à payer je suis juste à punir.
Vous savez mon serment; vos désobéissances
Ont sans le respecter violé mes défenses :
Les soins et les devoirs rendus à mes états
Du respect de mes lois ne vous dispensent pas.
Je sais que votre chute ébranle ma couronne;
J'en perds en vous perdant la plus ferme colonne,
Je me prive d'un gendre, et perds en lui l'espoir
De voir où l'on m'ignore étendre mon pouvoir :
J'ai plus de part que vous dedans votre supplice;
Mais contre son sang propre un roi doit la justice.
Quand l'infante devoit régler votre débat,
Contre mon ordre exprès vous rendez un combat;
Vous croyez qu'il suffit, pour mépriser son prince,
D'avoir accru sa gloire et sauvé sa province :
Non, non, je suis roi, comte, et ce combat fatal
Attaquoit mon pouvoir plus que votre rival.
Je ne puis balancer au châtiment d'un crime
Où mon autorité voit blesser son estime;
Et mon règne est injuste, et j'y dois renoncer,
Si je ne sais punir comme récompenser:
Don Sanche comme au crime auroit part au supplice,
Si sa mort ne l'avoit soustrait à ma justice ;
Ainsi de mon arrêt évitant la rigueur
La défaite est plus douce au vaincu qu'au vainqueur.

DON LOPE.

Si les lois de l'honneur, sire, en cette occurrence
Sur celles de l'état n'ont point de préférence,

Si l'appel de don Sanche et ses empressemens,
Enfin si de jaloux et nobles mouvemens
Pour le plus digne objet que l'univers estime,
Ne sont dignes de grâce et n'excusent mon crime,
J'attends avec respect l'arrêt que vous rendrez,
Et porterai ma tête où vous l'ordonnerez.

DON PHILIPPE.

Dessus un échafaud, comte : on vous le prépare.

ÉLISE.

O sévère justice et vertu trop barbare!
Des jours si glorieux que vous voulez ravir
Refroidiront, seigneur, l'ardeur de vous servir.
Quoi! le jour d'un hymen, le jour qu'à sa victoire
On doit des échafauds de triomphe et de gloire,
Tout brillant de la pompe où l'élève le sort,
Un bourreau par votre ordre en dresse un pour sa mort,
Et doit de son vengeur priver votre province!

DON PHILIPPE.

Je n'ai point condamné vos rigueurs pour le prince;
J'ai cru que vous pouviez au meurtrier d'un amant
Faire sans injustice un si dur traitement.
Souffrez-moi l'équité que j'aime où je la trouve,
Et que contre mon sang en vous-même j'approuve;
Qui présent et si cher ne m'a pas respecté,
Et ne défère pas à mon autorité,
Éloigné de ma vue a dedans sa victoire,
Plus que mon intérêt considéré sa gloire;
Qui, sujet seulement, m'a pu désobéir,
Gendre un jour, se pourroit résoudre à me trahir,
Et par ce rang illustre acquis dans ma famille,
Aspirer à mon trône aussi-bien qu'à ma fille;

Je protége l'état contre son défenseur,
Et dedans son appui je crains son ravisseur.

DON LOPE.

Si de cet attentat mon roi me croit capable,
Qu'on me mène à la mort, gardes, je suis coupable;
Je garde trop long-temps le sang que je lui doi :
Un bon sujet doit tout au repos de son roi.
Je dois à ce soupçon ma tête en sacrifice :
Mon propre bras, grand prince, en fera-t-il l'office?
Fera-t-il choir aux pieds de votre majesté
Cette victime due à votre sûreté?
Par un fréquent usage où ses emplois l'instruisent,
Il sait bien mettre à bas les têtes qui vous nuisent;
Vous n'avez rien haï qu'il n'ait bien su ranger;
Il ne pardonne point quand il faut vous venger.

(Théodore, Cynthie, Lucie, entrent.)

(A Théodore.)

Adieu, de mon destin trop digne souveraine,
De ma témérité je vais porter la peine;
On ne l'a pu souffrir, madame, et mon orgueil
Me fait moins mériter votre lit qu'un cercueil;
Pour me perdre il est vain de chercher d'autre crime,
Quand mon ambition rend ma mort légitime;
Et je fus criminel sitôt que je vous vis,
Car mes jours à l'instant vous furent asservis;
Dès ce fatal moment je cédai sans défense
Au beau feu qui me brûle et qui fait mon offense;
Je conçus des pensers que je devois bannir,
Et sans autre prétexte on eût pu m'en punir;
J'approuve que mon sang de ce crime me lave,
Mais au moins souffrez-moi de mourir votre esclave;
Cent rois pourroient prétendre à cette qualité,

Mais nul n'aura pour vous tant de fidélité,
Et jamais passion avec tant de silence
N'exerça tant d'empire et tant de violence.

THÉODORE.

Jusqu'ici ce grand cœur qui sort de votre sang
A satisfait mon sexe et soutenu mon rang,
Et contre les devoirs que l'amour en exige
A fait tous les efforts où l'un et l'autre oblige;
Non qu'il fût insensible, hélas! il a brûlé,
Il a conçu des vœux, mais il n'a point parlé;
Et, par un noble orgueil, a trop long-temps remise
La déclaration que vous m'avez permise:
Mais aujourd'hui, seigneur, aujourd'hui que je vois
Que la mort est le prix de qui combat pour moi,
Cet orgueil me sied mal, et je suis une ingrate
Si mon cœur ne s'explique et mon amour n'éclate.
Je le puis avouer, vous me l'avez permis,
Don Lope m'a vaincue avec vos ennemis;
Par le sang qu'il versoit il allumoit ma flamme,
Chacun de ses progrès l'avançoit en mon âme;
Mon estime en secret couronnoit ses combats,
Il accroissoit mes vœux accroissant vos états;
Et son dernier triomphe achevant ma conquête,
A la main d'un bourreau vous destinez sa tête!
Quelle équité, seigneur, doit à votre courroux
Le jour de mon hymen immoler mon époux?
Pour quel crime faut-il, et par quelle justice,
Que le jour du triomphe un conquérant périsse?
Il n'examina pas, à l'appel d'un rival,
D'un respect violé l'évènement fatal;
Il n'a pu d'un combat observer la défense;
Et tout ce qu'il a fait périt par cette offense:

Ah ! que ce coup, seigneur, blessera vos états !
Que sa tête tombant fera tomber de bras !
Que sa mort saignera dans les plus grandes âmes,
Et que de vous servir elle éteindra les flammes,
Si l'ardeur n'en produit qu'un espoir si douteux,
Et l'ombre d'une offense un trépas si honteux !

DON PHILIPPE.

Je dispense où je dois et le prix et la peine :
L'un n'est jamais douteux, l'autre est toujours certaine.
Le suprême art des rois et des gouvernemens
Doit rouler sans gauchir sur ces deux fondemens ;
Je marche en tous les deux d'une égale justice,
Et pour faire au loyer précéder le service,
Et payer les devoirs rendus à mes états,
Je veux que votre hymen précède son trépas ;
Mais qu'au moment aussi de ce triste hyménée,
Le glaive qui l'attend tranche sa destinée.
Recevez-en la main, et par un noble effort.....

THÉODORE, *lui prenant la main.*

Oui, je la recevrai pour le suivre à la mort,
Pour épouser en lui quelque sort qui lui vienne,
Pour porter au bourreau ma tête avec la sienne,
Pour joindre une innocente à ce cher criminel,
Et pour faire au tombeau notre hymen éternel.
Oui, je la reçois, sire, et si votre justice.....

SCÈNE III.

LES MÊMES; DON FERNAND.

DON FERNAND.

De don Lope, grand roi, différez le supplice :
Mon fils percé de coups, aux abois de la mort,

Pour le justifier fait un dernier effort,
Et ne sauroit mourir avecque l'infamie
De laisser choir sans crime une tête ennemie.

DON LOPE.

L'état lui doit vengeance, et perd par son trépas
Sa plus illustre épée et son plus digne bras.

DON PHILIPPE.

Fatale autorité par tous deux violée,
Qu'avant leur crime, hélas! ne t'ai-je dépouillée!
L'éclat et l'équité que tu dois conserver
De deux si chers appuis se doivent-ils priver?
Ou pour les conserver, s'ils ne t'ont épargnée,
Avec impunité seras-tu dédaignée?

DON FERNAND.

Faites grâce, grand prince, à d'invincibles bras
Que des siècles entiers ne vous produiront pas:
Si leur irrévérence a vos lois offensées,
Ils les maintiendront plus qu'ils ne les ont blessées;
Si je souhaite encor quelques jours à mon fils,
C'est pour le voir mourir parmi vos ennemis,
Et, de ces mêmes lois soutenant la défense,
Par une belle mort réparer son offense.

DON PHILIPPE.

Demeure inébranlable, ô constante équité,
Par qui mon nom est cher autant que redouté;
Ne souffre point de tache, et laisse à mes provinces
De si profonds respects aux ordres de leurs princes,
Que tant que leur puissance établira des lois,
L'exemple d'aujourd'hui n'arrive qu'une fois.

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, OCTAVE, DON PHILIPPE, THÉODORE, ÉLISE, DON LOPE, DON FERNAND, CYNTHIE, LUCIE, Gardes.

LUCIE.

Ah ! madame, le prince, en sa juste colère,
Vient demander au roi la mort de votre frère,
Et, se pouvant sur lui venger avec éclat.....

DON PÈDRE.

Enfin je sors vainqueur d'un si rude combat,
Sire, un illustre effort qui me rend ma franchise,
A détruit en mon cœur tout l'empire d'Élise;
D'un généreux dédain j'ai vaincu ses mépris ;
J'ai de sa tyrannie affranchi mes esprits,
Et viens solliciter la foi qui vous engage
A la fin que j'obtiens d'un si lâche servage;
Vous m'en devez le prix, vous me l'avez promis.

DON PHILIPPE.

Les rois doivent la foi même à leur ennemis.
Oui, je vous la dois, prince, et ma propre couronne
Ne se dispense pas du choix qu'elle vous donne;
De mes vieux ans encor j'immolerois le cours,
Pour un repos si cher que celui de vos jours.

DON PÈDRE.

Mon souhait est plus juste, et ne veut pour salaire
De l'oubli de la sœur que la tête du frère.

DON PHILIPPE.

Oui, son trépas est juste; oui, gardes, de ce pas.....

DON PÈDRE.

Je demande sa tête et non pas son trépas;
Je demande, seigneur, sa tête triomphante
Sous un heureux hymen des baisers de l'infante,
En qui votre couronne ait un illustre appui,
Et votre grâce enfin pour don Sanche et pour lui.

DON LOPE.

O générosité qui n'eut jamais d'exemple!

DON FERNAND.

O du cœur d'un grand prince épreuve la plus ample!

DON PHILIPPE.

Relâche, ma vertu, d'un pouvoir rigoureux
A la faveur d'un fils et d'un fils généreux.
Le rang des criminels t'est une douce amorce;
Trop sévère équité, suspends ici ta force,
Et laisse ta balance incliner une fois
Plus devers la douceur que la rigueur des lois.
Oui, prince je fais grâce à deux cœurs invincibles,
Que je ne puis m'ôter sans des douleurs sensibles,
Et confirme l'arrêt du lien éternel
Qui met dans ma famille un si cher criminel.
Vous aidez ma clémence, et malgré ma menace,
Je suis ravi, mon fils, de vous devoir leur grâce,
Et vers ce cher pardon n'osant se relâcher,
Mon cœur avec plaisir se le voit arracher:
Puisqu'un si doux succès finit ces aventures,
Qu'on veille sur don Sanche et soigne à ses blessures;
De sa valeur, Fernand, conservez-moi l'appui,
Et mes soins veilleront et pour vous et pour lui.

DON FERNAND.

Si d'un péril si grand son bonheur le délivre,
C'est pour mourir pour vous qu'il tâchera de vivre,
Et pour payer d'un bras qu'un seul Lope a dompté
La grâce que j'obtiens de votre majesté.

DON PÈDRE, *à Élise.*

Eh bien, inexorable, êtes-vous satisfaite
De l'importunité dont je vous ai défaite?
Et le barbare effort que j'ai fait sur mon cœur
A-t-il quelque rapport avec votre rigueur?
Oui, par-là seulement ce cœur vous pouvoit plaire,
Vous voyez avec joie une perte si chère;
Mais exerçant sur moi cet effort rigoureux,
J'ai renoncé, barbare, à bien plus qu'à vos vœux.
D'un succès malheureux mon transport me délivre;
Mais je n'ai pas promis de me taire et de vivre,
Mais je n'ai pas promis de survivre un amour
Sans qui je hais l'éclat et du trône et du jour:
Pour vous prouver, ingrate, une si belle flamme,
Je voudrois perdre plus que du sang et qu'une âme:
Quelque ferme dessein que j'aie pu former,
Rien ne peut m'obliger à vivre sans l'aimer.

ÉLISE.

Cesse, vieux souvenir qu'une injure me laisse;
Ombre de don Louis, pardonne à ma foiblesse;
Laisse passer un cœur trop constant et trop fier
Du tombeau qui t'enferme au sein de ton meurtrier:
J'ai tenu trop long-temps contre un amour si rare;
Contre tant de bonté la constance est barbare.
Vivez, prince, vivez sous un destin plus doux:
Ne mourez point pour moi qui veux vivre pour vous.

Si le roi, si l'état à nos vœux n'est contraire,
Vous acquérez la sœur en conservant le frère,
Et vous gagnez un cœur que votre autorité
Avec tout son éclat n'auroit jamais dompté.

DON PÈDRE.

Vous, ma princesse, vous, à mes vœux exorable!
La fortune à ce point m'est-elle favorable?
(A don Philippe.)
De don Lope en mon sang expiez le forfait,
Je ne puis plus, seigneur, mourir que satisfait.

DON PHILIPPE.

Non, non, prince, vivez; votre amour a des charmes
Qui forcent tout obstacle et m'arrachent les armes.
Je consens à vos vœux le prix qui leur est dû,
Et souscris à l'arrêt que vous avez rendu.
Perdre un si noble sang que celui de Cardone
Seroit avec douleur affoiblir ma couronne.
(A don Lope.)
Théodore est à vous; donnez-moi des neveux
Dignes et d'un hymen et d'un jour si fameux.

DON LOPE.

A quels périls, grand roi, puis-je exposer ma vie,
Où l'heur que je reçois ne soit digne d'envie?
Et vous, prince, quel sang, après tant de bontés,
Peut.....

DON PÈDRE.

J'ai moins fait pour vous que vous ne méritez.

DON PHILIPPE.

O ciel! dont les décrets règlent nos destinées,
Donne d'heureux succès à ces deux hyménées.

FIN DE DON LOPE DE CARDONE.

L'ILLUSTRE AMAZONE,

TRAGÉDIE.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR AMARILLIS

ET SUR L'ILLUSTRE AMAZONE.

DANS le discours préliminaire de l'une des éditions d'*Amarillis*, on lit : « Il y a dix-huit à vingt ans que feu M. Rotrou ébaucha cette pastorale, et il se proposoit dès lors de la donner au théâtre ; mais comme ce genre dramatique n'étoit guère du temps, il s'avisa de l'habiller en comédie, et la fit mettre depuis au jour sous le titre de *Célimène*. Depuis la mort de ce célèbre auteur, quelques-uns de ses amis ayant rencontré le premier crayon de sa pastorale imparfait, ont cru que c'étoit un ouvrage qui pourroit plaire au public, pourvu qu'il fût achevé par quelque agréable plume.

Un bel esprit (Tristan), à leur prière, fit les stances, les scènes des satyres, et quelques autres endroits que vous verrez ; si bien que c'est ici un tableau où deux différens pinceaux ont contribué et fait une union assez belle, puisque généralement le peuple et la cour y trouvent beaucoup de divertissement, et confessent que c'eût été dommage que cette pastorale n'eût point été mise en lumière. »

Nous avions annoncé dans la notice sur *Célimène*, tome II de cette édition, que, sur ce même sujet de *Célimène*, Rotrou avoit composé une pastorale que nous promîmes alors à nos souscripteurs. Nous nous mettions en devoir de remplir cet engagement, quand nous nous aperçûmes, en comparant Amarillis à *Célimène*, que ces deux pièces étoient identiquement la même, presque scène par scène, avec les seules différences que les morceaux de chant qui y sont intercalés et plusieurs dialogues de satyres ont dû y apporter. Or ces morceaux ajoutés n'étant point de Rotrou, mais de Tristan, nous n'avons pas cru devoir en surcharger notre édition.

Cependant nous éprouvions le regret de

paroître manquer à nos obligations envers le public, en ne lui donnant pas le nombre de pièces de Rotrou annoncé par notre prospectus, lorsque M. de Soleine nous apprit qu'il possédoit une pièce inédite de cet auteur, en nous offrant de nous la communiquer; et c'est à l'obligeance de ce bibliophile éclairé que nous devons le double avantage de compléter notre édition en publiant une pièce inconnue de Rotrou.

Beauchamps, dans ses *Recherches sur les théâtres de France*, et les frères Parfait, dans leur *Histoire du théâtre françois*, citent dans la nomenclature des pièces de Rotrou, en outre des trente-cinq qui composent notre édition, le six pièces suivantes qui lui sont attribuées, et qu'ils n'ont pu, disent-ils, se procurer : *Lisimène*, la *Thébaïde*, *Don Alvare de Lune*, *Florante* ou les *Dédains amoureux*, l'*Illustre amazone*, et *Amarillis*. Cette dernière est imprimée; il en existe même plusieurs éditions; les cinq autres ne l'ont point été : le seul manuscrit de l'*Illustre amazone* existe à la bibliothèque royale, et c'est sur une copie de ce manuscrit confié par M. Cappe-

ronnier, copie que possède M. de Soleine, que notre édition est collationnée.

Nous n'affirmerons point l'authenticité de cette tragédie, puisqu'elle n'a été citée par les bibliographes ci-dessus nommés que comme une de celles qui sont *attribuées* à Rotrou. Cependant tout nous porte à croire qu'elle est réellement de cet auteur. Elle est évidemment de son temps, et aucun de ses contemporains n'en a réclamé la propriété. Ensuite, sans prétendre la mettre au niveau des meilleures pièces de Rotrou, du moins nous accordera-t-on qu'elle est supérieure au plus grand nombre de ses pièces médiocres. Le style peu châtié de l'*Illustre amazone*, et quelques rimes inexactes qu'elle contient, ne prouveroient peut-être que la rapidité avec laquelle elle a été composée, sans que l'auteur ait eu le temps d'y faire les corrections convenables : telle qu'elle est néanmoins, il est peu de poëtes contemporains de Rotrou à qui l'on puisse l'attribuer.

Dans le manuscrit qui nous a été communiqué, la tragédie est précédée d'une épître dédicatoire à Fouquet, et d'un argument en latin peu élégant, contenant le sujet de l'ou-

vrage, et tiré probablement de quelque ancienne légende. Nous croyons devoir donner ici une traduction de ce trait d'histoire peu connu, et que l'auteur a suivi exactement. Le président Fauchet (*Antiquités françoises*, liv. IV, ch. XVIII) rapporte en peu de lignes le même fait, qu'il date de l'année 593.

ARGUMENT.

On trouve ici un nouvel exemple donné par notre jeune vierge de cette force d'âme qui, pour avoir été si éclatante dans la personne de Judith, n'est pas moins sublime chez notre héroïne, et ne mérite pas moins notre admiration. L'une, en arrachant la vie à Holopherne, rendit la paix à ses concitoyens assiégés; l'autre, par la mort d'Amalon, duc de Bourgogne, mit son propre honneur à couvert des dangers qui le menaçoient. Il sera donc permis de donner le même nom (de Judith) à celle qui, animée de la même inspiration que reçut celle qui l'a précédée, nous a transmis un monument semblable de généreux courage.

Notre Judith avoit été fiancée à Flaucat, lorsqu'Amalon étant devenu amoureux d'elle, et s'étant entendu avec son père Lévigilde, obtient de ce dernier une nouvelle promesse de mariage. Le duc (Amalon) alors répudie sa femme Clotilde, afin de pouvoir exécuter ce projet.

Cependant Judith, calme au milieu des dangers qui la menacent, est mise en prison. Son père emploie tour à tour la douceur et la menace; le duc cherche à lui faire partager ses sentimens sans obtenir un plus heureux succès, la jeune fille restant indifférente à l'attrait des grandeurs comme aux coups de la mauvaise fortune. Froissée au milieu de cet orage de passions, que lui reste-t-il à faire ?

Flaucat, enflammé du désir de venger celle qui lui avoit été promise, et Sigismond (frère de Clotilde), pénétré de l'injure faite à sa sœur, se réunissent à quelques amis pour conspirer la perte du duc. On prépare un breuvage empoisonné, on le présente à Amalon parmi les coupes du festin nuptial;

mais la conspiration a été découverte par Ébroin; l'effet en retombe sur l'un des auteurs, et Auroute boit la coupe pour éviter le supplice. Flaucat est arrêté, Sigismond prend la fuite espérant combattre par les armes celui dont il n'a pu se débarrasser par le poison.

Cependant Amalon s'endort sur l'espérance de punir ce crime, et il essaie d'employer la violence envers la jeune fille: mais il ne peut vaincre par la crainte celle qu'il lui avoit été impossible de corrompre par ses caresses; car Judith, armée d'un poignard, se jette sur le duc, le frappe et s'échappe audacieusement au milieu des gardes sous les armes. O grandeur des richesses de la science et de la sagesse de Dieu! Le duc, près de rendre les derniers soupirs, est agité par l'aiguillon de sa conscience: il pardonne à ses ennemis, veille au salut de Judith, lave de son sang les souillures qui tachoient son âme criminelle, et meurt entre les bras de Sigismond, qui fut naguère son ennemi. Amalon laissa après lui une odeur de sainteté.

ACTEURS.

AMALON, duc de Bourgogne, amoureux de Judith.
CLOTILDE, femme d'Amalon.
SIGISMOND, frère de Clotilde.
LÉVIGILDE, père de Judith, et oncle d'Amalon.
JUDITH, promise à Flaucat.
FLAUCAT, amant de Judith, et confident d'Amalon.
AURONTE, ami de Flaucat, et confident d'Amalon.
ADÉLAIRE, ami de Sigismond.
ÉBROIN, confident d'Amalon.
CASSANDRE, suivante de Clotilde.
UN PAGE.

La scène est à Dijon.

L'ILLUSTRE AMAZONE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAUCAT, AURONTE.

AURONTE.

MODÉREZ les transports de ce feu turbulent :
Qui veut se bien venger doit être un peu plus lent.
Quand le bras veut agir avec quelque assurance,
Il tient long-temps son coup et sa main en balance.
La Colère et l'Amour ont un bandeau tous deux
Qui nous ôte les mains en nous couvrant les yeux.
Leurs premières vapeurs excitent des tempêtes
Dont souvent le carreau retombe sur nos têtes;
Et ces traits qu'en un autre on croit être portés
Ne blessent que le bras qui les a mal jetés.

FLAUCAT, *préoccupé.*

Pour une amante esclave est-ce assez qu'on soupire?
Sont-ce de vains soupirs que mon devoir désire?
Pendant qu'elle gémit en ces sombres enfers,

Est-ce assez ? mes soupirs briseront-ils ses fers ?
Mes pleurs effacent-ils cette honteuse injure
Dont la secrète voix m'accuse de parjure?
Non, non, foibles enfans d'une molle vertu,
Inutils avortons d'un courage abattu,
Sanglots, soupirs, rentrez au sein de votre père;
Je sens que votre cours affoiblit ma colère:
J'ai besoin pour m'aigrir de toutes mes douleurs,
Et j'en vois la moitié dissipée en mes pleurs.
Et toi, cœur aveuglé, sors, sors de ce nuage,
Reprends ta liberté pour voir ton esclavage;
Va peser désormais le poids de tes raisons
Et ta belle prudence au fond de ces prisons
Où le cruel tyran, par une rage extrême,
Fait gémir dans les fers la moitié de toi-même.
Hélas! on y traînoit ta plus belle moitié,
Et l'autre étoit alors sans douleur, sans pitié.
Quoi! je l'ai pu souffrir! quoi! Judith outragée,
Outragée à mes yeux sans en être vengée!
Quel charme, malheureux, a retenu ta main,
Pour épargner le prince et son père inhumain?

AURONTE.

Cette ardeur dont ton âme étoit lors enflammée
Auroit eu peu d'éclat et beaucoup de fumée:
Cet orage en ces lieux n'eût jamais éclaté
Que pour perdre celui qui l'auroit excité.
Ton bras dans ce palais eût-il formé de foudre
Qui ne nous eût réduits et nos desseins en poudre?

FLAUCAT.

Tes discours désormais me semblent superflus;
A suivre mon devoir je ne t'écoute plus;
Allons, où dois-je aller? et qui des deux l'emporte?

Vengeance, Amour, des deux qui sera la plus forte?
Ma main, sur qui dois-tu frapper auparavant?
Sur les fers de Judith? sur le cœur du tyran?
Soit qu'Amalon périsse, ou que je la délivre,
Je n'ai qu'un coup à faire et ma mort le doit suivre.
Il ne me reste plus, avant que de périr,
Qu'à voir aux pieds de qui je dois aller mourir.
A quoi te résous-tu, victime infortunée?
A quel autel dois-tu porter ta destinée?
Est-ce aux pieds d'Amalon? est-ce aux pieds de Judith?
Hélas! des deux côtés je me trouve interdit.

AURONTE.

Souffre que la raison dissipe la fumée
De ce feu violent dont ton âme est charmée:
Je ne veux pas l'éteindre, il est juste, il est beau;
Mais comme il nous aveugle il nous faut un flambeau;
Sa force est inutile, il s'étouffe en sa flamme,
S'il ne luit et n'éclaire alors qu'il nous enflamme.

SCÈNE II.

LES MÊMES; AMALON, ADÉLAIRE, ÉBROIN, UN PAGE.

AMALON.

Auronte, demeurez, et vous aussi, Flaucat:
Soutenez ma douleur dans ce rude combat;
Aidez-moi, s'il se peut, à me vaincre moi-même,
Et faites que mon cœur haïsse ce qu'il aime.
Mais en vain je m'efforce, amour, de t'étouffer;
Lorsque je te combats je crains d'en triompher;
J'aime, j'aime ma honte, et mets toute ma gloire

A porter tes liens et suivre ta victoire.
Contre les rudes coups dont je me sens blesser
Si je forme un parti, c'est pour le renverser,
Et mon devoir ne trouve, en sa foible entreprise,
De place dans mon cœur qui n'ait été surprise.
Mes menaces, mes pleurs, mes regrets, mes désirs,
Ne touchent point ce cœur rebelle à mes soupirs,
Et quoi que mon amour ou ma colère fasse,
Je vois tomber leurs feux sur une âme de glace.
Eh bien, n'espérons plus, mais, cessant d'espérer,
Pour cet objet ingrat cessons de soupirer:
Écoutons ma colère, et n'empruntons les armes
Que pour mêler bientôt son sang avec mes larmes.
Mais qu'est-ce que je dis? malgré tout mon projet,
Elle est ma souveraine et je suis son sujet;
Même dans ce discours si cruel et sévère,
C'est mon amour qui parle et non pas ma colère,
Et qui, pour exprimer les ardeurs d'un amant,
Emprunte le langage et la voix d'un tyran:
Quoi que ce beau discours propose à ma vengeance,
Ma langue avec mon cœur n'a point d'intelligence.

ADÉLAIRE.

Grand prince, permettez qu'admirant la vertu
Qui se défend encor dans un cœur combattu,
Un fidèle sujet s'intéresse pour elle
Contre les vains assauts d'une flamme rebelle.
Ce seroit mal prouver notre fidélité
Que de favoriser ce monstre révolté.
Parmi tant de combats votre rare constance
Peut à juste raison flatter notre espérance.
Pouvoir tout ce qu'on veut et ne le faire pas,
La victoire à la main souffrir tant de combats...

(Sans doute ce combat vaut bien une victoire,
Et l'on peut triompher avecque moins de gloire.)
Mais épargnez, seigneur, épargnez à vos yeux
Un objet qui trahit un cœur si généreux,
En qui vos ennemis trouvent toutes leurs armes,
Dont ils portent chez vous ces funestes alarmes.
J'oserai m'expliquer si vous le permettez:
La duchesse exilée.....

AMALON.

Insolent, arrêtez.
Esprit lâche et flatteur, âme toujours masquée,
Ta pensée en ce mot s'est assez expliquée.
Cet objet odieux, et que j'ai dû bannir,
Règne encor dans ma cour et dans ton souvenir!
Rebelle, oses-tu bien porter en ta pensée
Une idole orgueilleuse à mes pieds renversée,
Adorer ses débris, et d'un zèle indiscret
Lui dresser en ton cœur un autel en secret?
Va, ne me parle plus de cette indigne femme,
Ou j'irai de ce fer la chasser de ton âme.

ÉBROIN.

Seigneur, nous devons tous respecter en vos mains
Le pouvoir qu'elles ont sur le sort des humains.
Le ciel, en produisant des têtes couronnées,
Forme de leurs plaisirs toutes nos destinées:
Ainsi cette princesse, en ce funeste état,
Doit être regardée en victime d'état;
Son sort, puisqu'il vous plaît, ne peut former pour elle
De plainte dans nos cœurs qui ne soit criminelle.
Agissez donc, seigneur; enfin contentez-vous;
Que Judith craigne un maître, ou qu'elle aime un époux.
La contrainte après tout n'est pas beaucoup fâcheuse

Qui, malgré ses refus, la force d'être heureuse.
Soit qu'elle monte au trône ou de force ou de gré,
On la verra changer sur le premier degré.

AURONTE.

Seigneur, ce conseiller dedans sa politique
Ne voit pas que l'amour n'est jamais tyrannique;
Quel que soit le pouvoir et le droit des vainqueurs,
Les vaincus sont toujours les maîtres de leurs cœurs;
Et de quelque douceur que les sceptres nous flattent,
Quels que soient les brillans dont les trônes éclatent,
Pour un esprit forcé le sceptre est un fardeau,
Et sans la liberté le trône est un tombeau.
Vous le pouvez pourtant; mais au lieu d'une reine,
Prenez garde de mettre une esclave à la chaîne,
Qu'un mal que l'on aigrit est hors de guérison,
Et que c'est l'exciter d'y verser du poison.

AMALON.

Hélas! en cet état quel conseil dois-je prendre?
Que veux-tu que j'espère, et que puis-je prétendre?
Auronte, cher Flaucat, vous seuls de mes amis
Dont jamais l'intérêt n'a troublé les avis,
Est-il dans ma couronne et d'éclat et de gloire
Qui pût récompenser cette illustre victoire,
Et dont je ne voulusse honorer le vainqueur
Qui d'un si rare objet m'apporteroit le cœur?

FLAUCAT.

Prince, le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Nous vous en répondons aux dépens de nos têtes.

AMALON.

Mais, hélas! cet espoir me flatte sans raison.
Sa haine a préféré l'horreur d'une prison,

Un cachot à mon lit, des fers à ma couronne ;
Et que puis-je espérer s'il faut qu'elle se donne ?
Toutefois, cher Flaucat, si je suis sans espoir,
Ton dessein généreux soutient mon désespoir.
Hé bien, va donc la voir ; je veux que ma puissance
Pour un dernier effort cède à ton espérance.
Parle, parle pour moi ; presse, agis, fais-lui voir
Un amant qui peut tout et ne veut rien pouvoir.
Qu'elle cesse de faire, en son humeur sévère,
Un tyran d'un époux, un bourreau de son père.
Mais, si toujours son âme est sourde à son devoir,
Qu'elle écoute mes vœux ou craigne mon pouvoir.
Tranche le mot ; n'épargne, afin de la contraindre,
Rien de tout ce qu'alors ton esprit pourra feindre ;
Dis-lui que si son cœur s'obstine en son orgueil,
Elle verra changer sa prison en cercueil.

(Il sort avec Adélaire, Ébroïn et le page.)

FLAUCAT.

Je périrai, tyran, mais, avant que je tombe,
Je saurai bien m'ouvrir et ton sein et ta tombe,
T'accabler par ma chute, et d'un œil languissant
Me voir avec plaisir m'immoler dans ton sang.
Est-il vrai, cher Auronte, ai-je pu me contraindre?

AURONTE.

Ton âme généreuse a de la peine à feindre.

FLAUCAT.

Porte, porte ta main, touche ce cœur, et voi
Par ses émotions ta puissance sur moi.

AURONTE.

L'occasion devoit accompagner ce zèle ;
Eh bien, en pouvions-nous trouver une plus belle ?

Son cœur est en nos mains; nous n'aurons qu'à penser,
Et bien choisir le lieu que nous devons blesser,
Prendre l'heure et le temps qu'un trait imperceptible
Lui porte un coup mortel d'une main invisible.

FLAUCAT.

Tu n'as plus que ce jour, on ne peut plus tarder;
Et malgré sa puissance il faut tout hasarder.

AURONTE.

Le dessein que j'ai pris n'en veut pas davantage,
Et je veux à ce soir faire éclater l'orage.
Écoute...

(Lévigilde paroît au fond du théâtre.)

FLAUCAT.

Mais voici ce père malheureux...
Le lâche!

AURONTE.

Sa rencontre est conforme à mes vœux.

FLAUCAT.

Ma colère renaît; souffre que je l'évite.

AURONTE.

Je vais l'entretenir et te rejoindre ensuite.

(Flaucat sort.)

SCÈNE III.

LÉVIGILDE, AURONTE.

LÉVIGILDE.

J'aime Flaucat, Auronte, et c'est avec pitié
Que je vois expirer une vieille amitié.
Mais j'aime beaucoup plus l'intérêt de ma fille,

Et je hais qui s'oppose au bien de ma famille.
Le choix dans les amis vient souvent du hasard,
Mais la nature en nous a la première part.
Le parti qu'elle y forme a bien plus de puissance;
Elle règne en nos cœurs par titre de naissance;
Rien ne peut ébranler son pouvoir triomphant;
Un père n'entend plus que la voix d'un enfant.

AURONTE.

Entendez-vous la voix d'une fille enchaînée
Qui gémit dans les fers où vous l'avez traînée?
Un père, devenu bourreau de son enfant,
Respecte de l'amour le pouvoir triomphant?

LÉVIGILDE.

Ah! tu m'as su toucher par où je suis sensible.
Cœur rebelle, orgueilleux, fille trop insensible!
Oui, je l'entends se rire en ces sombres enfers,
Me laissant supporter la moitié de ses fers.
Elle forme en ces lieux ses plaisirs de mes peines;
C'est moi seul qui gémis sous le poids de ses chaînes;
Je sens tomber sur moi les coups de sa rigueur,
Et ne puis la toucher qu'au travers de mon cœur.

AURONTE.

C'est être transporté d'une fureur extrême,
Quand on peut s'épargner, de se blesser soi-même.

LÉVIGILDE.

C'est être malheureux d'avoir le fer en main,
Sans pouvoir empêcher qu'il me perce le sein.

AURONTE.

Sans pouvoir?.....

LÉVIGILDE.

Et comment veux-tu que je l'évite?
Un autre le prendra s'il faut que je le quitte.

Je le verrai passer dans la main d'un bourreau
Pour emporter le père et la fille au tombeau:
Un prince, au désespoir de tout ce qu'il espère,
Pour venger son amour en armer sa colère.
Des deux extrémités que devois-je choisir ?
De peur qu'il ne le prît, il fallut m'en saisir.
Le coup qu'on ne peut fuir d'une main étrangère
Est bien plus douloureux que de la main d'un père.
Mais il faut qu'elle cède, et j'entends qu'aujourd'hui
Elle épouse le prince et le trône avec lui.
Flaucat règne en son cœur avecque trop d'empire;
J'en fis naître l'amour, mais je puis le détruire.
Je l'avoue, il est vrai, je fis naître leurs feux,
Et ma fille en l'aimant ne suivit que mes vœux.

AURONTE.

Ajoutez à cela que déjà vos caresses
Les avoient confirmés par la foi des promesses.

LÉVIGILDE.

Et j'étois près d'unir par des nœux immortels
Et leurs cœurs et leurs mains aux pieds de nos autels;
Je m'estimois heureux de donner à ma fille
Le noble rejeton d'une haute famille:
Mais le sort, qui pour nous se montre tant ami,
Ne veut pas que Judith soit heureuse à demi,
Et, quelque vain espoir que son Flaucat lui donne,
Ses fers ne sauroient plus se changer qu'en couronne:
Elle n'en peut sortir, malgré tout son orgueil,
Que pour monter au trône ou descendre au cercueil.
C'est ce qui joint en moi, dans ma juste colère,
Une main de tyran avec un cœur de père.
Qu'aurois-tu fait, Auronte, en ce pressant danger

Où la crainte et l'amour ont bien dû m'engager?
Et juge si je dois épargner la ruine
De tout ce qui s'oppose au bien qu'on me destine.

AURONTE.

Comte, je vous entends; ce Flaucat massacré
Du trône prétendu fait le premier degré.
Ses amours découverts doivent rendre nos vies
De votre heureux destin les premières hosties.

LÉVIGILDE.

Le ciel m'en est témoin; quelque heur qu'il m'ait promis,
Je ne le cherche point au sang de mes amis:
Mais je dois plus chérir ma tête que la sienne
Dans la nécessité de sa perte ou la mienne.
Qu'il cesse désormais de se faire un rival
D'un prince dont le bras lui peut être fatal.

AURONTE.

Eh bien, pour vous ôter ce prétexte frivole,
On vous rend votre fille avec votre parole.

LÉVIGILDE.

O généreux rival! ô sincères ardeurs,
Que je préférerois à toutes les grandeurs,
Si le sort, obstiné dans ce qu'il nous ordonne,
Eût laissé dans mon choix ton cœur et sa couronne!
Auronte, c'est assez : si je suis écouté,
Flaucat recevra plus qu'il ne m'aura quitté.

(Il sort.)

AURONTE, *seul.*

Crédule ambitieux, dont l'espoir trop frivole
S'attache aveuglément à la première idole,
Va, triomphe et jouis avec avidité
D'un fantôme trompeur que je t'ai présenté;

Que ton ambition toute persuadée
S'en forme avec plaisir des trônes en idée,
Et, parmi les erreurs d'un tableau si charmant,
Donne à ce grand bonheur quelque vain fondement.
Mais pendant qu'en secret le trône est ta conquête,
Donnons-nous le loisir d'en abattre la tête.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉVIGILDE, JUDITH.

JUDITH.

Ou me conduisez-vous dans ce cruel transport?

LÉVIGILDE.

Ma fille, choisissez ou le trône ou la mort.

JUDITH.

Ah! ce serait souiller le sang de votre race
De douter seulement de celui que j'embrasse,
Et je sens en secret mon honneur offensé
Quand avecque ma honte il s'est vu balancé.

LÉVIGILDE.

A quoi te résous-tu dans un choix si funeste?

JUDITH.

Le trône d'une part et de l'autre l'inceste.....
Est-il rien à choisir? Montons, puisqu'il le faut;
Allons, mon père, allons, mais sur un échafaud.
C'est là qu'on me verra régner en souveraine,
Et fouler à mes pieds le tyran et sa haine.

LÉVIGILDE.

Portes-y donc ma tête, et puise de ce flanc,
Avant qu'il soit souillé, le reste de mon sang.
Prends ce fer, tiens, barbare, et que ton bras perfide
N'aye point désormais horreur d'un parricide.
Qui me laisse le jour et me ravit l'honneur
Ne fait que prolonger son crime et mon malheur.

JUDITH.

Mon père, reprenez ce visage sévère,
Vous n'étiez pas si fort dedans votre colère;
Ces yeux ne portoient point de si dangereux coups
Quand ils étoient tantôt animés de courroux.
Mais je sens ma constance un peu moins assurée
Depuis que la nature en vos yeux s'est montrée.

LÉVIGILDE.

Perce, perce ce sein, et que mon cœur ouvert
Te fasse voir, ingrate, un cœur à découvert.

JUDITH.

Que veut-il?

LÉVIGILDE.

Que tu tranche et ma vie et les peines
Que ton sang diffamé portera dans mes veines,
Lorsque j'en sentirai la moitié dans mon sein,
Et qu'un bourreau viendra m'offrir l'autre en sa main.

JUDITH.

Mon père, l'échafaud, quand l'innocence y monte,
Est un trône pour elle et perd toute sa honte;
C'est là que la vertu se plaît à triompher,
Que sa gloire paroît plus on veut l'étouffer:
Le glaive des bourreaux, et ce coup qu'on lui donne,
Fait tomber sur sa tête une riche couronne.

LÉVIGILDE.

Quoi! ce sang signalé par tant d'exploits guerriers,
Que l'on n'a vu couler que dessus des lauriers,
Sur un triste poteau.....

JUDITH.

Dans le lit d'un infâme!
Désirs ambitieux, abandonnez cette âme;
Élevez un moment ce voile malheureux
Dont vous avez couvert un trône si honteux.
Que si vous avez fait ces amours innocentes
Dont vous flattiez l'espoir de nos chastes attentes,
Que votre main puissante à ce funeste état
Oppose en même temps les vertus de Flaucat.

LÉVIGILDE.

Aveugle, c'est en vain que ton âme l'adore.
Je te l'ai déjà dit et te le dis encore :
L'inceste est une erreur dont tu veux t'abuser,
Et ta foi désormais ne peut plus t'excuser.
Flaucat n'est plus pour toi qu'une vaine chimère,
Il n'est plus.....

JUDITH.

Il n'est plus... Qu'en a-t-on fait, mon père?
N'auriez-vous donc uni par de si chastes nœuds
Son cœur avec le mien que pour percer les deux?
Achevez; si sa mort vous donne tant d'envie,
Il reste encore en moi la moitié de sa vie.

LÉVIGILDE.

Non, non, il vit encor; mais il est mort pour toi,
Puisqu'il cesse d'aimer et renonce à sa foi.

JUDITH.

Ah! ne le souillez pas d'une tache si noire.

LÉVIGILDE.

Un si prompt changement est difficile à croire,
Et de quelques douceurs qu'il flattât mes désirs,
J'ai long-temps refusé d'en goûter les plaisirs.
Je blâmois en secret un cœur si magnanime,
Et plus je le croyois, moins j'en avois d'estime.
Mais enfin ce grand cœur a bien pu te trahir,
Et, crainte de te perdre, il voudroit te haïr,
Et vaincu tout ensemble et vainqueur de soi-même,
Il veut perdre l'amour pour sauver ce qu'il aime.
Et, voyant qu'à tous deux il peut être fatal,
Il en fait par mes mains un don à son rival.
Soupires-en, ma fille, il est juste.

JUDITH.

Ah, l'infâme!

LÉVIGILDE.

Mais avéc ce soupir chasse-le de ton âme,
Ne verse plus pour lui que des pleurs de pitié,
Et change désormais l'amour en amitié.
Imite sa vertu; fais pour lui, si tu l'aime,
Le généreux effort qu'il a fait pour toi-même.
Commence à le haïr pour le mieux conseiller,
Et consens de le perdre afin de le sauver.
Le prince le chérit, mais sa perte est certaine
S'il sait qu'il est lui seul la cause de ta haine.
Si le malheur d'un père en ce danger pressant
Pour te pouvoir fléchir n'est pas assez puissant,
Écoute ton amour, c'est lui qui t'en conjure,
Et ne fait qu'emprunter la voix de la nature.
C'est par moi qu'il te parle. Adieu. Dans un moment
Tu l'oiras à tes pieds parler sans truchement;
Oui, lui-même, Flaucat, touché de ma misère,

Te demander la vie et grâce pour ton père,
Et reprocher enfin à ton cœur obstiné
Que tu ravis le jour à qui te l'a donné.

(Il sort.)

JUDITH *seule.*

Mon cœur, en ce combat douteux,
Prendras-tu la nature ou la vertu pour guide ?
Vivras-tu sans honneur, mourras-tu parricide?
Vois ce qu'on te présente, et choisis si tu peux,
Ou la main d'un tyran ou la tête d'un père ;
Résous-toi, délibère.
Non, non, tyran, la main de tes bourreaux
A pour moi plus de charmes ;
Mais quand je tends le col à leurs couteaux,
Père, pourquoi viens-tu les baigner de tes larmes?

Si je veux courir à la mort,
La nature et l'amour viennent à la rencontre.
Dans un ruisseau de sang la nature me montre
Un père sous le glaive, et dont le triste sort,
Par sa bouche sanglante encore tout ouverte,
Me reproche sa perte.
Veux-je passer sur un autre degré,
L'amour tout en colère
Jette à mes pieds un époux massacré,
Et se fait un rempart d'un tête si chère.

Spectacle hideux ! cruel tourment !
Amante tout ensemble et fille infortunée ,
Dois-je ravir la vie à qui me l'a donnée?
Dois-je fouler aux pieds la tête d'un amant?
Mais ne le dois-je pas , enfin, s'il ne me reste
Que la mort ou l'inceste?

Si de ce trône où l'on me fait monter
La honte et l'adultère
Sont les degrés qui m'y doivent porter,
Ah ! je n'écoute plus ni nature ni père.

Illustre écueil ! funeste autel !
Trône dont la vertu doit être la victime,
Et dont chaque rayon, pour s'immoler au crime,
En la main d'Amalon m'est un glaive mortel ;
Grandeur, pompe funèbre où ma gloire flétrie
Paroît ensevelie,
Rendez la force à mon ressentiment.
Quand je vous considère,
Je ne vois plus de père ni d'amant,
Et n'entends que la voix de ma juste colère.

Eh quoi ! père dénaturé,
Voudrois-tu me ravir plus que tu ne me donnes ?
Et toi, perfide amant, puisque tu m'abandonnes,
Pourquoi prends-tu parti dans ce cœur déchiré ?
Allez; je ne veux plus dans ce danger extrême
Consulter que moi-même.
Puisqu'on attend ma vie ou mon honneur,
L'une ou l'autre victime,
N'en doutons plus : allons, allons, mon cœur,
Donner l'une au bourreau, pour ravir l'autre au crime.

SCÈNE II.

JUDITH, FLAUCAT.

JUDITH.

Que vois-je, malheureuse! Ah! perfide, où viens-tu?
Est-ce pour secourir ou troubler ma vertu?
Va, je suis à couvert de tes vaines alarmes.

FLAUCAT.

Enfin je puis laver ces genoux de mes larmes.

JUDITH.

Mais lave-les plutôt de ce sang épandu
Que ton âme infidèle a lâchement vendu.
Cesse de soupirer : ma perte ou ma misère
A qui me veut haïr doit être bien légère,
Et qui me peut souffrir dans le lit d'un tyran
Peut voir mon échafaud d'un œil indifférent.
En croirai-je tes pleurs, quand ton esprit frivole
Se découvre et dément les yeux par la parole?
Tu cède à ton rival, et n'y consens, dis-tu,
Que par un sentiment d'amour ou de vertu.

FLAUCAT.

Écoutez en un mot, souffrez que je vous die...

JUDITH.

Je sais, je sais déjà quelle est ta perfidie;
Que ton bras me punit, que ton cœur déloyal
Me livre et prostitue aux mains de ton rival;
Qu'effrayé du carreau qui gronde sur ma tête
Tu me laisse exposée aux coups de la tempête,
Et que pour éviter l'éclat de mon débri,
Quand tu me vois tomber, tu te mets à l'abri.

FLAUCAT.

Eh! de grâce, un moment: si je vous ai trompée,
Ne me reparlez plus qu'avecque cette épée.

JUDITH.

Tu me parles encor! Que peux-tu répliquer?
Après ce que j'ai dit peux-tu mieux l'expliquer?
Va, va; quitte le soin de me vouloir instruire
D'un prétexte grossier dont tu me veux séduire.
A venger désormais mon honneur combattu
Je ne veux plus que Dieu, le ciel et ma vertu.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

FLAUCAT, SIGISMOND, ADÉLAIRE.

SIGISMOND.

Flaucat, enfin tu cède à ce prince barbare?

FLAUCAT, *à part.*

Je demeure immobile et mon esprit s'égare.

SIGISMOND.

Tu ne m'écoutes pas?

FLAUCAT, *à part.*

Auronte, qu'as-tu fait?
Sont-ce là tes conseils? en est-ce là l'effet?

ADÉLAIRE.

Seigneur, sans l'interrompre...

FLAUCAT, *à part.*

O lâche! cœur infâme!

ADÉLAIRE.

Nous allons découvrir les secrets de son âme.

SIGISMOND.

Écoutons.

FLAUCAT, *à part.*

Devois-tu prendre d'autres avis
Que ces nobles transports que tu n'as pas suivis?
Et ne devois-je pas lui porter cette épée
Du sang de son tyran encor toute trempée?
Auronte, désormais le poison est trop lent,
Ce fer va prévenir ton dessein languissant.
Ma main est bien plus sûre, et la voie est plus prompte.
Il n'est point de danger à quiconque l'affronte:
Mais si faut-il aussi que je me fasse ouïr
Et périsse innocent, enfin, s'il faut périr.

(Il sort.)

SIGISMOND.

Que venons-nous d'entendre? Est-ce un songe, Adélaire?

ADÉLAIRE.

Seigneur, je ne sais plus ce que nous devons croire.

SIGISMOND.

Ce dessein, cette épée, et ce poison si lent...

ADÉLAIRE.

Si ce qu'il dit est vrai, le reste est très-constant.

SIGISMOND.

Tu vois dans ce discours, qui m'étonne et te touche,
Son âme sur sa langue et son cœur en sa bouche.

ADÉLAIRE.

Je le vois, mais l'erreur dont il me fait sortir
Semble avoir quelque éclat qu'on ne peut démentir.
Auronte dont il parle, et c'est ce qui m'étonne,
Vient d'en porter au duc la parole en personne.

Il étoit lors suivi du père de Judith,
Et c'est là que j'ai su ce que je vous ai dit.

SIGISMOND.

Quoi?

ADÉLAIRE.

Qu'enfin leurs conseils ont si bien su résoudre
Cette âme qu'on croyoit à l'épreuve du foudre,
Qu'aux volontés d'un père et de son souverain
Elle venoit porter et son cœur et sa main,
Et cédoit aux efforts de leurs douces contraintes.
Mais, seigneur, suspendons nos soupçons et nos craintes.

SIGISMOND.

Ah! que je crains beaucoup et que j'espère peu,
Quand pour monter au trône il ne faut qu'un aveu!
Qu'on fait d'une couronne une illustre conquête,
Sitôt qu'on tend la main et qu'on penche la tête!
Adélaire, avouons qu'il est bien peu de cœurs
Dont ces rares présens ne deviennent vainqueurs.
La douceur de régner nous rend tout légitime.

ADÉLAIRE.

Mais lorsque cet aveu nous doit coûter un crime,
Que, pour monter au trône avec tant de bonheur,
Sur la première marche il faut quitter l'honneur,
C'est pour une âme chaste, et telle que la sienne,
Un obstacle assez grand avant qu'elle y parvienne.
Jugez mieux.

SIGISMOND.

Je sais bien ce que j'en dois juger,
Et crains pour sa vertu, la voyant en danger.
Pour toi, cruel époux, qu'une honteuse flamme
A fait être tyran et bourreau de ta femme.....

ADÉLAIRE.

J'espérois, mais en vain, avoir tantôt surpris
Quelque place en son cœur après tant de mépris,
Et que l'amour enfin à son âme changée
Pouvoit représenter une épouse affligée.
Je l'avois sur la langue alors que plein d'effroi
Il eut le fer en main pour la poursuivre en moi.
Quoi, traître, me dit-il, tu porte en ta pensée
Une idole orgueilleuse à mes pieds renversée !

SIGISMOND.

Barbare, je saurai former de ses débris
Des armes à venger tes insolens mépris;
Je saurai t'obliger d'adorer cette idole,
Et lui rendre en mourant l'honneur que tu lui vole,
Et dresser sur ton sein, de mille coups percé,
L'autel qu'injustement ta main a renversé.
Enfin nos conjurés...

ADÉLAIRE.

Contre le prince infâme
Semblent en plusieurs corps n'avoir qu'une même âme,
Et venger comme vous l'intérêt d'une sœur.

SIGISMOND.

Que je suis redevable à leur sincère ardeur !

ADÉLAIRE.

L'amour et les respects que leur âme fidèle
Conservera toujours et pour vous et pour elle
Portent tant de douleur sur leurs fronts désolés,
Que tous dans son exil semblent être exilés.

SCÈNE IV.

CLOTILDE, SIGISMOND, ADÉLAIRE, CASSANDRE.

SIGISMOND.

Eh bien, ma sœur, enfin il faut quitter la place.

CLOTILDE.

Mon frère, ce n'est pas ma plus grande disgrâce.

SIGISMOND

Que peut-on concevoir de plus rude pour vous ?

CLOTILDE.

Il est pour m'accabler de plus dangereux coups.

SIGISMOND.

Quoi ! cet impitoyable en veut à votre vie ?

CLOTILDE.

Je bénirois le ciel qui me l'auroit ravie.
Ah ! je ne verrois pas avecque tant de deuil
La moitié de mon cœur porter l'autre au cercueil.

SIGISMOND.

Son bras oseroit-il.....

CLOTILDE.

Non, non, c'en est un autre;
C'est la main, ô dieux !...

SIGISMOND.

C'est...

CLOTILDE.

Mon frère, c'est la vôtre.

SIGISMOND.

Mon bras est-il armé que pour vous protéger?

CLOTILDE.

Vouloir m'assassiner, est-ce bien me venger?
Et n'est-ce pas plutôt, par un coup bien horrible,
Me frapper à l'endroit où je suis plus sensible,
Que de m'aller chercher dans le sein d'un époux?

SIGISMOND.

Un époux! le barbare!

CLOTILDE.

Hélas! que faites-vous?
Tout barbare qu'il est, mon frère, enfin, je l'aime,
Et vois en mon époux une part de moi-même.
Contre les cruautés dont je ressens l'effet
Je ne saurois former qu'un murmure imparfait;
Que si dans ces excès ma douleur le veut faire,
L'amour incontinent l'oblige de se taire,
Condamne mes sanglots, censure mes désirs,
Et pour me reprocher jusqu'aux moindres soupirs,
Me découvrant en lui la moitié de mon âme,
Dit qu'il est mon époux et que je suis sa femme.
A ce doux souvenir mes regrets condamnés
Meurent sans s'expliquer aussitôt qu'ils sont nés :
Bien loin de le punir, je soupire et je n'ose,
Me plaignant de mes maux, en accuser la cause.
Quelques traits rigoureux qui me puissent toucher,
Quand je les vois partir d'un bras qui m'est si cher,
Une part de mon cœur, l'autre étant offensée,
Excuse en ma douleur la main qui m'a blessée.
Oui, si j'en fuis le coup, j'en aime encor l'auteur,
Et chéris mon époux dans mon persécuteur.

SIGISMOND.

Admirable constance! Une amitié si rare
Méritoit bien du ciel une âme moins barbare.
Mais, ma sœur, permettez que parmi vos malheurs
Je prenne le parti de vos justes douleurs ;
Si leurs ressentimens, si leur plainte est obscure,
Un frère entend assez la voix de la nature.
Adieu. Dans peu de temps cet époux sans pitié
Ne sera plus de vous la plus belle moitié,
Et la mort...

CLOTILDE.

Arrêtez. Hélas! qu'allez-vous faire?

SIGISMOND.

Le devoir d'un brave homme et d'un généreux frère.

CLOTILDE.

J'embrasse vos genoux. Ces pleurs...

SIGISMOND.

C'est par ces pleurs
Que l'amour fraternel m'explique vos douleurs.

CLOTILDE.

Oyez donc...

SIGISMOND.

Je l'entends. Je sais qu'il me conjure.....

CLOTILDE.

D'épargner une sœur.

SIGISMOND.

De venger son injure.

CLOTILDE.

Me percer en un cœur que j'ai le plus chéri....

SIGISMOND.

Un tyran.

CLOTILDE.

Un époux.

SIGISMOND.

Un bourreau.

CLOTILDE.

Mon mari.

SIGISMOND.

Vous chassant de sa cour, l'est-il encor, l'infâme?

CLOTILDE.

Mais je ne saurois pas le chasser de mon âme.

SIGISMOND.

Considérez l'affront qu'il vous fait aujourd'hui.

CLOTILDE.

Faut-il être perfide et lâche comme lui?

SIGISMOND.

Vous me parlez en femme, et moi je parle en frère.

CLOTILDE.

Si ce nom ne peut pas fléchir votre colère,
Ce n'est plus qu'une sœur...

SIGISMOND.

Bien loin de l'étouffer,
Ce nom et cette voix viennent de l'échauffer.

CLOTILDE.

Voyez qu'un même nœud lie et suspend nos vies:
Que d'un même tranchant elles nous soient ravies.

SIGISMOND.

Mais souffrez que je voie, afin de m'animer,
Mon sang qui vit en vous et qu'on veut diffamer;

Et vous, considérez que la gloire ravie,
Pour un cœur généreux, est bien moins que la vie,
Et qu'après tout, à part cet amour suborneur,
Il est d'autres hymens et n'avons qu'un honneur.

CLOTILDE.

Malheureux sentimens!

SIGISMOND.

Généreuse maxime!

CLOTILDE.

Dont vous voulez enfin que je sois la victime.
Immolez donc...

SIGISMOND.

En vain vous troublez mes desseins.
Allons, cher Adélaire.

(Il sort avec Adélaire.)

CLOTILDE.

Arrêtez, assassins.
Cruels, que faites-vous? O destin trop sévère!
Voulez-vous ajouter ce comble à ma misère,
Que, pour lancer sur moi de plus sensibles coups,
Vous empruntiez la main d'un frère et d'un époux?
L'amour en chacun d'eux ne m'a-t-elle engagée
Que pour croître les maux de mon âme affligée?
Je meurs en chacun d'eux, et prête de souffrir
Mille morts à la fois avant que de mourir.

CASSANDRE.

Consolez-vous, madame.

CLOTILDE.

Hélas! chère Cassandre,
Lorsqu'on me va blesser par l'endroit le plus tendre,
Quand il faut que je voie ou mon frère aujourd'hui

Tué par mon époux, ou mon époux par lui,
Quel parti dois-je suivre en ce choix déplorable?

CASSANDRE.

Le plus juste, madame, est le moins misérable :
Vous ne pouvez trahir la main d'un protecteur,
Et vous pouvez haïr votre persécuteur.
Faites, si vous croyez un conseil salutaire,
Un remède à vos maux d'un mal si nécessaire;
Car si jusqu'à ce point il porte la fureur,
Qu'au lieu de votre vie il veuille votre honneur,
Et qu'une autre à vos yeux entre dans votre couche,
Ah! madame, souffrez que cet affront vous touche :
La victime est trop chère, et n'est-ce pas vertu.....

CLOTILDE.

Je ne t'écoute pas, Cassandre, que dis-tu?
Excuse, excuse-moi, si, proche du naufrage,
je n'écoute et n'entends que le bruit de l'orage :
Sourde à toute autre voix, la douleur que je sens
D'une secrète alarme occupe tous mes sens;
Mon frère et mon époux, une sœur, une femme,
Y partagent mon cœur, y partagent mon âme.
Je combats pour les deux dedans les deux partis,
Et pour m'être trop chers ils sont mes ennemis.
Eh bien, puisque des deux une amour trop égale
Me rend tout à la fois leur aide et leur rivale,
Sans plus délibérer en ce malheur commun,
Pour conserver les deux il en faut trahir un :
Empêchons, quoiqu'il soit auteur de mon supplice,
En sauvant mon tyran, que mon époux périsse,
Et lui montrons la main qui creuse sous ses pas
Un précipice affreux qu'il ne prévoyoit pas.

CASSANDRE.

Dieux, que va-t-elle faire? O vertu sans seconde,
D'aimer tant un époux le plus cruel du monde!

CLOTILDE.

Cassandre, si tu veux me servir aujourd'hui,
Pendant que je le sers sauve mon cher appui;
Va-t'en dire à mon frère...

CASSANDRE.

Ah! de grâce, madame...

CLOTILDE.

Qu'une sœur ne peut oublier qu'elle est femme.

CASSANDRE, *à part.*

Allons sans plus tarder, et mettons à couvert
Les auteurs malheureux d'un complot découvert.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIGISMOND, AURONTE.

AURONTE.

Seigneur, il n'est plus temps : ce fatal hyménée
Ou la mort du tyran doit finir la journée,
Et si nous n'éteignons le flambeau de ses jours,
Nous allumons celui de ses sales amours.
Mais, sans nous exposer, sans engager nos vies,
Si d'un heureux succès nos ruses sont suivies,
Je veux qu'il se punisse, et sans aucun effort
Qu'il devienne aujourd'hui complice de sa mort.
Avant que de passer sous la foi conjugale,
Il doit prendre de moi la coupe nuptiale;
C'est un droit de ma charge et du rang que je tiens.
Mais brisons là, seigneur, ces sanglans entretiens;
Ces lieux ne sont pas sûrs, on nous y peut surprendre,
Et le duc pourroit bien...

SIGISMOND.

Ne crains rien, c'est Cassandre.

SCÈNE II.

LES MÊMES; CASSANDRE.

CASSANDRE.

Quoi! vous êtes ici, prince! Songez à vous,
D'un ennemi cruel évitez le courroux,
Et fuyez le carreau d'une horrible tempête
Qui tout près de crever gronde sur votre tête.

SIGISMOND.

M'auroit-on découvert, Cassandre?

CASSANDRE.

Votre sœur
Suit enfin le parti de son persécuteur,
Et me fait vous porter cette nouvelle étrange.

SIGISMOND.

Elle ose bien me perdre alors que je la venge!
(Cassandre sort.)

AURONTE.

Enfin tout est perdu; le ciel s'est obstiné
A nous laisser pour prince un monstre couronné.

SIGISMOND.

Non, Auronte, ma sœur, quoi qu'elle puisse dire,
Ignore et ne sait pas avec qui je conspire.
C'est moi seul qu'elle expose et moi seul qu'elle perd:
Mais je péris content vous voyant à couvert.

AURONTE.

Mais mettez-vous plutôt à couvert de l'orage.
Vous seul des conjurés animez le courage;
Votre perte est la nôtre, et ne pouvez tomber
Qu'on ne voie avec vous nos desseins succomber.
Conservez avec vous l'espoir de nos fortunes,

Et nous laissez le soin de nos haines communes :
Pour échauffer nos cœurs et seconder nos vœux,
L'ombre de votre nom suffit dedans ces lieux.
Sauvez votre personne.

SIGISMOND.

Eh bien, il faut, Auronte,
Pour seconder vos vœux, consentir à ma honte...
Je fuis, mais dans la cour d'un prince plus puissant
Et qui respecte en moi la source de son sang.
Si les fils de Louis règnent encore en France,
Si du sein de Clotilde ils ont tiré naissance,
Par elle notre sang en eux s'est répandu,
Elle est fille des rois dont je suis descendu.
Quand la Bourgogne vit le cruel Clodomire
Enlever à mon oncle et la tête et l'empire,
Elle fit, quoiqu'en vain, des efforts généreux
Pour pouvoir conserver le sceptre à ses neveux.
Mais puis-je rappeler en ma triste mémoire
L'éclat de mes aïeux, ma naissance et ma gloire,
Et souffrir qu'Amalon, qu'un prince déloyal
Ose par ses mépris souiller un sang royal ?
C'est ainsi qu'on se rit des plus illustres têtes,
Quand on les voit ployer sous le faix des tempêtes,
Et qu'un chétif vassal, dans nos adversités,
Se range du parti des destins irrités.
Mais si le sort m'a pu ravir un diadème,
J'en retiens les vertus et suis toujours moi-même ;
J'en ai les sentimens et saurai me venger,
Ou mourir glorieux au milieu du danger.
Adieu, puisqu'il le faut. Ami, c'est avec peine
Que je laisse en tes mains l'intérêt de ma haine.

(Il sort.)

SCÈNE III.

AMALON, AURONTE, ÉBROIN, UN PAGE.

AMALON.

Auronte, qu'on s'assemble, et qu'enfin mon amour
Commence mon bonheur par la fin de ce jour.
Soleil, si ce moment en doit être la source,
Diffère ton coucher, arrête un peu ta course,
Et vois que cet éclat qui va finir ton cours
Va faire d'une nuit le plus beau de mes jours.

ÉBROIN.

Clotilde vient troubler l'allégresse commune,
Seigneur, elle a forcé...

AMALON.

Que veut cette importune?
Est-elle en mon palais? qui peut la retenir?
O dieux!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CLOTILDE, CASSANDRE.

CLOTILDE.

Ton intérêt m'y fait encor venir,
Cruel, et ma vertu qui, pour être chrétienne,
Rend le bien pour le mal et l'amour pour la haine.
Ne t'imagine pas que ce soit un désir,
Ou quelque vain espoir de te pouvoir fléchir;
De quelque cruauté que ton orgueil me brave,

Je suis toujours princesse et non pas ton esclave,
Et l'on ne verra point en moi de sentiment
Qui puisse démentir ma naissance et mon rang.
Que si je m'abaissois jusques à la prière,
Je te demanderois la grâce tout entière
De changer mon exil en un arrêt de mort.
Vois jusqu'où m'a réduit la fureur de mon sort,
Qu'il faille qu'une femme attende en sa disgrâce
De la main d'un mari la mort comme une grâce,
Et que, parmi les maux que ta rage me fait,
Le crime le plus noir passe comme un bienfait.
Hélas! oui, ce seroit une faveur insigne :
Mais pour la recevoir s'il m'en faut rendre digne,
Avant que l'obtenir s'il faut la mériter,
Va, je te rends le jour afin de me l'ôter.
Oui, si ce sale amour dont ton âme est ravie
Te peut faire estimer ton salut et ta vie,
Si tu l'aimes autant que je la puis haïr,
Pour te la conserver je veux bien me trahir,
Et viens, par un excès d'un amour bien étrange,
Perdre pour te sauver une main qui me venge.
Écoute, malheureux : on conspire ta mort,
Et mon frère... O penser! ô rigoureux effort!
A quoi me contrains-tu, vertu par trop sévère!
Pour sauver mon tyran faut-il perdre mon frère!
Impitoyable Amour, ne peux-tu triompher
Que sur ces sentimens que tu viens d'étouffer?
Non, malgré les affronts d'un injuste divorce,
Une secrète voix me contraint et me force
De voir un ennemi dedans mon protecteur,
Et connoître un époux dans mon persécuteur.
Prends-y garde, Amalon, connois ce qui se passe,

Et si ma trahison mérite quelque grâce,
Excusant en mon frère une si juste ardeur,
Venge-toi, venge-moi dans le sang d'une sœur,
Et, pour tout expier, punis par mon supplice
Le crime que j'ai fait en te rendant service :
Tes injustes arrêts auront trop de raison,
Quand tu les fonderas dessus ma trahison.

AMALON.

Artifice grossier d'une femme jalouse!

CLOTILDE.

Zèle trop généreux d'une constante épouse!

AMALON.

Quittez, quittez le soin de vouloir conserver
Ce que vous n'avez plus intérêt à sauver.
On parleroit bien mieux si l'on ne vouloit feindre.
Ce frère généreux n'est pas beaucoup à craindre.
Allez, madame, allez, et souffrez que le temps
Efface vos douleurs et me rende content.

(Il sort avec Auronte.)

CLOTILDE.

Barbare, vis content. Si le ciel considère
Mes souhaits et les vœux que je m'en vais lui faire,
Tu verras en tes mains fondre autant de bonheurs,
Qu'elles versent sur moi de sensibles douleurs,
Et ta félicité deviendra souveraine
Si je puis obtenir qu'elle égale ma peine.
Mais je prends à témoin l'appui de ma vertu,
Ce Dieu qui rend la force à mon cœur abattu,
Qu'on ne peut m'accuser, s'il faut que je périsse,
Que le moindre soupir m'en ait rendue complice.

(Elle sort avec Cassandre.)

ÉBROIN, *au page.*

Enfin j'ai découvert de ces cœurs indiscrets
Les replis de leur âme et connu leurs secrets;
Clotilde n'en a dit et su qu'une partie.
Page, le sais-tu bien ?

LE PAGE.

Au péril de ma vie
Je suis prêt d'avérer.

ÉBROIN.

Non, laisse-m'en le soin:
Je saurai me servir de ton aide au besoin.
Sitôt que tu verras la coupe empoisonnée
Commencer en ses mains ce fatal hyménée,
Parois, et dis qu'on a, sans te plus expliquer,
Un important secret à lui communiquer.
Je vais prendre mon rang.

LE PAGE.

Conduisez nos fortunes;
Nos intérêts unis nous les rendent communes.

SCÈNE V.

(On voit un table sur laquelle il y a une coupe, un sceptre et une couronne.)

AMALON, JUDITH, LÉVIGILDE, FLAUCAT, AURONTE, ADÉLAIRE, ÉBROIN, UN PAGE.

AMALON.

Enfin ce jour heureux, ce jour de mes désirs,
Couronne mes travaux d'un comble de plaisirs;
Mes regrets, mes soupirs et mes peines passées
D'un seul de vos regards se sont récompensées.

J'aime ces coups mortels qui m'ont percé le cœur,
Voyant qu'ils ont été le prix de mon bonheur.
Ces généreux mépris soufferts en ma poursuite
Du cœur que je possède élèvent le mérite;
Et j'estimerois moins son illustre vertu,
Si dès le premier coup je l'avois abattu.
Je sais que ces mépris, dont je fais tant d'estime,
Aux yeux de mes sujets font une autre maxime,
Qu'une main que l'amour a chargé de liens,
Ne sauroit bien régir le sceptre que je tiens,
Et qu'ils ont de la peine à souffrir qu'une femme
Ait le cœur de celui qui doit être leur âme.
Sujets, si vous devez m'imposer cette loi,
Reprenez votre sceptre et me laissez à moi.
Quoi! pour avoir reçu l'état de leur estime,
Mes désirs innocens passent-ils pour un crime?
Ne puis-je rien vouloir sans faire des jaloux?
Faut-il pour commander être esclave de tous?
Et que mon cœur enfin écoute leur caprice,
S'il ne veut en naissant commettre une injustice?
Dois-je suivre partout la règle de leurs vœux?
Et ne doivent-ils pas vouloir ce que je veux?

AURONTE.

Seigneur, il n'en est point qu'un choix si légitime
N'oblige d'augmenter la glorieuse estime
Que vos rares vertus font naître en leurs esprits,
Quand de ce même choix ils connoîtront le prix.

ADÉLAIRE.

Ce sont aussi les lois à vos sujets prescrites,
Lorsqu'ils ont déféré le sceptre à vos mérites.
Qui se choisit un prince il se fait son sujet,
Et ne peut se roidir contre ce qu'il a fait.

Qui ne vous obéit se fait une injustice;
Qui veut qu'on lui commande, il faut qu'il obéisse.

LÉVIGILDE.

Le peuple est inconstant; et qui veut se ranger,
En cent mille partis il se doit partager;
Vouloir, ne vouloir pas, flotter sur ces tempêtes
Que l'on voit se former par cent diverses têtes,
Qui sur leurs intérêts règlent leurs sentimens,
C'est le premier mobile en tous leurs sentimens:
D'où l'on voit sur l'état naître tant de chimères,
Enfans d'un même sein, quoique toutes contraires.

ÉBROIN.

Ne vous étonnez pas, seigneur, si vos désirs
Rencontrent des sujets jaloux de vos plaisirs.
La duchesse en son sort a des amis encore;
Mais l'intérêt en elle est le seul qu'on adore,
Et cette idole enfin de son ambition
N'ayant plus rien de quoi flatter leur passion,
Verra ces apostats, par un soudain caprice,
Rendre à d'autres autels leurs vœux et leurs services;
On verra chanceler ces esprits incertains,
Pendant qu'ils ne verront le sceptre en d'autres mains
Et le trône rempli d'une autre souveraine.
Présentez-leur, seigneur, montrez-leur une reine,
Et vous verrez bientôt ces esprits obstinés
Porter à ses genoux leurs esprits enchaînés,
Et, suivant les appas d'une grandeur frivole,
De votre propre ouvrage en faire leur idole.

AMALON.

Ne différons donc plus. Peuple qui m'écoutez,
Unissez vos esprits, réglez vos volontés,

Joignez vos cœurs au mien, et souffrez qu'une reine
Dont je suis le vassal soit votre souveraine.

(Il présente le sceptre à Judith.)

Madame, recevez, recevez de ma main
Ces titres éclatans d'un pouvoir souverain
Que vous exercerez sur eux et sur moi-même;
Car je ne prétends point porter de diadème
Que pour faire aujourd'hui, par ce nœud fortuné,
Votre premier sujet un sujet couronné.
Achevons.

(Il prend la coupe.)

LE PAGE.

Ah! seigneur, arrêtez.

AMALON.

Léonice,
Quelle est ton insolence?

LE PAGE.

Il faut que je périsse
Quand il s'agit de vous.

AMALON.

De moi? quel attentat!

LE PAGE.

Oui, seigneur, on en veut à vous, à votre état,
Et peut-être en vos mains cette coupe fatale...
Mais...

AMALON.

Parle.

LE PAGE.

Un cavalier, en la première salle,
Vous veut communiquer un important secret.

AURONTE, *au page.*

Téméraire, ton zèle un peu trop indiscret

Impose à mon honneur une injuste infamie.
(A Amalon.)
Mais, seigneur, permettez que je m'en justifie.
(Il prend la coupe et boit.)
Si la coupe est fatale, elle ne l'est qu'à moi.

AMALON.

L'un et l'autre me marque et son zèle et sa foi.
Mais il faut empêcher que ce jour si célèbre
Ne serve à mon état d'une pompe funèbre.
Arrêtons, s'il se peut, ces rebelles sujets,
Dont l'injuste fureur s'oppose à mes projets.
(Ils sortent, excepté Auronte et Flaucat.)

FLAUCAT.

Trop infidèle ami, pour m'être trop fidèle,
Devrois-je recevoir cet affront de ton zèle?
Ah! que tu me sers mal pensant me bien servir!
Rends-moi, rends-moi le bien que tu me viens ravir.
D'un crime glorieux, trop infidèle Auronte,
Tu m'en ravis l'honneur et m'en laisses la honte.
Ce n'est pas partager en véritable ami;
Cette façon d'aimer me traite en ennemi.

AURONTE.

Il n'est rien de honteux dedans un homicide
Dont la gloire est le prix et la vertu le guide.
La fortune peut mettre à faute de bonheur
Notre vie en péril, mais non pas notre honneur.
Vivez, vivez, Flaucat; et si le ciel inspire
Aux esprits moribonds un secret de prédire,
S'il est vrai que la mort est un miroir savant
Qui leur rend le futur et le passé présent,
J'espère que pour vous cette nuit fortunée
Sera le plus beau jour de votre destinée,

Et quand bien le destin vous manqueroit de foi,
Il vous reste toujours de mourir comme moi.
L'amitié d'un ami, l'intérêt d'une amante...

FLAUCAT.

Ami trop généreux, épouse trop constante,
A me laisser périr le ciel s'est obstiné:
Cherchez pour vous venger un bras plus fortuné.
Auronte...

AURONTE.

Cher ami, mon âme languissante
S'excite au souvenir d'une amitié constante
Dont les feux innocens... Mais, hélas! c'en est fait.

FLAUCAT.

Auronte! O dieux! il meurt glorieux en effet.
Cher ami, dois-je donc et puis-je te survivre?
Attends... attends... mon cœur s'efforce de te suivre,
Et, jaloux d'un moment que je vis après toi,
Semble armer cette main et ce fer contre moi.
S'il est pour nos malheurs des amis assez tendres,
En un même cercueil ils uniront nos cendres.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAUCAT, JUDITH.

JUDITH.

Va, cruel, va mourir, rejoindre ton ami,
Et porte-lui ce cœur que je n'ai qu'à demi.
Ingrat! car il est temps que ma douleur accable
D'un trop juste reproche une âme impitoyable,
Jusqu'ici par raison je t'avois combattu,
Je n'appelois l'amour qu'une fausse vertu;
Mais je ne disois pas ce que te devoit dire
Le pitoyable état où tu me vas réduire.
Je croyois que l'amour te pourroit faire voir
Mon honneur sans appui, tes sermens, ton devoir,
Qu'elle t'en parleroit. Hélas! qu'elle est muette,
Puisqu'il faut aujourd'hui que j'en sois l'interprète,
Et que sa foible voix dans le cœur d'un amant
A pour se faire ouïr besoin d'un truchement!
Qu'elle est bien languissante et qu'elle a peu de charmes,
Si de tant de soupirs et parmi tant de larmes
Qu'un lâche désespoir te fait verser pour toi,
Je n'en vois pas couler une seule pour moi.

FLAUCAT.

Pures expressions d'une âme toute pure!
Larmes, soupirs, sanglots, souffrez-vous cette injure?
Pouvez-vous démentir, enfans de mon amour,
Ce père généreux qui vous a mis au jour!
Si du fond de mon cœur vous prenez votre course,
Paroissez en mes yeux tels que l'est votre source,
Portez-y s'il se peut ce cœur tout enflammé,
Faites-y voir l'ardeur dont il est animé.
Madame, si mon âme en ces pleurs épanchée
Pour se justifier est encor trop cachée,
Permettez que ce fer au milieu de mon flanc
Donne une heureuse issue à la voix de mon sang,
Que, formant de sa plaie une bouche éloquente,
Mon cœur plaide par-là pour sa flamme innocente,
Et qu'il vous fasse voir que ces soupirs lancés
Ne partent que des lieux que vous avez blessés.

JUDITH.

Va, parmi les malheurs que le destin nous livre,
Il nous ôte le choix de mourir ou de vivre.
Flaucat, il faut mourir. Le sort et ton devoir
T'engagent à la mort, il faut la recevoir.
Mais ne crois pas enfin effacer cette tache
De honteux, de parjure, en une mort si lâche.
Meurs, je vais l'effacer en mon sang confondu
En celui du tyran que j'aurai répandu.
C'est ainsi que je veux qu'il te venge et t'acquitte
Des sermens de ton cœur et que ta main évite.
Va, tu verras bientôt mon ombre sur tes pas
Te reprocher l'honneur d'un glorieux trépas.

FLAUCAT.

Vous l'ordonnez, madame, il faut donc que je vive;
Ma vie est en vos mains, mon âme en est captive;
Je n'ai pas oublié que mon sang est un bien
Où je n'ai plus de droits, et je n'y prétends rien.
Puisqu'il faut que j'attende, avant que je périsse,
Que vos divins arrêts ordonnent mon supplice,
On verra ma constance, au milieu des couteaux,
Respecter votre main en celle de bourreaux,
Briller sur l'échafaud; et, s'il faut que j'y monte,
L'heur de vous obéir en efface la honte.
Mais, par les chastes nœuds d'une sainte amitié,
Conservez de Flaucat la plus belle moitié,
Qu'il vive encore en vous...

JUDITH.

De quoi qu'on nous menace,
L'orage le plus grand est signe de bonace,
Et je sens que mon cœur s'oppose au sentiment
Que lui cause la peur d'un triste événement.
Si le ciel est l'auteur de cet heureux présage
Qui me rend assurée au milieu du naufrage,
Tu verras aujourd'hui tomber, s'il s'accomplit,
Un second Holopherne aux pieds d'une Judith.

SCÈNE II.

LES MÊMES, *cachés dans un coin du théâtre;*
AMALON, ÉBROIN, UN PAGE.

AMALON.

Cruels, traîtres, ingrats, que prétendiez-vous faire?
O trahison conçue au sein d'une mégère!

Malheureux avorton d'un attentat si noir,
Que le ciel a détruit sitôt qu'il l'a pu voir!
Pendant qu'entre vos bras tout mon état respire,
Que mon cœur trop crédule y gémit et soupire,
Mon cœur entre vos bras s'est vu presque percé,
Mon état sur le point d'en être renversé.

ÉBROIN.

Grâces aux dieux, seigneur, le coup de la tempête
Près de tomber sur vous a crevé sur leur tête,
Et le perfide Auronte a fait voir à nos yeux
Qu'on ne peut vous toucher sans s'attaquer aux dieux,
Que le trône appuyé dessus leur main divine
Est un écueil pour ceux qui cherchent sa ruine.

AMALON.

Crime trop impuni! Perfide, ton trépas
Est la peine du crime et ne le punit pas.
D'un supplice trop doux ta fureur est suivie.
Ah! puissé-je aujourd'hui te redonner la vie,
Et, soutenant ton sort au milieu des rigueurs,
D'une mort dure et lente assouvir mes douleurs!

LE PAGE.

Le ciel vous a laissé le choix de son supplice,
Seigneur, il vit encore.

AMALON.

Est-il vrai, Léonice?

LE PAGE.

De l'escalier à peine étois-je descendu,
Que dessus le carreau je le vois étendu;
Des assauts de la mort son âme combattue
Cherchoit de toutes parts à se faire une issue:
Elle frappoit partout pour rompre sa prison

Et se tirer du feu qui brûloit sa maison.
Mille soupirs lancés d'une flamme amortie
Sembloient à tout moment lui marquer sa sortie,
Et traçoient dans les airs, en s'évanouissant,
Le chemin que leur flamme auroit fait en passant.
Par ces sanglots de feu poussés sans aucun ordre,
Cratère, ayant connu d'où venoit le désordre,
Que le froid du poison n'avoit fait qu'échauffer
La chaleur naturelle au lieu de l'étouffer,
Il en prend le parti, soutient ces violences,
Et, pour rendre sa tête à vos justes vengeances,
Par le glaive puissant d'une douce liqueur
Va contraindre la mort jusque dedans son cœur.

AMALON.

Je puis donc me venger et prolonger sa peine.
Amis, achevez donc de consommer ma haine.
Page, prends-en le soin; fais vivre un ennemi
Qu'une trop prompte mort ne punit qu'à demi.
Toi, qui de tous les miens es le seul qui me reste,
Généreux Ébroin, en ce jour si funeste
Que le ciel contre moi corrompt tous mes amis,
Et se fait de ma cour un parti d'ennemis,
Qu'il arme, pour éteindre une innocente flamme,
Esclaves, serviteurs, parens, sujets et femme,
Puis-je bien m'assurer...

ÉBROIN.

D'un sujet si constant...

AMALON.

Si tu me l'étois moins je ne craindrois pas tant;
Et c'est dans une main qui m'étoit la plus chère
Que mon destin a mis le feu de sa colère.

Ne pouvoit-il choisir un autre que Flaucat,
Un autre pour troubler le repos de l'état?
Flaucat, Flaucat, le traître!

ÉBROIN.

Éprouvez ma constance,
Et jugez par après de votre défiance.
Commandez que ma main parle aujourd'hui pour moi,
Que dans le sang du traître elle signe ma foi,
Et qu'elle fasse voir dans la mort des rebelles,
Qu'il est de bons sujets, qu'il en est de fidèles.
Qu'au crime de Flaucat le ciel ait consenti,
Que tout l'enfer armé se range à son parti,
Que de tous vos sujets il ait fait des complices,
Remettez-moi le soin de vos justes supplices;
Commandez seulement, et j'irai de ce fer
L'arracher de la main des dieux et de l'enfer.

FLAUCAT, *paroissant.*

Ébroin!

ÉBROIN, *portant la main à l'épée.*

Ah, seigneur!

FLAUCAT.

Sans forcer leurs puissances,
Goûtez avec plaisir le fruit de vos vengeances.

AMALON.

Encor par sa présence irriter mon courroux!
Immolons... Mais pour toi ce supplice est trop doux;
Un bourreau doit frapper cette infâme victime.

FLAUCAT.

Il ne souillera pas la gloire de mon crime.

AMALON.

Quel étoit ton dessein, traître, ton attentat?

FLAUCAT.

D'immoler sur le trône un tyran à l'état.
Ainsi qu'il n'étoit point de victime plus juste,
Nous ne pouvions choisir un autel plus auguste,
Ni la sacrifier avec plus d'ornement.
Mais enfin le destin en dispose autrement,
Soit qu'il ait d'autres mains pour ce grand sacrifice,
Soit qu'il n'ait pu souffrir qu'un si léger supplice
Ait dérobé ta tête aux rigueurs de ton sort,
En te laissant périr d'une trop douce mort:
Mais il veut que ton sang, pour le bien satisfaire,
Traîne dans le tombeau ton âme sanguinaire,
Faisant rougir l'état de nous avoir donné
Au lieu d'un souverain un monstre couronné.

ÉBROIN.

Triompher de son crime avecque tant d'audace!
Ne souffrez plus...

AMALON.

Enfin ma colère se lasse.

JUDITH, *paroissant.*

Suspendez un arrêt qu'on ne peut prononcer,
Sans connoître sur qui vous le devez lancer.
Prince, vous ne savez de ce complot funeste
Que la moitié du crime; écoutez-en le reste.

AMALON.

Les perfides ainsi disposoient de mon sort;
J'étois en leur complot ministre de ma mort,
Et, par un attentat digne d'une mégère,
Ministre de la vôtre aux yeux de votre père.
Ah, traîtres! ah cruels! scélérats! mon trépas

Pour soûler vos fureurs ne vous suffisoit pas!
Votre crime vouloit avoir quelque justice,
Et que ma mort passât pour un juste supplice;
Que mourant je serois criminel en effet
D'un crime malheurux que je n'avois pas fait.
Mais le ciel a voulu que dans ce sacrifice
Auronte...

JUDITH.

Non, seigneur, il s'est fait injustice,
S'il a cru se punir d'un si noble dessein.
Amalon, reconnois quel est ton assassin.
Il faut lever le masque, et que mon cœur l'affronte.
Non, non, n'accusez pas Flaucat ni cet Auronte,
L'un et l'autre pour moi conspirent contre vous:
Ils empruntent de moi les traits de leur courroux;
J'inspire dans leur cœur le feu qui les anime,
Et, s'ils sont criminels, c'est moi qui fais leur crime.

AMALON.

O tonnerre! ô carreau qui vient de me frapper!
Quoi! vous, et contre moi?

FLAUCAT.

Vous vous laissez tromper;
Et ne voyez-vous pas que c'est un artifice
Par lequel elle veut me tirer du supplice?

AMALON.

Grâce à mon assassin si digne du trépas?

FLAUCAT.

La grâce que je veux, c'est de n'en avoir pas.
La mort m'est une vie et la vie une peine,
De la main d'un tyran s'il faut que je la tienne.

AMALON.

Orgueilleux criminel, je te rendrois content
Et te ferois heureux, ingrat, en peu de temps,
Et saurois te laisser goûter à longue haleine
Ce bonheur prétendu dans l'aigreur de ta peine,
Si ta mort ne portoit une injuste pitié
Dans un cœur qui du mien fait une autre moitié.
Madame, bien qu'il soit hors de grâce et d'excuse,
Néanmoins...

JUDITH.

Quoi! souffrir encor qu'il vous abuse!
Tyran, car il est temps pour vaincre ton erreur,
Il faut que mon discours s'accorde avec mon cœur,
Tu te rends vainement crédule à qui t'affronte;
Je te le dis encor : Flaucat ni cet Auronte...

AMALON.

Je t'entends, insolente, et ta langue et ton cœur
Se sont trop accordés pour vaincre mon erreur.
J'aimois d'être trompé ; mon esprit doute encore
D'en concevoir l'horreur en celle que j'adore :
J'ignore et je le sais, je crois et ne crois point,
Et mes sens abusés n'écoutent sur ce point
Que le charme flatteur d'un amour qui conteste
La vérité qu'il voit et que mon cœur déteste.
Ombres que je chéris, douces perplexités,
Fantômes de l'erreur, en vain vous me flattez.

FLAUCAT.

La vertu, dont l'éclat brille quand on l'accable,
Peut faire des jaloux sans en être coupable.
Si l'on est criminel pour donner de l'amour,
Otez tous les objets que nous offre le jour.

AMALON.

Que ton discours me plaît ! que mon esprit malade
Croiroit facilement ce qu'on lui persuade,
Si...

JUDITH.

Si mon cœur, tyran, pouvoit se démentir
Jusqu'à dissimuler un lâche repentir.
Apprends donc, car je veux te rendre ce service,
Afin que ta fureur s'irrite à mon supplice,
Apprends qui t'a trompé ; qu'avant de recevoir
L'horreur que ton amour m'avoit fait concevoir,
Long-temps auparavant nos flammes étoient nées,
Et nos pères déjà les auroient couronnées,
Si l'enfer n'eût porté notre flamme au tombeau,
Pour allumer ton cœur d'un funeste flambeau.

FLAUCAT.

Vous avez entendu la cause de mon crime;
Et qui jugera bien de l'ardeur qui m'anime,
Trouvera que je suis criminel en effet,
De l'avoir entrepris et ne l'avoir pas fait.

AMALON.

Va, je t'en punirai. J'entreprends sa vengeance :
Conserve pour tantôt cette fière insolence.

JUDITH.

Penses-tu séparer mon sort d'avec le sien ?

AMALON.

Je veux rompre, madame, un funeste lien
Qui vous tient attachée au crime d'un rebelle.

JUDITH.

Tu crois jusqu'à ce point me rendre criminelle ?
Quoi! pour tirer de lui mon supplice et ma mort,

N'ai-je point de parole et de terme assez fort?
Apprends que si ta main m'empêche de le suivre,
Qu'un moment après lui tu m'obliges de vivre,
J'emploîrai contre toi ce funeste moment,
Afin de me venger et venger un amant.
Qui t'a déjà trompé te pourra bien séduire.

AMALON.

Oui, mais pour vous ôter le loisir de me nuire,
En une heure, madame, enfin résolvez-vous
De me craindre en tyran ou m'aimer en époux.

JUDITH.

De t'aimer ou te craindre il me fut impossible :
Mais s'il te faut choisir pour tyran inflexible,
Frappe, frappe, tyran, et ne m'épargne pas,
Rends-toi digne du choix que je fais de ton bras.

AMALON.

A qui voudroit mourir la mort est un délice :
Mais il faut vous punir par un autre supplice.
Couple ingrat, puisqu'enfin il n'est pour vous punir
De supplice plus grand que de vous désunir,
Que l'un soit mis à mort, et que l'autre survive.

JUDITH.

Tu me condamne ainsi à mourir toute vive.

AMALON.

De ma part ordonnez qu'il soit en sûreté.

JUDITH.

O rigoureux supplice!

FLAUCAT.

O douce cruauté!

Favorable sentence!

Et ces mâles esprits qu'une chrétienne ardeur
Obligea d'immoler leur vie à leur pudeur;
Et, si l'on me contraint de l'immoler au crime,
Permettez que j'en sois le prêtre et la victime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉVIGILDE, *seul.*

Désirs ambitieux, trompeuses vanités,
Espérance frivole, apparentes clartés,
Cessez, cessez enfin de me vouloir surprendre;
Vos appas mensongers n'ont plus rien à prétendre :
Je vous ai donné tout, il ne me reste plus
Que les vives douleurs des regrets superflus.
Brutales passions, rendez par votre fuite
Le calme et la douceur à mon âme séduite,
Et qu'il me soit permis de punir mon forfait
Par la vue et l'horreur du crime que j'ai fait.
Sentimens paternels, nature que j'outrage,
Tendresse, c'est à vous de m'en offrir l'image;
Dissipez les brouillards et brisez le rideau
Qui m'empêche de voir ce funeste tableau;
Aigrissez les remords de vos justes atteintes,
Pour déchirer un cœur qui vous auroit éteintes,
Qui, pour n'écouter plus votre secrète voix,
D'un infâme intérêt s'étoit formé des lois.
Chère fille! ah! ce nom me reproche mon crime,

Quoi ! ton père a souffert que tu sois la victime,
L'objet des passions d'un tyran inhumain !
Bien plus, pour t'immoler je lui tenois la main,
Je t'ai vu sans horreur gémir dessous la chaîne:
Ta générosité me donnoit de la peine;
Fille trop généreuse, esprit par trop constant,
Je ne t'ai pas donné ce courage innocent.
Je ne puis rien prétendre aux droits de ta naissance:
L'abus que j'en ai fait m'en ôte la puissance;
Tu ne me dois plus rien, j'ai tout abandonné,
Et je t'ai plus ôté que je ne t'ai donné.
N'entends plus désormais ni nature ni père,
Et puisque ta vertu t'a servi d'une mère,
Va, qu'elle soit ton père et ton conseil aussi.

SCÈNE II.

SIGISMOND, LÉVIGILDE, ADÉLAIRE.

SIGISMOND.

Comte, fort à propos je vous rencontre ici,
Pour empêcher l'effet de ce triste hyménée.
Autour de ce palais j'ai rangé mon armée.

LÉVIGILDE.

Ah! prince, à vos genoux un père malheureux...

SIGISMOND.

Dites, dites, plutôt un père trop heureux
D'avoir pu mettre au jour une illustre amazone.
Votre fille en effet étoit digne du trône;
Son courage a fait voir qu'après ce premier rang,
Pour pouvoir l'égaler il n'est rien d'assez grand,

Et votre ambition, quoiqu'elle fût injuste,
Avoit dans son erreur quelque chose de juste.
Cet infâme intérêt qui pour lors vous flattoit,
Briguoit pour la vertu ce qu'elle méritoit.
Mais le ciel ne veut pas que le crime et la honte
Lui servent de degrés quand au trône elle monte :
Quand elle veut régner, ce n'est pas de leur main
Qu'elle en veut recevoir le pouvoir souverain.

LÉVIGILDE.

Vous le savez ?

SIGISMOND.

Je suis le témoin oculaire
Qu'une fille, rebelle aux désirs de son père,
Refuse d'écouter un amour suborneur
Dont le duc veut souiller sa couche et son honneur,
Et je viens me ranger du parti des rebelles
Pour éteindre chez vous ces flammes criminelles.
Je combats contre vous pour vous rendre vainqueurs,
Et n'en suis séparé que pour joindre vos cœurs,
Éteindre ce flambeau dont la flamme suffoque
Le feu saint et sacré d'un amour réciproque,
Et rétablir ma sœur au lit de son époux,
Vous rendre à votre fille, et votre fille à vous ;
Sinon je saurai bien faire agir ma puissance,
Et châtier le duc de sa haute insolence,
Qui bannit la duchesse et corrompt la vertu.
Je viens pour soutenir leur courage abattu.

LÉVIGILDE.

Elle-même, seigneur, vous parle par ma bouche.
Si parmi son malheur sa constance vous touche,
Pour elle contre moi j'implore votre main,
Et deviens avocat de tyran inhumain.

Écoutez à vos pieds la voix de l'innocence
Qui veut qu'un scélérat embrasse sa défense,
Et que, pour s'expliquer dans son ressentiment,
La voix même du crime en soit le truchement.
Criminel et témoin, mon juge et ma partie,
N'attendez pas ici que je me justifie.

SIGISMOND.

Comte, je vois déjà que l'amour paternel
S'est lui-même vengé contre son criminel.

LÉVIGILDE.

Mais il ne suffit pas, pour en laver la tache,
Qu'un reproche inutile à mon âme s'attache.

SIGISMOND.

Quiconque se repent se punit à demi.

LÉVIGILDE.

Seigneur, souvenez-vous d'agir en ennemi,
Et ne permettez pas qu'une indigne clémence
De ceux que vous vengez trahisse la défense.

SIGISMOND.

Pour venger votre fille il ne faut qu'un remord;
Elle croit l'être assez si vous l'aimez encor.
Un peu d'ambition forçant votre colère
Sembloit vous la ravir et lui ravir un père;
Rendez-vous l'un à l'autre, et tous deux permettez
Qu'un meilleur sentiment vous ait ressuscités.
Si vous êtes jaloux de punir votre haine,
Augmentant votre amour, redoublez en la peine.

LÉVIGILDE.

Il est bien doux d'aimer à qui ne peut haïr.
La nature en nos cœurs ne sauroit se trahir.
Non, la haine n'est pas le crime qui m'accuse:

Pour me mieux condamner, souffrez que je m'excuse.
Lorsque j'avois les yeux et le cœur d'un tyran,
J'avois un cœur de père ainsi qu'auparavant.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ÉBROIN.

(On entend du bruit.)

SIGISMOND.

Mais qu'est-ce que j'entends ?

ÉBROIN, *derrière le théâtre.*

Qu'on épargne sa vie,
Soldats.

AMALON, *derrière le théâtre.*

Hélas! je meurs.

LES GARDES, *derrière le théatre.*

O dieux! quelle infamie!
Une femme!

ÉBROIN, *l'épée à la main.*

Arrêtez, madame, revenez.

SIGISMOND.

Ébroin!

ÉBROIN.

Dieux! que vois-je! Ah! seigneur, pardonnez,
Souffrez qu'à vos genoux mon âme rassurée
Rentre dans le respect dont elle est égarée.

SIGISMOND.

Cesse de t'étonner, et fais que promptement
Nous sortions avec toi de ton étonnement.
Dis, qu'est-il arrivé ?

» Soldats, si j'embrasai le cœur de votre maître,
» Qu'il éteigne en mon sang le feu que j'ai fait naître, »
Et, sans perdre de temps, elle.....

LÉVIGILDE.

O dieux! c'en est donc fait,
Elle est donc morte aussi?

ÉBROIN.

Le coup fut sans effet.
Dieu, qui le destinoit pour une autre victime,
Voulut en la sauvant nous épargner un crime.
Comme pour redoubler elle haussoit le bras,
Le poignard fut saisi par un de nos soldats:
Lors, sans aucun secours, se voyant désarmée,
Soudain entre leurs mains elle tombe pâmée,
Et, par le contre-coup d'un mortel déplaisir,
Elle meurt de regret de n'avoir pu mourir.
Il semble qu'en son cœur la douleur meurtrière
Veuille punir le bras d'un coup qu'il n'a pu faire,
Et porter en son sein un glaive plus perçant
Que celui qu'elle avoit voulu teindre en son sang.
Touché sensiblement d'un si triste spectacle,
J'en détourne les yeux, n'y pouvant mettre obstacle;
Mais à peine eus-je fait deux pas hors du palais,
Que j'y fus rappelé par le bruit des valets.
Tout le monde, effrayé d'une alarme soudaine,
Accourt de toutes parts en la chambre prochaine.
J'entre, mais le premier des objets que j'y vois
C'est un ruisseau de sang, et le duc aux abois.
Je le vois; mais, hélas! il étoit sans figure,
Sous le bouillon sanglant d'une triste blessure;
On ne remarquoit plus en ses traits effacés

Qu'un amas de cerveau, de sang et d'os froissés.
« Ébroin », me dit-il, entr'ouvrant la paupière,
Puis, arrêtant sur moi ce reste de lumière,
« Avant que de périr si tu veux me venger,
» Sauve mon assassin, sauve-la du danger.
» Ma main dedans mon sang auroit signé sa grâce,
» Si la mort n'y portoit une éternelle glace.
» Tu me répondras d'elle. »

SIGISMOND.

O prince généreux!

ÉBROIN.

Je cours et j'obéis promptement à ses vœux.
D'une divine ardeur je la vois transportée
Soutenir les efforts d'une troupe irritée,
Et se faire un passage au travers des soldats
Que son bras glorieux terrassoit sur ses pas,
De ce même instrument, de cette même épée,
Dans le sang de leur maître encor toute trempée.
Ses yeux tout enflammés jetoient de toutes parts
Autant de coups mortels qu'ils lançoient de regards.
Dieu, qui l'avoit ravie au crime de l'inceste,
Répand sur son visage une flamme céleste
Dont il forme autour d'elle un rempart éclatant,
Et fait de chaque trait un glaive étincelant.

SIGISMOND.

Merveille de nos jours! ô constance inouïe!
Que devint-elle enfin?

ÉBROIN.

Je l'avois poursuivie.

LÉVIGILDE.

Ah! seigneur, empêchez ma fille de périr.

SIGISMOND.

Allez, et vous aussi courez la secourir.
Ébroin, de ma part revoyez votre maître.

ADÉLAIRE.

Ah! seigneur, je la vois, elle vient de paroître.

SCÈNE IV.

SIGISMOND, LÉVIGILDE, JUDITH; *ensuite* ADÉLAIRE.

JUDITH, *aux pieds de Sigismond, avec une épée ensanglantée.*

Seigneur, je ne viens pas, après un tel forfait,
Chercher l'impunité du crime que j'ai fait.
Que pourrois-je espérer, que pourrois-je prétendre,
Toute teinte du sang que je viens de répandre?
Non, la voix de ce sang encore tout fumant,
Pour ne la pas ouïr, parle trop hautement.
Ces funestes objets, dans leur triste silence,
M'accusant à vos yeux prononcent la sentence.

SIGISMOND.

Ah! ma fille, ôte-moi, détourne de mes yeux
Ce funeste instrument d'un crime glorieux.
Le sang dont il est teint...

JUDITH.

Vous presse et vous conjure
D'effacer dans le mien cette triste teinture.
Il ne me reste plus que la main d'un bourreau:
Je porte à vos genoux ma tête et le couteau.

Oui, seigneur, ce couteau, cette lame innocente,
De la mort de son maître encor toute fumante,
N'attend plus qu'on la pousse et qu'on la fasse agir
Pour se laver d'un sang dont je la fais rougir.
Qu'elle se plonge au mien pour en être purgée;
Qu'elle venge son maître après m'avoir vengée.
Puis-je lui refuser, après un tel bienfait,
De la laver ici du crime que j'ai fait?
Entrer dans le cercueil avecque tant de gloire,
C'est entrer dans le port sur un char de victoire.
J'aurois déjà cueilli de ce bras criminel,
Au milieu des cyprès un laurier éternel,
Si le ciel, arrêtant le coup du sacrifice,
De ses justes arrêts ne m'eût rendu complice.
Je me croyois victime, et Dieu, dans son dessein,
Pour en frapper un autre avoit choisi ma main.

SIGISMOND.

Mais Amalon est mort, il faut lui satisfaire.

JUDITH.

Seigneur, vengez-le donc, mais en juge sévère.
Quelque tourment sur moi que l'on veuille essayer,
S'il ne faut que du sang, j'ai trop de quoi payer.
Ce sein, où les affronts n'ont pu trouver de place,
Recevra tous vos coups comme des coups de grâce.
Mais afin que ma peine égale mes forfaits,
Seigneur, vous a-t-on dit tous les maux que j'ai faits?
Savez-vous qu'Amalon n'est pas mon plus grand crime,
Qu'il est de ma fureur la plus juste victime,
Qu'Auronte empoisonné, que Flaucat.... O penser!
O glaive de douleur qui vient de me blesser!

SIGISMOND.

Sèche tes pleurs.

JUDITH.

Hélas! ces pleurs qui m'ont trahie
Vous ont-ils déjà fait, de juge et de partie,
L'avocat de mes jours et mon consolateur?
Ah! ne regardez plus ce visage flatteur:
Mon cœur, en ce moment que je pleure et soupire,
Reproche à ma douleur d'avoir pris trop d'empire.
Falloit-il me trahir, foible ressentiment,
Et corrompre celui qui vengeoit un amant?
Flaucat, je te trahis; qui sera ton refuge?
Puis-je vivre...

SIGISMOND.

Amalon en veut être le juge:
Refusez-vous l'arrêt?

JUDITH.

J'ai lieu de le bénir.
S'il nous a séparés il va nous réunir.

SIGISMOND.

Dans le lit de la mort il vous a condamnée.

JUDITH.

A quoi?

SIGISMOND.

De vivre heureuse.

JUDITH.

A vivre infortunée.

SIGISMOND.

Il a dedans son sang signé votre pardon.

JUDITH.

A qui voudroit mourir la vie est-elle un don?
Il se venge en effet encore après sa chute,

Encore après sa mort le duc nous persécute :
Pour déchirer nos cœurs et rompre un nœud si beau,
Il laisse l'une en vie et met l'autre au tombeau.

ADÉLAIRE.

Prince, enfin Amalon vit encore, et désire...

SIGISMOND.

Il vit!

ADÉLAIRE.

Lui-même encor m'a chargé de vous dire...

JUDITH.

Il vit! O Dieu!

ADÉLAIRE.

Que Dieu tient et suspend son sort...

JUDITH.

Malheureuse! mon bras n'a fait qu'un vain effort!

ADÉLAIRE.

Pour rendre entre vos bras le moment qui lui reste.

SIGISMOND.

Dieux, arrêtez le cours d'un moment si funeste!

JUDITH.

Ah! seigneur, mon honneur est encore en danger,
Et le sang de Flaucat est encore à venger.

SIGISMOND.

L'un est en assurance, éloigne ces alarmes:
Et pour l'autre son sang est content de tes larmes.
Comte, conduisez-la : consolez-vous tous deux.
N'obligez point le prince à vous voir en ces lieux.

LÉVIGILDE.

Grand prince, les bontés dont vous comblez un père
Ne me permettent pas de sentir ma misère.

SCÈNE V.

AMALON, *entre les bras de* FLAUCAT *et d'*AURONTE; SIGISMOND, ADÉLAIRE.

ADÉLAIRE.

Seigneur, vous ignorez que Flaucat vit aussi,
Qu'Auronte n'est pas mort. Mais, seigneur, les voici.

SIGISMOND.

Quoi! sur ses ennemis! entre les bras d'Auronte!
Flaucat à ses côtés!

FLAUCAT.

Grand prince, si la honte,
Si la confusion de paroître à vos yeux,
N'étoit le châtiment qu'il ordonne à tous deux,
L'un et l'autre...

AMALON.

Flaucat, tu tiens mal ta parole.
N'interromps pas la voix d'une âme qui s'envole,
Qui, prête de partir, n'a plus qu'un seul instant,
Qu'un soupir pour gagner la gloire qui l'attend.

SIGISMOND.

Ah, mon frère!

AMALON.

Seigneur, cet état misérable
Tire de votre cœur des regrets superflus.
Ah! ce n'est pas celui qui me rend déplorable,
Et que votre pitié doit regretter le plus.
Ce sang qui de mon corps s'écoule avec ma vie,
Dont le cours semble sous mes pas
Chercher le lieu de mon trépas,
N'est que l'ombre des maux dont ma fin est suivie.

Douleurs dont mon âme est remplie!
C'est le coup que je sens et que l'on ne voit pas.

Quelques affreux tableaux que la parque présente,
Je puis l'envisager d'un œil indifférent.
Je lui vois moissonner sans aucune épouvante
La fleur de ma jeunesse au fort de son printemps.
Je sais que ce bandeau qui nous rend tant illustres,
N'est plus que le jouet du sort,
Que ma pourpre est un drap de mort,
Que mon trône, entouré de l'éclat des balustres,
N'a point de brillant ni de lustres,
Que pour orner la pompe et le char de la mort.

Enfans de nos tombeaux, vivante pouriture,
Vers qui naissez d'un père en qui tout se détruit,
Que ma mort fera vivre et prendre nourriture
Du débris de ce corps qui vous aura produit;
Hélas! quoique mes sens à mes tristes pensées
En aient représenté l'horreur,
Que ces vers qui rongent mon cœur,
Et qui naissent du sein des voluptés passées,
Les ont plus vivement blessées!
Que vous êtes amers, enfans de la douceur!

Sacrés épanchemens, larmes ensanglantées
De mon âme qui coule et se fond toute en eau,
Si, pénétrant le sein des nues irritées,
Vous avez le pouvoir d'éteindre leur carreau;
Grand Dieu, si de tes mains les peines embrasées,
Pour le supplice des mortels,
Tombent au pied de nos autels
Quand tu vois de nos cœurs ces aimables rosées,

Noie en celles que j'ai versées
Le trop juste courroux de tes yeux immortels.

Mon frère, si les rois sont l'image vivante
De ce Dieu dont nos pleurs éteignent le courroux,
Permettez que ma voix ne soit pas moins puissante,
Pour obtenir ici ce que je veux de vous.
Considérez ma mort comme un juste supplice,
Et respectez dans son auteur
La puissance d'un Dieu vengeur,
Qui de tous leurs desseins s'étoit rendu complice;
Et que la victime périsse,
Sans offenser la main du sacrificateur.

Ils sont tous innocens, moi seul je suis coupable;
Laissez un criminel.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CLOTILDE.

AMALON.

Que vois-je, misérable!
Madame, si ce sang pouvoit parler pour moi.

CLOTILDE, *croyant que son frère avoit blessé son mari.*

O spectacle sanglant! cher époux, est-ce toi?
Éclate, ma douleur; il n'est rien qui retienne
Le pieux sentiment de ton amour chrétienne.
Lorsque dans un époux j'avois un ennemi,
Ma colère pour lui ne parloit qu'à demi;
Mon frère avoit surpris la moitié de mon âme;
Une sœur arrêtoit le devoir d'une femme,
Et, croyant que le temps rejoindroit dans mon cœur

Le frère avec l'époux, la femme avec la sœur,
Entre les deux partis une vaine espérance
Suspendoit les désirs d'une juste vengeance;
J'écoutois un peu moins la voix de la douleur,
Voyant en mon époux des yeux pleins de rigueur :
Mais enfin, ce qu'en lui le temps auroit dû faire,
La mort vient d'effacer ce visage sévère,
Et le ciel irrité ne me donne secours
Que par le coup fatal dont il tranche ses jours.
Je te vois, cher époux, et cette marque obscure,
Qui trahissoit en toi l'amour et la nature,
Découvre, mais trop tard, sur ce front languissant,
Lorsque tu vas mourir, ton amour renaissant;
Je le vois, j'aperçois dans le cours de ces larmes
Les attraits innocens de ses premières charmes;
Et si tu ne vois pas les miennes s'y mêler,
Ah! ma douleur par-là craint de se consoler :
De peur que leur ardeur s'éteigne dans leur course,
Elle a porté son feu jusque dedans leur source,
Et veut, s'il faut des pleurs, en puiser dans le sein
D'un frère criminel et de ton assassin.
Ah! seigneur, vengez-moi; mais, en juge sévère,
Pour punir l'assassin quittez ce nom de frère.
J'emprunte votre bras pour immoler en vous
Ce qui peut apaiser l'ombre de mon époux,
Et venger une sœur!

AMALON.

Ah! s'il reste, madame,
Quelque force à ma voix, quelque amour en votre âme,
Souffrez que cette voix vous conjure pour tous,
D'épargner en leur mort la douleur d'un époux,
Et sachez que ce sang que vous voulez répandre,

Au lieu de m'apaiser, viendra troubler ma cendre.
Adieu; si vous m'aimez, aimez mes ennemis.

FLAUCAT.

Ah, prince! Il meurt.

CLOTILDE.

Hélas!

(Elle s'évanouit.)

ADÉLAIRE, *la soutenant.*

Elle se pâme!

SIGISMOND.

Amis,
Enlevez la princesse en la chambre prochaine,
Et calmez les transports d'une douleur soudaine.

(A part.)

Cependant admirons un exemple fameux
D'un prince en même temps heureux et malheureux.
Quoi! le duc lui pardonne et reconnoît ses crimes!
Saintes obscurités, j'adore vos abîmes,
J'adore les secrets de cette belle nuit
Dont vous avez couvert le sort qui nous conduit,
Et caché dans le sein d'une mer si profonde
Ces conseils, ces arrêts qui gouvernent le monde.
Quoi! le fer qui le tue et le met au tombeau,
Ce fer pour Amalon devoit être un flambeau!
Ce moment où la mort lui ferme la paupière
Éclaire son esprit et lui rend la lumière.
Sa perte et son salut n'ont qu'un même moment,
Et la main qui le perd le sauve en même temps.
Saintes obscurités qui gouvernez le monde,
J'adore les secrets d'une mer si profonde.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SAINT-GENEST, comédie païenne, représentant le martyre d'Adrien, tragédie. page 1
Don Bernard de Cabrère, tragi-comédie. 85
Venceslas, tragédie. 173
Venceslas, tragédie, avec les corrections faites par M. Marmontel. 263
Cosroès, tragédie. 325
Florimonde, comédie. 409
Don Lope de Cardone, tragi-comédie. 491
L'illustre Amazone, tragédie. 575

FIN DE LA TABLE DU DERNIER VOLUME.

